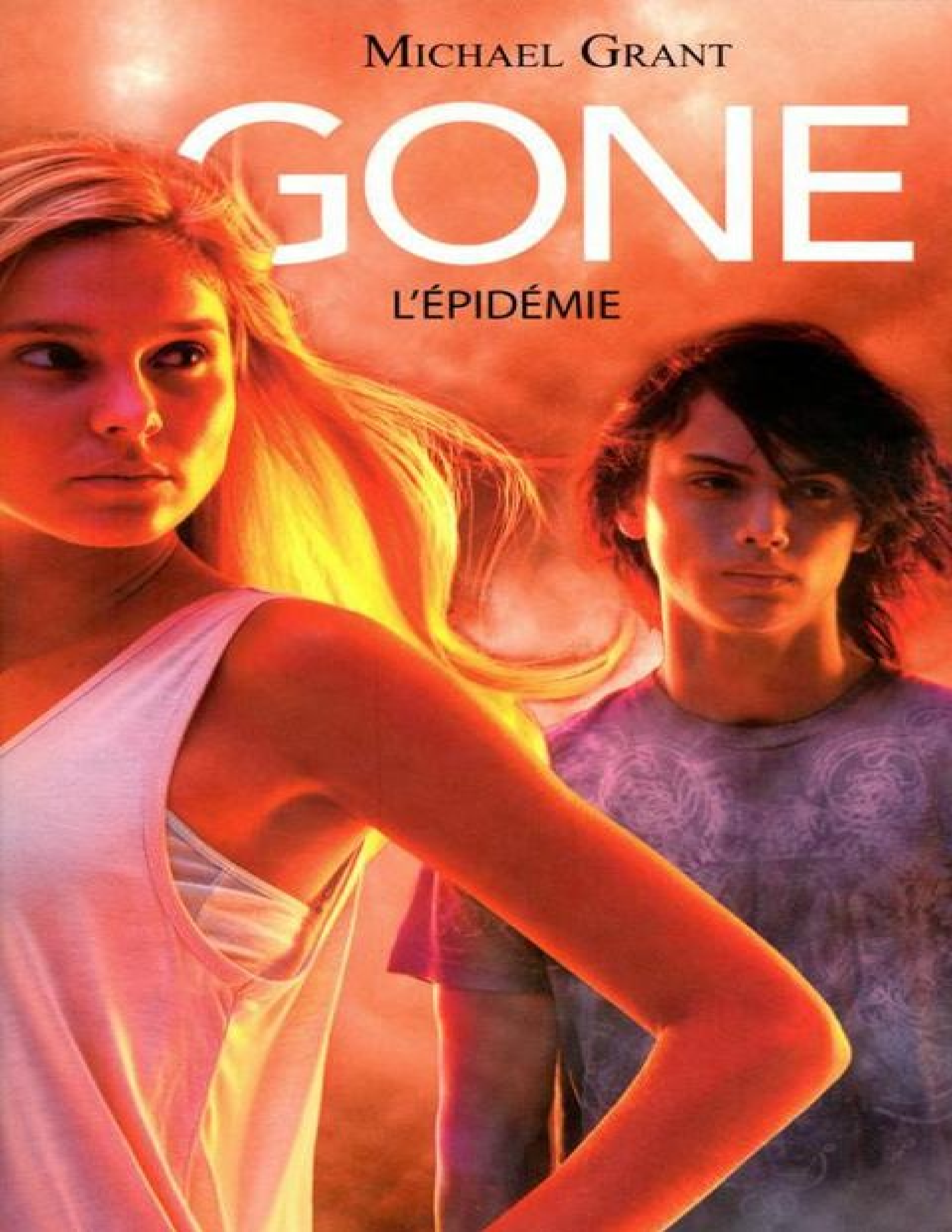


MICHAEL GRANT
GONE
L'ÉPIDÉMIE

# GONE
## 4. L'épidémie

# MICHAEL GRANT

*Traduit de l'anglais (États-Unis)*
*Par Julie Lafon*

**Pocket Jeunesse**

Directeur de collection :
Xavier d'Almeida

Titre original :
*Plague*

Publié pour la première fois en 2011 par Harper-Teen, un département de HarperCollins, New York.

**L'auteur**

Michael Grant a passé la majeure partie de sa vie sur les routes. Élevé dans une famille de militaires, il a fréquenté dix écoles dans cinq États et trois établissements en France. À l'âge adulte, il n'a pas cessé de voyager. À vrai dire, il est devenu écrivain parce que c'était l'une des rares professions qui ne le contraindraient pas à s'enraciner. Son plus grand rêve est de naviguer autour du globe pendant une année entière et de visiter chaque continent. Oui, même l'Antarctique. Il vit en Californie du Sud avec son épouse, Katherine Applegate, et leurs deux enfants.

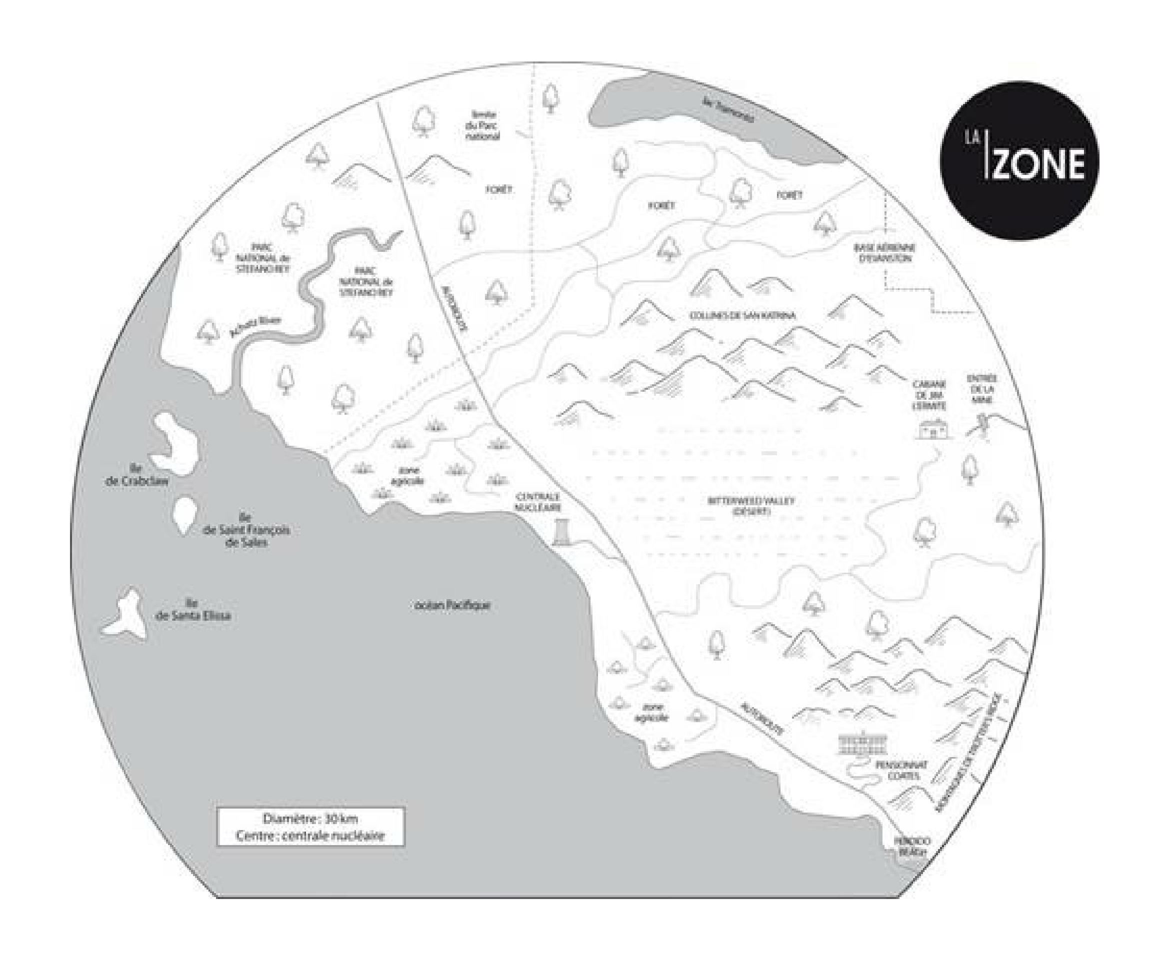
Déjà parus.
Gone 1.
Gone 2. La faim
Gone 3. Mensonges

À paraître :
Gone 5. La peur (fin 2012)

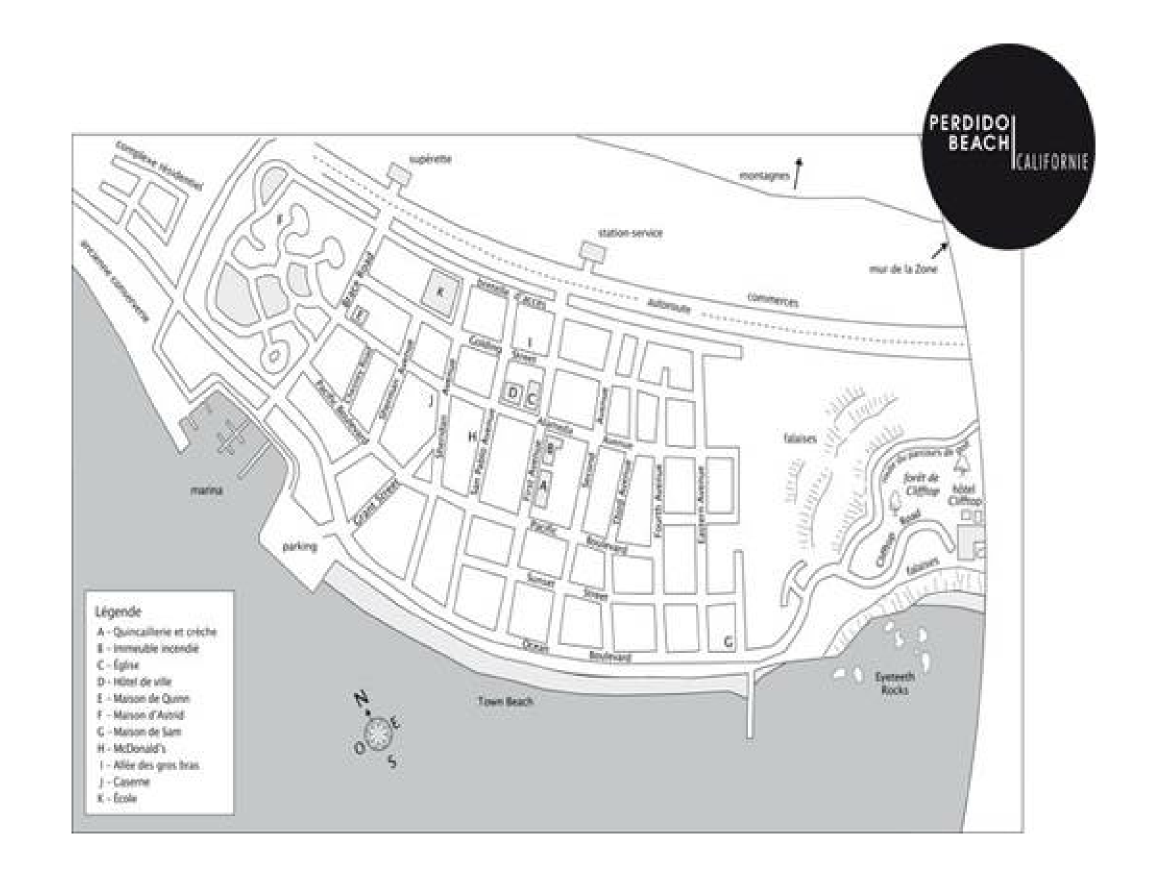
Loi n° 49956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : novembre 2011

ISBN 978-2-266-18424-3

*À Katherine, Jake et Julia*



LA ZONE
limite du Parc national
FORÊT
FORÊT
FORÊT
BASE AÉRIENNE D'EVANSTON
PARC NATIONAL de STEFANO REY
PARC NATIONAL de STEFANO REY
AUTOROUTE
COLLINES DE SAN KATRINA
CABANE DE JIM L'ERMITE
ENTRÉE DE LA MINE
zone agricole
CENTRALE NUCLÉAIRE
BITTERWEED VALLEY (DÉSERT)
île de Crabclaw
île de Saint François de Sales
île de Santa Elissa
océan Pacifique
zone agricole
AUTOROUTE
PENSIONNAT COATES
Diamètre : 30 km
Centre : centrale nucléaire


PERDIDO BEACH
CALIFORNIE
Légende
A – Quincaillerie et crèche
B – Immeuble incendié
C – Église
D – Hôtel de ville
E – Maison de Quinn
F – Maison d'Astrid
G – Maison de Sam
H – McDonald's
I – Allée des gros bras
J – Caserne
K – École
supérette
montagnes
station-service
mur de la Zone
commerces
Autoroute
complexe résidentiel
ancienne conserverie
marina
parking
Town Beach
Eyeteeth Rocks
falaises
forêt de Clifftop
hôtel Clifftop
Clifftop Road
Ocean Boulevard
Sunset Street
Pacific Boulevard
Grant Street
Sheridan Avenue
San Pablo Avenue
First Avenue
Second Avenue
Third Avenue
Fourth Avenue
Eastern Avenue
Alameda Avenue
Golding Street
Brace Road
N
E
O
S

# Pete

IL SE TENAIT EN ÉQUILIBRE, pieds nus, sur le bord d'une paroi de verre. Un pied devant l'autre. Les bras le long du corps. C'était le nouveau jeu.

La paroi s'étendait indéfiniment comme un rideau translucide et miroitant. Le bord du verre était fin, si fin qu'il aurait pu se couper en glissant ou en marchant trop vite. C'était un mince ruban arc-en-ciel reflétant des rouges vifs, des verts et des jaunes.

D'un côté, l'obscurité. De l'autre, une explosion de couleurs criardes et inquiétantes.

À sa droite, sous sa main, hors de portée de ses doigts, il distinguait des objets. C'était là que se trouvaient sa mère, son père, sa sœur. Là, il y avait des aspérités, des bruits assourdissants qui lui donnaient envie de se boucher les oreilles. Lorsqu'il voyait ces choses, ces gens, ces maisons chimériques, tremblotantes, ces meubles aux bords pointus, ces mains griffues, ces nez crochus, ces yeux si perçants et ces bouches braillardes, il n'avait qu'une envie, fermer les yeux.

Peine perdue. Même les yeux fermés, il les voyait encore. Et il les entendait. Ce n'est pas pour autant qu'il comprenait ces couleurs agressives, vibrantes. Parfois leurs mots n'étaient pas des mots mais des lances, colorées et brillantes comme le plumage d'un perroquet, qui leur sortaient de la bouche.

Père – mère – sœur – professeurs. Plus récemment, sa sœur toute seule et une poignée d'autres. Ils parlaient sans cesse. Il saisissait certains mots. Pete. Petit Pete. Ces mots-là, il les connaissait bien. Parfois c'étaient des mots doux comme des chatons ou des plumes ; ils flottaient dans l'air entre sa sœur et lui et, pendant un bref laps de temps, il se sentait en paix, jusqu'à ce qu'un autre bruit perçant ou une autre couleur trop vive vienne l'assaillir.

À sa gauche, tout en bas de l'interminable paroi de verre, s'étendait un monde très différent : des formes silencieuses, fantomatiques dérivaient paisiblement. Là, il n'y avait ni aspérités, ni bruits désagréables, ni ces couleurs horribles qui le faisaient crier. C'était un endroit sombre et calme.

Tout au fond, une sphère semblable à un soleil vert répandait une lumière douce. Parfois, elle le touchait de son tentacule léger comme une brume tandis qu'il s'efforçait de garder l'équilibre, un pied devant l'autre, les bras le long du corps.

Paix. Calme. Néant. La chose lui murmurait ses pensées à l'oreille. Parfois, elle proposait un jeu. Pete aimait bien les jeux. Seul le côté gauche acceptait de jouer selon ses règles, qui devaient toujours rester les mêmes. Mais la dernière partie que Pete avait jouée avec l'Ombre s'était corsée. Sans crier gare, elle avait transpercé son cerveau de ses flèches lumineuses. Elle avait cassé le jeu.

La paroi de verre avait volé en éclats. Depuis, elle s'était reconstituée, et il se tenait de nouveau en équilibre à son sommet. Le soleil vert, feignant d'être désolé, lui susurrait : Descends jouer.

De l'autre côté – le côté bruyant et agité –, sa sœur, un masque allongé sous une touffe de cheveux jaunes, une bouche rose avec des dents d'un blanc aveuglant, le poussait de ses mains dures comme la pierre.

— Roule sur le côté. Il faut que je change ce drap. Il est trempé.

Pete comprenait quelques-uns des mots qui sortaient de cette bouche. Il en éprouvait la dureté.

Mais une autre sensation bien plus présente s'ajoutait à celle-là. Une impression étrange d'altérité. Un dysfonctionnement, une note grave et vibrante, un archet grattant des cordes qui brouillait la gauche et la droite, et l'emportait loin de la paroi de verre.

Ce phénomène provenait de cet endroit qu'il n'avait jamais pris la peine d'explorer : lui-même.

À présent, Pete s’observait comme s’il flottait à l’extérieur de lui-même. Perplexe, il examinait son corps. Oui : c’était bien cette note insistante, cette voix nouvelle et exigeante, plus impérieuse encore que le faible murmure de l’Ombre ou les mots tonitruants de sa sœur. Son corps réclamait son attention, le distrayait de son exercice d’équilibre sur la paroi de verre.

— Tu transpires, dit sa sœur. Tu es brûlant. Je vais prendre ta température.

# 1

## 72 HEURES 7 MINUTES

SAM TEMPLE ÉTAIT SOÛL.

C’était une expérience nouvelle pour lui. En quinze ans d’existence, il avait, une ou deux fois, trempé ses lèvres en douce dans le vin de sa mère. Quand il avait treize ans, il avait bu la moitié d’une bière. Juste pour voir. Il n’avait pas aimé, il avait trouvé ça amer.

Avant la Zone, il avait tiré une fois sur un joint. Après avoir failli cracher ses poumons, il s’était senti bizarre et nauséeux pendant une heure, puis fatigué.

Ça n’avait jamais été son truc. Il n’avait jamais fait partie des fêtards.

Mais cette nuit-là, il était allé jeter un coup d’œil au monstre en cage dont le corps abritait à la fois Drake et Brittney. Il avait entendu les menaces obscènes et venimeuses de Drake, ses hurlements de rage meurtrière. Et, pire encore, il avait entendu les supplications de Brittney.

— Sam, je sais que tu m’écoutes, avait-elle crié à travers la porte barricadée. Je sais que tu es là, dehors, j’ai entendu ta voix. Je ne peux plus le supporter, Sam. Finis-en. S’il te plaît, je t’en supplie, laisse-moi partir. Laisse-moi aller au paradis.

Un peu plus tôt dans la soirée, Sam était allé voir Astrid. Ça ne s’était pas très bien passé. Astrid avait fait des efforts et lui aussi, mais ils avaient atteint le point de non-retour.

Il l’avait embrassée. Au début, elle s’était laissé faire. Alors il s’était montré plus pressant. Il avait eu les mains un peu trop baladeuses, et Astrid l’avait repoussé.

— Tu sais bien que je vais dire non, Sam.

— Oui, j’ai reçu le message, avait-il répliqué, furieux.

Mais, malgré sa frustration, il s’était efforcé de garder un semblant de calme.

— Si on s’y met, dans peu de temps tout le monde sera au courant.

— Ce n’est pas pour ça que tu refuses de coucher avec moi. C’est parce que ça t’obligerait à lâcher les rênes. Et il faut toujours que tu contrôles tout, Astrid.

C’était la vérité. Ou du moins c’était la conviction de Sam.

Mais s’il avait été honnête, plutôt que d’écouter sa colère, il aurait admis qu’Astrid avait ses propres problèmes. Qu’elle était rongée par la culpabilité et qu’elle n’avait pas besoin de se tourmenter davantage.

Le petit Pete était dans le coma. Astrid s’en voulait, même si c’était idiot, or elle était tout sauf idiote. Mais le petit Pete était son frère. Sa responsabilité. Son fardeau.

Après avoir été éconduit, Sam était resté les bras ballants pendant qu’Astrid glissait des cuillerées de soupe à l’artichaut et au poisson entre les lèvres inertes du petit Pete. Il pouvait avaler. Il pouvait marcher si elle était là pour le guider. Il pouvait faire ses besoins dans le trou creusé au fond du jardin mais Astrid devait l’essuyer.

C’était la vie d’Astrid, désormais. Elle était l’infirmière d’un enfant autiste qui détenait, enfermé dans les tréfonds de son être, tout le pouvoir de leur petit univers. Pete avait dépassé le stade de l’autisme ; il s’était perdu dans ce cerveau étrange qui était le sien et il était impossible de savoir où.

Astrid n’avait pas serré Sam dans ses bras lorsqu’il avait pris congé. Voilà, en résumé, la soirée qu’il avait passée : Astrid et le petit Pete, puis la créature double qu’Orc et Howard étaient chargés de surveiller.

Si, par un moyen ou un autre, Drake parvenait à s’échapper, il n’y aurait que deux personnes capables de l’arrêter : Sam et Orc. Sam ayant besoin de lui pour jouer les geôliers, il avait fait mine de

ne pas voir les bouteilles abandonnées à côté du canapé et s'était contenté de confisquer celle posée en évidence sur le comptoir de la cuisine.

— Je vais la jeter, avait-il annoncé à Howard. Tu sais que c'est illégal.

Howard avait haussé les épaules avec un sourire narquois comme s'il avait deviné. Il avait dû voir une lueur d'envie briller dans le regard de Sam. Pourtant, il avait vraiment l'intention de casser cette bouteille ou de la jeter dehors.

Mais il l'avait gardée sur lui en traversant les rues sombres bordées de maisons calcinées remplies de fantômes. Il était passé devant le cimetière, puis il avait pris la direction de la plage. Il avait ouvert la bouteille avec l'intention d'en vider le contenu sur le sable. Mais avant, il en avait bu une gorgée qui lui avait brûlé la gorge comme du feu liquide. Il en avait pris une autre ; celle-là brûlait déjà moins. Il avait traversé la plage en sachant que ses pas le mèneraient au sommet de la falaise.

Bien des gorgées plus tard, il tanguait doucement au bord du précipice. L'effet de l'alcool était indéniable. Il se rendait bien compte qu'il était ivre.

Il baissa les yeux vers la bande de sable étroite au pied de la falaise et caressa l'envie d'y peindre des arabesques lumineuses.

Ici, à l'endroit exact où il se tenait, Mary avait emmené les petits pour faire le saut de l'ange. Ils n'avaient dû leur salut qu'à l'intervention héroïque de Dekka.

Mary, elle, avait disparu.

— À ta santé, Mary, dit Sam et, levant sa bouteille, il but à longues gorgées.

Il avait laissé tomber Mary. Dès le début, elle avait pris les petits sous son aile et géré la crèche. Elle avait dû porter ce fardeau seule ou presque.

Sam avait observé les effets de son anorexie et de sa boulimie, mais il n'avait pas compris ce qui lui arrivait, ou alors il s'était voilé la face.

Pourtant, il connaissait la rumeur : le bruit courait que Mary gobait tous les médocs qui lui tombaient sous la main pour supporter sa dépression. Mais ça non plus, il n'avait pas voulu en entendre parler.

Avant toute chose, il aurait dû deviner ce que Nerezza avait derrière la tête. Il aurait dû poser des questions, il aurait dû insister. Il aurait dû…

Une autre lampée de feu liquide. Il partit d'un fou rire, les yeux baissés vers l'endroit, sur la plage, où Orsay, la fausse prophétesse, avait rendu son dernier souffle.

— Au revoir, Mary, lança-t-il d'une voix pâteuse en levant sa bouteille comme pour porter un toast. Toi, au moins, tu as réussi à te tirer d'ici.

Le jour de la disparition de Mary, pendant une fraction de seconde, la paroi s'était volatilisée. Ils avaient entrevu le monde extérieur : la plate-forme d'observation, le camion-satellite d'une chaîne de télé, les chantiers d'un fast-food et d'un hôtel bon marché. Toutes ces choses avaient semblé très réelles. Mais existaient-elles vraiment ? Astrid prétendait que non : pour elle, ce n'était qu'une autre illusion. Cependant, Astrid n'était pas vraiment une adepte de la vérité.

Debout au bord de la falaise, Sam se mit à tanguer. Astrid lui manquait, et l'alcool n'arrangeait rien. Le son de sa voix, la chaleur de son souffle sur son cou, la douceur de ses lèvres lui manquaient. S'il n'était pas devenu fou, c'était uniquement grâce à elle. Mais, peu à peu, elle était devenue la raison de sa folie : elle refusait de lui accorder ce que son corps réclamait. Et désormais, être près d'elle était synonyme de souffrance et de frustration.

La paroi était là, à quelques pas de lui. Impénétrable, opaque. Ce dôme grisâtre et légèrement réfléchissant enfermait une trentaine de kilomètres de côte sud-californienne dans un terrarium géant. Ou un zoo. Un univers à part entière. Une prison.

Sam s'efforça de scruter la muraille, mais ses yeux lui jouaient des tours. Avec les gestes précautionneux d'un ivrogne, il posa sa bouteille par terre et, après s'être redressé, il examina les

paumes de ses mains. Puis il les tourna vers l'enceinte, les bras tendus.

— Si tu savais comme je te déteste ! cracha-t-il.

Deux rayons de lumière verte jaillirent de ses mains et convergèrent vers la paroi. Ils atteignirent leur but mais n'y laissèrent pas la moindre trace.

— Crame ! rugit Sam. Crame !

Fou de rage, il dirigea le torrent de lumière vers le ciel en suivant l'inclinaison du mur. Rien n'y fit. Soudain, il se laissa choir sur le sol. Le feu s'éteignit. Il chercha à tâtons la bouteille.

— Je l'ai, fit une voix.

Sam se retourna et chercha sans succès la propriétaire de cette voix ; car c'était une fille, il en était à peu près certain. L'intruse s'approcha. C'était Taylor.

Taylor était une jolie Asiatique qui n'avait jamais caché son attirance pour lui. C'était aussi une mutante, une trois-barres qui détenait le pouvoir de se téléporter à sa guise. Elle pouvait, en un battement de cils, se transporter dans n'importe quel endroit de sa connaissance.

Elle portait un short, un tee-shirt, des baskets sans lacets ni chaussettes. Plus personne ne s'habillait correctement dans la Zone : les enfants portaient ce qui leur tombait sous la main, pourvu que ce soit à peu près propre. Et plus personne ne se déplaçait sans arme : Taylor ne sortait pas sans son grand couteau qu'elle gardait dans un bel étui en cuir.

Si elle n'était pas aussi jolie qu'Astrid, elle n'avait pas ses manières froides et lointaines ni son regard accusateur et méfiant. Quand Sam voyait Taylor, son cerveau n'était pas assailli de souvenirs qui le submergeaient d'amour et de rage. Taylor n'était pas la fille qui avait été au centre de sa vie pendant tous ces mois. Elle ne l'avait pas frustré ni humilié. Elle ne lui avait pas donné l'impression d'être un idiot. Il ne s'était pas senti seul à cause d'elle.

— Salut, Taylor. Ça gaze ?

— J'ai vu la lumière.

— Ouais, la lumière et moi, ça ne fait qu'un, marmonna Sam.

Elle lui tendit la bouteille d'un geste gauche, comme si elle ne savait pas trop quoi en faire. Il s'efforça d'articuler correctement, sans grand résultat.

— Non, je crois que j'ai ma dose. Pas toi ? Viens t'asseoir à côté de moi, Taylor.

Elle hésita.

— Allez, je ne vais pas te mordre. Ça me fera du bien de discuter avec quelqu'un de… normal.

Taylor le gratifia d'un léger sourire.

— Je ne sais pas si « normal » est un mot qui s'applique à moi.

— Tu es plus normale que certains, en tout cas. Je viens d'aller voir Brittney. Tu as un monstre à l'intérieur de toi, Taylor ? Tu es obligée de rester dans un sous-sol parce que au fond de toi il y a un dingue avec un fouet ? Non ? Tu vois, tu es super normale, Taylor.

Il jeta un regard noir à la paroi intacte, impénétrable.

— Est-ce que tu as déjà prié pour mourir carbonisée, Taylor ? Non. Tu vois, c'est ce que veut Brittney. Non, tu es plutôt normale à mon avis.

Taylor s'assit à distance respectable de Sam. Le silence s'installa. Deux envies contraires rivalisaient en lui. Son corps disait « Vas-y ». Quant à sa tête… eh bien, c'était confus, là-dedans, et ce n'était pas cette partie de son corps qui avait le contrôle en ce moment même.

Il prit la main de Taylor qui se laissa faire, puis remonta le long de son bras. Elle se raidit un peu et regarda autour d'elle pour s'assurer qu'on ne les espionnait pas. Ou peut-être que c'était justement ce qu'elle voulait.

La main de Sam se posa sur son cou et il se pencha pour l'embrasser. Comme elle lui rendait son baiser, il pressa plus fort ses lèvres sur les siennes, et elle glissa la main sous son tee-shirt pour caresser sa peau nue.

Soudain, il eut un mouvement de recul.

— Désolé, je…

Il hésita ; son cerveau embrumé se battait contre un corps soudain embrasé. Puis il se leva d'un mouvement brusque et s'éloigna. Dans son dos, Taylor éclata de rire.

— Reviens me voir quand tu en auras assez de courir après ta princesse de glace, Sam.

Tandis qu'il marchait, une brise froide se leva tout à coup. À un autre moment et dans d'autres conditions, il se serait peut-être souvenu qu'il n'y avait jamais de vent dans la Zone.

# 2

**72 HEURES 4 MINUTES**

C'ÉTAIT FOU ce qu'une alimentation normale pouvait améliorer l'apparence d'une fille mourant de faim.

Diana s'observait dans le grand miroir. Elle portait un soutien-gorge et une culotte propres. Elle était maigre, si maigre. Comparés à ses jambes faméliques, ses genoux et ses pieds semblaient énormes. Elle pouvait compter ses côtes. Elle avait le ventre creux. Ses règles avaient cessé et elle avait la poitrine plus petite qu'à l'âge de douze ans. Ses clavicules ressortaient comme un cintre. Son visage était quasi méconnaissable. Elle ressemblait à une héroïnomane.

Et pourtant, ses cheveux retrouvaient peu à peu leur lustre et leur couleur. Ses yeux n'étaient plus deux ombres vides enfoncées dans son crâne. Ils étincelaient sous la lumière tamisée de la lampe. Elle avait l'air bien vivante. Ses gencives ne saignaient plus autant, elles n'étaient plus rouges et enflées. Ses dents ne tomberaient peut-être pas, en fin de compte.

Les privations l'avaient poussée à manger de la chair humaine. Elle était devenue cannibale. La faim l'avait privée de son humanité.

— Pas tout à fait, dit-elle à son reflet. Pas tout à fait.

Elle avait préféré sacrifier sa vie plutôt que de laisser Caine détruire l'hélicoptère qui transportait Sanjit et ses frères et sœurs. Elle avait sauté de la falaise pour le forcer à faire le choix suivant : la sauver ou tuer ces enfants.

Cet acte d'abnégation compensait forcément le fait qu'elle ait mâché et ingurgité un morceau carbonisé de la poitrine de Panda. Elle serait absoute… Au moins un tout petit peu ? « Par pitié, s'il y a un dieu qui nous observe, faites que je me sois rachetée. »

Mais ce n'était pas assez. Ce ne serait jamais assez. Aussi longtemps qu'elle vivrait, elle devrait essayer encore. Pour commencer, avec Caine.

Il avait montré une étincelle d'humanité en lui sauvant la vie et, par la même occasion, en laissant partir ses victimes. Ce n'était pas grand-chose, mais c'était un début. Si elle parvenait à trouver le moyen de le faire changer…

Un bruit à peine perceptible. Le frottement d'un pas sur la moquette.

— Je sais que tu es là, Bug, dit Diana d'un ton tranquille sans se retourner ; elle n'avait pas l'intention de donner cette satisfaction à ce petit minable. À ton avis, qu'est-ce qu'il te ferait, Caine, si je lui racontais que tu me reluques quand je sors de la douche ?

Bug ne répondit pas.

— Tu n'es pas un peu jeune pour jouer les pervers ?

— Caine ne peut pas me tuer, fit une voix désincarnée. Il a trop besoin de moi.

Diana se dirigea vers le lit king size. Elle enfila la robe qu'elle avait choisie parmi une quantité d'autres dans le placard. Elles appartenaient à l'ancienne occupante de cette chambre, une actrice célèbre avec des goûts de luxe, qui faisait seulement une taille de plus que Diana.

Quant aux chaussures de la star, elles lui allaient pile. Cette femme possédait près de soixante-dix paires, toutes griffées. Diana glissa ses pieds dans des mules ourlées de fourrure.

— Tout ce que j'ai à faire pour me débarrasser de toi, Bug, c'est convaincre Caine que tes pouvoirs augmentent. Je lui dirai que tu es devenu un quatre-barres. À ton avis, quelle sera sa réaction en apprenant qu'un quatre-barres vit sur la même île que lui ?

Bug se matérialisa progressivement devant Diana. Ce sale petit morveux venait de fêter ses dix

ans.

Pendant un bref instant, Diana éprouva presque de la compassion pour lui : ce n'était qu'un pauvre gosse bousillé par la vie. Comme eux tous, il avait peur et il se sentait seul. Peut-être même qu'il était hanté par les mauvaises actions qu'il avait commises. Ou pas. Bug n'avait jamais fourni la preuve qu'il avait une conscience.

— Si tu tiens tellement à voir des filles à poil, pourquoi tu ne vas pas espionner Penny ?

— Elle est moche, protesta Bug. Ses jambes sont toutes…

À court de mots, il se tordit les doigts.

— Et en plus elle sent mauvais.

Tout comme Diana, Penny avait recommencé à manger. Malgré tout, son état empirait. Elle avait fait une chute de trente mètres avant de s'écraser sur les rochers immergés.

Caine l'avait fait léviter jusqu'au sommet de la falaise, mais elle souffrait de fractures multiples aux jambes.

Diana avait fait ce qu'elle avait pu pour les soigner en fabriquant des attelles de fortune avec du gros scotch et des planches, mais Penny vivait un calvaire permanent. Elle ne remarcherait plus jamais. Ses jambes ne pouvaient pas guérir.

Elle vivait désormais dans l'une des nombreuses salles de bains de la demeure afin de pouvoir se traîner jusqu'aux toilettes dès qu'elle en ressentait le besoin. Diana lui apportait son repas deux fois par jour. Elle lui avait aussi fourni des livres, une télé, un lecteur de DVD.

Il y avait encore l'électricité dans la maison bâtie sur l'île de Saint François de Sales. Le générateur produisait un courant faible et les coupures étaient fréquentes. À l'époque où Sanjit vivait encore sur l'île, il s'inquiétait à l'idée que les réserves de fuel s'épuisent. Mais Caine avait d'autres ressources : il pouvait faire léviter les tonneaux de fuel du yacht échoué au pied de la falaise.

Depuis qu'ils habitaient l'île, Diana, Caine et Bug avaient la belle vie. Penny, elle, vivait un cauchemar. Son pouvoir, qui consistait à créer des visions terrifiantes de monstres, de morts et d'insectes dévoreurs de chair humaine, ne lui était plus d'aucune utilité.

— Elle te fait peur, pas vrai, Bug ? demanda Diana avant d'éclater de rire. T'as essayé, hein ? Tu l'as espionnée et elle t'a pris la main dans le sac.

L'expression de Bug lui fournit la réponse qu'elle cherchait. L'ombre d'un souvenir terrible s'imprima sur les traits du garçon.

— Il vaut mieux ne pas mettre Penny en colère.

Diana tapota la joue criblée de taches de rousseur de Bug.

— Et il vaut mieux ne pas m'énerver non plus, Bug. Je n'ai pas le pouvoir de faire apparaître des monstres. Mais si je te chope encore à m'épier, Caine devra choisir entre nous deux. Et tu sais très bien que c'est moi qu'il choisira.

À ces mots, Diana sortit de la pièce. Elle s'était résolue à devenir quelqu'un de meilleur. Et elle tiendrait sa promesse. Sauf si Bug continuait à lui chercher des noises.

Les trois Jennifer. C'est comme ça qu'elles se surnommaient entre elles. Jennifer B. était rousse, Jennifer H. était blonde et Jennifer L. avait des dreadlocks noires. Avant la Zone, elles ne se connaissaient même pas.

Jennifer B. venait du pensionnat Coates. Jennifer H. avait suivi des cours à domicile. Jennifer L. était la seule à avoir fréquenté l'école publique.

Elles avaient respectivement douze, douze et treize ans. Depuis deux mois, elles partageaient une maison bâtie dans un cul-de-sac à l'écart du centre-ville. Leur choix s'était avéré judicieux : le grand incendie n'avait jamais gagné leur zone d'habitation.

Cependant, elles en venaient à regretter leur décision. L'hôpital se trouvait à des rues de chez elles

et elles n’auraient pas craché sur du paracétamol : elles avaient toutes les trois les mêmes symptômes : mal de tête, courbatures, toux persistante.

Le mal s’était déclaré vingt-quatre heures plus tôt. Elles s’étaient d’abord figuré que la grippe était de retour en ville.

Ils avaient récemment essuyé une mini-épidémie qui avait touché beaucoup d’enfants. Mais le virus n’était pas bien dangereux ; il avait juste contraint une poignée d’entre eux à garder le lit au lieu de vaquer à leurs occupations.

Jennifer B. – Jennifer Boyles – dormait depuis une heure à peine quand elle fut réveillée par un bruit retentissant en provenance de la chambre voisine de la sienne.

Elle s’assit dans son lit et lutta contre une sensation de vertige. Elle tâta son front : oui, il était encore brûlant.

« Tant pis pour le bruit », se dit-elle. Elle était trop malade pour se lever. Si le toit de la maison s’écroulait sur elle, elle s’en fichait ! Elle se sentait trop patraque.

Koooooooofff !

Cette fois, il lui sembla que les murs avaient tremblé. Sans réfléchir, elle s’extirpa du lit, toussa, fit une pause et marcha dans un brouillard jusqu’à la porte, les yeux voilés, la tête bourdonnante.

Elle trouva Jennifer L. dans le couloir. Elle toussait, elle aussi, et ne semblait pas plus rassurée que Jennifer B. Elles portaient toutes les deux un pantalon de jogging et affichaient le même air pitoyable.

— Ça vient de la chambre de Jennifer, dit Jennifer L.

Elle avait emporté son arme, un tuyau en fer muni d’une poignée fixée avec du gros scotch. Jennifer B. regretta de ne pas en avoir fait autant. Dans la Zone, on ne sortait pas de son lit au beau milieu de la nuit sans s’être armé au préalable. Elle retourna dans sa chambre en titubant et prit sa machette, qu’elle gardait à portée de main entre son matelas et son sommier, enveloppée dans un linge.

Si elle n’était pas très affûtée, elle n’en était pas moins dangereuse, avec sa lame de soixante centimètres de long.

— Jennifer ? appela Jennifer B. en collant l’oreille contre la porte de la chambre de Jennifer H.

Koooooooofff !

La porte trembla sur ses gonds. Jennifer B. l’ouvrit et s’immobilisa sur le seuil en brandissant sa machette. Derrière elle, Jennifer L. tenait son tuyau d’une main tremblante.

Jennifer H., qui avait toujours eu peur du noir, gardait un minuscule soleil de Sam dans un coin de sa chambre, suspendu dans le vide juste en dessous d’une vieille applique qui pendait au mur. Il dispensait une lumière verdâtre et bizarre, plus inquiétante qu’efficace. En ce moment même, il éclairait Jennifer H., vêtue d’une chemise de nuit à fleurs.

Debout sur son lit, elle se tenait la gorge d’une main et le ventre de l’autre. On aurait dit qu’elle avait vu la mort en face.

— Jen, tu vas bien ? demanda Jennifer L.

Les yeux de Jennifer H. étaient révulsés d’horreur. Elle regarda sans les voir ses deux colocataires. Soudain, son estomac se convulsa, sa poitrine se souleva et elle serra sa gorge comme si elle essayait de s’étrangler. Ses longs cheveux blonds étaient humides, collés par la sueur sur son visage et sur son cou. Elle fut prise d’une quinte de toux assourdissante.

Koooooooofffff !

Jennifer B. sentit le déplacement d’air. Quelque chose de visqueux lui fouetta le visage. Elle porta sa main libre à sa joue et détacha la chose en question pour l’examiner. On aurait dit un bout de viande crue, mou comme de la peau de poulet.

Koooooooofff !

La puissance de la toux projeta Jennifer H. contre le mur.

— Oh Seigneur ! gémit-elle. Oh…

Koooooooooffff !

Cette fois, Jennifer B. vit des bouts de matière visqueuse jaillir de la bouche de Jennifer H. Elle toussait des morceaux d’elle-même.

Koooooooooffff !

Tout son corps se convulsa et, pliée en deux, elle tomba contre la fenêtre, qui vola en éclats.

Koooooooooffff !

Le spasme suivant la jeta la tête la première contre le mur opposé. Un craquement répugnant retentit dans le silence. Les deux autres filles la contemplèrent, horrifiées. Elle ne bougeait plus.

— Jen ? appela timidement Jennifer B.

— Jen ? Jen ? Réponds ! renchérit Jennifer L.

Sans lâcher leur arme, elles s’avancèrent après s’être donné la main.

Jennifer H. ne répondit pas. Son cou était tordu de façon presque comique. Ses yeux grands ouverts fixaient un point dans le vague. Un liquide, noir dans la pâle clarté, s’écoulait de sa bouche et de ses oreilles.

Les deux Jennifer reculèrent d’un bond. Jennifer B. tomba à genoux. Ses forces l’avaient quittée ; sa machette lui glissa des mains.

— Je…, commença-t-elle, mais aucun son ne sortit de sa bouche.

Elle essaya de se lever et y renonça.

— Il faut aller chercher de l’aide, gémit Jennifer L. qui elle aussi s’était laissée choir sur le sol sans trouver le courage de se relever.

Jennifer B. retourna dans sa chambre en rampant. Elle aurait bien voulu aider Jennifer L. Mais elle n’avait même pas la force de prendre soin d’elle-même.

Elle tenta désespérément de se hisser dans son lit. « J’ai besoin d’aide, pensa-t-elle. L’hôpital. Lana. »

Dans un recoin encore conscient de son cerveau en proie au délire, elle comprit que la seule prouesse qu’elle pouvait espérer accomplir, c’était d’atteindre le sanctuaire de son lit.

Mais même cela lui coûtait trop. Elle s’allongea sur le sol froid, les yeux levés vers son lit et le ventilateur immobile au plafond. Au prix d’un ultime effort, elle rabattit sur elle un amas de draps et de couvertures sales, et se mit à tousser dans l’édredon jadis moelleux qu’elle avait pris dans la chambre de sa mère.

La chose sur l’épaule de Hunter ne le faisait pas souffrir. En revanche, elle l’empêchait de se concentrer. Or, il ne pouvait pas relâcher son attention quand il traquait Vieux Lion.

Ce puma ne s’en prenait jamais à Hunter. Il n’avait pas envie de le manger. Ou, si c’était le cas, il n’avait jamais essayé.

Mais Hunter devait tuer Vieux Lion parce qu’il avait dérobé bon nombre de ses prises. Il s’était glissé derrière lui alors qu’il venait de tuer un cerf. Hunter était parti chasser d’autres proies et le puma en avait profité pour emporter son butin.

Vieux Lion faisait seulement ce qu’il avait à faire. Ça n’avait rien de personnel. Hunter ne le détestait pas, mais quand bien même, il ne pouvait pas le laisser s’enfuir avec la nourriture qu’il destinait aux enfants de la ville.

Hunter chassait pour eux. C’était son devoir. Il était Hunter le Chasseur.

Vieux Lion était sorti des bois pour se rendre au-delà de la colline, là où s’étendaient les terres asséchées et où le relief devenait accidenté. Il regagnait sa tanière pour la nuit, l’estomac plein. Avachi sur la roche brûlante, il passerait la journée à lézarder au soleil.

Hunter progressait prudemment, d’un pas vif et léger, mais sans se presser. C’était dangereux de

se presser alors que seule la lune éclairait son chemin.

À force de chasser, il avait beaucoup appris. Le pouvoir destructeur émanant de ses mains ne portait pas très loin. Il devait donc s'approcher de sa proie, ce qui impliquait de rester concentré. Or, c'était difficile depuis que ça ne tournait plus rond dans sa tête. Il n'était pas capable de se concentrer suffisamment pour lire ou retenir un grand nombre de mots. Les mots, justement, il avait toujours du mal à les articuler. Mais, au moins, il pouvait se concentrer sur la rapidité et la discrétion de son pas tout en se faufilant parmi les rochers ocre, les yeux rivés sur les empreintes du fauve à peine visibles parmi les petits monticules de sable.

Il devait se méfier de Vieux Lion, qui pouvait bien changer d'avis et décider qu'après tout il mangerait avec plaisir un morceau de garçon bien juteux. Vieux Lion ne se contentait pas de voler la nourriture, c'était aussi un tueur. Hunter l'avait vu à l'œuvre une fois, la queue dressée et la mâchoire frémissante d'excitation tandis qu'il observait un chien errant.

Soudain, le fauve avait jailli de sa cachette à la vitesse d'une balle éjectée d'un canon de fusil et parcouru une trentaine de mètres en une poignée de secondes. De ses grosses pattes, il s'était emparé du chien sans lui laisser le temps de réagir. Un coup de griffes, un éclair de fourrure lustrée, un jet de sang, le gémissement désespéré du chien, puis, presque placidement, en prenant son temps, Vieux Lion avait donné le coup de grâce à sa proie en plantant ses crocs dans son cou.

Vieux Lion était déjà un chasseur à l'époque où Hunter n'était encore qu'un gamin comme les autres assis en classe, qui levait la main pour répondre aux questions du professeur, savait lire et pouvait se servir de sa cervelle.

Vieux Lion savait tout de la chasse. Mais il ignorait que Hunter s'était lancé sur ses traces.

Hunter détecta l'odeur du fauve. Il était tout près. Il sentait la chair morte, le sang séché.

Hunter s'était posté sous un gros rocher. Il se figea, s'apercevant soudain que Vieux Lion se trouvait juste au-dessus de lui. Il envisagea de prendre ses jambes à son cou, puis comprit que, s'il tournait le dos au fauve, il se jetterait sur lui. Il était plus en sécurité près du rocher. Là, Vieux Lion ne pourrait pas lui tomber dessus.

Il plaqua son dos à la roche, retint son souffle et perçut la respiration du puma. Mais Vieux Lion n'était pas né de la dernière pluie. Il pouvait probablement entendre, lui aussi, le cœur de Hunter qui martelait sa poitrine.

La chose sur son épaule remua. Elle grossissait à une vitesse effarante. Hunter y jeta un coup d'œil et la vit bouger sous le tissu de son tee-shirt, comme si elle essayait d'y percer un trou.

Hunter n'avait pas de mots pour désigner cette chose. Elle avait poussé la veille. Au début, ce n'était qu'une bosse, un renflement sous sa peau. Mais bientôt, l'épiderme s'était craquelé, révélant les mandibules d'un insecte qui ressemblait à une grosse araignée ou à une de ces bestioles qui rampaient sur lui quand il dormait.

Cependant, la chose sur son épaule n'était pas un insecte ordinaire. Elle était bien trop grosse. Et elle avait poussé pile à l'endroit où le serpent volant avait craché son venin.

Hunter s'efforça de trouver le mot adéquat. Ce mot-là, il le connaissait, avant. On l'employait pour les vers qui dévoraient les charognes. Qu'est-ce que c'était, déjà ? Il se pencha et porta les mains à son front, furieux contre lui-même.

Ces quelques secondes de distraction suffirent à Vieux Lion. Rapide comme l'éclair, il le fit rouler à terre. En tombant, Hunter se cogna la tête sur un rocher. Vieux Lion avait raté de peu sa cible. Il s'avança tant bien que mal dans l'espace trop étroit pour lui. Il bondit une seconde fois en découvrant ses crocs jaunes, toutes griffes dehors.

Hunter fit un saut de côté, mais trop tard, et reçut en pleine poitrine un coup de griffes qui le jeta contre la roche en lui coupant le souffle.

Vieux Lion se hissa sur ses pattes arrière et planta ses griffes dans les épaules de Hunter, sa gueule

rugissante à quelques centimètres de son cou si vulnérable. Mais, soudain, le puma feula et fit un bond en arrière, comme s'il venait de poser la patte sur un réchaud brûlant. Il la secoua en semant autour de lui des gouttelettes de sang. L'un des quatre doigts de sa patte avait été quasiment arraché.

La chose sur l'épaule de Hunter l'avait mordu.

Hunter n'hésita pas une seconde. Il tendit les bras vers le fauve. Il n'y eut pas le moindre éclair de lumière ; la chaleur émanant des mains de Hunter était invisible. La température dans la tête de Vieux Lion doubla instantanément, puis tripla et, le cerveau cuit à l'intérieur du crâne, il tomba raide mort.

Hunter releva la manche de son tee-shirt. Les mandibules, en pleine action, mâchaient un bout de chair ensanglantée du puma.

# 3

**72 HEURES 3 MINUTES**

ASTRID AVAIT NOURRI le petit Pete.

Elle lisait distraitement, assise près de la fenêtre, son livre orienté de manière peu pratique de façon à tirer profit du pâle clair de lune.

Sa lecture n'avançait pas. Ce livre, elle ne l'aurait jamais choisi autrefois. Elle aurait préféré mourir plutôt que de lire ces romances ridicules pour ados. Avant, elle aurait lu un classique, une œuvre de grande qualité littéraire ou un ouvrage d'histoire.

Mais elle avait besoin de s'évader du monde terrible de la Zone. Or, les livres étaient la seule évasion possible.

Au bout de quelques minutes, Astrid reposa l'ouvrage. Ses mains tremblaient. Ses efforts pour se distraire n'avaient servi à rien. La peur était toujours là, au premier plan de ses pensées.

Dehors, un coup de vent agita les branches des arbres qui frottèrent contre le mur de la maison. Dans un recoin de son esprit, Astrid s'en étonna mais chassa aussitôt cette pensée au profit de préoccupations plus urgentes.

Elle se demanda où était Sam en ce moment même, ce qu'il était en train de faire, s'il pensait autant à elle qu'elle pensait à lui.

Oui, elle avait envie de se lover dans ses bras. Elle avait envie de l'embrasser et peut-être plus. Tout ce qu'il voulait, elle le voulait aussi. Quel imbécile, il n'avait pas compris ça ? Était-il assez bête pour n'avoir pas deviné qu'elle aussi en avait envie ?

Mais voilà, Astrid n'était pas Sam. Elle n'obéissait pas à ses impulsions. Elle réfléchissait. Astrid le Petit Génie, qui voulait toujours tout contrôler, à tel point que ça en devenait irritant. « Contrôler » : c'était le mot qu'il lui avait jeté à la figure.

Pourquoi Sam ne comprenait-il pas qu'en franchissant cette ligne elle commettrait un péché supplémentaire ? Ce serait un autre aveu de faiblesse.

Il y en avait déjà trop eu. Elle avait l'impression d'avoir laissé s'écailler des fragments de son âme. Des fragments pas si petits que ça.

Elle avait perdu son sang-froid si vite que c'en était presque comique. Après toutes ces tentations et ces provocations, la fille calme, civilisée, rationnelle s'était évaporée comme une goutte d'eau sur une plaque brûlante, laissant place à la violence à l'état pur.

Emportée par une rage incontrôlable, elle avait essayé de tuer Nerezza. Ce souvenir lui donnait la nausée. Et ce n'était pas tout. Elle avait demandé à Sam de réduire Drake en cendres, même si cela signait aussi l'arrêt de mort de Brittney.

Astrid ne voulait pas être cette personne-là. Elle avait dû rassembler les morceaux, prendre le temps de se reconstruire. Mais elle avait peur de s'écrouler de nouveau comme une statue de verre, d'abord un morceau par ici et un autre par là jusqu'au jour où elle volerait en éclats.

Cependant, une part d'elle-même, froide et calculatrice, avait conscience qu'il ne fallait pas trop s'aliéner Sam. Ce n'était qu'une question de temps avant que tous les autres découvrent qu'il existait un moyen de quitter la Zone.

La porte de sortie se trouvait juste sous leur nez, allongée à quelques pas d'Astrid.

Un simple meurtre…

D'autres qu'Astrid avaient vu la même chose qu'elle ce jour-là sur la falaise, lorsque le cerveau du petit Pete avait disjoncté après la perte de son jeu vidéo débile.

Un simple meurtre…

Elle alla s'asseoir au chevet de son frère immobile. Il faudrait lui brosser les dents, changer son pyjama. Il faudrait…

Astrid posa la main sur son front moite. Il avait eu de la fièvre toute la nuit, mais cette fois c'était pire. Elle appuya sur le bouton du thermomètre posé près du lit, attendit qu'il affiche zéro puis le glissa sous la langue de l'enfant.

Une brise froide s'engouffra dans la pièce. Le regard d'Astrid se posa instantanément sur la fenêtre. Elle était grande ouverte.

Cela ne faisait aucun doute : une minute plus tôt, elle était bel et bien fermée. Astrid était assise juste à côté. Or, maintenant elle était ouverte.

Pour la première fois depuis l'apparition de la Zone, un vent froid soufflait dans la pièce et sur le front moite de la personne la plus puissante de leur petit univers.

Drake sentit l'Ombre toucher son esprit et frissonna de plaisir.

Elle était toujours là, dehors, quelque part, il en était certain. Elle l'appelait encore, lui, son loyal serviteur, le seul qui ne se retournerait jamais contre elle.

Drake agita son fouet pour l'entendre claquer. Et pour se faire entendre d'Orc, aussi.

— Hé, Orc ! Descends ici que je t'arrache le seul bout de chair qui te reste !

Drake Merwin y voyait un peu grâce à un minuscule soleil de Sam. Il détestait cette source de lumière ; il savait d'où elle provenait et ce qu'elle représentait : le pouvoir de Sam, cette lumière dangereuse qui jaillissait de ses mains.

Drake se souvenait parfaitement des souffrances qu'elle lui avait infligées. Il se revoyait, étendu sur le dos, sans défense. Et Sam, le visage figé par la fureur, savourant sa revanche, qui brûlait ses jambes et s'attaquait méthodiquement à son torse. C'est alors que cette petite idiote de Brittney avait émergé de son corps.

Drake ignorait ce qui s'était passé ensuite, il ne pouvait ni voir ni entendre quand c'était Brittney qui prenait le contrôle. Il savait seulement que Sam ne l'avait pas carbonisé. Depuis, il était coincé dans ce sous-sol et passait son temps à épier le pas lourd d'Orc au rez-de-chaussée.

Drake ne savait pas comment ni pourquoi il était condamné à partager un corps avec Brittney. Pour la plus grande part, les événements récents de sa vie demeuraient un mystère. Il se souvenait que Caine s'était retourné contre lui. Il revoyait le crayon combustible bourré d'uranium fonçant droit sur lui.

Ensuite, il avait enduré un cauchemar interminable. Dans son rêve, il y avait une fille aux traits porcins, une petite idiote avec un appareil dentaire. Brittney.

Ils ne lui avaient pas réglé son compte, à celle-là ? Il se rappelait une forme ensanglantée recroquevillée sur un sol en lino.

Brittney était morte. Drake était mort. Et pourtant, ils étaient encore vivants et liés l'un à l'autre dans un monde cauchemardesque, la bouche et les oreilles pleines de terre.

Dans ce cauchemar, Drake et Porcinette creusaient comme des vers et poussaient la terre pour se frayer un passage. Il faisait si sombre ! Pas un seul soleil de Sammy à l'horizon. Pas un seul rai de lumière. Il se souvenait avoir pensé : « Il n'y a pas d'air. »

Enterré vivant, sans air ni lumière, ni eau, ni nourriture, et ce pour l'éternité.

Il lui avait fallu longtemps pour retrouver ses esprits et saisir enfin cette extraordinaire vérité : il était mort… mais toujours en vie. Indestructible. Enseveli dans la terre humide et cependant bel et bien vivant.

Un jour, il avait enfin pu goûter à un peu de liberté chèrement acquise. Le cauchemar ne consistait plus à creuser la terre mais à marcher. Il se trouvait dans un endroit puis, soudain, dans un autre, sans

savoir comment il avait atterri là. Il avait mis du temps à comprendre ce qui s'était passé : Porcinette faisait désormais partie de lui.

Ils avaient fusionné en une seule créature dotée de deux corps et de deux cerveaux.

Parfois il était Drake, et parfois il était Brittney. Par moments, lui-même, et à d'autres, cette petite idiote avec ses visions démentes de son frère mort.

Puis il s'était battu contre Sam, son corps avait été brûlé et pourtant il avait survécu. Il était devenu indestructible.

— T'es un monstre, Orc ! Tu t'en rends compte, non ? persifla-t-il. Quand les gens te regardent, ils ont envie de gerber. Tu leur donnes la nausée.

Pour l'instant, il était pris au piège. Enfermé dans ce sous-sol humide et obscur avec pour seul meuble une table en bois. Sam, Edilio et le reste de la bande l'avaient entièrement vidé. Ils n'avaient même pas laissé un clou traîner sur le sol en béton. C'était un tombeau plus spacieux que celui qu'il avait dû partager avec Porcinette. Au moins, ici, il y avait de l'air. Seulement voilà, Drake n'en avait plus besoin.

On lui apportait de la nourriture, et Drake mangeait bien qu'il n'éprouvât plus la faim. Il était devenu indestructible.

Or, ce qui ne pouvait pas être tué ne pouvait rester enfermé éternellement. Ce n'était qu'une question de temps. Orc était un ivrogne et un abruti. Howard un clown. Drake se serait déjà frayé un chemin vers la liberté – il avait dégagé un parpaing du mur en s'attaquant au ciment avec un débris de verre –, mais il devait s'assurer de ne pas laisser d'indices derrière lui afin de ne pas éveiller les soupçons de Brittney.

Il fallait donc procéder lentement et remettre le débris de verre dans les ordures balayées dans un coin, là où elle s'attendait à le trouver.

Tout en creusant et en attendant son heure, il couvrait Orc d'injures. Il connaissait deux moyens de sortir de sa prison : l'un consistait à tester la solidité du mur, l'autre à tester la patience du monstre.

— Hé ! cria Drake. Orc ! Si je t'arrache ce dernier bout de chair, qu'est-ce qui se passera, à ton avis ? Tu ferais peut-être mieux de t'en débarrasser une fois pour toutes. À quoi bon faire semblant d'être encore un être humain ?

Au-dessus de sa tête, Orc se mit à arpenter le sol d'un pas pesant. Cependant, il ne descendit pas se battre.

Pas encore. Mais un jour ou l'autre, à bout de nerfs, il finirait par descendre. Et Drake saisirait sa chance.

Que ce soit par le biais du mur ou par l'intermédiaire d'Orc, d'une manière ou d'une autre, il finirait bien par s'échapper. Alors il irait trouver l'Ombre. Elle seule saurait comment se débarrasser de Brittney.

— Je vais te buter ! cria Drake.

Pris d'une rage frénétique, il fit claquer son fouet sur les murs et le plafond en hurlant et en donnant des coups de pied jusqu'à ce qu'enfin épuisé, la main-fouet en sang, il tombe à genoux et devienne Brittney.

— Porcinette, murmura-t-il d'une voix pâteuse, tandis que sa bouche cruelle se déformait pour laisser place à celle, appareillée, de son ennemie la plus intime.

Lana sentit elle aussi la présence lointaine et obscure du gaïaphage. Elle s'éveilla en sursaut. Près du lit, Pat haletait bruyamment, l'air inquiet, en remuant timidement la queue. Sans qu'elle puisse s'expliquer comment, il avait deviné.

— Ce n'est rien, mon vieux, rendors-toi.

Pat gémit mais retourna se coucher après avoir tourné plusieurs fois sur lui-même, comme font

tous les chiens.

Le gaïaphage ne pouvait plus faire croire à Lana qu'il possédait une voix propre. Ce temps-là était révolu. En revanche, il pouvait encore l'atteindre, lui rappeler sa présence et le lien qui les unissait.

Ce devait être ce que ressentait la victime d'une agression ignoble qui savait que le coupable était encore en vie et cherchait un moyen de recommencer.

Le gaïaphage convoitait le pouvoir de Lana. Grâce à lui, il pourrait accomplir des miracles. Comme, par exemple, remplacer un bras par un fouet. Mais Lana n'était plus aussi faible face à lui.

— Alors, on s'inquiète ? lança-t-elle en scrutant l'obscurité. On grignote son uranium sous terre en attendant son heure ?

L'Ombre ne répondit pas. Pourtant, Lana sentit que son instinct ne la trompait pas : la créature était anxieuse. Mais pas effrayée pour autant.

Les sourcils froncés, Lana réfléchit à cette nuance. Anxieuse mais pas effrayée. Qu'attendait-elle au juste ?

Lana hésita entre se lever pour allumer une cigarette – elle était accro, il fallait bien l'admettre – et rester allongée les yeux fermés sans trouver le repos. Le sommeil, quand il venait, était toujours peuplé de cauchemars.

Elle finit par se redresser pour prendre son paquet de Lucky Strike et son briquet. Le bout de sa cigarette rougeoya dans le noir et l'odeur de la fumée assaillit ses narines.

— Qu'est-ce que tu mijotes ? demanda-t-elle. Qu'est-ce que tu veux ?

Bien sûr, elle n'obtint pas de réponse. Et elle sentit que l'Ombre détournait d'elle son attention.

Elle se leva et gagna le balcon. La lune brillait haut dans le ciel. Il était soit très tard soit très tôt. La paroi était si près qu'elle aurait pu la toucher, lui semblait-il. Se pouvait-il que le monde se trouve juste au-delà ? Était-il si près qu'elle aurait presque pu sentir l'odeur des frites du fast-food construit pour accueillir les curieux qui venaient voir le dôme ? Ou s'agissait-il juste d'un autre mensonge dans leur petit univers d'illusions ? Que se passerait-il si l'enceinte disparaissait à l'instant même, comme par magie, ou se craquelait comme un œuf ?

Son père et sa mère… Elle ferma les yeux et se mordit la lèvre. Le chagrin que réveillait ce souvenir la prit au dépourvu. Les larmes lui montèrent aux yeux ; d'un geste rageur, elle les essuya.

Soudain, au sommet de la falaise qui surplombait la plage, une explosion de lumière verte. La silhouette de Sam se détacha sur la clarté aveuglante. Elle l'entendit pousser un rugissement de rage. Il déchaîna son pouvoir pendant quelques minutes, puis les ténèbres revinrent. Lana se détourna.

Alors elle n'était pas la seule à rêver de casser la coquille pour émerger de l'œuf comme un poussin.

« Bizarre, songea-t-elle en écrasant son mégot, je n'avais jamais pensé à un œuf jusque-là. »

Un coup de vent éparpilla la fumée devant elle.

# 4

**63 HEURES 41 MINUTES**

SAM S'ÉVEILLA dans le dernier endroit qui lui serait venu à l'esprit : sa chambre. Il n'avait pas mis les pieds dans son ancienne maison depuis une éternité. Il la détestait à l'époque où il y vivait avec sa mère. Connie Temple. L'infirmière.

C'était tout juste s'il se souvenait de son visage. Elle appartenait à un autre monde.

Il s'assit sur le lit et une odeur atroce l'assaillit. Il avait vomi dans les draps.

— Sympa, grommela-t-il d'une voix pâteuse.

Soudain, il crut que sa tête allait exploser. Il s'essuya la bouche sur la couverture. Cette maison-là, personne n'était venu la vandaliser, s'y installer ou y faire une descente. C'était toujours la sienne, supposait-il. Il y avait peut-être encore des médicaments dans la salle de bains.

Il tituba jusqu'au lavabo, s'y appuya et vomit de nouveau. Il ne régurgita qu'un peu de bile. Dans l'armoire à pharmacie, il ne restait qu'un petit flacon d'antalgiques.

— Oh, gémit Sam. Pourquoi les gens boivent ?

Puis un détail de la soirée lui revint en mémoire. Taylor.

— Oh non, oh non…

Non, non, il ne s'était quand même pas jeté sur Taylor ? Il ne l'avait pas embrassée ? Le souvenir en question était si brumeux qu'il aurait aussi bien pu s'agir d'un rêve. Cependant, certains détails étaient trop précis, trop réalistes. Comme le contact des doigts de Taylor sur son torse.

— Oh non, gémit-il.

Il avala coup sur coup deux comprimés sans une goutte d'eau. Inutile de préciser qu'ils ne passèrent pas facilement.

Tout en se tenant la tête à deux mains, il alla s'asseoir à la petite table de la cuisine. C'est là qu'il prenait ses repas avec sa mère, dans le temps. Ce n'était pas une habitude, car elle devait souvent s'absenter pour aller travailler au pensionnat Coates. Et garder un œil inquiet sur son autre fils, Caine Soren, qu'elle avait fait adopter. Caine et Sam étaient nés à quelques minutes d'intervalle. Pourtant, sans aucune explication, elle avait abandonné Caine et élevé Sam. Elle ne leur en avait jamais rien dit. Ils n'avaient découvert la vérité qu'après l'apparition de la Zone. Par ailleurs, ils ignoraient tous deux ce qu'il était advenu de leur père biologique. Il ne faisait déjà plus partie du paysage avant leur naissance.

Le fardeau avait-il été trop lourd à porter pour Connie Temple ? Avait-elle jugé qu'elle ne pouvait s'occuper que d'un enfant sans père ? Comment avait-elle fait son choix ? En tirant à la courte paille ?

Désormais, Sam avait une nouvelle famille. Astrid et le petit Pete. Seulement voilà, eux aussi, il les avait perdus. Et maintenant il était obligé de se demander ce qu'il avait bien pu faire pour mériter ça : la désertion de son père, les mensonges de sa mère, le rejet d'Astrid.

— C'est bien le moment de t'apitoyer sur ton sort, marmonna-t-il. Pauvre de moi. Pauvre Sam.

Il avait essayé de faire de l'ironie, mais ses mots ne trahissaient que de l'amertume.

Caine avait probablement de bonnes raisons d'en vouloir à la terre entière, lui aussi. Il avait été rejeté par ses deux parents biologiques. Et cependant, lui, il avait toujours Diana.

Quelle injustice ! Caine était un menteur, un manipulateur, un meurtrier. Et pourtant, en ce moment même, il devait se prélasser dans des draps de satin avec Diana, et manger à sa faim en regardant un DVD. Des draps propres, des sucreries, et une jolie fille bien disposée à son égard. Caine, qui n'avait jamais accompli une seule bonne action dans sa vie, menait désormais une vie de luxe.

Quant à Sam, qui s'était efforcé sans relâche de faire le bien, il était assis seul dans sa cuisine avec une migraine épouvantable, des vêtements empestant le vomi et deux comprimés d'antalgiques qui lui brûlaient l'estomac.

Tous les jours ou presque, Hunter apportait ses prises à la station-service. Ce jour-là, à l'heure où le soleil réchauffait à peine les collines dans son dos, il avait quitté son campement chargé de quatre oiseaux, un blaireau, deux ratons laveurs et une besace remplie d'écureuils. Il avait oublié combien il y en avait au juste, mais la besace pesait lourd.

Ça faisait beaucoup à porter. En additionnant le tout, on atteignait probablement le poids d'un gamin. Bon, ce n'était pas aussi lourd qu'un cerf : ce gibier-là, il fallait le découper sur place et le transporter en plusieurs fois.

Aujourd'hui, il n'y avait pas de viande de cerf dans sa gibecière. Il n'avait pas encore découpé Vieux Lion. C'était une tâche difficile ; comme il voulait garder la peau intacte, il devrait prendre son temps. Il avait l'intention de la porter lorsqu'elle aurait séché. Elle lui tiendrait chaud et lui rappellerait Vieux Lion.

Hunter avait jeté sur son épaule la besace pleine d'écureuils. Il avait attaché les autres animaux à une corde qu'il avait enroulée autour de son autre épaule avec des gestes précautionneux à cause de la chose qui y avait élu domicile.

Un garçon prénommé Roscoe vint à sa rencontre. Il poussait devant lui une brouette et semblait de mauvaise humeur. Les jours où venait Hunter, il y avait toujours Roscoe ou une certaine Marcie pour l'accueillir. Marcie riait une gentille fille, mais Hunter voyait bien qu'elle avait peur de lui. C'était sans doute parce qu'il ne s'exprimait pas très bien.

— Salut, Hunter, lança Roscoe. Tu vas bien ?

— Oui.

— T'es couvert de griffures. Ça doit faire un mal de chien !

Hunter suivit le regard de Roscoe. Sa chemise déchiquetée dénudait son estomac zébré de deux sillons sanglants qui commençaient à former une croûte.

D'un geste prudent, il tâta la blessure. Ça ne lui faisait pas mal. À vrai dire, il ne sentait rien.

— T'es un dur, Hunter, déclara Roscoe. En tout cas, on dirait que tu as fait une bonne chasse aujourd'hui.

— Oui, Roscoe, dit Hunter en s'efforçant de parler aussi distinctement que possible.

Et pourtant, les mots ne sonnaient plus pareil ; il avait l'impression que sa langue, engluée, collait à son palais.

Il ôta lentement la corde de son épaule pour ne pas toucher la chose, et déposa ses prises dans la brouette, puis vida le contenu de la besace par-dessus. Les écureuils étaient tous du même gris, avec une queue touffue. L'intérieur avait un peu cuit. Parfois il cuisait leur tête, parfois leur corps. Ce n'était pas facile de diriger avec précision les ondes invisibles qui émanaient de ses mains. Il avait oublié comment on appelait son pouvoir. Astrid avait un mot pour le désigner, mais il était trop long à retenir.

— Tu vas bien, Hunter ? demanda de nouveau Roscoe.

— Oui. J'ai de quoi manger. Et mon sac de couchage a séché depuis que je l'ai lavé dans le torrent.

— Tu as de l'eau douce pour faire ta lessive ? Je suis jaloux. Touche ce tee-shirt.

Il invita Hunter à tâter le coton gorgé de sel de son vêtement.

— Ça va, répondit prudemment celui-ci.

Roscoe grommela entre ses dents :

— Tu parles ! Lavé à l'eau de mer. Voyons le tien.

Roscoe tendit la main vers l'épaule de Hunter pour toucher son tee-shirt. La mauvaise épaule. Il

poussa un cri de douleur.

— Aaaah ! Qu’est-ce que… ?

— C’est pas moi ! s’écria Hunter.

— Quelque chose m’a mordu !

Roscoe mit sous le nez de Hunter son doigt ensanglanté, sur lequel apparaissaient des traces de dents. Il observa tour à tour Hunter et son épaule d’un air furieux.

— Qu’est-ce que tu caches là-dessous ? Un animal ?

Hunter sentit sa gorge se nouer. Il n’avait montré son épaule à personne et craignait la réaction des gens en la voyant.

— Oui, Roscoe, c’est un animal, répondit-il, saisissant la perche que venait de lui tendre son interlocuteur.

— Eh bien, il m’a mordu !

— Désolé.

Roscoe souleva sa brouette.

— Je ne veux plus faire ce boulot ! Marcie n’a qu’à s’en occuper seule, moi c’est terminé !

— D’accord, fit Hunter. Salut.

Jennifer B. sortit un peu avant l’aube.

Si elle restait dans cette maison, elle était certaine de mourir. Elle n’aurait su dire combien de temps elle avait dormi à même le sol, emmitouflée dans ses couvertures.

Des heures ? Des jours ?

Les frissons venaient par vagues. Elle avait trop chaud, repoussait ses couvertures, puis la fièvre montait de nouveau et elle se retrouvait transie jusqu’aux os.

Jennifer H. était morte. Jennifer L. n’avait pas répondu quand elle lui avait proposé d’une voix faible de l’accompagner.

— Jen… Je vais… à l’hôpital.

Pas de réponse.

— Tu es vivante ?

Jennifer L. avait toussé. Oui, elle était en vie. Sa toux n’avait rien de commun avec les spasmes qui avaient tué Jennifer H. Néanmoins, elle n’avait pas répondu.

Jennifer Boyles partit donc seule. Elle descendit l’escalier sur les fesses en frissonnant et en claquant des dents, ses couvertures drapées autour d’elle.

Elle réussit à se tenir debout assez longtemps pour atteindre la porte d’entrée et l’ouvrir, mais se laissa choir brutalement sur les marches du porche. Là, elle attendit que les frissons s’arrêtent, puis descendit le petit escalier en trébuchant à chaque pas. En tombant, elle s’était cogné le genou gauche, et si la douleur la dissuada de se relever, elle n’entama pas sa volonté de vivre.

Elle se mit donc à ramper à même le trottoir, gênée par ses couvertures, ralentie par ses quintes de toux. Chaque fois que les frissons reprenaient, elle devait s’arrêter et gémissait en se roulant par terre.

— Continue, marmonna-t-elle. Il faut continuer.

Il lui fallut deux heures pour ramper jusqu’à Brace Road. Là, elle s’allongea de tout son long, face contre terre. Une quinte de toux lui déchira la poitrine. Ce n’était pas le phénomène terrible qui avait tué Jennifer H. Pas encore, du moins.

# 5

## 62 HEURES 18 MINUTES

— LESLIE-ANN, TU PEUX t'appliquer un peu plus quand tu nettoies mon pot de chambre ? dit Albert à son aide ménagère. Je sais que ce n'est pas un boulot marrant, mais j'aime que ce soit propre.

Leslie-Ann hocha la tête, les yeux baissés. Elle avait un peu peur d'Albert, il s'en rendait compte, mais au moins, elle n'avait pas l'air de le détester.

— Il n'y a pas beaucoup d'eau, marmonna-t-elle.

— Frotte avec du sable, répliqua-t-il d'un ton patient : il le lui avait déjà répété maintes fois.

Avec un dernier hochement de tête, Leslie-Ann sortit précipitamment de la pièce.

Albert n'était pas aimé de tout le monde. Beaucoup de gens voyaient d'un sale œil le fait qu'il soit devenu la personne la plus influente de la ville. Beaucoup lui jalousaient son aide ménagère qui nettoyait sa maison et le pot en porcelaine où il faisait ses besoins la nuit, quand il n'avait pas le courage de se rendre dans les seules toilettes en plein air qui avaient été aménagées à Perdido Beach. On lui en voulait aussi d'avoir les moyens de faire laver son linge dans le point d'eau le plus proche, ironiquement rebaptisé lac Évian. En outre, il y avait indubitablement des gens qui n'aimaient pas travailler pour lui, mais s'y résignaient pour ne pas mourir de faim.

Désormais, Albert ne se déplaçait plus sans son garde du corps, un dénommé Jamal qui se baladait avec un fusil automatique jeté sur l'épaule. Un énorme couteau de chasse pendait à sa ceinture. Et un pied de chaise hérissé de pointes faisait office de massue. Contrairement à tous ses concitoyens, Albert n'était jamais armé. Jamal l'était assez pour deux.

— On y va, Jamal.

Albert prit la route de la plage. Comme d'habitude, Jamal marchait à quelques pas derrière lui en tournant la tête de droite et de gauche, l'air de chercher la bagarre.

Albert traversa la place, où il croisait toujours des enfants qui venaient lui quémander une faveur : un travail, une mutation, un crédit, n'importe quoi. D'ordinaire, il les ignorait.

Deux jeunes enfants, Harley et Janice, vinrent à sa rencontre.

— Monsieur Albert ? Monsieur Albert ? cria Harley.

— Albert, ça suffit, fit-il, laconique.

— Janice et moi, on a soif.

— Désolé, mais je n'ai pas d'eau sur moi.

Albert esquissa un sourire crispé et fit mine de s'éloigner, mais Janice éclata en sanglots et Harley reprit d'un ton suppliant :

— Avant, quand on vivait avec Mary, elle nous donnait de l'eau. Mais maintenant, on est obligés de vivre avec Summer et BeeBee, et elles veulent de l'argent.

— Alors je suppose que vous allez devoir en gagner, suggéra Albert en s'efforçant de prendre une voix douce, mais il avait beaucoup de soucis en tête, et sa réponse fut cinglante.

Harley fondit en larmes à son tour.

— Si vous avez soif, arrêtez de pleurer, aboya Albert. De quoi les larmes sont faites, à votre avis ?

En arrivant sur la plage, Albert parcourut des yeux le chantier. On aurait dit une décharge. Un énorme réservoir à propane percé d'un trou noirci de fumée traînait dans un coin. Un deuxième réservoir, moins volumineux, qui normalement aurait dû reposer sur un support en acier au bord de l'eau, gisait sur le flanc. Il était surmonté d'un tuyau de cuivre raccordé à un autre tuyau plus petit orienté vers le sol. Un troisième tuyau encore plus étroit, qui avait été fixé au reste de l'installation à

grand renfort de scotch, touchait le sable mouillé.

En théorie, ce procédé rudimentaire fait de bric et de broc était censé distiller l'eau salée. Le principe était simple : faire bouillir l'eau de mer, laisser la vapeur s'échapper par un tuyau puis la refroidir pour obtenir au final de l'eau potable.

C'était facile en théorie. Mais presque impossible en pratique. Surtout maintenant qu'un abruti avait renversé l'installation.

Albert céda au découragement. Bientôt Harley et Janice ne seraient pas les seuls à quémander de l'eau. Les réserves d'essence se réduisaient désormais à quelques centaines de litres. Le calcul était simple : pas d'essence, pas de camion.

Pas de camion, pas d'eau.

Pour couronner le tout, le lac Évian, ce minuscule point d'eau niché au cœur des collines, s'asséchait. Il n'avait pas plu depuis l'apparition de la Zone. Les enfants avaient tous eu vent du projet visant à reloger l'ensemble de la population aux abords du lac une fois que la station-service serait à sec ; ce qu'ils ignoraient en revanche, c'était que la situation était bien plus critique que ce qu'ils croyaient.

Le premier réservoir, celui qui avait brûlé, avait fait les frais d'une première tentative. Albert avait demandé à Sam de faire bouillir l'eau en se servant de ses pouvoirs. Malheureusement, celui-ci n'était pas capable de les maîtriser suffisamment pour chauffer l'eau sans détruire son contenant.

Le deuxième essai requérait donc la chaleur d'un feu entretenu en permanence sous le réservoir. Cela signifiait qu'il fallait envoyer des équipes récupérer du bois sur les maisons inhabitées. Ce qui, au final, créait beaucoup trop de contraintes au regard du maigre résultat.

L'équipe réquisitionnée avait cessé le travail pour faire des ricochets sur l'eau. Albert s'avança vers eux au pas de charge, les mocassins pleins de sable.

— Hé, qu'est-ce qui s'est passé ici ? rugit-il.

Les quatre gamins, qui n'avaient guère plus de onze ans, baissèrent la tête d'un air coupable.

— C'était comme ça à notre arrivée. Je crois que c'est le vent qui l'a renversé.

— Il n'y a pas de vent dans la Zone, espèce de…

Albert se retint d'ajouter « crétin ». Il était réputé pour son sang-froid. Il était à leurs yeux ce qui s'apparentait le plus à un adulte.

— Je vous ai embauchés pour creuser un trou, pas pour vous amuser, reprit-il.

— C'est trop dur, protesta l'un d'eux. Ça n'arrête pas de se reboucher.

— Je sais que ce n'est pas facile. Et ça ne va pas s'arranger. Mais si vous voulez manger, vous devez travailler.

— On faisait juste une pause.

— La pause est terminée. Allez chercher vos pelles.

À ces mots, Albert s'éloigna, Jamal sur les talons.

— Patron, ils te font des vilains gestes, dit-il.

— Est-ce qu'ils se sont remis à creuser ?

Jamal jeta un coup d'œil en arrière et acquiesça.

— Tant qu'ils font leur boulot, ils peuvent m'insulter autant qu'ils veulent, déclara Albert.

C'est le moment que choisit Roscoe pour lui rapporter le gibier de Hunter et lui raconter une histoire à dormir debout au sujet de l'épaule de celui-ci qui l'avait mordu.

— Regarde, fit-il en tendant la main pour qu'Albert l'examine.

Albert soupira.

— Épargne-moi ces salades, Roscoe.

— Mais regarde, ma blessure est un peu verte.

— Je ne suis ni la Guérisseuse ni Dahra.

Mais tout en s'éloignant, Albert dut reconnaître que Roscoe avait raison : sa blessure avait une teinte verdâtre. Ce n'était pas son problème. Il en avait déjà bien assez comme ça.

C'est alors qu'il vit, plus loin sur la plage, un corps étendu sur le sable, immobile comme un mort.

Il toucha la carte dans sa poche. Était-ce le moment ?

Il jeta un coup d'œil au chantier. C'était sans espoir. Son estomac se noua à l'idée de ce qu'il s'apprêtait à faire. La peur était mauvaise conseillère. Tout le monde était à cran depuis le suicide dramatique de Mary et sa tentative d'assassinat de masse.

Les enfants ne pourraient pas encaisser un autre désastre. Pourtant, une nouvelle catastrophe se préparait. Et lorsqu'elle frapperait, si un vent de panique soufflait sur la ville, la présence de Sam serait indispensable.

Mais il était le seul à qui Albert pouvait confier la mission qu'il avait en tête. Sam devrait quitter la ville. Ensuite, il ne resterait plus qu'à prier pour qu'il n'arrive rien pendant son absence.

Sam sentit une ombre se dresser au-dessus de lui. Il ouvrit un œil. Le soleil aveuglant l'empêcha de distinguer le visage du nouveau venu.

— C'est toi, Albert ?

— Oui, c'est moi.

— J'ai reconnu tes chaussures. Je me sens patraque.

— Tu veux bien t'asseoir une minute ? J'ai quelque chose d'important à te dire.

— Si c'est important, va en parler à Edilio. C'est lui le chef, maintenant.

Albert attendit sans un mot. Finalement, avec un soupir qui se mua vite en grognement, Sam se redressa.

— Ce qui va suivre doit rester entre nous, Sam, déclara Albert.

— Ben voyons ! C'est vrai que tout se passe à merveille quand je fais des cachotteries au conseil, ironisa Sam.

Il se frotta vigoureusement le crâne pour se débarrasser du sable dans ses cheveux.

— Tu n'es plus au conseil, lui rappela Albert d'un ton tranquille. C'est au sujet d'un boulot. Je veux t'embaucher.

Sam leva les yeux au ciel.

— Tout le monde travaille pour toi, Albert. C'est quoi, le problème ? Ça te dérange que je manque à l'appel ?

— Tu préférais quand personne ne travaillait et que tout le monde mourait de faim ?

Sam le dévisagea longuement, puis esquissa un salut militaire.

— Désolé. Je suis d'une humeur de chien. J'ai passé une mauvaise nuit et une matinée pire encore. Qu'est-ce qui t'amène, Albert ?

— On a un gros problème avec l'approvisionnement en eau.

Sam acquiesça.

— Je suis au courant. Dès qu'on sera à court d'essence, on devra déménager toute la ville à Évian.

Albert tira sur son pantalon puis s'assit dans le sable avec mille précautions.

— Non. Le niveau de l'eau du lac baisse à vue d'œil. Il ne pleut pas. Et c'est un petit lac. Tu n'as qu'à vérifier, le niveau abaissé de moitié.

Albert sortit sa carte de sa poche et la déplia. Sam s'approcha pour l'examiner.

— Ce n'est pas une bonne carte. Elle n'est pas très détaillée. Mais tu vois ? (Il pointa un endroit.) Le lac Tramonto. Il est cent fois plus grand que le lac Évian.

— Il est à l'intérieur de la Zone ?

— J'ai tracé un cercle avec un compas. Je pense qu'une partie du lac est du bon côté de la paroi.

Sam hocha la tête d'un air pensif.

— C'est à quoi, quinze kilomètres d'ici ?

— Plus.

— Même si tu dis vrai et si l'eau est potable, comment on va la transporter jusqu'à Perdido Beach ? Regarde.

Sam traça une ligne de son doigt.

— Pour aller et venir, il faudrait traverser le territoire des coyotes. Et ça nécessiterait beaucoup d'essence.

— Je ne crois pas que mon projet de dessalement va marcher.

Albert posa un regard morose sur son équipe au travail sur la plage.

— Et quand bien même, ça ne produirait pas assez d'eau.

Sam lui prit la carte des mains et l'examina avec attention.

— Tu sais, c'est bizarre. J'avais oublié que ça existait, les cartes en papier. Je me servais toujours de celles qu'on trouvait sur Google. Tu te rappelles cette époque ?… Qu'est-ce que c'est ?

Albert reporta le regard sur le coin de la carte.

— Oh, c'est la base aérienne. Mais tu as vu, la piste d'atterrissage, les bâtiments, tout est de l'autre côté de l'enceinte. Pourquoi ? Tu espérais nous dégoter un avion de chasse ?

Sam sourit.

— Ça pourrait servir si on avait un pilote sous la main. D'accord, Sanjit est capable de faire atterrir en urgence un hélico, mais c'est une autre paire de manches de piloter un de ces joujoux dans un bocal de trente kilomètres de diamètre. Non, je ne sais pas ce que j'espérais. Peut-être un rayon laser magique capable de pulvériser la paroi.

— Tu sais quoi ? dit Albert en s'efforçant de prendre un ton désinvolte, mais il sembla à Sam qu'il récitait un discours longtemps répété. J'ai lu quelque part qu'autrefois, il y a très longtemps, des hommes d'affaires embauchaient des types pour explorer de nouveaux territoires, trouver de l'or, du pétrole ou des épices. Bien sûr, ces explorateurs devaient être des durs capables d'affronter toutes sortes d'embûches.

Sam n'eut aucun mal à deviner où Albert voulait en venir.

— Tu veux que j'aille explorer ce lac.

— Oui.

Sam jeta un regard autour de lui.

— Eh bien, comme tu peux le voir, je suis très occupé.

Albert attendit en regardant Sam comme un lézard guettant une mouche.

— Pourquoi tu ne veux pas mettre le conseil au courant ? reprit Sam.

Albert haussa les épaules.

— Dès que le conseil entend parler de quelque chose, toute la ville est au courant dix secondes plus tard. Tu veux semer la panique ? Et puis ça ne les concerne pas. C'est mon projet. Et le tien. Je recruterai deux ou trois personnes pour t'accompagner.

— Pourquoi ne pas demander à Brianna ? Elle serait là-bas en un rien de temps.

— Je ne lui fais pas confiance pour ce genre de mission. On risque de manquer d'eau très bientôt. J'ai un camion qui part tout à l'heure. Après, il nous restera de quoi faire une demi-douzaine d'allers-retours tout au plus.

Sam se mit à dessiner des formes abstraites dans le sable, l'air songeur.

— D'accord, j'irai, dit-il enfin. Mais je n'aime pas faire des cachotteries à Edilio.

Albert pinça les lèvres, comme s'il réfléchissait. Mais Sam voyait bien qu'il avait déjà un argument tout prêt.

— Écoute, les secrets ne tiennent pas bien longtemps ici. Par exemple, Taylor fait circuler une rumeur très intéressante dans toute la ville.

Sam poussa un grognement. « Il avait fallu que ce soit Taylor ! » se reprocha-t-il. Qu'est-ce qu'il allait bien pouvoir raconter à Astrid ? Quoique ce ne soit pas ses affaires. Ils n'avaient jamais décrété qu'il ne pouvait voir personne en dehors d'elle. En fait, un jour, dans un accès de colère, Astrid le lui avait même suggéré. Sauf qu'elle n'avait pas employé le mot « voir » mais un verbe beaucoup plus grossier qui l'avait un peu choqué venant d'elle.

— Sam, Edilio est quelqu'un de bien, reprit Albert, l'arrachant à ses mornes réflexions. Mais, comme je te l'ai dit, il ira tout répéter aux autres. Une fois le conseil au courant, toute la ville suivra. Si tout le monde apprend que la situation est désespérée, qu'est-ce qui se passera, à ton avis ?

Sam sourit tristement.

— La moitié va bien se conduire. L'autre moitié va péter les plombs.

— Et on finira avec d'autres morts sur les bras, conclut Albert.

Il pencha la tête de côté en faisant de son mieux pour convaincre Sam qu'une idée venait de lui traverser l'esprit.

— Et qui va devoir se battre, au final ? Qui va devoir jouer les pères protecteurs pour essuyer des reproches ensuite et devoir s'effacer une fois de plus ?

— Tu t'améliores, répliqua Sam d'un ton amer. Avant, tu te contentais de travailler plus dur que les autres et d'être ambitieux. Maintenant, tu apprends à manipuler les gens.

Albert fit la grimace et ses yeux étincelèrent de fureur.

— Tu n'es pas le seul à te coltiner plein de responsabilités, Sam. Ton rôle, c'est de jouer les pères fouettards et moi je suis l'homme d'affaires cupide qui ne s'occupe que de ses intérêts. Mais réfléchis : je suis peut-être cupide. Seulement, sans moi, personne ne mange. Et personne ne boit. On a besoin d'eau. Tu vois quelqu'un d'autre en ville qui peut régler le problème ?

Sam rit tout bas.

— Oui, tu es doué pour utiliser les gens, Albert. Tu m'offres une chance de sauver tout le monde, d'être de nouveau important et indispensable, c'est ça ? Tu m'as bien cerné.

— On a besoin d'eau, Sam, répéta Albert d'un ton imperturbable. Si tu trouves ce lac Tramonto et que tu leur expliques qu'il faut s'installer là-bas, ils t'écouteront. Si tu leur promets que tout ira bien, ils te croiront.

— Ben oui, parce qu'ils m'aiment et qu'ils m'admirent, rétorqua Sam d'un ton sarcastique.

— Ce n'est pas un concours de popularité, Sam. Les gens t'aiment quand ils ont besoin de toi, et dix minutes après ils se lassent. Dans très peu de temps, ils vont s'apercevoir qu'ils risquent de mourir de soif. Et toi tu vas débarquer avec la solution.

— Et ils m'aimeront pendant dix minutes, le temps de se désaltérer.

— Exactement, dit Albert en se levant. Alors, c'est d'accord ?

Il offrit une poignée de main à Sam.

— Et le lac ? Enfin, s'il est vraiment là-bas ?

— Si c'est le cas, il est à moi, répondit Albert froidement. C'est moi qui vendrai l'eau et qui en contrôlerai la distribution. Peut-être que, cette fois-ci, on évitera de se mettre dans le pétrin.

Sam serra sa main en riant.

— Tu racontes moins de conneries que les autres, Albert. Si ce lac est là-bas, je le trouverai. Je pars ce soir.

Il prit la carte.

— Tu veux que quelqu'un vienne avec toi ?

— Dekka. (Sam réfléchit quelques instants.) Et Jack.

— Jack le Crack ? Pourquoi ?

— Ça peut servir d'avoir quelqu'un de plus futé que soi sous la main.

— Je suppose, oui. Il te faut aussi quelqu'un qui puisse communiquer avec nous. Emmène Taylor.

— Non, pas Taylor. Je veux Brianna.

Albert secoua la tête.

— Tu l'as embrassée, et alors ? Passe à autre chose. On a besoin de garder en ville quelqu'un qui sache se battre. Je veux dire un mutant, je ne critique pas Edilio. Taylor n'est d'aucune utilité dans une bataille, mais Brianna peut se mesurer à n'importe qui ou presque.

Sam acquiesça. Albert avait raison. S'il voulait Dekka à ses côtés, il devrait renoncer à Brianna. Mais Taylor ?

Soudain, ce projet d'expédition, qui avait commencé à lui plaire, lui parut beaucoup moins amusant.

Lana n'aimait pas se rendre en ville. Là-bas, les enfants avaient toujours un service à lui demander. Mais elle avait quelques litres d'eau douce à rapporter au Clifftop, aussi elle décida de faire un saut à l'hôpital pour expédier la cohorte habituelle de bras cassés, de mains brûlées et un cas supposé de poignet tailladé.

Elle n'était pas sûre de vouloir soigner quelqu'un d'assez bête pour s'ouvrir les veines. Après tout, la Zone se chargeait bien assez tôt de liquider ses habitants, alors pourquoi se presser ? Et puis si on tenait vraiment à en sortir au plus vite, il y avait toujours la méthode de Mary : le saut de l'ange.

Dahra Baidoo était en train de lire son manuel de médecine tout en essayant de faire taire un gamin qui souffrait d'une rage de dents.

— Elle bouge, c'est tout. Elle tombera quand elle aura décidé de tomber, dit-elle avec impatience.

Elle esquissa un sourire las en voyant Lana.

— Salut, Lana.

— Salut, DB. Ça se passe bien, la fac de médecine ?

C'était une vieille plaisanterie entre elles. Elles avaient travaillé coude à coude dans les moments critiques. La grippe qui avait sévi deux semaines plus tôt, les guerres, les incendies, les bagarres, les empoisonnements, les accidents.

Dahra tenait la main des blessés et les gavait de calmants en attendant l'arrivée de Lana. Elles avaient connu le pire avec l'incendie. Elles étaient restées enfermées des jours entiers dans l'hôpital sans voir la lumière du soleil.

Dahra tapota son livre en riant.

— Je suis prête à accomplir une transplantation cardiaque.

— Alors, qu'est-ce qu'on a aujourd'hui ? s'enquit Lana. J'ai entendu parler d'un suicide raté.

— Non, pas de suicide. Des côtes cassées. Une brûlure. Rien de bien méchant, d'ailleurs je devrais laisser souffrir cette fille, ça lui apprendrait à mettre le feu à un sac d'excréments pour le jeter sur quelqu'un.

Lana entendit tousser et aperçut une fille à l'air très mal en point.

— Et elle ?

— Je crois que la grippe est revenue. Ou alors elle n'a jamais vraiment disparu.

Dahra entraîna Lana à l'écart afin que ses patients n'entendent pas leur conversation.

— J'ai l'impression que ce cas-là est plus grave, tout de même. Cette fille a des hallucinations. Son nom est Jennifer. Elle est arrivée ce matin. Elle n'arrête pas de me parler d'une autre Jennifer, qui aurait toussé si fort que, d'abord, elle a craché des bouts de poumon et qu'ensuite elle s'est soi-disant rompu le cou.

— La fièvre fait parfois délirer, observa Lana.

— C'est vrai. Mais j'aimerais bien que quelqu'un aille jeter un coup d'œil chez elle pour voir si tout va bien.

— Où est passé Elwood ?

Dahra soupira.

— On a rompu.

Lana n'avait jamais beaucoup aimé Elwood. Elle aurait bien voulu savoir ce qui s'était passé : Dahra et Elwood sortaient ensemble depuis longtemps. Néanmoins, Dahra n'avait pas l'air décidée à se confier.

Lana soigna le garçon aux côtes cassées puis examina la main brûlée de la fille.

— Quelle idée de faire des choses aussi stupides ! dit-elle d'un ton cassant. Je n'ai pas de temps à perdre avec des bêtises. Je devrais te laisser souffrir.

Mais elle soigna aussi la main brûlée et manipula brièvement la fille grippée.

— Je peux prendre de l'eau avant de partir ?

Dahra fit la grimace. Elle gardait dans un coin de la pièce un distributeur d'eau comprenant un réservoir en verre d'une contenance de vingt litres. Mais Dahra était loin d'avoir vingt litres d'eau à sa disposition.

— Deux litres, ça t'irait ?

— Oui, répondit Lana. Albert devrait t'approvisionner davantage. Et moi aussi, tant qu'il y est. Il est censé me faire parvenir quatre litres par jour. Or, ça fait deux jours que je n'ai rien reçu. Ce n'est pas très malin, pour un hypocondriaque comme lui, de jouer avec mes nerfs.

Après avoir adressé un hochement de tête à Dahra, Lana reprit le chemin de sa tanière. Elle emprunta un raccourci qui coupait par la colline pour rejoindre le Clifftop. C'était un chemin de terre serpentant entre les broussailles, soit l'endroit idéal pour se trouver nez à nez avec un coyote affamé. Mais Pat l'avertirait de sa présence bien avant qu'il ne parvienne jusqu'à elle. Et par ailleurs, Lana se déplaçait toujours avec un pistolet automatique qu'elle n'aurait aucun scrupule à utiliser.

Soudain Pat émit un grognement et Lana dégaina son automatique en un éclair.

— Montre-toi, que je puisse te voir, dit-elle.

Ce n'était pas un coyote. C'était Hunter, qui semblait tout honteux d'être là. Bien qu'il ait été banni de la ville, Lana l'autorisait à venir lui rendre visite quand bon lui semblait. Pourtant, il préférait se tenir à l'écart.

Lana aimait bien Hunter, d'abord parce qu'il lui réservait souvent les meilleurs morceaux – un lapin ou deux grenouilles grassouillettes – et qu'il apportait toujours des panses et des intestins pour le repas de Pat. Ensuite parce que, en dépit de ses lésions cérébrales, lui au moins avait l'intelligence de ne pas lui faire perdre son temps. Il y avait forcément une raison à sa présence.

— Quoi de neuf, Hunter ? lança Lana en glissant le pistolet dans sa ceinture. Ouille, je vois. Tu as de belles griffures, dis-moi.

— Non, fit-il. C'est autre chose.

À ces mots, il tira sur l'encolure de son tee-shirt. Lana retint son souffle.

— Oui, murmura-t-elle. C'est autre chose.

# 6

**61 HEURES 26 MINUTES**

PERSONNE NE SAVAIT comment s'occuper du cas de Hunter. Comme il n'avait pas le droit de pénétrer dans la ville, c'était au conseil de se déplacer. Il fut décidé qu'ils se retrouveraient sur l'autoroute.

Personne n'avait débarrassé la route des voitures abandonnées et accidentées. Elles faisaient partie du paysage depuis l'apparition de la Zone.

Le gros camion FedEx était toujours couché sur le flanc. Les enfants avaient depuis longtemps vidé la remorque de ses paquets. Des bouts de papier d'emballage, des chips en polystyrène et des fragments de scotch s'étaient accumulés près d'une barrière de chantier sur le bas-côté de la route.

« C'est drôle, songea Lana. Aujourd'hui, le coin a l'air presque propre. » Comme si quelqu'un avait déblayé les ordures au moyen d'un souffleur de feuilles.

Le conseil municipal était désormais constitué de Dekka, Howard, Albert, Ellen et Edilio. Sam était autorisé à assister aux réunions mais il ne venait jamais. Bien qu'Astrid ait clairement fait savoir qu'elle ne voulait plus en faire partie, Lana avait envoyé Brianna la chercher. Elle voulait son opinion.

Astrid était donc présente. Enfin, techniquement. Lana avait côtoyé Astrid dans des situations variées, de bonne ou de mauvaise humeur, mais l'Astrid d'aujourd'hui était méconnaissable, distante, préoccupée. Elle semblait complètement ailleurs, se mordait la lèvre, se tordait les doigts d'inquiétude avant de se reprendre en s'essuyant les mains sur son jean.

Lana était sûre de l'avoir vue sursauter en apercevant les ordures amoncelées contre la barrière. Mais peut-être se sentait-elle juste vexée à cause de la rumeur qui courait au sujet de Sam et de Taylor.

C'était Edilio qui dirigeait le conseil à présent. Lana s'en réjouissait. Presque tous les autres avaient cédé à la faiblesse ou à la folie, y compris elle-même, reconnaissait-elle avec amertume. Edilio était, semblait-il, la dernière personne honnête et saine d'esprit dans la Zone. Ce garçon sans papiers originaire du Honduras avait la confiance de tous. Pourtant, si la paroi disparaissait un jour, Edilio et sa famille, à condition qu'elle soit encore en vie de l'autre côté, seraient chassés du pays.

Bien entendu, songeait Lana, si la paroi venait à disparaître, la moitié des gamins de la Zone serait envoyée en centre de rétention pour jeunes délinquants et l'autre moitié en hôpital psychiatrique ou en clinique de désintoxication. Peut-être qu'en fin de compte ce n'était pas si mal d'être renvoyé au Honduras.

À voir Hunter, on aurait pu croire qu'il rencontrait le président des États-Unis. Il se tenait bien droit en s'efforçant vainement de discipliner ses cheveux. Lana réprima un sourire lorsqu'elle le vit ôter une tique de son bras et la jeter au loin.

— Salut, Hunter, lança Edilio. Avant tout, merci pour le bon boulot que tu fais. Grâce à toi, chacun mange à sa faim.

Hunter chercha une réponse, jeta un regard de part et d'autre puis baissa les yeux.

— C'est moi, le chasseur.

— Et un bon chasseur avec ça, déclara Edilio. Lana nous a dit que tu avais un petit problème de santé.

Hunter acquiesça.

— Une bouche dans l'épaule.

— OK. Bon, tu veux bien nous laisser regarder ? On ne voudrait pas te mettre mal à l'aise, hein…

— Enlève ton tee-shirt, dit Albert d'un ton un peu abrupt.

Il considérait Hunter comme un employé. À vrai dire, il avait la même attitude avec tout le monde ou presque.

— C'est à lui de voir s'il veut l'enlever, grommela Dekka.

Cet échange sembla perturber Hunter, aussi Lana jugea bon d'intervenir.

— Ça t'embêterait d'enlever ton tee-shirt pour nous montrer, Hunter ? Tu ferais peut-être bien d'ôter aussi ton jean.

Hunter fit passer son tee-shirt par-dessus sa tête et baissa son pantalon jusqu'aux chevilles. Il y eut une exclamation de surprise collective.

Lana s'approcha de Hunter et désigna la chose qui émergeait de son épaule. On aurait dit une énorme tête de fourmi, voire de guêpe, avec des mandibules surdimensionnées.

— Ça, c'est le premier. J'ai essayé de l'enlever. Vous noterez que ça n'a pas marché.

Elle montra une tête plus petite, avec une carapace presque métallique, au niveau du mollet de Hunter.

— Tu peux lever les bras, s'il te plaît, Hunter ?

Il obéit. Albert détourna les yeux. Un troisième insecte s'était logé dans la chair de l'aisselle. Lana regarda Astrid examiner Hunter. Ses yeux bleu glacier cillèrent.

— Tu as une question, Astrid ?

Astrid fit la moue, l'air de signifier qu'elle n'en avait pas, mais sa curiosité l'emporta.

— Hunter, est-ce que quelque chose t'a piqué ?

— Oui. Les puces, elles me piquent. Et les tiques aussi.

— Et une guêpe ?

— Non.

— Pourquoi une guêpe ? demanda Edilio à Astrid.

Elle haussa les épaules.

— J'essaie juste d'obtenir des renseignements.

Elle mentait, Lana le voyait bien. Son intelligence redoutable avait déjà flairé quelque chose qu'elle ne voulait pas évoquer devant Hunter.

— Tu as remarqué autre chose de bizarre ? demanda Edilio.

— À part le truc vert, non, répondit Hunter.

— Le truc vert ?

— C'est pas bon pour la chasse. J'en ai attrapé un, je l'ai fait cuire, mais il s'est tout ratatiné, y avait pas de viande dessus.

— Qu'est-ce que c'est que ces trucs verts ? s'enquit Albert d'un ton pressant.

Les sourcils froncés, Hunter chercha ses mots pour décrire l'animal en question.

— Ça vole. C'est comme un serpent qui vole.

— Oh ! génial, comme si on n'avait pas assez de machins bizarres sous la main, intervint Howard. Des serpents volants. C'est parfait.

— Ils font des bonds, expliqua Hunter obligeamment.

Ses yeux s'agrandirent.

— Une fois, il m'a sauté dessus. Juste à cet endroit.

Il désigna son épaule.

— Est-ce que quelqu'un aurait un objet pointu ? lança Astrid.

On lui présenta trois couteaux.

— Je pensais plutôt à une épingle, dit-elle en prenant malgré tout le couteau d'Howard. Ne t'inquiète pas, Hunter, ajouta-t-elle en piquant doucement, de la pointe du couteau, la peau située près des mandibules. Tu sens quelque chose ?

Hunter secoua la tête.
Astrid réitéra son geste un peu plus loin des mandibules et ainsi de suite jusqu'au bras de Hunter.
— On dirait que je ne sens plus grand-chose, déclara celui-ci, visiblement déconcerté.
— Quelque chose l'anesthésie, annonça Astrid.
Elle réprima vivement une grimace de nausée.
— Ça ne fait pas mal, marmonna Hunter.
— Tu peux te rhabiller, lui dit gentiment Edilio. Merci de t'être laissé examiner.
Hunter rajusta docilement ses vêtements.
— On se remet au boulot, Hunter ? lança Edilio avec un sourire forcé.
Hunter acquiesça.
— Oui. Je dois trouver de la viande à Albert ou il va se mettre en colère.
— Mais non, protesta faiblement Albert.
Hunter allait s'éloigner quand il le rappela.
— Où tu as vu ce serpent volant qui t'a mordu ?
Tout heureux de pouvoir répondre à la question d'Albert, Hunter sourit.
— Ils habitent du côté du soleil le matin.
— Hein ?
— C'est comme ça que je l'appelle. De l'autre côté des collines. Il y a une grotte près de la route.
— La route qui mène au lac Évian… celui où on va chercher l'eau ? demanda calmement Albert.
Hunter hocha la tête.
— Merci, dit Edilio en congédiant d'un geste Hunter qui, l'air soulagé, s'éloigna d'un pas rapide sans se retourner.
Edilio se tourna vers Astrid.
— Alors, Astrid, qu'est-ce que tu en penses ?
— Je crois que si Lana n'a pas pu le soigner, c'est parce qu'il ne s'agit pas d'une maladie.
— Et pourtant ça y ressemble, objecta Howard. En tout cas, je n'aimerais pas la choper.
— C'est un parasite.
— Comme quand un chien attrape des vers ? demanda Edilio.
— Exactement.
— Mais ces bestioles lui sortent de la peau.
Astrid acquiesça.
— Il devrait souffrir le martyre. Elles sécrètent probablement une substance qui annihile la douleur.
— Qu'est-ce qui va lui arriver ? lança Dekka.
— Il existe une espèce de guêpe c'est pour ça que je l'ai questionné à ce sujet – qui pond ses œufs dans les chenilles. Quand les œufs éclosent, les larves grignotent la chenille de l'intérieur.
Lana se sentit sur le point de vomir. Elle avait depuis longtemps appris à se protéger en affectant une indifférence à toute épreuve vis-à-vis des blessures et des maux qu'elle guérissait. Mais le cas de Hunter était atroce au-delà de l'imaginable. Et elle était incapable de l'aider.
— Que personne n'ébruite la nouvelle avant qu'on sache précisément de quoi il s'agit, déclara Edilio. Surtout, n'en parlez pas à Taylor, cette fille ne sait pas la fer…
Il s'interrompit devant l'air courroucé d'Astrid.
— On réunit le conseil ce soir, conclut-il d'un ton penaud.
Lana appela Pat, qui était occupé à flairer l'herbe bordant la route, et prit le chemin de l'hôtel. Astrid la rattrapa en courant.
— Lana !
— Oui ?

Lana n’avait jamais été une grande fan d’Astrid. Même si elle admirait son intelligence et sa beauté, elles n’avaient rien en commun.

— C’est le petit Pete. Il…

— Il quoi ? fit Lana avec impatience.

— Il a de la fièvre. Je crois que c’est la grippe.

Lana haussa les épaules.

— Oui, une des Jennifer l’a attrapée, elle aussi. À mon avis, ce n’est pas bien grave. Emmène-le voir Dahra, je passerai plus tard.

Lana s’attendait qu’Astrid hoche la tête et s’éloigne, mais elle jeta un coup d’œil vers la route pour s’assurer que personne ne venait dans leur direction. Son attitude piqua la curiosité de Lana.

— J’aimerais que tu viennes chez moi.

— Écoute, je sais que tu ne fais pas partie du commun des mortels, mais je m’occuperai de lui plus tard, répliqua Lana avec mauvaise humeur. OK ? Bye.

Astrid l’agrippa par l’épaule. Elle se retourna, furieuse à présent. Elle n’aimait pas qu’on la touche, et encore moins de cette façon.

— Ce n’est pas de moi qu’il s’agit. Lana… il faut que je te demande. Le gaïaphage…

Le visage de Lana s’assombrit.

— Est-ce qu’il peut voir ce que tu vois ? Est-ce qu’il sait ce que tu sais ?

Lana frissonna.

— Qu’est-ce qui se passe, Astrid ?

— Peut-être rien. Mais il faut que tu viennes avec moi voir Pete. Si tu m’aides, j’aurai une dette envers toi.

Lana partit d’un rire moqueur. Elle était la Guérisseuse : tout le monde avait une dette envers elle. Pourtant, elle suivit Astrid.

# 7

**60 HEURES 30 MINUTES**

CAINE AVAIT TROUVÉ un télescope dans la maison. Il le transporta jusqu'au bord de la falaise, à l'extrémité est de l'île. C'était l'après-midi. La lumière était assez bonne ; les rayons, bas et obliques, éclairaient le continent au loin. Le soleil se reflétait sur les vitres et les pare-brise des voitures de Perdido Beach. Avec ses toits de tuiles rouge vif et ses palmiers, la ville ressemblait à n'importe quelle autre station balnéaire californienne.

Plus proche, la centrale nucléaire avait elle aussi un aspect parfaitement banal. Le trou qu'il avait fait dans l'enceinte de confinement n'était pas visible de l'île.

Un bruit dans son dos le fit sursauter.

— Qu'est-ce que tu regardes, Napoléon ? demanda Diana.

— Napoléon ?

— Tu sais bien, il a été exilé sur une île après avoir presque réussi à conquérir le monde. Mais il était petit. Toi, tu es beaucoup plus grand.

Caine n'en voulait pas vraiment à Diana de l'asticoter. Ces derniers temps, elle s'était montrée si déprimée, si dégoûtée de la vie et d'elle-même qu'il préférait encore ça. Tant pis si elle le détestait. Ils ne seraient jamais de ces couples romantiques et proprets comme Sam et Astrid. Le couple parfait. Caine et Diana, c'était plutôt le couple infernal.

— Comment ça s'est terminé pour lui ? s'enquit-il.

Il perçut l'hésitation de Diana, qui paraissait chercher une repartie cynique.

— Il a vécu heureux sur l'île avec sa jolie fiancée qui valait beaucoup mieux que lui.

— Ne t'inquiète pas, dit-il d'un ton cassant. Je n'ai pas l'intention de quitter l'île. D'ailleurs, comment je le pourrais, même si j'en avais envie ?

— Tu trouverais un moyen, répliqua Diana d'un ton morne.

— D'accord. Mais je suis là, non ?

Il orienta de nouveau sa lunette vers la ville. Il distingua les contours noircis des maisons calcinées à l'ouest du centre-ville.

— Arrête, fit Diana.

Caine ne prit pas la peine de lui demander ce qu'elle entendait par là. Il avait parfaitement compris.

— Laisse tomber, reprit-elle en posant la main sur son épaule.

Elle caressa sa nuque, puis sa joue. Après avoir jeté le télescope dans les herbes hautes, il la prit dans ses bras et l'embrassa. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas eu un geste affectueux pour elle. Tout à coup, elle se sentit frêle et petite dans ses bras. Comme toujours, le corps de Caine répondit à ses baisers. Mais cette fois, elle ne le repoussa pas.

Quant à Caine, sa propre réaction le surprit. Il n'avait pas éprouvé de désir depuis longtemps. Les garçons affamés convoitaient un bon repas, pas une fille.

Or, maintenant, ce désir le submergeait. Il sentait ses oreilles bourdonner et son cœur battre la chamade. C'en était presque douloureux. Au moment où il allait perdre tout sang-froid, Diana l'écarta d'une main douce mais ferme.

— Pas ici.

— Où ? souffla-t-il, au désespoir.

Il se maudit intérieurement. Le fait d'avoir autant besoin de quelqu'un l'horripilait. C'était

synonyme de faiblesse.

Diana recula d’un pas. Avec sa robe qui découvrait ses jambes et ses épaules, elle semblait débarquer d’une autre planète. Caine cligna des yeux ; il avait l’impression de rêver. Diana se tenait devant lui dans une robe d’été jaune, le corps propre et les dents brossées. Elle avait également coiffé ses cheveux. Ils étaient abîmés, ayant repoussé alors qu’elle mourait de faim, mais on y percevait encore le lustre et la sensualité d’antan.

Elle se baissa timidement pour ramasser le télescope, qu’elle lui tendit.

— À toi de voir, Caine. Tu peux m’avoir ou tu peux conquérir le monde. Il va falloir choisir. Moi, je ne peux plus te suivre sur cette voie.

Il en resta bouche bée.

— Espèce de sorcière !

Diana rit.

— Tu sais que j’ai le pouvoir…, la menaça-t-il.

— Bien sûr. Je ne pourrais pas me défendre. Mais ce n’est pas ce que tu veux.

Caine aperçut un énorme rocher non loin de là. Il leva la main et le rocher s’éleva.

— Quelquefois je te hais ! cria-t-il en faisant basculer le rocher, d’un simple mouvement du poignet, du haut de la falaise dans les flots en contrebas.

— Quelquefois seulement ?

Diana leva un sourcil sceptique.

— Moi je te déteste la plupart du temps.

Ils se défièrent d’un regard brûlant de haine, mais qui trahissait aussi un sentiment bien plus difficile à contrôler.

— On est deux fêlés, dit Diana, soudain triste et grave. Deux fêlés horribles, paumés et malfaisants. Mais moi je veux changer. Je veux qu’on change tous les deux.

— Changer ? Pour quoi faire ? lança Caine, perplexe.

— Pour ne plus avoir les rêves de Napoléon.

Elle avait retrouvé son attitude narquoise et le détaillait lentement de la tête aux pieds, à tel point qu’il en fut gêné et dut se retenir de cacher son entrejambe.

— Tu n’es pas obligé de décider maintenant, dit-elle. Tu n’es pas en état de réfléchir posément, on dirait.

À ces mots, elle se détourna et regagna la maison. Caine jeta beaucoup d’autres rochers dans la mer, mais ne se calma pas pour autant.

Posté au coin de la rue, Sam regarda Lana et Astrid entrer dans la maison qu’il avait partagée avec celle-ci. Lana transportait un bidon d’eau. Pat s’arrêta pour regarder dans la direction de Sam, mais les filles ne remarquèrent pas sa présence, et le chien se désintéressa aussitôt de lui.

Il était venu annoncer à Astrid qu’il quittait la ville. Elle saurait garder le secret. En outre, il voulait que quelqu’un d’autre qu’Albert sache où il se trouvait.

Du moins, c’est ce dont il s’était persuadé, car admettre que, même après tout ce qui s’était passé, il ne pouvait pas laisser Astrid sans explication… c’était faire preuve d’un peu trop de faiblesse.

Non, il ne pouvait pas lui dire qu’il s’en allait. Il fallait qu’elle comprenne qu’il était toujours… toujours quoi ? D’un coup de pied, il envoya promener une canette de soda dans la rue jonchée d’ordures.

Pourquoi Lana rendait-elle visite à Astrid ? Le petit Pete devait se sentir mal. Mais comment savoir au juste ce qu’il éprouvait ?

Sam fronça les sourcils. Il ne voulait pas faire une scène à Astrid en présence de Lana.

Le ciel s’assombrissait. Il ne tarderait pas à partir. Dekka, Taylor et Jack devaient le retrouver à

l’entrée de l’autoroute. Ils étaient tous censés garder le secret. Dans les faits, évidemment, Jack se confierait à Brianna. Taylor ne tiendrait sa langue que parce qu’elle n’était au courant de rien. À l’heure où elle saurait, ils seraient loin de la ville. Quant à Dekka, c’était une tombe. Et Sam ? Il le dirait à Astrid.

Il frappa à la porte. Pas de réponse. Avec une sensation bizarre, il l’ouvrit et pénétra dans la maison. Astrid et Lana étaient à l’étage ; il les entendait murmurer. Il monta les marches quatre à quatre en criant.

— Astrid, c’est moi !

Astrid et Lana se trouvaient dans la chambre du petit Pete, à distance l’une de l’autre, le dos tourné à la porte.

Une femme – une adulte – était assise sur le lit. Elle tenait la tête du petit Pete sur ses genoux.

— Maman ? fit Astrid.

La femme devait être âgée d’une bonne trentaine d’années. Elle était blonde avec des mèches, avait des yeux marron et la même peau pâle qu’Astrid, quoique légèrement vieillie par le soleil. Elle souriait tristement en berçant la tête de l’enfant sur ses genoux.

— Maman ? répéta Astrid d’une voix brisée par l’émotion.

La femme ne répondit pas. Elle garda les yeux fixés sur le petit Pete.

— Elle n’est pas réelle, dit Astrid en reculant d’un pas.

Lana lui jeta un regard noir puis aperçut Sam derrière elle.

— Tu étais au courant, pas vrai ? lui dit-elle d’un ton accusateur.

— Elle n’est pas réelle, répéta Astrid. Ce n’est pas ma mère… c’est une illusion. Il est malade. Je suis sortie, alors… alors il l’a fait apparaître pour se rassurer.

— Il l’a fait apparaître ?

Lana avait pratiquement craché ces mots.

— C’est vrai que n’importe qui peut fabriquer une gentille maman en chair et en os pour se faire câliner quand ça ne va pas !

— Arrête, Pete ! s’exclama Astrid.

Impassible, la femme – ou plutôt l’illusion – continua à caresser les cheveux de l’enfant.

— Sauve-le, Lana. Sauve-le et ça s’arrêtera, reprit Astrid d’un ton implorant. Il a de la fièvre. Il tousse.

Comme pour en apporter la preuve, le petit Pete toussa plusieurs fois avec la même expression imperturbable.

— Essaie, Lana, intervint Sam d’une voix pressante. S’il te plaît.

Lana se tourna vers lui.

— C’est intéressant, chez un autiste, d’avoir un pouvoir pareil, non ? Surtout quand on pense à ces histoires qui circulent. Il paraît que l’enceinte a disparu pendant quelques secondes quand le petit Pete s’est évanoui.

— Il y a beaucoup de mutants, déclara Sam d’un ton aussi détaché que possible.

— Il n’était pas à la centrale le jour où la Zone est apparue ?

Astrid et Sam échangèrent un regard. Aucun d’eux ne dit mot.

— Il était là-bas, poursuivit Lana. La centrale est en plein cœur de la Zone.

— Je t’en prie, essaie de le guérir, gémit Astrid.

— Il a de la fièvre et il tousse, pas de quoi fouetter un chat. Pourquoi c’est si urgent qu’il guérisse ?

Une fois encore, Sam ne sut que répondre. Lana s’approcha du lit. La main de la femme était toujours posée sur le front de l’enfant. Cependant, elle ne réagit pas quand Lana posa sa propre main sur la poitrine du petit Pete.

— Alors c’est ta mère, dit-elle tranquillement.

— Non, répondit Astrid.

— Ça fait drôle de voir un adulte, pas vrai ?

— C’est une illusion, protesta faiblement Astrid. Le petit Pete a le pouvoir de… de donner à ses visions l’apparence de la réalité.

— C’est ça, commenta sèchement Lana. La disparition de l’enceinte, tous ces gosses qui ont vu l’extérieur, c’était juste une illusion. Et ta mère dans cette pièce, c’est une illusion.

La femme disparut brusquement et la tête du petit Pete retomba sur l’oreiller.

— Tu lui fais du bien, intervint Sam. Son état s’améliore.

— Vous savez quoi ? fit Lana en affectant un ton désinvolte. Ici, le soleil, la lune et les étoiles sont aussi des illusions. Ça fait beaucoup d’illusions. Beaucoup de coïncidences. Et beaucoup de secrets.

Sam évita le regard d’Astrid. Il regrettait d’être venu et, surtout, il regrettait qu’Astrid ait emmené Lana au chevet du petit Pete, même s’il comprenait sa décision.

Au bout d’un certain temps, Lana se redressa.

— Je ne sais pas si j’ai réussi à le guérir.

— Merci, dit Astrid.

— Je le sens, tu sais, murmura Lana.

— Quoi ? Que tu l’as guéri ?

— Non. Lui. Je sens sa présence. Il le touche. Il l’observe. Je le sens. Il a établi le contact.

Son front se plissa. L’espace d’une seconde, Sam crut qu’elle grimaçait de douleur.

— Comme avec moi.

Et, sans un dernier regard, elle sortit de la chambre. Ils se turent, à court de mots. Ce fut Sam qui rompit enfin le silence.

— Je vais devoir m’absenter quelques jours. À cause de l’eau… Je pars à la recherche d’un autre lac.

Une larme roula sur la joue d’Astrid.

— Ça a dû être dur, reprit-il. Même en sachant qu’elle n’était pas réelle.

Astrid essuya la larme d’un doigt.

— Lana n’est pas bête. Elle finira par rassembler les pièces du puzzle. (Elle soupira.) Si ça tourne mal, ils s’en prendront à Pete.

— Avant de partir, je vais demander à Brise de garder un œil sur vous deux.

Astrid contempla son frère d’un air sombre. Il toussa deux fois puis retomba dans sa léthargie.

— Le problème, c’est que je ne sais pas ce qui se passera.

— Si son état empire ?

— S’il meurt. Je ne sais pas. Je ne sais vraiment pas.

# Pete

L’OMBRE L’OBSERVAIT, l’effleurait de son mince tentacule, attendait qu’il parle.

Il n’ouvrirait pas la bouche. L’Ombre ne pouvait pas lui venir en aide. Elle ne pensait qu’à jouer, et elle était trop jalouse quand il choisissait de jouer avec quelqu’un d’autre.

Viens à moi, répétait-elle encore et encore.

Il se tenait en équilibre sur le bord de la paroi de verre, mais ses jambes et ses pieds le faisaient souffrir, comme si le verre transperçait sa chair.

Il s’était senti un peu mieux en présence de sa mère. Elle était restée silencieuse, parce qu’elle savait que c’était ce qu’il préférait, et elle s’était abstenue de le toucher hormis pour le laisser s’appuyer contre sa poitrine qui se soulevait et s’abaissait imperceptiblement au rythme de sa respiration.

Mais bientôt, son souffle avait commencé à le distraire et à l’agacer. Si ça ne s’arrêtait pas…

Il avait fini par la faire disparaître. Il se rappelait les bons côtés de sa présence, avant que sa respiration ne devienne envahissante.

Sa sœur trop bruyante avait pris la parole, puis une autre personne lui avait succédé en posant sa main sur lui. Il l’avait observée, perplexe. Un tentacule vert à peine visible serpentait jusqu’à elle. Elle semblait se trouver à la fois d’un côté et de l’autre de la paroi.

Au contact de sa main, le corps du petit Pete s’était raidi. Il avait senti une chaleur intense se propager en lui, comme si un feu le dévorait de l’intérieur. Il ne voulait plus recevoir de signaux de son corps.

Enfin, l’inconnue avait ôté sa main et elle était sortie de la pièce. Pourtant, il percevait encore un faible écho d’elle en lui. Elle avait touché l’Ombre mais refusé de venir jouer.

Il s’étonna… mais voilà que son corps accaparait de nouveau son attention. Il avait chaud et froid, faim et soif.

Ces signaux l’agaçaient au plus haut point.

# 8

**54 HEURES 21 MINUTES**

— TUE-LE ! TUE-MOI !

La voix, bien que lointaine, était encore parfaitement audible. Ils avaient bouché les conduites de ventilation – ça faisait longtemps que l’air conditionné ne marchait plus ! –, mais les gémissements désespérés leur parvenaient encore du sous-sol.

Howard était allé assister à une de ses réunions débiles. Un truc important. Howard avait toujours des trucs importants à faire.

Charles Merriman, que tout le monde surnommait Orc, fouilla dans le capharnaüm entassé près du canapé. Il devait lui rester un fond de bouteille quelque part. Il n’avait pas envie d’aller en chercher une dans le placard du cellier.

— C’est le seul moyen, Sam ! Sam ! Dites à Sam qu’il doit le faire !

Orc n’était pas assez ivre pour ignorer la voix de cette idiote. Pour ça, il fallait avoir ingurgité beaucoup d’alcool. Or, il était juste assez soûl pour ne pas vouloir se lever du canapé.

Il souleva une bouteille du bout de ses doigts de pierre. Du whisky. Il restait à peine deux centimètres de liquide ambré au fond. Il dévissa le bouchon ; le col de la bouteille se brisa dans sa main. Ça se produisait souvent. Orc avait beaucoup de mal à maîtriser sa force quand il avait bu.

Il souffla sur les débris de verre puis porta le goulot à sa bouche en prenant soin d’éviter les bords coupants. Avec ses yeux, sa bouche était la seule partie de son corps qu’il risquait encore de blesser.

Il vida d’un trait le fond de la bouteille. Oh, que c’était bon ! Mais ce n’était pas suffisant.

Orc s’extirpa tant bien que mal du canapé. Il pesait lourd, aussi lourd qu’une créature entièrement faite de ciment. Un jour, Howard avait essayé de le faire monter sur une balance ; elle avait cédé sous son poids.

Il marcha d’un pas pesant vers le placard où Howard gardait sa réserve de bouteilles. Avec les gestes exagérément mesurés de quelqu’un qui ne contrôle pas son corps, Orc ouvrit le placard. Il contenait quelques bouteilles d’alcool clair et quelques autres d’alcool ambré, plus deux bouteilles de Chouka, le tord-boyaux qu’obtenait Howard en distillant du chou et des oranges pourries. Ce truc-là avait un goût horrible. Orc préférait l’alcool brun.

Il prit une bouteille et, après s’être acharné maladroitement sur le bouchon pendant quelques secondes, il écrasa le col du récipient entre ses doigts.

— C’est toi, Orc ? Je t’entends piétiner.

C’était la voix de Drake qui venait de remplacer Brittney.

— T’es toujours vivant, espèce de gros alcoolo sans cervelle ? reprit la voix d’un ton railleur. Tu es toujours aux ordres de Sam ? Tu fais gentiment ce qu’on te dit, hein, Orc ?

Orc tapa du pied sur le sol.

— La ferme, Drake, ou je descends t’écrabouiller comme une punaise !

Drake éclata de rire.

— C’est ça, Orc ! Pour te débarrasser de moi, faudrait que t’en aies un peu plus dans le caillou… Attends, c’est trop drôle ! Un monstre de pierre qui n’a rien dans le caillou !

Orc tapa de nouveau du pied. Toute la maison trembla. Drake lui donna quelques noms d’oiseaux. À présent, Orc avait un bon quart de bouteille dans l’estomac ; la chaleur de l’alcool se répandait dans tout son corps.

Il insulta Drake à son tour puis retourna s’avachir lourdement dans le canapé. Ce minable de Drake

ne le dérangeait pas tant que ça. C'était la fille qui lui faisait monter les larmes aux yeux. Cette Brittney était un monstre, tout comme lui. Un monstre qui suppliait qu'on le tue, et qui réclamait sa place auprès de son dieu. « Tuez-moi, tuez-moi », gémissait-elle jour et nuit.

Orc prit une lampée d'alcool. Des larmes roulèrent sur ses joues de pierre.

On frappa à la porte. En temps normal, c'était Howard qui allait ouvrir. Orc entendit la voix de Jamal à travers la cloison.

— Hé, Orc ! Ouvre-moi, mec !

Jamal était l'une des rares personnes en dehors d'Howard à lui rendre visite. Évidemment, c'était toujours dans le dessein de se faire offrir un verre. Mais n'importe quelle compagnie valait mieux que les cris de Drake ou de Brittney.

— Tu viens boire un coup, Jamal ?

— Tu sais bien, répondit celui-ci. C'est la faute d'Albert, il ne me lâche pas de la journée.

— Ah ouais ? fit Orc.

Il s'en fichait complètement. Il tendit sa bouteille à Jamal, qui but une grande gorgée d'alcool. Orc se laissa choir sur son tas de matelas en faisant grincer le sol sous lui. Sans lâcher la bouteille, Jamal prit une chaise.

— Qui est là ? fit la voix de Drake. Jamal ou Turk ? T'es trop lourd pour que ce soit Howard.

— C'est Jamal ! cria le garçon.

— Ne lui parle pas, grommela Orc sans grande conviction.

— Eh, Jamal, si tu me laissais sortir ? demanda Drake d'un ton presque espiègle.

Orc vomit un flot d'injures obscènes. Jamal gloussa.

— Seulement si tu acceptes de me débarrasser d'Albert, dit-il avant de boire une autre gorgée.

— Pourquoi tu travailles pour Albert si tu le détestes ? s'enquit Orc.

Jamal haussa les épaules.

— Je suis costaud et il a besoin de quelqu'un comme moi.

— Ah ouais ? fit Orc.

— Mais il me traite comme un moins que rien.

— Ah ouais ?

— Tu devrais voir la vie qu'il mène. Tu crois qu'il vit comme nous ? Écoute ça : il n'a même pas besoin de sortir pour pisser. Il fait ça dans un pot de chambre.

— Moi aussi j'en ai un.

— Oui, mais lui, il a embauché une aide ménagère pour le vider à sa place.

La tête bourdonnante, Orc ne prêtait pas vraiment attention aux propos de Jamal, qui commençait à s'échauffer en dressant la liste de ses griefs contre Albert, à commencer par le fait que celui-ci mangeait de la viande à chaque repas et qu'il payait des enfants pour nettoyer derrière lui.

— Tu sais quoi ? La situation lui convient très bien, reprit Jamal d'une voix déjà pâteuse. Dans le monde d'avant, c'était un rien du tout. Mais ici, c'est quelqu'un d'important, et moi, je suis son… son…

— Son sous-fifre, acheva Orc.

Les yeux de Jamal étincelèrent de colère.

— Ouais. Ouais. C'est pareil pour toi, Orc. T'es le sous-fifre de Sam.

— Moi, je suis le sous-fifre de personne.

— Tu surveilles Drake jour et nuit ! À ton avis, ça revient à faire quoi ? Tu obéis au big boss, c'est tout.

Orc n'avait pas d'argument pour se défendre. Il regrettait qu'Howard ne soit pas là ; il était plus doué que lui pour la parlote.

Jamal poursuivit :

— Avant, c’étaient les gars comme toi, moi, Turk et Drake qui commandaient. C’étaient les durs qui n’avaient peur de rien et qui ne se laissaient pas marcher sur les pieds.

Orc haussa les épaules. Il se sentait très mal à l’aise.

— Où est Howard ? marmonna-t-il.

Jamal protesta bruyamment.

— Ce n’est pas Howard qui reste ici à jouer les gardes-chiourmes, c’est toi, Orc ! Tu es devenu le maton de Sam. Ça lui permet de te tenir occupé et enfermé entre quatre murs vingt-quatre heures sur vingt-quatre. C’est exactement ce que dit Turk.

— Qu’est-ce qu’il dit, Turk ?

— Que Sam t’a piégé en même temps que Drake.

— C’est pas vrai.

Jamal partit d’un rire moqueur.

— Y a qu’à voir qui commande et qui obéit. Tu vois, c’est là que Zil s’est planté : ce n’est pas une histoire de mutants et de normaux. C’est ceux qui commandent contre ceux qui obéissent. Toi et moi, Orc, on fait partie de la deuxième catégorie. Alors que c’est nous qui devrions faire la loi.

C’est à cet instant que la voix de Brittney leur parvint du sous-sol.

— Est-ce que Sam est ici ? Allez chercher Sam !

Orc se redressa sur son lit et cria :

— Eh, ferme-la ! Je suis déjà obligé d’écouter Drake jour et nuit.

Il chancela, tenta de retrouver l’équilibre et tomba lourdement sur les fesses. Jamal éclata de rire.

Cette fois, Orc se leva d’un bond.

— Arrête de te foutre de moi !

— Orc, va chercher Sam !

— Mais c’est drôle, mec, bégaya Jamal entre deux hennissements.

— Orc, Drake essaie de…

Orc poussa un juron sonore et tapa du pied.

— La ferme ! La ferme !

Et soudain, dans un grincement assourdissant, le sol céda sous son poids. Il passa à travers la cloison de plâtre et de bois avant d’atterrir sur le dos dans un nuage de poussière, le souffle coupé. Il cligna des yeux, trop sonné pour comprendre ce qui venait de se passer. Sa première pensée fut qu’Howard serait fâché. La deuxième, que Sam le serait encore plus.

Dressée au-dessus de lui, Brittney le regardait.

Étendu sur le dos. Soûl et ridicule. Un monstre. Et au-dessus de sa tête, le ricanement chevalin de Jamal.

Du bout des doigts, Orc toucha le petit morceau de peau qui lui restait sur le visage. Il saignait un peu. Ivre de colère, il se releva d’un bond et frappa Brittney de toutes ses forces. Elle alla heurter le mur opposé, sa tête s’écrasa contre un parpaing. Le choc aurait tué n’importe quelle fille normale.

Mais Brittney ne pouvait pas mourir.

Ce fut la goutte qui fît déborder le vase. Une digue rompit à l’intérieur du crâne d’Orc. Il bondit sur ses pieds, s’efforça de s’agripper au plafond défoncé pour se hisser au rez-de-chaussée, mais il glissa et s’affala de nouveau, tandis que Jamal le montrait du doigt, hilare. Alors il se jeta contre la porte barricadée qui retenait prisonnier le monstre à deux visages. Comme elle tenait bon, il prit son élan et se mit à y donner des coups de pied. Des bouts de bois volèrent.

— Non ! Non ! hurla Brittney. Il va s’échapper !

Orc recula de nouveau, les bras levés, et fonça droit sur la porte. Le chambranle explosa, le panneau se brisa en deux et Orc émergea de l’autre côté.

— Tu as encore envie de te foutre de moi ? rugit-il en gravissant lourdement les marches menant à

la cuisine.

Debout au bord du trou, Jamal riait encore.

— T'as envie de rigoler un peu ?

Comprenant trop tard qu'il courait un grave danger, Jamal fit volte-face. Orc mesurait plus d'un mètre quatre-vingts, et il était presque aussi large que haut. Chacune de ses jambes avait l'épaisseur d'un tronc d'arbre, et ses bras n'avaient rien à leur envier. Avant que Jamal ait pu braquer son fusil sur lui, il le saisit par le col, le souleva de terre et le jeta dans le trou.

Jamal heurta violemment le sol. Le fusil vola à travers la pièce. Le cœur battant, Orc haletait et transpirait à grosses gouttes. La réalité s'immisçait peu à peu dans son cerveau embrumé par la rage et l'alcool, et il prenait enfin conscience de ce qu'il avait fait.

Howard… Ou Sam… Quelqu'un, il fallait prévenir quelqu'un.

Tout était fini pour Charles Merriman. Il s'était racheté, on lui avait confié une tâche importante, mais il avait tout gâché. Il était redevenu Orc.

Les larmes lui montèrent aux yeux. Il ne se sentait pas capable d'affronter la déception et la pitié d'Howard, ni la colère froide de Sam.

Au sous-sol plongé dans la pénombre, un long tentacule rougeâtre s'enroula autour du fusil.

Orc se détourna et prit ses jambes à son cou.

Sanjit Brattle-Chance n'avait pas apprécié sa première semaine à Perdido Beach, et Virtue Brattle-Chance encore moins que lui.

— On se croirait dans un immense asile de fous, disait-il.

— Oui, c'est à peu près ça, approuva Sanjit.

Ils avaient passé l'après-midi à inspecter l'hélicoptère. Edilio les avait chargés de vérifier s'il était irrécupérable ou partiellement endommagé. Jusqu'ici, ils penchaient pour le premier cas de figure. Les espèces de skis qui permettaient à l'appareil de se poser n'avaient pas survécu à l'atterrissage forcé. Une partie de l'habitacle en verre avait volé en éclats, et le reste était craquelé.

La tombée de la nuit mit un terme à toute velléité d'inspection. Virtue voulait rentrer, Sanjit voulait traîner dans les parages.

— Restons discuter un peu, Choo. On s'est fait beaucoup de souci, pas vrai ? Mais maintenant Bowie va mieux…

Virtue protesta avec vigueur.

— À ce que prétend cette soi-disant guérisseuse !

— Moi je la crois.

La dénommée Lana avait simplement posé la main sur Bowie. De nature peu loquace, elle avait répondu à leurs questions polies par des monosyllabes ou des grognements, voire des silences agacés.

Pourtant, elle avait subjugué Sanjit. Il ne pensait quasiment plus qu'à elle depuis. Mais comment ne pas éprouver d'attirance pour une fille capable de guérir d'un simple geste, qui se baladait en ville avec un énorme pistolet automatique glissé dans la ceinture ?

Lana, c'était son genre de fille.

Il avait appris par la suite qu'elle vivait à l'hôtel Clifftop. Edilio lui avait d'ailleurs maintes fois répété pendant qu'il examinait l'hélicoptère qu'il ne fallait pas la déranger. Ses mots exacts avaient été : « Par pitié, ne traînez pas dans les pattes de Lana. » À quoi Sanjit avait répondu :

— Elle est dangereuse ?

Edilio lui avait jeté un regard étrange.

— Eh bien, une fois, elle m'a tiré dessus. Mais c'était sous l'emprise de l'Ombre, qu'elle avait essayé de tuer toute seule avec une camionnette remplie de gaz. Et puis elle m'a soigné. Alors je ne sais pas si ça fait d'elle une personne dangereuse. Mais si j'étais toi, j'éviterais de la mettre en colère.

Assis dans l’herbe, Sanjit et Virtue regardèrent le soleil laisser place aux étoiles. De temps à autre, Sanjit jetait des regards à la dérobée vers l’hôtel.

— Tu es au courant de cette histoire de coyotes qui parlent ? demanda Virtue d’un ton sévère, comme si Sanjit était responsable de l’existence de ces créatures.

— Oui. Flippant, hein ?

— Et cette chose qu’ils appellent l’Ombre ?

Virtue secoua tristement la tête. Il voyait toujours tout en noir. Il était le nuage dans le ciel bleu de Sanjit, le pessimiste qui sapait son optimisme. Ils étaient frères adoptifs, originaires du Congo pour l’un, de la Thaïlande pour l’autre. L’un avait vu le jour dans un camp de réfugiés, l’autre dans les rues impitoyables de Bangkok.

— Oui. Je me demande ce que c’est.

— Gaïaphage. C’est l’autre nom qu’ils lui donnent. « Gaïa », pour « terre » ou « monde ». « Phage », « qui se nourrit de ». Je m’avance peut-être un peu, mais il me semble que quelque chose qui se fait appeler « mangeur de monde », ça n’augure rien de bon.

— Tu crois ?

Sanjit prit un air innocent dans l’intention de provoquer son frère.

— C’est ça, grommela Virtue. Et tu as vu le cimetière qu’ils ont creusé sur la place ? Il y a au moins deux dizaines de tombes là-bas.

Sanjit se retourna pour regarder l’hélicoptère. Il leur avait sauvé la vie. Il lui semblait presque injuste de l’abandonner dans un tel état.

— J’ai besoin de clés, d’une échelle, d’un marteau. Et de quelqu’un qui sache se servir de tout ça.

— D’accord, tu n’as pas vraiment envie qu’on discute.

Ils avaient atterri – ou plutôt, ils s’étaient écrasés – derrière l’hôtel Clifftop, parmi les arbres et les broussailles qui longeaient le parking.

L’enceinte se trouvait à deux pas ; donc, même s’ils parvenaient à faire redécoller l’appareil – et Sanjit n’en voyait pas l’intérêt –, il leur faudrait un miracle pour ne pas foncer dedans.

Cette paroi était trompeuse. Au niveau du sol, elle était opaque tout en créant une illusion de translucidité. D’en bas, on croyait voir un ciel immense. Mais en prenant de l’altitude, on ne pouvait rien distinguer au-delà de cette enceinte infranchissable, qui redevenait opaque. « C’est comme un tour de passe-passe », songea Sanjit. Il s’aperçut que Virtue avait repris la parole.

— … une fois que Bowie sera complètement guéri. Peut-être qu’il existe un moyen de raisonner Caine. Avant, il crevait de faim, il y a de quoi perdre la raison.

— Choo, objecta Sanjit, Caine est le mal incarné. De quoi tu me parles ?

— Même si tu dis vrai, on arrivera peut-être à négocier avec lui.

— Toi-même, tu n’y crois pas.

Virtue s’allongea dans l’herbe, l’air abattu.

— C’est vrai.

— On ne retournera pas sur l’île, mon frère. On nous a chassés. Chez nous, c’est ici, maintenant.

Virtue acquiesça. Il avait la tête d’un condamné à mort venant d’apprendre que son exécution aurait lieu à l’aube.

— Souris un peu, Choo ! Cet endroit a beaucoup de bons côtés.

— Tu as entendu parler du zombie, hein ? Celui qu’ils gardent prisonnier dans un sous-sol. La moitié du temps, c’est une gentille fille. Le reste du temps, c’est un psychopathe avec un fouet en guise de bras.

Sanjit prit l’air pensif.

— Oui, je crois en avoir entendu parler. Mais franchement, Choo, une espèce de Dr Jekyll et Mr. Hyde qui vit dans un sous-sol, ça n’a rien d’extraordinaire.

Virtue sourit malgré lui.
— Très bien. Continue ton numéro, Wisdom.
— Ne m'appelle pas par mon nom d'esclave.
C'était une vieille blague entre eux. Sanjit, l'enfant des rues hindou élevé dans Bangkok la bouddhiste, portait désormais son nom de naissance, mais quand Jennifer Brattle et Todd Chance, un couple d'acteurs célèbres, l'avaient adopté, ils lui avaient donné un nom ambitieux : Wisdom. Un nom qui n'avait jamais collé. Après tout, Wisdom signifiait « sagesse ».
— Tu ne vois pas les bons côtés, Choo, reprit-il.
Il venait justement d'en voir un.
— Les bons côtés ? Quels bons côtés ? Cite-m'en un.
— Les filles, Choo, répondit Sanjit avec un grand sourire. Tu comprendras dans quelques années.
Lana avait fait son apparition, munie d'une balle de tennis qu'elle jetait à son chien. Leurs deux silhouettes se détachaient sur la faible clarté du couchant, éclairées par la lune qui émergeait au-dessus des collines.
— Je vais refuser de faire ma puberté, grommela Virtue. Ça rend idiot.
Sanjit l'entendit à peine. Il s'avançait déjà vers Lana.
— Salut !
— Qu'est-ce que vous fichez ici ? s'exclama-t-elle. Personne ne vient au Clifftop sans mon autorisation.
— Tu viens de rater un beau coucher de soleil.
— C'est une illusion. Ce n'est pas le vrai soleil. Rien n'est vrai, ni la lune ni les étoiles, rien.
— C'est quand même joli.
— C'est du toc.
— Mais c'est joli.
Lana jeta un regard noir à Sanjit, qui dut se rendre à l'évidence : cette fille-là avait un don pour les œillades assassines. Le pistolet pendu à sa ceinture ajoutait certainement à son allure de dure, mais c'était sa tristesse et son air de défi qui frappaient de prime abord.
— Alors si je te propose une promenade au clair de lune avec moi, tu diras non ?
— Quoi ?
Le même regard noir.
— Dégage ! Arrête de faire l'idiot. Je ne te connais même pas.
— Tu as guéri mon petit frère, Bowie.
— Et alors ? Ça ne fait pas de nous des amis.
— Pas de clair de lune, donc ?
— T'es débile ou quoi ?
— Un lever de soleil ? Je peux me réveiller tôt.
— Va-t'en.
— Un coucher de soleil demain ?
— C'est quoi, ton problème ? Tu sais qui je suis ? Personne ne me cherche d'histoires.
— Et toi, tu sais comment je m'appelle ?
— Qu'est-ce que tu ne comprends pas dans « va-t'en » ? Je pourrais te descendre et personne n'y verrait rien à redire.
— Je m'appelle Sanjit. C'est un nom hindou.
— Un mot à Orc et il jouera au basket avec ta tête.
— Ça signifie « invincible ».
— Super, ironisa Lana.
— C'est le contraire de « vincible ».

— Ce mot n'existe pas.

Lana serra les dents, visiblement agacée de s'être laissé prendre au piège.

— Vas-y, essaie de me « vincibler », reprit Sanjit.

À cet instant, Pat déboula en lâchant sa balle aux pieds du garçon et attendit, l'air joyeux.

— Je t'interdis de jouer avec mon chien ! s'écria Lana.

Sanjit ramassa la balle et la jeta au loin. Pat s'élança après elle.

— Tu ne me fais pas peur, dit le garçon.

D'un geste, il interrompit Lana avant même qu'elle ait pu répliquer.

— Je ne prétends pas que je ne devrais pas avoir peur. J'ai entendu quelques histoires circuler sur ton compte. Il paraît que tu as affronté toute seule ce truc, le gaïaphage, ce qui signifie que tu es la deuxième fille la plus courageuse que j'aie jamais rencontrée. Bref, je devrais avoir peur de toi. Et pourtant ce n'est pas le cas.

Il vit qu'elle résistait à l'envie de poser la question fatidique. Elle capitula.

— La deuxième ?

— Je te raconterai cette histoire pendant notre promenade.

Il indiqua du pouce l'hélicoptère.

— Je ferais mieux de rentrer en ville. Edilio attend son rapport.

Sur ces mots, il tourna les talons.

# 9

**54 HEURES 9 MINUTES**

SAM TROUVA sa petite équipe à l'endroit convenu.

Dekka souriait à demi, ce qui était rare chez elle. Taylor inspectait ses ongles en s'efforçant d'avoir l'air blasé. Sam se demanda s'il devait lui parler du baiser. Lui dire quelque chose, du style : « Je suis désolé de t'avoir sauté dessus. » « Oui, ça aiderait beaucoup », songea-t-il avec aigreur.

Mieux valait faire comme si rien ne s'était passé. Hélas, Taylor n'avait pas la réputation de lâcher prise facilement.

En outre, elle irritait Dekka au plus haut point. Dekka était l'amie de Sam et son alliée. Avec Edilio et Brianna, elle comptait parmi les trois personnes en qui il avait une entière confiance. C'était bizarre, étant donné qu'ils se fréquentaient peu. Sam passait le plus clair de son temps seul ou avec Astrid. Ces derniers temps, il avait peu vu Edilio. Quant à Brianna, il n'avait rien en commun avec elle : trop jeune, trop extravagante, trop excessive pour lui.

Avant, Quinn était son meilleur ami. Mais désormais, il avait un boulot important, qu'il aimait par-dessus tout.

Les membres de ses équipages étaient devenus ses amis. Ils formaient une famille très soudée.

Le quatrième membre de l'expédition était Jack, anciennement surnommé Jack le Crack, mais il y avait longtemps que plus aucun ordinateur n'était en état de marche dans la Zone. Jack passait donc ses journées à lire des bandes dessinées et à râler dans son coin.

Si sa force surhumaine pouvait s'avérer utile, Jack n'avait jamais beaucoup servi la communauté. Bien qu'il se soit distingué pendant le grand incendie, devait reconnaître Sam. Peut-être avait-il grandi un peu. Peut-être qu'en fin de compte ça lui faisait du bien de lever la tête de ses BD.

— Vous êtes prêts ? demanda Sam.

— Est-ce que je suis vraiment obligé d'y aller ? gémit Jack.

Sam haussa les épaules.

— Albert te paie, non ? Ça vaut toujours mieux que de lui rendre des services à longueur de journée, pas vrai ?

Les yeux de Jack étincelèrent. Albert avait commencé à exploiter sa force physique pour transporter des charges lourdes jusqu'au marché ou déplacer des meubles, et il le vivait mal. Dans sa tête, il était encore le crack en informatique et pas le costaud de service.

— Pourquoi il faut partir au beau milieu de la nuit ? s'enquit Taylor.

— Parce qu'on ne veut pas que toute la ville sache où on va et pour quoi faire.

Taylor fit la moue.

— Comment je peux mettre les autres au courant si moi-même je ne sais pas où on va ?

— On part en expédition pour trouver de l'eau.

Il eut l'impression d'entendre les rouages se mettre en branle dans le cerveau de Taylor.

— Quoi, on manque d'eau ?

Elle se mordit la lèvre, poussa un soupir théâtral et gémit :

— Tu veux dire qu'on va tous mourir ?

— Voilà exactement pourquoi on voulait garder le secret, déclara sèchement Sam.

— Il faut que j'aille…

— Tutt-tutt, tu restes ici, Taylor. Tu ne vas nulle part et tu ne dis pas un mot à qui que ce soit sans mon accord, c'est bien clair ?

— Tu sais quoi, Sam ? Tu es sympa et très, très sexy, mais tu n'es pas marrant du tout.

— Partons pendant que c'est encore possible, décréta Dekka. Au fait, j'ai apporté une arme.

— Quoi ! C'est dangereux, là où on va ? s'écria Taylor.

— Le pistolet, c'est au cas où tu me taperais sur les nerfs, Taylor, répliqua Dekka d'un ton menaçant.

— Très drôle.

Sam sourit. Pour la première fois depuis longtemps, il avait un projet. Une mission. Laquelle lui fournissait une occasion en or de s'éloigner temporairement de Perdido Beach.

— Dekka a raison. Partons d'ici avant qu'une catastrophe ne survienne.

À cet instant précis, il entendit un énorme craquement au loin. « Encore un imbécile qui a bu un coup de trop », songea-t-il. Il décida de ne pas s'en préoccuper. Edilio était là pour ça. Il prit la direction des collines qui surplombaient la ville.

Au bout d'un moment, Dekka l'attrapa par le bras pour le forcer à ralentir. Elle laissa Jack et Taylor marcher devant.

— Edilio et Astrid t'ont mis au courant ?

— Je n'ai pas parlé à Edilio. J'ai préféré garder mes distances. Il va être sacrément remonté contre moi quand il apprendra que j'ai quitté la ville sans même l'avertir.

Dekka attendit.

— OK, fit-il en soupirant. Au courant de quoi ?

— C'est Hunter. Il a des… des insectes dans tout le corps. D'après Astrid, ce sont des parasites.

— D'après Astrid ?

— Tu es passé la voir avant de partir, non ? Elle ne t'a rien dit ?

— On avait d'autres chats à fouetter.

— Oh.

— Non, ce n'est pas ce que tu crois. Malheureusement. Parle-moi de Hunter.

Dekka lui raconta toute l'histoire. Sam se rembrunit. Pour ce qui était de quitter la ville avant que quelque chose ne tourne mal, c'était raté.

Apparemment, Hunter ne pourrait pas continuer à chasser très longtemps, ce qui signifiait que la ville serait bientôt également privée de viande. Ils pourraient sans doute survivre sans le gibier de Hunter, mais la nouvelle risquait de semer la panique. Du coup, la mission de Sam revêtait une importance supplémentaire.

— Il prétend que ces serpents sont de l'autre côté des collines ? Près de la route qui mène au lac ?

Dekka hocha la tête. Sam appela Jack et Taylor qui se chamaillaient pour quelque motif stupide.

— Revenez ! On doit passer voir Hunter.

Hunter fut réveillé en sursaut par un bruit bizarre tout près de lui, voire sur lui… À vrai dire, il provenait de son oreille.

Il tourna la tête. Il faisait nuit noire dans les bois qui masquaient la clarté des étoiles. Il n'y voyait rien.

La chose sur son épaule. Du bout des doigts, il se tâta le crâne. Son oreille… disparue ! Hunter poussa un cri d'horreur.

Il ne sentait plus rien, ni son oreille, ni son épaule. En tâtonnant sous son tee-shirt, il palpa la chair de son ventre, qui se soulevait comme si quelque chose se tapissait à l'intérieur.

Non, non, non ! Ce n'était pas juste ! Il était Hunter le Chasseur. Il faisait de son mieux. Des larmes roulèrent sur ses joues. Qui apporterait de la viande aux enfants ? Ce n'était pas juste.

Le bruit de mastication résonna de nouveau dans son oreille. La seule qui restait.

Hunter n'avait qu'une seule arme à sa disposition : son pouvoir générateur de chaleur. Il s'en était

servi maintes lois pour ôter la vie à ses proies.

Il avait nourri les enfants grâce à ce pouvoir. Et, dans un moment de colère et de peur, il avait tué par accident son ami Harry. Peut-être pouvait-il tuer la chose qui lui dévorait l'oreille ? Cependant, il était trop tard pour que ce lui soit d'une aide quelconque.

Était-il capable de se tuer ?

Il revit la tête de Vieux Lion, ses yeux clos, son corps qu'il avait suspendu à un arbre pour le dépecer. Si Vieux Lion pouvait mourir, alors Hunter le pouvait aussi. Peut-être se reverraient-ils là-haut.

Hunter pressa ses paumes sur son crâne.

Drake était libre ! Devant lui, la porte pendait sur ses gonds. Au-dessus de lui, le plafond s'était écroulé. Sa cellule avait été vandalisée par son propre geôlier.

Pourtant, Drake était inquiet. Porcinette pouvait apparaître à tout instant et donner l'alerte ou courir chercher Sam.

Drake détenait le fusil de Jamal. Il le caressa de son fouet, se délecta de son poids dans sa main. Avec ce fusil et son fouet il était invincible. Sauf qu'il n'était pas seulement lui-même, il était aussi Brittney.

Il se creusa fiévreusement la cervelle. Que faire ?

Jamal poussa un grognement et fit mine de se relever en s'appuyant sur un bras, qui céda avec un craquement répugnant. Il hurla de douleur. Son bras gauche tombait mollement le long de son corps et son épaule était déboîtée. Un filet de sang s'écoulait de son nez et de ses oreilles. « Oh là, songea Drake, il a fait une sacrée chute. »

Rapide comme l'éclair, il se mit à califourchon sur Jamal et enroula son fouet autour de sa gorge pour étouffer ses cris de souffrance. Puis il appuya le canon de son arme sur son front.

— Tu as trois secondes pour te décider, dit-il d'une voix suave. Tu es avec moi ou contre moi ?

Jamal ne prit même pas la peine de réfléchir.

— Je vais t'aider, je vais t'aider ! bégaya-t-il dès que Drake eut desserré son étreinte autour de sa gorge.

— Ah ouais ? Alors écoute-moi bien, crâne d'œuf, parce que je ne donne pas de seconde chance. Si tu essaies de faire le malin ou de me désobéir, je ne te tuerai pas.

Perplexe, Jamal fronça les sourcils.

— La mort, c'est la fin de la souffrance, reprit Drake. Alors je ne vais pas te tuer. En revanche, je te fouetterai jusqu'au sang.

Et soudain, avec une joie féroce, Drake prit son élan et fit claquer son fouet, qui déchira le pantalon de Jamal et lui zébra la cuisse. Le garçon poussa un hurlement.

Drake abattit son fouet de nouveau, tandis que Jamal se tordait de douleur en essayant de se protéger le visage de son bras valide.

— Je voulais que tu saches ce qu'on ressent, susurra Drake. Ça fait mal, hein ?

Jamal, trop terrifié pour répondre, pleurait à chaudes larmes.

— J'ai dit : ça fait mal, hein ?

— Oui ! Oui ! cria Jamal entre deux sanglots.

— Ne joue pas au plus malin avec moi, Jamal. Si jamais tu me trahis, je te le ferai payer. Je prendrai mon temps, crois-moi. Et je t'abandonnerai à un endroit où la Guérisseuse ne pourra pas te trouver. Tu me crois, Jamal ?

Jamal hocha frénétiquement la tête.

— Oui, je te crois !

— Je suis invincible, Jamal.

— Je sais !

Drake lui tendit son arme en l'observant attentivement pour s'assurer qu'il avait bien compris. Il lut sur son visage la pensée qui venait de lui traverser l'esprit : « Je peux lui tirer dessus et courir chercher de l'aide. » Mais il vit aussi qu'un raisonnement se mettait en branle dans la tête du garçon, qui en vint à l'inévitable conclusion. Drake vit ses dernières résistances fondre comme neige au soleil.

— Ça, c'est un garçon intelligent. Et maintenant, voilà ce que tu vas faire.

# 10

**52 HEURES 37 MINUTES**

— POURQUOI IL A FALLU qu'on file en douce au beau milieu de la nuit ? grommela Jack. Je n'arrête pas de me casser la figure.

Jack, Sam, Dekka et Taylor avaient traversé l'autoroute et longé la station-service avant de s'enfoncer dans les collines. Le clair de lune ourlait les herbes hautes et sèches de reflets argentés. En revanche, il n'éclairait pas les pierres qui jonchaient la piste poussiéreuse.

Jack n'aimait guère les longues expéditions dangereuses en pleine nuit. Il ne les aimait pas davantage pendant la journée, à vrai dire. Lui, ce qui l'intéressait, c'était de passer son temps dans son lit à bouquiner.

Il s'était constitué une petite bibliothèque. C'était la seule occupation qui lui restait depuis qu'Internet, les ordinateurs et l'électricité avaient disparu de sa vie.

Bien sûr, tout était sa faute. Il s'était fait rouler dans la farine par Caine et cette sorcière de Diana.

Il avait du mal à dire non aux filles, et en particulier à Brianna, qui avait le don d'obtenir de lui tout ce qu'elle désirait.

Brianna vivait plus ou moins avec lui. Ils formaient un genre de couple, supposait-il, bien qu'ils ne se soient jamais embrassés.

Jack avait sérieusement envisagé de demander à Brianna si elle voulait bien le faire. Elle était mignonne. Il l'aimait bien et sentait que c'était réciproque. Ils avaient pris soin l'un de l'autre pendant l'épidémie de grippe.

Mais… Soudain, Jack s'aperçut que Sam n'avait pas répondu à sa question.

— Pourquoi on est obligés de filer en pleine nuit ? répéta-t-il.

— Je me suis déjà expliqué, répliqua Sam avec impatience. Si tu n'écoutes pas…

Taylor vint à sa rescousse.

— Parce que, sinon, Astrid trouverait un moyen de l'empêcher de partir.

Elle imita la voix d'Astrid en prenant un ton glacial et condescendant.

— Sam, c'est moi, la fille la plus futée et la plus sexy du monde, alors fais ce que je te dis. Ça, c'est un bon garçon. Couché ! Couché !

Sam, qui marchait à quelques pas devant elle, garda un silence obstiné.

— Oh, Sam, poursuivit Taylor sur le même ton, si seulement tu pouvais être aussi futé que moi, tu comprendrais que tu ne seras jamais assez bien pour une fille aussi géniale qu'Astrid le Petit Génie.

— Sam, je peux la flinguer maintenant ? intervint Dekka. Ou il est trop tôt ?

— Attends qu'on soit sur l'autre versant, répondit-il. Ça étouffera le bruit.

— Désolée, Dekka, lança Taylor. Je sais que tu n'aimes pas parler d'histoires de filles et de garçons.

— Taylor, fit Sam d'un ton menaçant.

— Oui, Sam ?

— Souviens-toi que tu auras du mal à marcher si quelqu'un s'amuse à suspendre la gravité sous tes pieds.

— Je me demande qui pourrait bien faire une chose pareille, ironisa Dekka.

Soudain, Taylor tomba à plat ventre, le visage dans la poussière.

— Tu m'as fait trébucher ! s'écria-t-elle, plus choquée que furieuse.

— Moi ?

Dekka ouvrit les bras en feignant l'innocence.

— Je suis trop loin !

— Tu vois ce que je voulais dire ? fit Sam. C'est une marche assez pénible comme ça, ne va pas te compliquer la vie encore plus.

— Vous êtes tordants, tous les deux, grommela Taylor.

Elle se matérialisa juste derrière Sam, lui pinça les fesses et, au moment où il poussait un cri indigné, elle se téléporta à bonne distance en prenant un air détaché.

— Pour répondre à ta question, Jack, déclara Sam, si on voyage la nuit, c'est pour que personne ne remarque notre absence, du moins dans l'immédiat. Ils s'en apercevront bien assez tôt. Edilio devra envoyer d'autres de ses gars patrouiller dans les rues si je ne suis pas là pour jouer le grand méchant loup. Bref, c'est plus de stress pour tout le monde.

— Oh, fit Jack.

— Le grand méchant loup, répéta Taylor en riant. Alors, dans tes fantasmes, Astrid c'est qui ? Le petit chaperon rouge ou l'un des trois petits cochons ?

— Dekka, cria Sam.

— Ha ! Pas assez rapide, fanfaronna Taylor qui s'était matérialisée à dix mètres de lui, juste derrière Dekka.

Ils avaient atteint le sommet de la crête. En contrebas s'étendait une petite vallée plantée d'arbres qui poussaient aussi sur le versant opposé. Avant, quand il y avait encore du vent, le vallon emprisonnait une brise humide venue de l'océan, et un petit torrent, désormais presque à sec depuis qu'il n'était plus alimenté par les sommets enneigés qui s'élevaient au-delà de la paroi, serpentait entre les rochers.

— Essayez de ne pas trop faire de bruit, d'accord ? Hunter est peut-être sorti chasser. Il ne faudrait pas effrayer sa proie.

— Tu entends, Jack ? Fini la culbute, lança Taylor d'un ton moqueur.

Un gémissement résonna au fond de la vallée.

— Qu'est-ce que c'était ? chuchota Jack.

Une autre plainte désespérée s'éleva.

Jack s'attendait que Sam se précipite dans la direction du bruit. Au lieu de quoi, il poussa un gros soupir et dit à mi-voix :

— Je ne crois pas que vous devriez voir ça.

— Voir quoi ? demanda Taylor.

Sans répondre, Sam dévala la pente. Comme il ne leur avait pas donné l'ordre de rester où ils étaient, ils lui emboîtèrent le pas.

Une fois dans l'obscurité de la forêt, il alluma au creux de sa main une boule de lumière verdâtre qui lui permettait de distinguer les arbres mais nimbait les alentours d'une lueur cauchemardesque.

— Hunter ?

— N'approchez pas !

La voix de Hunter, déformée par l'angoisse, était toute proche. Ils marchèrent dans sa direction. À mesure qu'ils avançaient, ils discernèrent des sanglots pareils aux pleurs d'un petit enfant.

— Restez en arrière, les gars. Vous n'avez pas besoin de voir ça, répéta Sam.

Mais cette fois encore, ils ne tinrent pas compte de ses recommandations. Dekka, parce qu'elle était courageuse et qu'elle voulait aider, même si elle avait deviné ce qui l'attendait ; Taylor, parce qu'elle était curieuse et qu'elle voulait savoir ce qui se passait ; Jack, parce qu'il ne voulait pas rester seul dans le noir.

Hunter était assis au milieu d'un campement bien tenu composé d'une petite tente, d'un feu mourant aux braises rougeoyantes et d'une table de fortune fabriquée avec des branchages et des bouts

de bois mort, sur laquelle il avait posé une poêle, une marmite et une assiette. Une peau de puma était suspendue à une corde fixée sur une branche haute.

Le corps tout entier de Hunter tressautait. Un côté de sa tête n'existait plus. Une créature monstrueuse, à mi-chemin entre un insecte et une anguille, émergeait de son épaule et, sous leurs yeux révulsés d'horreur, elle arracha un gros morceau de chair sur la joue de Hunter.

Taylor se volatilisa sans demander son reste. Les yeux de Dekka se remplirent de larmes.

— J'ai essayé…, dit Hunter.

Il leva les mains, fit mine de les presser sur son crâne.

— Ça n'a pas marché.

— Moi, je peux le faire, suggéra Sam avec douceur.

— J'ai peur.

— Je sais.

— C'est parce que j'ai tué Harry. Dieu doit me punir. J'ai essayé d'être bon mais je suis mauvais.

— Non, Hunter, protesta Sam. Tu as payé ta dette. Tu as nourri les enfants. Tu es quelqu'un de bien.

— Je suis un bon chasseur.

— Le meilleur.

— Je ne comprends pas ce qui m'arrive. Qu'est-ce qui m'arrive, Sam ?

— C'est la Zone, Hunter, voilà tout.

— Est-ce que les anges pourront me retrouver pour m'emmener au paradis ?

Sam ne répondit pas. Ce fut Dekka qui parla pour lui.

— Tu connais des prières, Hunter ?

La créature était presque entièrement sortie de l'épaule de Hunter. Ses pattes étaient visibles, ainsi que ses ailes repliées le long de son corps. On aurait dit une fourmi ou une guêpe gigantesque avec une carapace aux reflets cuivre et argent couverte de matière visqueuse. Elle venait d'éclore du corps de Hunter comme un poussin s'extirpant d'un œuf. Et, pour naître, elle s'était repue de son corps engourdi.

Des mouvements convulsifs sous son tee-shirt indiquaient que d'autres larves étaient en train d'émerger de son corps.

— Tu te souviens du Notre Père ? reprit Dekka.

— Notre Père, qui êtes aux cieux, récita Hunter. Que Ton nom soit sanctifié…

Sam leva les mains, paumes ouvertes.

— … que Ton règne vienne…

Deux rayons de lumière aveuglante frappèrent Hunter à la poitrine et au visage. Son tee-shirt s'enflamma. Sa chair se consuma. Il mourut avant d'avoir senti quoi que ce soit.

Sam promena sa lumière destructrice le long du cadavre. Une odeur répugnante assaillit leurs narines. Incapable de détourner les yeux, Jack observa la scène, horrifié. Puis les ténèbres revinrent. Sam baissa les bras. Tous trois se tinrent immobiles dans l'obscurité. Jack s'efforça de respirer par la bouche pour ne pas sentir la puanteur de la chair brûlée.

Soudain, un bourdonnement, puis d'autres leur firent dresser la tête. Sam leva de nouveau les mains pour éclairer les alentours. De Hunter, il ne restait presque rien, et pourtant les choses qui se trouvaient à l'intérieur de son corps étaient toujours là.

Le coup frappé à la porte était si ténu que Diana faillit ne pas l'entendre. Elle soupira. Il était venu, comme elle s'y attendait.

— Qui est là ? demanda-t-elle.

— Sam, répondit Caine.

Diana alla ouvrir. Il était appuyé au chambranle. D'après son langage corporel et l'expression de son visage, il était de bonne humeur.

— Très drôle, fit-elle.

Caine pénétra dans la pièce en la bousculant au passage.

— Ferme la porte à clé, ordonna-t-il. Bug, si tu es ici et que je t'attrape, tu es mort. Tu as jusqu'à dix pour sortir.

Caine et Diana attendirent, les yeux rivés sur la porte. Elle ne s'ouvrit pas.

— Je ne crois pas qu'il soit ici, déclara-t-elle. D'habitude, je sens sa présence.

Caine verrouilla la porte. Ils s'écartèrent l'un de l'autre, comme des étrangers, l'air gêné. Diana remarqua que Caine s'était lavé et qu'il avait peigné ses cheveux. En temps normal, il soignait autant son apparence que les circonstances le lui permettaient et, en l'occurrence, il avait fourni un effort particulier.

Diana avait renoncé à s'apprêter pour la circonstance. Le désir, ce n'était pas une affaire de lingerie. Elle était pieds nus, en jean et chemisier, sans maquillage.

— Tu veux que je devienne comme Sam, mais je n'ai rien à voir avec lui, dit Caine.

— Ce n'est pas vrai, je n'ai pas envie que tu deviennes comme lui.

— Mais tu ne veux pas que je sois moi.

Diana observa attentivement Caine. Il était beau, indéniablement. Cruel. Intelligent.

— Tu as plusieurs facettes, Caine.

Il cilla.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Que tu n'es pas Drake.

Caine balaya cette déclaration d'un revers de main et le dégoût se peignit sur son visage.

— Drake est un malade. Moi, je fais ce que j'ai à faire. Je n'y prends aucun plaisir. Lui, c'est un psychopathe. Moi, je suis un… (Il chercha le mot approprié.) Un ambitieux.

Diana rit. Son rire n'avait rien de moqueur, il trahissait un étonnement sincère.

— Quoi ? C'est vrai, je suis ambitieux.

— C'est une façon de voir les choses. Assoiffé de pouvoir. Dominateur. Brutal.

Caine haussa les épaules.

— Je ne suis pas fait pour obéir.

Diana sourit.

— Non, en effet.

Le silence retomba. Diana observa Caine du coin de l'œil. Il avait les yeux baissés.

— Pourtant, tu as déjà suivi les ordres de quelqu'un, Caine. L'Ombre, tu te souviens ?

Caine s'empourpra de colère. Il se dirigea vivement vers la porte, mais, au moment de l'ouvrir, sa main resta suspendue au-dessus de la poignée.

— S'il n'y a plus de lumière à Perdido Beach, c'est parce que tu lui as obéi, reprit Diana.

— Qui a enterré cette chose au fond de sa mine ? protesta-t-il d'une voix tremblante de fureur.

— Toi.

— Oui, et j'ai sauvé la peau de Sam par la même occasion.

— Oui. Et peu après, on est devenus des cannibales.

— On a de quoi manger, maintenant.

Il revint vers elle et, alors qu'il avançait la main pour la toucher, elle s'écarta pour aller se poster devant la fenêtre. La fausse lune se levait en nimbant les lointaines collines d'une lumière argentée.

— C'était la goutte d'eau, dit Diana comme pour elle-même. Le reste, je pouvais l'accepter. La violence. Les bains de sang. Ce qu'on a fait à Andrew, ce que tu as fait à Chunk. Mais ça, ça laisse des traces.

Caine ne répliqua pas.
— Mon cœur et mon âme, ils ont été salis. (Elle ricana.) L'âme de Diana Ladris. Tu parles !
— C'était un mauvais moment à passer, admit Caine.
— Sans blague ? répliqua Diana en lui jetant un regard moqueur. Manger de la chair humaine, c'était un mauvais moment à passer ?
— On n'avait pas le ch…
— Oh, la ferme.
Elle se détourna de la fenêtre, les larmes aux yeux ; elle ne voulait pas qu'il les voie. Tout plutôt que de trahir de la faiblesse. Peine perdue. Elle réprima un fou rire nerveux en voyant la surprise se peindre sur le visage de Caine.
— Toute ma vie j'ai joué les dures. Ça m'allait bien. Les gens me traitaient de garce, de fille facile, de méchante.
Tout ça, je pouvais l'accepter parce que c'était la vérité. Mais maintenant on va me montrer du doigt en m'accusant d'être cannibale ! Comment je peux vivre avec ça ? s'écria-t-elle.
— Qui sont ces gens qui t'inquiètent ? Penny ? Bug ?
— Et si on arrive à sortir d'ici ? Les gens ! Les gens !
Elle hésita. Puis elle ajouta dans un souffle :
— Et mes enfants, un jour.
— Tes enfants ?
La confusion et la consternation qui se lisaient sur les traits de Caine arrachèrent un ricanement à Diana.
— Eh oui. Ça pourrait arriver. Un jour, j'aurai peut-être un enfant. Voire plusieurs.
Caine fit un geste vague et tenta à plusieurs reprises de formuler une remarque, mais aucun son ne sortit de sa bouche.
— Tu m'aimes ? demanda Diana.
Il ouvrit de grands yeux et tressaillit comme un lapin surpris par un renard.
— La réponse tient en un seul mot : oui ou non, reprit Diana d'un ton aigre. Mais je peux me contenter d'un signe de tête ou d'un marmonnement.
— Je… je ne sais pas ce que tu entends par là, dit Caine d'un air penaud.
— Quand j'ai sauté de la falaise, tu m'as sauvé la vie quitte à laisser Sanjit et les autres enfants s'échapper.
— Tu ne m'as pas donné le choix, objecta-t-il d'un ton maussade.
— Bien sûr que si. Tu voulais te débarrasser d'eux. Tu aurais pu le faire.
— Admettons.
— Pourquoi tu as pris cette décision-là ?
Caine avala péniblement sa salive et essuya ses paumes moites sur son pantalon.
Diana se dirigea vers la porte, ôta le verrou et l'ouvrit en grand.
— Sors. Reviens quand tu auras trouvé une réponse.
— Mais…
— Non. Pas ce soir.
Après le départ de Caine, elle se déshabilla, se glissa entre les draps et martela les oreillers de ses poings jusqu'à ce qu'il en sorte des plumes.

# 11

**50 HEURES 21 MINUTES**

— EDILIO, RÉVEILLE-TOI !

Edilio ouvrit un œil, se frotta les paupières et trouva Brianna debout à côté de son lit.

— Quoi ? grommela-t-il.

— Albert m'a demandé de venir te chercher.

Brianna semblait toujours déterminée, pugnace. Même quand elle restait assise, on sentait qu'on avait affaire à une dure à cuire. Alors quand elle était sur le pied de guerre, comme en ce moment même…

Elle avait converti en holster un petit sac à dos en perçant un trou dans la toile pour laisser dépasser le canon d'un fusil à canon scié. L'étui était noué autour de son épaule, si bien qu'elle n'avait qu'à lever le bras pour dégainer. Elle transportait aussi un long couteau dans un fourreau attaché à sa jambe pour ne pas la gêner quand elle courait. Enfin, elle avait glissé une douzaine de chevrotines dans les fentes de sa ceinture.

C'était déjà mauvais signe d'être tiré du lit au beau milieu de la nuit, mais par une Brianna armée jusqu'aux dents… ce ne pouvait qu'être grave.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Drake, répondit-elle, laconique.

Edilio se redressa dans son lit.

— Bon. Tu es allée chercher Sam ?

— Je ne le trouve pas.

Edilio éprouva une envie irrépressible de se recoucher. Drake en liberté ? Et Sam introuvable ?

— Où est Albert ?

— Il te rejoint à la mairie. Il rassemble les autres membres du conseil.

Elle prononça ce dernier mot d'un ton moqueur. Edilio pointa un index sur elle.

— Tu ne te lances pas à la poursuite de Drake toute seule !

— Ah ouais ? T'as qui d'autre ?

Edilio n'avait pas de réponse à cette question.

— Va chercher Dekka et Astrid. Tant pis si tu dois la traîner par les cheveux, je veux que tu me la ramènes à la mairie.

Cette perspective sembla réjouir Brianna. Elle fit volte-face et disparut.

Edilio s'habilla en hâte, prit ses armes et franchit au pas de course les quelques rues qui le séparaient de la mairie en priant pour ne pas croiser Drake. Il se battrait s'il y était obligé, mais ce ne serait pas facile de vaincre un ennemi qu'il ne pouvait pas tuer.

Il fut le premier à atteindre l'hôtel de ville. Albert, impeccablement vêtu comme à son habitude, fut le suivant. Howard arriva juste après lui, l'air bouleversé.

— Je ne le trouve pas. Je ne le trouve pas, gémissait-il.

Je crois qu'il est passé à travers le sol. Vous savez à quel point il est costaud. Puis Drake s'est fait la malle et… Orc est sûrement soûl comme une barrique.

— Sûrement, oui, répliqua Edilio, puisque c'est toi qui te charges de l'approvisionner, Howard.

— On n'a jamais demandé à garder une prison pour zombies ! s'écria Howard.

— Où tu étais quand ça s'est passé ? lança Edilio d'un ton accusateur.

— Je… je devais voir quelqu'un.

Edilio savait qu'il était parti livrer des bouteilles. Quand les réserves d'alcool finiraient-elles par s'épuiser, comme le reste ?

— Est-ce que l'un de vous deux a vu Sam ? Brianna l'a cherché partout.

Albert soupira.

— Il a quitté la ville.

Edilio sentit le sang refluer de ses joues.

— Quoi ?

Astrid arriva, furieuse.

— Je ne siège plus au conseil. Tu n'as pas le droit…

— Boucle-la, Astrid, dit Edilio.

Astrid, Albert et Howard le considérèrent bouche bée. Mais, de tous, c'était bien Edilio le plus étonné. Il envisagea de présenter ses excuses à Astrid ; il ne lui avait jamais parlé sur ce ton. Il n'avait jamais parlé sur ce ton à qui que ce soit, d'ailleurs.

La vérité, c'était qu'il avait peur. Sam avait quitté la ville alors que Drake se promenait dans les rues en liberté ?

— Qu'est-ce qui te fait penser qu'il est parti ? demanda-t-il à Albert.

— C'est moi qui l'ai envoyé en mission, répondit-il. Avec Dekka, Taylor et Jack. Ils sont allés chercher de l'eau.

Edilio jeta un regard noir à Astrid. Elle baissa les yeux : alors elle était au courant, elle aussi. Il sentit sa gorge se nouer, sa respiration devenir difficile. Et pourtant, il devait se retenir de s'en prendre à Astrid et à Albert, qui se croyaient plus intelligents que tout le monde, et qui lui laissaient cette catastrophe sur les bras.

— Orc a dû partir à la recherche de Drake, déclara Howard. Oh, je ne suis pas sûr qu'il puisse le battre dans les conditions actuelles. Oh ça, non.

Edilio espéra qu'Howard avait vu juste et qu'Orc s'était bien lancé à la poursuite de Drake. Il l'espérait de tout son cœur, sans quoi cela signifiait qu'il n'y avait non pas un mais deux monstres qui semaient la pagaille en ville. La plupart du temps, quand Orc avait trop bu, il restait vautré sur son canapé. Mais parfois l'alcool attisait sa colère, et c'était alors que la situation pouvait dégénérer.

Edilio jeta un coup d'œil du côté de la porte. L'un ou l'autre pouvaient surgir à tout instant. Son pistolet était à portée de main, pour peu qu'il puisse servir à quelque chose.

— Brianna est en train de chercher Drake, songea-t-il tout haut.

— Tu l'as envoyée se battre contre lui ? s'indigna Albert.

— Non ! Brianna n'en fait qu'à sa tête. Et puis ce n'est pas comme si tu nous avais laissé quelqu'un d'autre.

Albert eut la décence de ne pas répliquer.

— C'est vous qui m'avez désigné comme maire, reprit Edilio. Moi je n'ai rien demandé. Je ne voulais pas tenir ce rôle-là. Quand Sam était à ma place, vous avez passé votre temps à lui mettre des bâtons dans les roues. Vous deux, en particulier. (Il montra du doigt Astrid et Albert.) Puis c'est Astrid qui a pris le relais, mais elle s'est vite aperçue que ce n'est pas drôle de commander. Alors qu'est-ce que vous vous êtes dit ? « On n'a qu'à refiler le boulot au gentil métèque. »

— Personne n'a jamais…, protesta Astrid.

— Et moi, comme un idiot, j'ai pensé : « Ça doit signifier qu'ils me font confiance. » Mais, au final, je m'aperçois que ce n'est pas moi qui prends les décisions. Albert décrète qu'il faut aller chercher de l'eau, il envoie nos deux meilleurs combattants se promener dans la campagne, et maintenant c'est moi qui suis censé résoudre tous les problèmes ? Tu me demandes de mener une guerre après avoir dispersé mon armée dans la nature !

— La question de l'eau est beaucoup plus grave que tu l'imagines, objecta Albert.

— Écoute-toi parler, mon vieux ! s'écria Edilio. Pourquoi je ne suis pas au courant de la situation ? Parce que tu diriges tout sans me consulter. Tu ne m'expliques pas ce qui se passe et tu envoies Sam se balader. Tu sais, Albert, si tu tiens tellement à devenir le Donald Trump [i] de Perdido Heach, pourquoi tu ne vas pas toi-même négocier avec Drake ? Pourquoi c'est moi que tu viens trouver ?

Il commençait à caresser l'idée de tester son arme sur Albert quand Taylor se matérialisa subitement dans la pièce. Toutes les personnes présentes sursautèrent.

— Bon sang, tu veux bien arrêter ça ! brailla Howard. J'ai failli avoir une crise cardiaque.

— Hunter est mort, annonça-t-elle sans préambule. C'est à cause de ces… ces choses. Elles sont sorties de son corps et elles ont commencé à le dévorer. Il pleurait et Dekka a prié avec lui et il a essayé de se faire frire la cervelle comme il a fait avec Harry mais ça n'a pas marché, il faut croire, ou bien c'est qu'il n'a pas pu, alors Sam… (Elle déglutit avec difficulté.) Quelqu'un aurait de l'eau ?

— Et Sam ? demanda Astrid d'un ton pressant.

— Il s'en est chargé pour lui. Hunter ne pouvait pas, alors… vous savez… Sam l'a fait.

Elle leva les mains pour illustrer son propos. Astrid ferma les yeux et se signa.

— Qu'il repose en paix, dit Edilio en se signant à son tour.

— Sam a cramé Hunter ? lança Howard, avant d'ajouter d'un ton amer : C'est ça, priez votre Jésus, c'est vrai qu'il nous aide beaucoup ici. Moi, j'ai plutôt l'impression qu'une fois de plus c'est Sam qui s'est chargé du sale boulot.

— Il me faut un verre d'eau, gémit Taylor.

Elle se laissa choir par terre et, adossée au mur, elle fondit en larmes.

Edilio ouvrit un tiroir du bureau. Il en sortit une bouteille qui ne contenait que quelques gorgées. À contrecœur, il la tendit à Astrid qui la donna à Taylor.

Taylor la vida d'un trait.

— Et ce n'est pas tout. Sam m'a chargée d'un message pour toi, Edilio. Il te fait dire qu'il n'a pas réussi à tuer les insectes.

— Les trucs qui sont sortis du corps de Hunter ? s'enquit Howard.

Taylor ferma les yeux et deux larmes roulèrent sur ses joues.

— Oui. Sam a essayé de les brûler, mais, apparemment, ces insectes renvoient la lumière. En tout cas, ça ne les a pas tués.

— Sam peut cramer un mur de brique, objecta Howard. Qu'est-ce que c'est que ces bestioles ? (Il trouva lui-même la réponse à sa question.) Une belle saloperie.

— Taylor, retourne là-bas et dis-lui de rentrer en ville, ordonna Albert.

— Ah non, je ne retourne pas là-bas ! s'écria-t-elle.

— Eh, fit Edilio en levant les mains, ce n'est pas à toi de décider, Albert. Ce n'est pas toi qui donnes les ordres. Le maire, c'est moi, et il y a quatre membres du conseil dans cette ville. Toi, moi, Ellen et Howard.

Albert allait répliquer quand Astrid s'interposa.

— Taylor, qu'est-ce que Sam comptait faire ensuite ?

— Il avait l'intention d'aller détruire la caverne où vivent les serpents. L'endroit indiqué par Hunter. C'est pour ça que je ne veux pas y retourner. Vous n'avez pas vu ces choses sortir du corps de Hunter et le dévorer vivant.

Soudain, Albert bondit comme si quelqu'un venait de lui planter une épingle dans les fesses.

— J'ai oublié. J'étais occupé… J'étais…

Il écarquilla les yeux d'horreur.

— Roscoe s'est fait mordre par une de ces choses. Il m'en a parlé mais je n'ai pas pensé que… (Il

se tourna vers Astrid.) Roscoe m'a raconté que quand Hunter est venu lui livrer le produit de sa chasse, une chose cachée sous son tee-shirt l'a mordu. Ça m'est sorti de la tête.

Du dehors leur parvint un rugissement angoissé suivi d'un bruit de verre brisé.

— Orc ! s'exclama Howard.

— Vois si tu le trouves et va lui parler, lança Edilio.

Mais Howard avait déjà filé vers la porte. Personne ne dit mot pendant quelques minutes. Un autre bruit, métallique celui-là, résonna au-dehors.

Edilio mit le silence à profit pour réfléchir. Orc saccageait la ville sous l'effet de l'alcool ? Eh bien, ce n'était pas la première fois. Mais le problème restait entier : ces derniers temps, Orc était devenu un atout. S'il redevenait incontrôlable, c'était une très mauvaise nouvelle pour les habitants de Perdido Beach. Or, la crise n'était vraisemblablement plus que temporaire et Howard aurait tôt fait de le remettre sur les rails.

Quant à ce qu'avait raconté Albert au sujet de Roscoe, c'était grave. Très grave. Edilio savait ce qui lui restait à faire, et il n'aimait pas ça.

Drake demeurait le problème numéro un avec celui de l'approvisionnement en eau. Edilio avait quelques renforts à sa disposition : outre ses soldats, qui n'étaient pas tous efficaces en période de crise, il pouvait compter sur Brianna. Mais était-elle capable de vaincre Drake ?

— Qu'est-ce que Drake mijote ? demanda-t-il.

— Il ne s'agit pas seulement de lui, répondit Astrid. Souviens-toi, il y a aussi Brittney. Ça lui complique la tâche. S'il a un plan, elle peut le déjouer quand c'est son tour d'émerger. S'il tente un effet de surprise, il court le risque qu'elle fasse tout capoter.

Le visage d'Albert s'éclaira.

— C'est vrai ! Il n'y a pas que Drake, il y a aussi Brittney !

— Si on tombe sur elle, on l'attache et on l'enferme à double tour, déclara Edilio. Si Brianna repère Drake en ville, on lui demande de le suivre et de nous faire savoir quand c'est Brittney qui apparaît.

— Le voilà, notre plan, dit Albert, visiblement soulagé.

Dans ce cas, on peut laisser Sam continuer sa mission.

Edilio acquiesça.

— Pour l'instant, oui. Mais, Taylor, on aura peut-être encore besoin…

C'est à cet instant qu'il s'aperçut que Taylor n'était plus dans la pièce.

# 12

**48 HEURES 54 MINUTES**

COMME C'ÉTAIT BON d'être sorti de ce sous-sol et de respirer l'air frais du dehors !

Drake s'était tapi dans l'ombre des maisons calcinées : l'air frais en question puait la cendre, le charbon et le plastique fondu. Mais c'était toujours mieux que l'odeur de moisi et de poussière du sous-sol.

Drake avait une liste en tête. D'abord Sam. Puis Caine. Dekka. Brianna. Ils seraient les premiers à mourir. Il les tuerait très vite.

C'était la grosse erreur qu'il avait commise avec Sam à la centrale. Il avait pris son temps, tout à son plaisir de le fouetter. Encore maintenant, ce souvenir lui procurait des frissons de bonheur. Oui, il avait trop attendu, et Brianna avait fini par pointer le bout de son nez.

Mais cette fois, ça ne se passerait pas comme ça. Il commencerait par Sam, puis, s'il parvenait à lui mettre la main dessus, ce serait au tour de Caine.

C'était le problème avec les mutants, il fallait les tuer rapidement. Frapper fort et vite, en jouant sur la surprise.

Sam. Caine. Dekka. Brianna. Puis Orc et Taylor. Une fois qu'il les aurait éliminés, il aurait tout le loisir de s'amuser avec Astrid et Diana. Il rit tout haut.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? demanda Jamal.

— Je suis comme le Père Noël, Jamal. Je fais des listes. Et je vérifie deux fois.

Jamal marchait à quelques pas derrière lui en tenant son gros fusil automatique dans sa main valide, l'autre bras en écharpe. Il était sans doute mort de peur ; il devait encore sentir la brûlure du fouet de Drake. Ça oui, il risquait d'avoir mal pendant un bon bout de temps.

— Où habite Sam ?

— Albert l'a envoyé chercher quelque chose dans les bois, de ce côté-là, répondit Jamal en indiquant la direction d'un geste vague. Je ne suis pas censé savoir, mais j'ai entendu.

Drake se tourna vers lui.

— Quoi ? Sam n'est pas en ville ?

— Il rentre dans deux jours, je crois.

Drake jura dans sa barbe.

— Et Caine, où est-il ?

— Sur une île où vivaient des gens pleins aux as avant la Zone.

De pire en pire. Non… de mieux en mieux. Drake sourit.

Les deux mutants les plus puissants de la Zone n'étaient pas là pour l'arrêter. Changement de plan.

— Et Dekka ?

Jamal haussa les épaules.

— Aucune idée. Je ne passe pas ma vie à suivre cette sale lesbienne.

— Allons, allons, fit Drake d'un ton moqueur. Ce n'est pas bien de juger les gens. (Il prit le visage de Jamal dans sa main.) Ce n'est pas pour ça que je vais la tuer, tu comprends ? Je vais la tuer parce qu'il faut qu'elle meure. Ça te pose un problème, Jamal ?

Jamal était pétrifié. Il émit un grognement affirmatif.

— Ça te pose un problème, que je tue des gens ? reprit Drake d'un ton pressant en approchant son visage du sien. Je veux l'entendre de ta bouche.

Le regard de Jamal se voila.

— Non, Drake.

— Alors, allons en dégommer quelques-uns, lança Drake d'un ton jovial, et il se remit en marche.

Au bout de quelques mètres, il s'arrêta.

— Pas maintenant ! grogna-t-il.

Il poussa un juron tonitruant, mais la transformation avait déjà débuté : des fils de fer poussaient sur ses dents, son corps sec s'arrondissait…

— Brittney arrive, rugit-il. Mais je reviendrai, Jamal, ne l'oub…

Sam, Dekka et Jack s'étaient arrêtés pour manger un morceau à un demi-kilomètre du campement de Hunter. Leur repas se composait de poisson qui, à l'odeur, n'était plus très frais, d'artichauts bouillis et d'un hachis de pigeon.

Ils avaient d'abord envisagé de se reposer un peu, mais personne n'avait le cœur à dormir. L'horreur était encore trop présente, et leur sommeil s'accompagnerait forcément de cauchemars. Or, Sam n'avait pas envie de revoir Hunter, même en rêve.

Si, dans l'obscurité totale, ils ne pouvaient progresser qu'au ralenti, tous voulaient s'éloigner au maximum du campement et expédier leur mission au plus vite. La bonne humeur n'était plus de mise. La peur et le dégoût les poursuivaient jusqu'au cœur de la nuit.

Jack traînait loin derrière quand Sam et Dekka se mirent à bavarder pour tuer le temps tout en cheminant prudemment parmi les hautes broussailles. Ils parlèrent de tout, sauf de Hunter.

En guise d'entrée en matière, Sam admit que, oui, il avait jeté son dévolu sur Taylor, tout en précisant qu'alors il était complètement soûl. La conversation avait ensuite dévié sur sa relation avec Astrid, qu'il n'avait aucune envie d'évoquer. Le seul fait de penser à elle était source de souffrance. Les événements récents lui faisaient ressentir encore plus cruellement son absence. Ils avaient déjà traversé tant d'épreuves ensemble. Combien de fois l'avait-il serrée dans ses bras en s'efforçant de la rassurer ? Combien de fois l'avait-elle cajolé alors qu'il sombrait dans la dépression ?

Dès le premier jour, ils avaient puisé leur force l'un dans l'autre. Bien sûr, il y avait eu des disputes. Étant tous deux obstinés, ils s'étaient souvent chamaillés pour des broutilles ou des questions graves. Cependant, ils avaient toujours réussi à surmonter leurs différends.

Mais depuis peu, une distance froide s'était instaurée entre Astrid et lui. Quelque chose s'était brisé en elle après la mort de Mary. Depuis, elle semblait avoir renoncé à se battre.

Poussé par la solitude et la tristesse, Sam confia quelques-unes de ces réflexions à Dekka, mais il en retira une certaine gêne, comme s'il trahissait Astrid en parlant d'elle.

Et, pour être honnête, le problème entre Astrid et lui n'avait rien d'extraordinaire. C'était juste une histoire de sexe. Or, Sam n'aurait pas pu aborder le sujet sans passer pour un nul auprès de Dekka.

Aussi préféra-t-il changer de sujet. De fil en aiguille, ils en vinrent à parler de Brianna et, bientôt, Sam se retrouva piégé dans une conversation aussi embarrassante que la précédente.

— Je sais que tu veux bien faire, Sam, disait Dekka.

— Le pire qui puisse t'arriver, c'est que Brianna te dise non.

Il jeta un coup d'œil à Jack pour s'assurer qu'il était hors de portée de voix.

Dekka soupira.

— Tu ne comprends pas, Sam. Tu crois que c'est juste une question d'honnêteté. Mais tout ce qu'il me reste, c'est cette minuscule lueur d'espoir. Ce n'est pas grand-chose, mais c'est à ça que je m'accroche. Je… je ne pourrais pas supporter qu'elle se moque de moi. Ou qu'elle prenne un air dégoûté. Parce que alors il ne me resterait plus rien.

C'était le discours le plus long que Sam ait eu à entendre de la bouche de Dekka.

— D'accord, fit-il. Je comprends.

En son for intérieur, il regrettait amèrement d'avoir abordé le sujet.

Un bruit dans les buissons voisins lui fit tourner la tête.

— C’est toi, Jack ? cria-t-il.

La voix de Jack lui parvint de la direction opposée.

— Je suis là. Je… je fais pipi.

Sam s’arrêta net, fit signe à Dekka de se protéger les yeux, puis produisit entre ses doigts une boule de feu, un de ses soleils, qu’il suspendit dans le vide. Aussitôt, les buissons se nimbèrent d’une lueur verte fantomatique.

Au bord du chemin, un coyote cligna des yeux, aveuglé, sans faire mine de s’enfuir. Il gronda et montra les dents puis s’aplatit sur le sol comme pour se préparer à bondir.

Dekka fut plus rapide que Sam. Le coyote se mit à flotter à quelques dizaines de centimètres du sol, incapable de se mouvoir librement.

C’était un spectacle étrange que cette bête au pelage jaunâtre et mité qui se tortillait dans le vide en hurlant de terreur. Enfin, le coyote s’immobilisa.

— Pourquoi tu nous attaques ? demanda Sam. Est-ce que Chef sait que tu t’en prends à des humains ?

— Chef, c’est moi, répondit le coyote d’une drôle de voix étranglée.

Sam se rapprocha. Les humains n’étaient pas les seules créatures à avoir évolué dans la Zone, cet univers qui n’obéissait à aucune loi. Parmi les premiers à avoir muté, les coyotes qui servaient le gaïaphage avaient désormais une langue plus courte et un museau aplati leur permettant de s’exprimer de façon rudimentaire.

— Regardez, dit Jack, qui s’était rapproché lui aussi et montrait du doigt l’animal. Il est infesté, lui aussi.

Sam contourna prudemment le coyote pour examiner son autre flanc. Trois paires de mandibules émergeaient de sa fourrure pelée.

— Moi être venu pour que chasseur me tue, annonça le coyote.

Sam avait conscience qu’il ne s’agissait pas du chef de meute d’origine. Lana l’avait tué dans la caverne. Quant à savoir si ce coyote était le deuxième après lui à porter ce titre ou un autre… En tout cas, celui-ci parlait un peu mieux que son prédécesseur.

— Hunter est mort, dit Sam.

— Tu l’as tué.

— Oui.

— Tue-moi, Mains de Feu.

Sam n’éprouvait pas de compassion pour le coyote. Ces créatures avaient participé au massacre qui s’était déroulé sur la place de la ville. Certains des corps enterrés au cimetière avaient été tellement mutilés par leurs crocs qu’on n’avait pas pu les identifier.

— Ce sont les serpents volants qui t’ont fait ça ? s’enquit Sam en désignant les parasites monstrueux.

— Oui.

— Où sont-ils ?

Chef émit un grognement rauque.

— Pas de mots.

— Alors montre-nous. Mène-nous jusqu’à eux.

— Ensuite tu me brûles ?

— Ensuite je te brûlerai.

D’abord Brittney crut qu’elle rêvait la brise fraîche et le ciel au-dessus de sa tête. Mais elle comprit vite qu’elle n’était plus dans le sous-sol. Drake avait réussi à s’échapper !

Elle devait agir, prévenir quelqu'un, même si cela signifiait qu'on la ramènerait au sous-sol. Quand Drake était lâché dans la nature, il semait la terreur autour de lui.

Mais être enfermée à nouveau… Peut-être qu'elle pourrait profiter d'un petit moment de liberté… Rien qu'un moment…

Elle s'aperçut qu'elle n'était pas seule.

— Qui t'es, toi ?

— Jamal. Je… je travaille pour Albert, enfin si on veut. Je suis son garde du corps.

Le garçon se tenait droit comme un i en se cramponnant à son fusil. Il avait le bras en écharpe.

— Tu es là pour attraper Drake, Jamal ?

Elle remarqua un rouleau de corde pendu à la ceinture du garçon.

— Je ne crois pas que tu réussiras à l'attacher. Il est très dangereux.

— Je suis au courant, répliqua Jamal.

Lorsqu'il déroula sa corde, Brittney comprit soudain la raison de sa présence. Elle s'enfuit à toutes jambes et il se lança à sa poursuite en criant.

— Arrête-toi ou je vais être obligé de te tirer dessus !

Il était plus rapide qu'elle. Tout le monde courait plus vite que Brittney. Cependant, il devait se débattre d'une seule main avec la corde et, pour ce faire, il glissa la bandoulière du fusil à son épaule. Il suffisait à Brittney de détaler.

Elle déboula sur la place de la ville sans savoir où aller. Elle finit par gravir quatre à quatre les marches de pierre qui menaient à l'église en ruine.

Jamal la rattrapa sur la dernière et l'agrippa par les cheveux. Ses jambes se dérobèrent sous elle. Elle tomba lourdement sur le dos en heurtant le bord d'une marche.

Mais Brittney ne ressentait plus la douleur ; elle avait dépassé ce stade depuis bien longtemps.

Alors que Jamal tentait de s'asseoir à califourchon sur elle, il se prit les pieds dans la corde et elle parvint à se dégager.

— Arrête ! brailla-t-il.

Brittney roula sur quelques marches, se releva d'un bond, fonça droit sur Jamal, le bouscula sans ménagement et s'engouffra dans l'église.

Un passage avait été ménagé à travers les débris du toit effondré jusqu'à l'autel. La croix avait été remise en place ; elle penchait un peu, mais elle était toujours là, luisant d'un éclat argenté au clair de lune.

Brittney courut vers elle, trébucha sur un tas de gravats et s'affala sur un banc. Jamal la rejoignit en un clin d'œil et, sans cesser de jurer, il essaya de la ligoter avec la corde.

— Non ! Non ! Non ! cria-t-elle.

Jamal lui donna un coup de poing sur la tête. Le choc la fît cligner des yeux, mais elle se reprit aussitôt. Elle donna des coups de pied en battant l'air de ses bras, le corps à moitié protégé par le banc. Jamal lui rendait chacun de ses coups en frappant de toutes ses forces. Cependant, contrairement à Brittney, lui ressentait encore la douleur et la fatigue. Il recula d'un bond, les yeux étincelants, le front trempé de sueur, et braqua son fusil sur elle.

— Je n'ai pas envie de te tirer dessus, dit-il d'un ton suppliant.

— Tu ne peux pas me tuer, lui rappela Brittney en se relevant péniblement.

— Je sais. Drake m'avait prévenu que tu dirais ça. Mais je peux te faire exploser la tête et il te faudra du temps pour récupérer. Il m'a demandé de te tirer dans la figure puis de t'attacher.

— J'aimerais que tu me tues, murmura Brittney.

— Laisse-moi juste t'attacher, gémit Jamal. Il me fouettera si je ne le fais pas.

Des larmes coulaient sur ses joues, et Brittney eut de la peine pour lui. Ils étaient tous deux liés à Drake et, l'un comme l'autre, ils ne pouvaient pas lui échapper.

Jamal pointa son arme sur le visage de Brittney.

— Non ! Il faut se battre contre Drake. Va chercher de l'aide ! Sam devra le brûler puis éparpiller ses cendres dans l'océan.

— S'il te plaît, ne m'oblige pas à faire ça.

— Au secours ! cria Brittney. À l'…

Orc avait couru jusqu'à l'épuisement. Il ne lui avait pas fallu longtemps. Il était ivre, déshydraté donc affaibli, plus fatigué qu'il n'aurait dû l'être.

Pourtant, poussé par le désespoir, il continua à tituber dans l'obscurité en sanglotant et en hurlant de rage.

— Moi je n'ai jamais voulu être gardien de prison ! cria-t-il, le regard tourné vers les façades des maisons plongées dans le noir. Vous m'entendez, vous autres ? J'ai pas demandé à devenir maton !

Il s'arrêta, se mit à tanguer d'avant en arrière, les poings serrés.

— Vous voulez plus me parler, c'est ça ?

Il écrasa son poing sur le toit d'une voiture. Il y avait bien longtemps qu'on avait cassé la vitre du conducteur pour ouvrir la portière et fouiller l'intérieur du véhicule. Le coffre était ouvert. Le coup de poing assené par Orc le fit trembler.

— Il me faut une autre bouteille, marmonna-t-il.

Puis, s'adressant aux fenêtres sombres et aux portes closes, il cria :

— Je veux une bouteille ! Qu'on me donne une bouteille et je ne vous ferai aucun mal.

Personne ne lui répondit. Les rues étaient désertes. Il se remit à pleurer, essuya ses larmes d'un geste rageur, puis courut jusqu'au bout de la rue et s'arrêta. Il soufflait bruyamment, au bord du malaise.

C'est alors qu'il repéra un garçon devant lui, âgé de huit ou neuf ans. Il marchait plié en deux en se tenant le ventre. Tous les deux mètres, il devait faire halte pour tousser puis gémissait de douleur.

— Hé ! cria Orc. Toi ! Va me chercher une bouteille.

À cet instant, le malade cligna des yeux et remarqua enfin le monstre devant lui. Il se cramponna à un panneau de stop pour éviter de s'effondrer.

— Hé, c'est à toi que je parle !

Le gamin allait répondre quand il se remit à tousser.

Il poussa un grognement et se laissa choir sur le sol. Orc s'avança vers lui d'un pas pesant.

— Tu m'i… m'i… m'ignores ?

Le garçon secoua faiblement la tête, désigna sa gorge, tenta vainement de parler.

— Je ne veux pas…, commença Orc, mais il perdit le fil de sa pensée. Va me chercher une bouteille.

Le garçon lui toussa au visage. Exaspéré, Orc l'envoya promener d'un revers de main. Le gamin heurta le panneau de signalisation si fort que le métal tinta, puis il tomba sur le dos au beau milieu du trottoir.

Orc le considéra bêtement, s'attendant à ce qu'il fonde en larmes. Mais il ne bougeait plus. Orc sentit son sang se glacer dans ses veines.

— Je ne voulais pas…, bégaya-t-il.

Il regarda autour de lui, submergé par la honte. Personne ne l'avait vu. Il essaya de se pencher pour tâter le corps du garçon. Aussitôt, le sang lui monta à la tête et il faillit tourner de l'œil.

— M'en fous, marmonna-t-il en s'éloignant dans l'obscurité.

Mais cette fois, il fit beaucoup moins de bruit.

# 13

**48 HEURES 29 MINUTES**

BRIANNA INSPIRA PROFONDÉMENT l’air glacial de la nuit. Elle n’avait pas rêvé, le vent s’était bel et bien levé. « Excellent, songea-t-elle. Un peu de brise pour la Brise. »

— Drakounet ! cria-t-elle.

Elle marchait au milieu de la rue. Tant que Drake n’était pas armé, elle ne risquait rien. Il avait beau être rapide, il ne l’était pas autant qu’elle. Personne n’égalait Brianna en la matière.

— Draaake ! claironna-t-elle. Montre-toi !

Elle parcourut Pacific Boulevard à toute allure, tourna dans Brace Road, s’engagea dans Golding Street. Au loin, elle entendit Orc pousser son braillement d’ivrogne. Elle aurait pu le localiser sans problème. Mais Orc était le cadet de leurs soucis.

Aucun signe de Drake. Brianna fit halte au coin de la rue. Elle pouvait sillonner la ville au hasard ou procéder de façon plus méthodique en passant chaque rue au peigne fin.

Mais la méthode, ce n’était pas le truc de Brianna. Mieux valait jouer avec les nerfs de Drake pour le pousser à se montrer.

— Par ici, Drakounet !

Elle passa en trombe devant la maison d’Astrid puis devant la caserne, l’école, le Clifftop et la plage en soulevant des gerbes de sable dans son sillage. Rien.

Où était-il ? Qu’est-ce qu’il mijotait ?

Soudain, une pensée lui traversa l’esprit : Brittney ! Qu’allait donc faire Drake de Brittney ? D’après ce que Brianna savait, il n’avait pas le pouvoir de l’empêcher d’apparaître. Où irait-elle si elle était libre de ses mouvements ?

Brianna tourna la tête vers l’église en ruine, et c’est alors que des voix lui parvinrent de l’intérieur. Elle gravit les marches en trombe et entra dans l’église au moment où retentissait une détonation assourdissante suivie d’un éclair jaune aveuglant. Elle s’arrêta une seconde trop tard, alla percuter un banc et fit un vol plané.

N’importe qui se serait écrasé la tête la première sur l’autel en marbre, mais Brianna n’était pas quelqu’un d’ordinaire. Au dernier moment, elle fit une pirouette et atterrit sur ses pieds avec la grâce d’un chat.

La souffrance occasionnée par l’impact avec le banc lui coupa la respiration. Son hurlement de douleur se mua en cri de surprise lorsqu’elle découvrit la scène.

La balle avait emporté tout le côté gauche du visage de Brittney. Elle avait un trou béant à la base du cou. Elle aurait dû saigner abondamment et pourtant elle était toujours debout.

Jamal poussa un mugissement de frayeur. Il braqua son arme sur la poitrine de Brittney, mais, le temps qu’il appuie sur la détente, Brianna s’était déjà jetée sur lui. Elle détourna la trajectoire du canon au moment où la balle jaillissait, puis saisit Jamal par le cou et le frappa à six reprises en moins d’une seconde. Il s’affaissa par terre, le nez et les lèvres ensanglantés.

— Ne me fais pas de mal, ce n’est pas ma faute ! pleurnicha-t-il en se roulant en boule pour protéger à la fois son arme et son visage.

— Ça va ? demanda Brianna en évitant de regarder Brittney.

Elle n’obtint pas de réponse, ce qui n’était guère surprenant vu son état. Elle rassembla son courage. Au moment où elle tournait la tête, le fouet de Drake s’enroula autour du fusil de Jamal.

Brianna dégaina son couteau et se jeta sur Drake. La lame, aussi large que celle d’un couteau de

chef mais beaucoup plus épaisse, s'enfonça jusqu'au manche dans sa poitrine.

Il sourit.

— Je sens qu'on va s'amuser.

Alors que Brianna s'attendait à ce qu'il retourne son fusil contre elle, il le jeta au loin puis, lentement, il délogea le couteau de sa chair, comme s'il goûtait chaque centimètre du métal. Brianna le regarda faire, fascinée, et faillit se laisser surprendre ; elle se baissa au dernier moment et le fouet de Drake claqua au-dessus de sa tête. Il lança le couteau dans sa direction, mais, cette fois encore, il rata son coup, et la lame alla se ficher dans un banc.

Brianna dégaina son fusil à canon scié, visa et pressa la détente. La balle toucha Drake à la bouche. En une fraction de seconde, son sourire narquois laissa place à un trou béant. Il introduisit son tentacule dans sa bouche sanglante et le fit ressortir derrière sa tête en l'agitant à l'intention de Brianna avec un grognement d'hilarité.

Brianna recula de quelques pas.

Le visage de Drake commença à se disloquer afin de se reconstituer. Brianna vit des dents, blanches comme des perles à la lueur des étoiles, émerger de sa chair mutilée pour reprendre leur place sur ses gencives nouvellement reformées.

Elle tâta le fil qui pendait à sa ceinture, une corde de violoncelle qu'elle avait trouvée au cours de ses pérégrinations. Elle avait entortillé les extrémités du fil autour de petits bouts de bois pour fabriquer un garrot d'environ un mètre de long.

— Tu te souviens du sort que tu m'avais réservé à la centrale, Drake ?

Elle fit la grimace en voyant sa langue se reformer dans le trou béant qui lui servait toujours de bouche.

— Oh, pardon, tu ne peux pas faire la causette, reprit-elle d'un ton moqueur. Eh bien, que ce soit moi qui me jette sur un fil à deux cents kilomètres/heure ou le fil qui entre dans ta chair à la même vitesse, le résultat est identique.

Elle s'empara du fil et se glissa derrière Drake avant même qu'il ait pu esquisser un geste. Sans cesser de courir, elle l'enroula autour de son cou. Il s'enfonça dans sa chair et Brianna sentit une légère résistance au moment où il tranchait les cervicales.

La tête de Drake tomba lourdement par terre, roula sur quelques mètres en rebondissant puis s'immobilisa. Mais Brianna n'en avait pas terminé. Elle s'élança pour enrouler le fil autour de la taille de Drake, serra de toutes ses forces et recula à toute allure. Le fil sectionna le corps encore debout de Drake juste en dessous des côtes et s'arrêta au niveau de la colonne vertébrale. Brianna tira plus fort et le corps de Drake se disloqua, révélant ses organes – sa chair à vif, écarlate, et ses intestins pâles – de façon presque clinique comme un schéma anatomique ou une ignoble dissection. À force de s'arc-bouter frénétiquement sur le fil en patinant sur le marbre glissant, Brianna réussit son coup : la colonne vertébrale de Drake céda dans un grincement macabre et les deux parties de son corps tombèrent sur le sol.

Jamal, les yeux révulsés d'horreur, poussa un hurlement ininterrompu. Brianna avait envie de crier, elle aussi, mais de triomphe, et d'esquisser une danse de victoire, le visage barbouillé du sang de son ennemi vaincu. Elle voulait sauter sur les tronçons du corps de Drake et shooter dedans avec mépris.

La tête rejetée en arrière, les yeux levés vers les poutres brisées et le ciel au-delà, elle rugit :

— Yeessss ! Vive la Brise !

Jamal cessa de crier et se mit à balbutier dans une langue inconnue. Il fit mine de ramper vers la sortie. Brianna éclata de rire.

— Qu'est-ce qui t'arrive, mon grand ? Tu viens de comprendre que tu avais choisi le mauvais camp ?

Le tentacule de Drake s'enroula autour de ses jambes avant qu'elle ait pu esquisser un geste. Elle baissa la tête, incapable d'en croire ses yeux. Le fouet de Drake lui enserrait les chevilles, comprimant ses os. Elle tenta vainement de se dégager ; elle était incapable de bouger.

La tête de Drake était à un mètre de son torse, et pourtant un sourire cruel étirait ses lèvres. Son regard glacial était rivé sur Brianna. En s'appuyant sur son bras, son torse se traîna vers sa tête tandis que son tentacule immobilisait Brianna avec la force d'un python. Le bas de son corps – son estomac, ses hanches, ses jambes – tressautait pour rejoindre son torse.

Drake était en train de se reconstituer.

Brianna tomba sur les fesses et, par réflexe, tendit la main vers son couteau. Malheureusement il était trop loin d'elle. Son fusil pendu à son épaule ! Sa main tâtonna, trouva la crosse, dégaina et visa le tentacule à ses pieds.

Une détonation retentit. Mais c'était Jamal qui avait tiré. Un mince ruban de fumée s'élevait du canon de son arme. Brianna tenta de riposter. Ses doigts tremblaient et ses oreilles bourdonnaient. Du sang maculait sa poitrine.

La bouche de Drake ricana sans bruit. Immobile, Brianna vit les jambes de la créature changer de forme, laissant place aux membres replets d'une fille.

Drake poussa un cri inarticulé. Son tentacule desserra son étreinte avant de se ratatiner, puis disparut. Jamal s'avança comme dans un rêve, son fusil encore fumant à la main. Brianna vit les lèvres de Drake former deux mots : « Tue-la », mais, sans poumons, il ne put produire aucun son.

Les deux parties de son corps fusionnèrent. Des bras aux courbes féminines tâtonnèrent, trouvèrent ce qui était maintenant la tête de Brittney et la posèrent sur ses épaules. Brianna observait la scène, incapable de bouger ou de réfléchir.

La dernière chose qu'elle vit fut Jamal, qui se servait de son garrot pour ligoter les mains de Brittney dans son dos. Il déchira une manche de sa chemise pour en faire un bâillon qu'il fourra dans la bouche de sa prisonnière.

Puis il s'avança vers Brianna. Elle entendit à peine ses paroles par-dessus le bourdonnement de sa tête.

— J'aurais pu te tuer, dit-il en collant le canon de son arme automatique contre sa joue. C'est sûrement Drake qui va mener la danse, maintenant. Mais, dans le cas contraire, souviens-toi que j'aurais pu te tuer. (Il baissa son arme.) Et que je ne l'ai pas fait.

Quand Edilio et Ellen entrèrent précipitamment dans l'église, tous deux armés de fusils automatiques, Jamal et Brittney avaient quitté les lieux depuis longtemps.

Edilio s'agenouilla près de Brianna. Malgré le brouillard qui lui obstruait la vue, elle lut de l'inquiétude et de la compassion dans ses yeux sombres. Dans son délire, elle lui en fut très reconnaissante.

— Ellen, va chercher Lana immédiatement ! ordonna-t-il.

Puis il demanda à Brianna :

— Il est parti ?

Brianna chercha son souffle et, après quelques tentatives infructueuses, parvint à prononcer :

— Il faut… retrouver Sam. Je… je ne peux rien contre Drake.

Le visage d'Edilio s'assombrit.

— Oui, c'est une bonne idée, dit-il en examinant l'épaule sanglante de la blessée. Malheureusement, Taylor s'est tirée. Et personne ne sait où est Sam.

— Jamal…, murmura Brianna.

Mais avant qu'elle ait pu achever sa phrase, il lui sembla que le sol en marbre s'ouvrait sous elle et qu'elle était précipitée dans des ténèbres sans fin.

Lance fit irruption dans la pièce.
— Drake s'est évadé ! cria-t-il.
Ancien bras droit de Zil et, de fait, nouveau chef de ce qu'il restait de la bande des Humains, Turk poussa un soupir.
— Cause toujours.
La bande des Humains avait été formée dans le dessein de défendre les droits des enfants normaux contre les mutants. En tout cas, c'était l'idée de départ : désormais la plupart des enfants ne voyaient dans la bande des Humains qu'un ramassis de fauteurs de troubles.
Lance agrippa Turk par l'épaule et le souleva du canapé nauséabond sur lequel il était avachi.
— Écoute-moi, Turk ! Tu ne comprends pas ce que ça signifie pour nous ?
Turk ne voyait pas du tout où Lance voulait en venir. Il ne l'aimait pas beaucoup. S'ils étaient plus ou moins amis, c'est parce qu'à une autre époque ils avaient connu quelques succès avec Zil. Mais depuis sa mort, ils en étaient réduits à accomplir la pire tâche qu'Albert avait pu leur trouver : creuser des tranchées servant aux besoins naturels puis les recouvrir de terre quand elles étaient pleines. Bref, ils étaient spécialisés en fosses d'aisance. Les enfants les avaient rebaptisés la bande des Merdeux.
Pour couronner le tout, ils étaient obligés de lécher les bottes d'Albert pour manger. Ils avaient eu de la chance de ne pas être condamnés à l'exil. Turk avait réussi à convaincre les membres du conseil de ne pas les envoyer vivre dans la nature. Pour être tout à fait honnête, il les avait suppliés. Ils avaient conclu qu'il valait peut-être mieux trouver une place à Turk et au reste de la bande.
Il avait mis l'incendie sur le dos de Zil, ne cessant de répéter : « Ce n'est pas notre faute, Lance et moi on n'y est pour rien, c'est Hank et Zil qui nous ont forcés. Vous savez bien que Hank était un sale type et qu'il nous aurait butés si on n'avait pas obéi. »
À force de sangloter et de gémir comme un bébé, il avait fini par convaincre Albert et ce sale métèque arrogant d'Edilio qu'ils ne causeraient plus jamais de problèmes. Ils avaient appris leur leçon et décidé de prendre un nouveau départ dans la vie.
La bande des Humains était devenue la bande des Merdeux. Ils faisaient l'objet des pires insultes, étaient la risée de tous. Turk haïssait Albert avec une passion brûlante et inaltérable. Albert possédait tout et ne laissait que des miettes aux anciens membres de la bande des Humains.
Lance n'était pas décidé à laisser Turk tranquille. Ses beaux yeux brillaient d'excitation.
— Tu ne comprends pas, mec ? Si on s'occupe d'Albert maintenant, tout le monde croira que c'est Drake qui a fait le coup.
— Quand on a mis l'incendie sur le dos de Caine, personne ne nous a crus.
— Là, c'est différent. Ça te plaît de vivre comme ça ?
Lance jeta un regard dédaigneux autour de lui et pointa du doigt la marmite en cuivre qui leur servait de pot de chambre.
— Ça te plaît de manger les pires saletés, de faire le pire boulot qui existe et de vivre dans ce trou à rats ?
— Oui, j'adore, répliqua Turk avec colère. J'adore être le plus gros loser de la ville.
— Alors écoute-moi, déclara Lance en posant les mains sur ses épaules. (Turk se dégagea d'un geste brusque.) Personne ne peut arrêter Drake et tout le monde est mort de trouille. Soit on trouve un moyen de faire équipe avec lui, soit on attend que la panique s'installe, et là, on agit.
Turk ne rejeta pas tout de suite l'idée de Lance. Peut-être qu'il avait raison. Tout le monde savait qu'Albert possédait des tonnes d'or et de bertos, ainsi que de grosses réserves de nourriture, y compris des conserves datant d'avant la Zone.
— Je ne sais pas, dit-il. La bande des Humains est censée représenter les normaux. On défend les humains contre les mutants, pas vrai ? On n'est pas un gang.
Lance partit d'un rire moqueur.

— Parfois, tu piges vraiment rien. Tu ne vois même pas ce qui se passe.

Il se percha sur le bras du canapé et toisa Turk.

— Ce n'est pas qu'une histoire de mutants. Tu as peut-être de grandes idées, mais t'es à côté de la plaque. Tu n'as même pas remarqué que les membres du conseil sont soit noirs soit mexicains. Ce qui se passe, c'est que toutes les minorités sont de mèche avec les mutants.

Les rouages du cerveau de Turk se mirent lentement en branle et gagnèrent bientôt de la vitesse.

— Jamal est de notre côté et il est noir.

— Et alors ? Jamal n'est qu'un pion. Il nous fait entrer chez Albert. Tu fais ce qu'il faut faire. Moi, tout ce que je sais, c'est que nous deux, on n'est ni noirs ni lesbiennes ni mexicains. Et pourtant, c'est nous qui creusons les toilettes. Pourquoi ?

Turk connaissait la réponse : parce qu'ils n'avaient pas réussi à s'emparer du pouvoir. Et cependant, il n'avait jamais envisagé le problème sous cet angle.

— Astrid est normale et elle est blanche, protesta-t-il sans conviction. Pareil pour Sam.

— Sam est un mutant et je le soupçonne même d'être juif, déclara Lance, les yeux étincelants.

Tandis qu'il parlait, il souriait en découvrant ses dents blanches, ce qui le rendait presque laid.

— Quant à Astrid, elle ne fait même plus partie du conseil.

Turk était près de se laisser convaincre. Les idées nouvelles de Lance s'insinuaient dans les recoins sombres de son cerveau brumeux.

— Drake est blanc. Orc aussi, malgré tout. Mais ce sont des mutants… Enfin, pas tout à fait. Ils ne sont pas devenus des dégénérés du jour au lendemain, ils ont eu des accidents qui ont fait d'eux ce qu'ils sont aujourd'hui.

— Exactement, fit Lance.

« Oui », songea Turk. L'idée de Lance n'était pas si mauvaise. Elle était même excellente. En se débarrassant d'Albert, ils sèmeraient beaucoup plus de pagaille qu'en incendiant des maisons. Albert était le véritable chef de la ville. C'était lui qui possédait l'argent et la nourriture, donc il était encore plus important que Sam.

Lisa entra avec quelques choux qu'elle avait ramassés dans les champs et un gros rat qu'elle avait acheté. Turk saliva : le dîner s'était fait attendre.

— Mangeons, dit-il. Ensuite on réfléchira à un plan.

# 14

**37 HEURES 48 MINUTES**

EDILIO ATTENDIT que le soleil soit levé pour aller rendre visite à Roscoe. Tout se passa très calmement. Roscoe n'était pas du genre à faire des histoires.

— Il faut juste qu'on t'emmène dans un endroit sûr, expliqua Edilio.

— Pour éviter que je le transmette à quelqu'un d'autre, renchérit Roscoe.

— Exactement. Le temps qu'on trouve un moyen de te guérir.

— J'aimerais dire au revoir à Sinder, dit Roscoe à mi-voix.

D'un signe de tête, il signifia à Edilio qu'elle était dans la maison.

— Bien sûr. Mais ne la laisse pas te toucher, d'accord ? On ne sait jamais.

Roscoe s'efforça de refouler ses larmes, les lèvres tremblantes. Edilio l'escorta jusqu'à l'hôtel de ville, où l'attendait un bureau inutilisé qui contenait un lit d'appoint. Edilio avait veillé à ce qu'il ait de la lecture et un pot pour faire ses besoins. Un broc d'eau était posé sur l'étagère près de la fenêtre, à côté d'un chou et d'un lapin rôti. Le lapin était un mets de choix. Roscoe remercia Edilio de sa gentillesse. Après avoir fermé la porte, Edilio tourna la clé dans la serrure.

Les pêcheurs de Quinn étaient contents de leur journée. Ils rapportaient une quantité convenable de poissons, de calmars et de poulpes ; les chauves-souris bleues, ils les distribuaient aux vers qui infestaient les champs pour assurer la sécurité des ramasseurs de fruits et de légumes.

La récompense de cette matinée de travail, c'était un requin d'un mètre cinquante de long. La bête était si grosse que Quinn manquait de place sur son canot. Il devait ramer assis sur la queue du requin, ce qui lui vaudrait un bon mal de dos plus tard. Mais personne à bord ne se plaignait. Un requin était une double aubaine : non seulement sa chair était délicieuse, mais une prise de cette taille compensait les réserves limitées de poisson.

— Voilà ce qu'on devrait faire, disait Cigare en tirant sur sa rame. On devrait vendre ses dents au marché. Vous les avez comptées ? J'en connais qui seraient prêts à donner un berto pour s'en faire un collier.

— Ou pour se fabriquer une arme terrible en les collant sur un bâton, suggéra Élise.

— À votre avis, combien il pèse ? demanda Ben.

— Oh, rien du tout, répondit Quinn.

Cela lui valut quelques rires. Il avait fallu huit enfants pour hisser le requin à bord du canot de Quinn, et ils avaient bien failli chavirer.

— Plus que Cigare, en tout cas, observa Ben.

Cigare souleva son tee-shirt en loques pour exhiber son ventre creux.

— Qu'est-ce qui ne pèse pas plus lourd que moi, ces derniers temps ? Quand on sortira d'ici, j'écrirai un livre de régime. Le régime de la Zone. D'abord, tu engloutis toute la junk food que tu peux avaler. Ensuite tu t'affames. Puis tu te nourris exclusivement d'artichauts. Tu t'affames un peu plus. Tu bouffes le hamster de quelqu'un. Et pour finir, tu ne manges plus que du poisson.

— Tu as oublié le passage où il faut faire cuire des fourmis, intervint Elise.

— Des fourmis ? Moi j'ai mangé des scarabées, annonça Ben fièrement.

Et, sans cesser de ramer, chacun se vanta des choses exécrables qu'il avait mangées. Soudain, Quinn remarqua un phénomène qu'il n'avait pas observé depuis longtemps.

— Arrêtez-vous, lança-t-il.

— Oh, le capitaine Achab[ii] est fatigué de ramer ?
— Tu as de bons yeux, Elise, regarde de ce côté.
Quinn pointa du doigt la paroi, à un demi-mille de distance.
— Quoi ? Elle est toujours là.
— Pas la paroi, l'eau. Regardez l'eau.
La main en visière, les quatre rameurs scrutèrent la direction indiquée par Quinn.
— Dites, fit-il au bout d'un moment, vous n'avez pas l'impression qu'une brise souffle sur la mer ? Ça clapote un peu de ce côté-là.
— Ah oui, lança Cigare. C'est bizarre, hein ?
Quinn hocha la tête d'un air pensif. C'était nouveau, cette brise. Et très étrange. Il en parlerait à Albert, une fois rentré en ville.
— Bon, la pause est terminée. On reprend les rames. Les autres bateaux les rattrapaient. Quinn vit chacun des équipages s'arrêter à son tour pour observer le phénomène.
— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda Ben.
Quinn haussa les épaules.
— C'est au-delà de mes compétences, comme dirait mon père. Je laisse Albert et Astrid élucider ce mystère. Moi, je pêche, c'est tout.
— Tu ne rames pas beaucoup, par contre, le taquina Élise.
Quinn rit, se réinstalla convenablement et reprit sa rame. À l'exemple de tous les gens de sa flotte, son dos était très musclé.
Il se sentait le cœur joyeux. Cette vie-là lui plaisait. Le soleil, l'eau de mer, l'odeur du poisson, le travail exténuant. Tout cela le rendait heureux. Il s'acquittait d'une tâche à la fois simple et essentielle.
Il songea à la brise qui soufflait sur l'eau. Une bonne brise, ça n'avait rien d'un mauvais présage. Et pourtant, il avait le pressentiment que ce serait une nouvelle source de problèmes.

Dahra Baidoo avait sept nouveaux cas de grippe, ce qui montait le nombre total des malades à treize. Les quintes de toux résonnaient entre les murs de l'hôpital.
Si personne n'était mort au cours de la nuit, l'état des malades ne s'était guère amélioré. Le pouvoir de Lana était inutile contre ce mal, par conséquent le rôle de Dahra ne se limitait plus à veiller au confort des enfants en attendant l'arrivée de la Guérisseuse : elle devait désormais essayer de comprendre les mécanismes du virus.
Elle prenait la température de ses malades et tenait à jour des tableaux approximatifs censés montrer la progression de la maladie. Elle s'efforçait de ne pas penser à l'histoire de Jennifer. Celle-ci maintenait sa version des faits : elle avait vu de ses propres yeux l'autre Jennifer tousser jusqu'à en mourir.
Dahra essayait aussi de ne pas penser à la possible mutation d'un virus résistant au pouvoir de Lana.
En ce moment, son cas le plus critique était un dénommé Pookie. Elle examina le thermomètre sans y croire. 40,6 °C. Elle n'avait jamais été témoin d'une fièvre aussi forte.
Pookie tremblait comme s'il était transi. Il n'était plus capable de répondre à ses questions. Il s'était mis à converser avec une personne invisible, expliquant qu'il ne voulait pas aller à l'école parce qu'il n'avait pas fini son exposé. Il toussait de plus en plus fort et de plus en plus violemment.
La grippe résistait aux médicaments qu'elle lui donnait. Sa température ne baissait pas. Qu'il développe ou non une toux fatale, il mourrait de sa fièvre si elle continuait à monter. Il fallait absolument la faire tomber.

Le manuel suggérait un bain glacé. Sans eau ni glace, les chances de sauver Pookie étaient donc nulles. De toute manière, si Albert ne les approvisionnait pas en eau très rapidement, les enfants mourraient de soif avant même de succomber à la fièvre ou à la toux.

Dahra prit une grande décision. Ellen l'assistait, ainsi qu'un des enfants nouvellement débarqués de l'île, Virtue. Dahra regrettait de ne pas avoir eu le temps de bavarder avec lui : ses parents venaient d'Afrique, tout comme les siens.

— Il faut faire baisser sa fièvre, annonça-t-elle. Virtue ? Tu prends le relais, d'accord ? On l'emmène à la plage.

Ellen et Dahra installèrent Pookie dans une brouette, et la petite procession insolite s'engagea dans San Pablo Avenue. Le plus difficile fut de progresser dans le sable, mais, au prix d'efforts considérables, elles atteignirent le rivage dentelé d'écume et déposèrent le malade au bord de l'eau. Dahra estimait qu'à défaut d'un bain glacé, l'eau de mer vivifiante ferait un peu baisser la température corporelle de Pookie.

— Espérons qu'il pourra marcher pour rentrer, lança Ellen.

Dahra se laissa choir sur le sable à côté d'elle.

— Tu es au courant pour Drake, j'imagine ? reprit Ellen.

— Tu parles de son évasion ? Oui. Ne t'inquiète pas, Sam va s'occuper de lui.

Ellen secoua la tête.

— Sam a quitté la ville. Albert l'a envoyé chercher de l'eau.

— Sam est parti ?

Dahra jeta un coup d'œil anxieux aux alentours. Il n'y avait aucune raison pour que Drake s'en prenne à elle. Néanmoins, Drake n'avait pas besoin d'une raison.

— Ça va s'arranger. Dekka et Brianna…

Pookie toussa, se plia en deux, s'étrangla avec de l'eau de mer, puis fut pris d'une quinte de toux si violente qu'il déchaîna l'eau autour de lui. Il se redressa en dodelinant de la tête telle une marionnette.

Alors qu'il toussait de nouveau, il tomba en arrière dans l'eau. Dahra courut le relever, mais il la devança et se remit péniblement sur ses pieds.

Le quatrième accès de toux évoqua une explosion. Pookie fut projeté dans les airs comme s'il avait été balayé par une voiture.

— Oh mon Dieu ! cria Dahra.

Il roula sur le sol, se redressa à quatre pattes et recommença à tousser si fort que le sable vola autour de lui. Quand il se calma, une chose rouge et molle gisait à l'endroit où s'était formé un petit cratère.

— Non, non, non, gémit Dahra en reculant.

Pookie toussa encore une fois, le corps plié en deux. Du sang jaillit de sa bouche et s'écoula de ses oreilles. Il posa sur Dahra un regard hébété et tomba, la tête la première dans le sable.

Un long silence suivit. Dahra osait à peine respirer. Au bout de plusieurs secondes qui lui parurent interminables, elle parvint à s'arracher à sa torpeur.

— Ellen, vite, entre dans l'eau ! Frotte-toi de la tête aux pieds !

Dahra suivit son propre conseil et plongea. Une fois remontée à la surface, elle cria :

— Éloigne-toi du corps de Pookie et reste au soleil le temps de sécher. Il paraît que la lumière naturelle tue le virus de la grippe sur la peau.

— Mon Dieu, fit Ellen, livide. Il a toussé des bouts de poumon.

— Fais ce que je te dis ! Le visage tourné vers le soleil. Il faut que j'y aille !

Affolée, Dahra traversa la plage, le cœur au bord des lèvres. Avisant Quinn et son équipe de pêcheurs qui ramaient laborieusement en direction de la marina, elle courut de toutes ses forces au-devant d'eux en agitant les bras pour attirer leur attention. Quinn et quelques autres l'aperçurent mais

ne comprirent pas la raison de ses cris. Elle transpirait à grosses gouttes quand elle atteignit le dock.

— Non ! Non ! N’approchez pas ! cria-t-elle à Quinn.

— Qu’est-ce qui… ?

— Pookie vient de mourir, expliqua-t-elle, hors d’haleine. C’est la grippe. Enfin, peut-être. Mais, par pitié, n’approchez pas ! Ne quittez même pas vos bateaux !

— J’ai déjà eu la grippe, protesta Cigare.

— Pookie aussi. Écoutez, c’est très contagieux et bien pire que la précédente épidémie.

Quinn fit signe à ses équipages de ne pas accoster.

— Qu’est-ce qu’on doit faire, Dahra ? On ne va pas naviguer jusqu’à la fin des temps.

Dahra poussa un soupir.

— Laisse-moi réfléchir.

— Il faut que j’aille voir si ma…, lança l’un des pêcheurs.

— La ferme, je réfléchis ! rugit-elle.

Elle avait acquis un certain nombre de connaissances médicales depuis qu’elle s’était bêtement portée volontaire pour diriger leur hôpital de fortune. Mais cela ne faisait pas d’elle un médecin.

Néanmoins, elle se rappelait avoir lu des articles sur la grippe. Aucun virus ne se propageait plus vite. Aucun n’avait la même capacité d’adaptation et de mutation. Le geste de se laver les mains évitait la contagion, l’alcool tuait le virus, le soleil l’affaiblissait. Mais une fois qu’il s’était introduit dans le nez ou les poumons, il pouvait s’avérer fatal. Surtout s’il s’agissait d’une nouvelle souche.

— Restez dans vos bateaux, ordonna Dahra. Il va quand même falloir qu’on mange ; laissez votre cargaison sur le ponton. Je demanderai à Albert de dépêcher quelqu’un pour la récupérer. Mais ressortez en mer, longez la côte pendant quelque temps et campez à l’écart de la ville.

— Camper ? répéta Quinn.

— Oui !

— Tu es sérieuse ?

— Non, c’est ma façon de plaisanter, Quinn, aboya Dahra. Pookie vient littéralement de cracher ses poumons et de tomber raide mort dans le sable. Tu comprends ce que je te dis ? Ses poumons lui sont sortis par la bouche ! Ha ha ha, c’est drôle, non ?

Quinn recula d’un pas.

Dahra attendit qu’il prenne sa décision. Elle n’était pas habilitée à donner des ordres. Pourtant, elle seule savait ce qu’il en était vraiment de la situation.

— D’accord, dit-il enfin. Je connais un endroit sur la côte un peu plus au nord. Demande à Albert d’envoyer quelqu’un chercher le poisson immédiatement. On a fait une belle prise. Un requin.

— Ouais, ouais.

Dahra avait déjà l’esprit ailleurs. Le virus était l’ennemi à abattre : dans cette bataille, c’était elle le général. Mais elle n’avait que deux pensées claires en tête : premièrement, Jennifer B. avait dit la vérité. Deuxièmement, comment elle-même, Dahra, pouvait-elle espérer échapper à la maladie ?

# 15

**37 HEURES 15 MINUTES**

— TOUT PRÈS, annonça Chef.
— Où ? demanda Sam d'un ton las.
La nuit avait été longue, suivie d'une matinée harassante.
Ils avaient franchi les collines et amorçaient la longue descente vers la route du lac Évian. Il aurait été plus facile de suivre cette route ; ils avaient fait un gros détour, mais Sam n'avait pas eu d'autre choix que de passer voir Hunter au préalable. Et de mettre fin à ses souffrances.
Maintenant, s'il en avait le pouvoir, il devait trouver le repaire des serpents et les forcer à sortir.
Une fois de plus, il vit les regards sombres et dubitatifs des juges qui le convoqueraient un jour pour peser le moindre de ses actes. Il entendait d'ici leurs questions. « Quel droit aviez-vous de prendre la vie de Hunter, monsieur Temple ? Oui, nous sommes bien conscients qu'il ne souhaitait pas être dévoré vivant, mais quand bien même, monsieur Temple, ne savez-vous pas que chaque vie est sacrée ? »
La route s'étendait en contrebas, cachée par un affleurement rocheux. Il l'avait empruntée quelques fois, à l'époque des premières restrictions d'eau. Il la connaissait suffisamment pour visualiser l'endroit en question.
— Il y a eu un éboulement dans ce coin-là. Une grotte peu profonde s'est formée, je ne crois pas qu'on puisse s'aventurer très loin à l'intérieur.
— Les serpents qui volent sont ici, dit Chef. Maintenant, tue-moi, Mains de Feu.
— Comment je peux être sûr que tu n'as pas menti ?
— Pourquoi mentir ? grogna le coyote.
— Parce que tu es une sale bestiole assoiffée de sang qui obéit à l'Ombre, répliqua Sam.
Il était trop fatigué pour user de diplomatie.
— L'Ombre est morte, protesta Jack.
— Non, fit Chef.
— Non, répéta Sam en posant sur Jack un regard lourd de sens.
Pour la première fois, il obtenait la confirmation que le gaïaphage était bel et bien vivant. Si toutefois cet adjectif s'appliquait à cette créature.
Une nouvelle paire de mandibules émergea du flanc de Chef. Le coyote lui donna un coup de dents, et du liquide noir s'écoula de la tête du parasite.
— C'est son œuvre ? demanda Sam. Ces choses, ce sont des créatures de l'Ombre ?
— Chef ne sait pas.
Sam hocha la tête.
— Comment il faut s'y prendre pour tuer le gaïaphage ?
— Chef ne sait pas.
Sam soupira.
— Ouais, eh ben on est deux.
Il vit que les parasites se tortillaient sous la peau du coyote. Son corps évoquait un sac rempli de vers.
— Tu es prêt ?
— Moi Chef, répondit le coyote.
Il renversa la tête en arrière et hurla vers le ciel. Sam tendit les bras au moment où sa peau se

craquelait. Le rayon meurtrier pulvérisa ses chairs. Le coyote mourut instantanément en répandant une odeur nauséabonde de poil grillé.

Les insectes, ou quelles que soient ces créatures, rampèrent hors des flammes, intacts. Sam s'était servi de son pouvoir pour brûler le béton, la roche et le métal. Comment ces créatures pouvaient-elles survivre ? À croire qu'elles détenaient un pouvoir magique capable de les protéger de sa lumière destructrice. Se pouvait-il qu'elles soient immunisées contre ses rayons ?

— Jack, va chercher un gros rocher.

Dekka dut administrer une claque derrière la tête de Jack pour l'arracher à sa torpeur. Il s'avança vers un rocher de la taille d'une petite voiture, à moitié enseveli dans la terre. Grognant sous l'effort, il le souleva avec un coup de pouce de Dekka qui suspendit brièvement la gravité. Puis il le brandit au-dessus de sa tête et l'abattit de toutes ses forces sur deux insectes qui se tortillaient pour s'échapper. Le rocher heurta le sol avec tant de force qu'il le fit trembler.

— Maintenant, soulève-le, ordonna Sam.

Jack fit rouler l'énorme projectile sans la moindre difficulté, révélant deux insectes écrabouillés. Leur carapace réfléchissait légèrement la lumière, pareille à la surface d'un miroir fumé. Ils avaient de petites ailes plaquées contre le corps. Leurs mandibules incurvées, coupantes comme des rasoirs, étaient intactes. Elles étincelaient encore tels de minuscules poignards.

— Pareil que pour les cafards, observa Sam. Ces bestioles sont tenaces. Mais ce n'est pas impossible de s'en débarrasser.

Dekka tendit le bras.

— Il y en a deux autres ici, marmonna-t-elle.

Elle suspendit la gravité et les deux créatures s'élevèrent en agitant les pattes.

— À toi de jouer, Jack, dit Sam.

Au moment où Dekka rétablissait la gravité, le rocher s'abattit de nouveau et vint à bout des deux insectes.

Mais d'autres volaient déjà dans leur direction au ras du sol. Ragaillardis par la découverte que ces créatures malfaisantes n'étaient pas indestructibles, Sam, Dekka et Jack coururent au-devant de la demi-douzaine de monstres qui se précipitaient vers eux en frôlant la roche et les broussailles.

Jack ramassa un rocher plus petit que le précédent et le jeta d'une main. Il faucha un insecte mais rata les autres.

Dekka leva les bras ; un magma de terre et de gravier s'éleva dans l'air et emporta un insecte avec lui. Jack essaya de soulever un autre rocher. En vain. Il était trop lourd, même pour lui. Il gratta la terre de ses doigts et parvint à dégager une pierre de la taille d'un crâne, qu'il jeta de toutes ses forces. Elle manqua de peu un insecte flottant.

— Les autres s'échappent ! rugit Sam.

— C'est quoi, ce bruit ? cria Dekka en leur signifiant de se taire.

Tous trois se figèrent et tendirent l'oreille. Un bruit pareil au grondement d'un torrent de montagne sur des cailloux résonna dans le lointain. Non, en réalité, il s'agissait d'un battement d'ailes.

— Les serpents !

Un essaim de créatures volantes déferla d'une cavité dans la roche, telle une armée de chauves-souris émergeant d'une grotte à la tombée de la nuit. On aurait dit de petits dragons, dont la plupart mesuraient quelques centimètres. Certains, en revanche, étaient longs comme le bras. Les reptiles avaient des ailes membraneuses et fouettaient l'air de leur queue pour se maintenir maladroitement dans les airs.

Sam poussa un juron et déchaîna ses pouvoirs. Trop tard, cependant, pour les surprendre. Un faux pas qui pouvait s'avérer fatal.

Deux rayons lumineux fendirent le nuage de serpents. Quelques-uns s'enflammèrent et tombèrent en flèche. Mais c'était loin de suffire, et les créatures ne semblaient pas disposées à battre en retraite.

Dekka suspendit la gravité sous l'avant de l'essaim, ce qui eut pour effet de désorienter les serpents, lesquels se mirent à décrire des cercles affolés en projetant un liquide vert sombre.

Sam se rappela que Hunter lui avait confié avoir été en contact avec ce même liquide vert.

— Il ne faut pas que ce truc vous touche ! cria-t-il. Fuyez !

La colline était trop raide pour envisager de remonter. Submergés par la panique, ils coururent à toutes jambes dans le sens inverse en butant sur les pierres, oublieux des bleus et autres égratignures. Par chance, l'essaim fut lent il réagir, mais finit par se lancer à leur poursuite.

Sam fut le premier à atteindre la route. Il trébucha, parvint à se rattraper in extremis et fit volte-face. D'autres serpents émergeaient encore de la cavité au-dessus de sa tête. D'un geste affolé, il les prit pour cible.

Sur le flanc de la colline, les broussailles s'enflammèrent instantanément. La roche se craquela sous la chaleur. Il promena son rayon destructeur sur l'entrée de la caverne dont l'intérieur s'éclaira comme les parois d'une monstrueuse bouche vert glauque.

À présent, l'essaim semblait hésitant et perdu. Il tourbillonnait dans le vide en déversant des gouttelettes verdâtres pareilles à une pluie d'acide. Mais, pour l'instant du moins, Sam et les autres étaient hors de portée. Pensant qu'il avait détruit la grotte, Sam dirigea ses rayons vers le ciel. Il comprit bientôt qu'il avait commis une erreur. En s'en prenant à leur nid, il avait réussi à dérouter les serpents, mais en attaquant directement l'essaim, il leur fournissait une cible.

Il visa de nouveau la paroi rocheuse dans l'espoir de les distraire. Trop tard : l'essaim venait droit sur lui.

— Courez ! Courez !

Dekka recula tout en suspendant la gravité derrière elle. Un nuage de terre et de gravier s'éleva en direction de l'essaim, ce qui eut pour effet de le ralentir. Puis elle se détourna et courut de toutes ses forces pour rejoindre Sam et Jack.

L'essaim sembla renoncer à les suivre. Toutefois, quelques serpents, plus persévérants que les autres, se lancèrent à leur poursuite.

Dekka tomba. Sam s'en aperçut et revint sur ses pas pour lui venir en aide, mais les serpents le devancèrent. Dekka roula sur le côté et leva les yeux au moment où l'un d'eux libérait son fluide. Une goutte de liquide vert s'écrasa sur son épaule nue. Une autre tomba sur son jean.

Sam fit feu. Les serpents qui fondaient sur eux s'enflammèrent. Dekka se releva d'un bond.

— Il m'a eue, il m'a eue !

— Enlève ton jean, ordonna Sam.

Elle obéit. Jack prit son vêtement pour en examiner le tissu.

— Ça n'est pas passé à travers.

— Mon épaule, gémit Dekka. Il m'a eue. Il m'a eue. Oh, mon Dieu…

— Tends le bras, Dekka, dit Sam. Ça va faire mal.

— Fais-le. Fais-le !

Sam fit jaillir de sa main un mince rayon lumineux. Avec mille précautions, il le rapprocha de la substance sombre qui maculait l'épaule de Dekka. Elle serra les dents, et poussa un cri de douleur quand le rayon de lumière brûla sa chair.

— N'arrête pas, n'arrête pas ! rugit-elle.

Sam ne l'écouta pas. Voyant qu'elle était à deux doigts de tourner de l'œil, il s'avança précipitamment pour la rattraper.

— Donne-moi ton bras.

La brûlure, profonde d'un centimètre, était deux fois plus large. La chair, cautérisée, ne comportait

aucune trace de sang.

— C'est bon, dit-il.

— Tu n'en es pas sûr, répliqua-t-elle entre ses dents.

— C'est bon, je te dis. Ça ne s'est pas propagé. J'ai tout brûlé.

Dekka saisit Sam par le col de son tee-shirt.

— Ne laisse pas ça m'arriver, Sam.

— Ça n'arrivera pas, Dekka.

— Écoute-moi bien. Ne laisse pas ça m'arriver, compris ? Si c'est le cas, tu t'occupes de moi. Comme pour Hunter.

— Dekka…

— Jure-le, Sam. Jure-le sur ta tête ou sur ce en quoi tu crois, mais jure-le-moi, Sam.

Sam desserra doucement les doigts de Dekka.

— Je te le jure.

— Ne sortez de chez vous qu'en cas d'extrême urgence, cria Edilio dans le mégaphone.

Il gaspillait les précieuses piles contre l'avis d'Albert. Mais il se fichait bien de ce qu'Albert pensait.

Sans cesser de crier dans son mégaphone, il descendit San Pablo Avenue.

— Il y a une épidémie de grippe en ville et c'est dangereux. Restez à l'intérieur sauf urgence ! Les corvées sont annulées pour la journée. Le marché est fermé.

La grippe. Il ne manquait plus que ça. Une grippe qui vous faisait cracher vos poumons. Edilio avait du mal à y croire tandis qu'il marchait dans la rue en répétant son avertissement dans le mégaphone.

Une épidémie. L'hôpital était plein. Tout au long de la matinée, des enfants brûlants de fièvre et secoués par des quintes de toux étaient arrivés, épuisés. Le mal se propageait à toute vitesse, et Lana n'était d'aucun secours.

Ils n'avaient aucun moyen de prédire le nombre de décès que causerait cette infection. Tous les enfants qui l'avaient contractée allaient peut-être mourir. Voire tous les enfants, point barre.

— Il faut imposer une quarantaine, avait dit Dahra en frappant sa paume de son poing. Il faut tout fermer.

— Les enfants n'ont presque plus de nourriture et d'eau chez eux, avait protesté Edilio.

— Tu crois que je ne le sais pas ? s'était-elle écriée d'une voix stridente où perçait la panique. Si on n'arrête pas l'épidémie, plus personne n'aura soif, on sera tous morts comme Pookie. Comme Jennifer.

Les enfants passaient la tête par la fenêtre ou sortaient dans la rue. Ce qui était exactement le contraire de ce qu'il recherchait.

— J'ai déjà eu la grippe, lui disaient-ils.

— Oui, eh bien, personne n'est immunisé, leur répondait-il.

— Comment je vais manger ?

— Tu auras faim pendant vingt-quatre heures. Il faut nous laisser le temps de régler le problème.

— Est-ce que c'est ce truc avec des insectes qui te sortent du corps ?

Comment la nouvelle avait-elle pu se répandre aussi vite ? Tout le monde savait que Roscoe était enfermé entre quatre murs. Pas de téléphones, pas de textos ni d'e-mails, bien sûr, et pourtant les enfants apprenaient les nouvelles presque instantanément.

Edilio ne leur disait pas toute la vérité.

— Non, non, c'est juste la grippe avec de la fièvre et de la toux. Un garçon en est déjà mort, alors faites ce que je vous demande, OK ?

En réalité, trois malades avaient succombé à l'épidémie, Pookie, une certaine Melissa et Jennifer H. Il y en avait peut-être d'autres ; il était impossible de savoir ce qui se passait dans chaque maison de cette ville fantôme. Mais Edilio ne voyait pas l'utilité de semer la panique parmi les rangs. Une mort devait suffire à les inquiéter. Trois morts, en plus des insectes, auraient suffi à susciter l'affolement.

Edilio n'était pas certain que la quarantaine s'avérerait efficace. Il ferait appel à ses gars pour la faire respecter : les shérifs seraient autorisés à rester dans la rue. Mais qu'étaient-ils censés faire si les enfants décidaient d'ignorer les ordres ? Leur tirer dessus pour leur sauver la vie ?

Il ne pouvait pas non plus leur conseiller de se laver les mains : plus personne n'avait d'eau. Quant aux solutions désinfectantes, ils n'en avaient pas assez en réserve. Le peu qui leur restait, ils le gardaient pour l'hôpital.

Il n'y avait donc rien d'autre à faire que d'exiger des enfants qu'ils restent chez eux. Il était probablement trop tard. Trois morts déjà.

Edilio pensa à Roscoe enfermé dans sa prison. Les insectes le dévoraient-ils déjà de l'intérieur ? Il pensa à Brianna : Lana l'avait soignée grâce à ses pouvoirs, mais elle était encore bouleversée. Et morte de peur. Il pensa à la créature monstrueuse issue de la fusion de Drake et de Brittney. Il pensa à Orc. Personne ne l'avait revu. Beaucoup de monde l'avait entendu, en revanche, et quelques voitures vandalisées attestaient de son passage. Il pensa à Howard qui errait dans les rues à sa recherche. Il avait refusé de s'arrêter, même quand Edilio lui avait ordonné de se barricader chez lui.

Enfin, il pensa aux deux personnes qui avaient occupé sa fonction avant lui : Sam et Astrid. Tous deux avaient cédé au désespoir après s'être vraiment efforcés de souder une bande de gosses face à une succession ininterrompue de désastres. Tous deux étaient maintenant bien contents qu'Edilio s'en charge à leur place.

— Tu m'étonnes, marmonna-t-il. Ne sortez de chez vous qu'en cas d'extrême urgence ! cria-t-il de nouveau dans le mégaphone.

Et pour la énième fois, il regretta de n'être pas resté le second loyal de Sam.

# 16

**33 HEURES 40 MINUTES**

ORC FUT RÉVEILLÉ par un rayon de soleil aveuglant qui brillait pile au-dessus de sa tête.

Il lui fallut quelques instants pour comprendre où il était. Il y avait des pupitres dans la pièce, du genre de ceux qu'ils avaient à l'école. Il gisait sur un lino froid imitant un carrelage, et les tables étaient renversées autour de lui, comme si quelqu'un les avait lancées dans un accès de rage.

Sur le tableau, il y avait quelque chose d'écrit, mais Orc y voyait trouble et n'arrivait pas à déchiffrer les lettres. En outre, et c'était là le plus déroutant, le plafond avait été éventré et une partie du mur s'était écroulée, laissant entrer la lumière du soleil.

Orc baissa les yeux. Il tenait un morceau de mur dans sa main droite. C'était lui qui s'en était pris aux tables et aux cloisons.

Les souvenirs lui revinrent par flashes de couleurs blafardes et de mouvements saccadés. Il vit, comme s'il avait quitté son corps, un monstre complètement ivre pénétrer comme un ouragan dans la pièce, saccager son contenu puis donner des coups de poing dans les murs.

Orc poussa un grognement. Il avait l'impression qu'on lui assenait des coups de marteau sur la tête, qu'un feu brûlait dans son estomac, et il mourait de soif.

D'autres souvenirs l'assaillirent. Drake. Il avait permis à ce malade de s'échapper. Howard serait… À vrai dire, Howard ne dirait pas grand-chose. Il n'était pas assez bête pour se retourner contre Orc. Mais Sam et Astrid ?

Une angoisse soudaine s'abattit sur Orc. Astrid. Drake s'en prendrait à elle ; il la détestait. Il fallait agir… Essayer de retrouver Drake. Ou de protéger Astrid. Elle avait toujours été gentille avec lui. Même à l'école, elle le traitait avec bonté. Et elle ne le regardait jamais comme un monstre.

Tout à coup, Orc reconnut la pièce. C'était la salle des heures de colle. Astrid y venait parfois pour lui donner des cours particuliers. À vrai dire, Orc avait toujours préféré rester en retenue plutôt que de rentrer chez lui.

Il ferma les yeux. Il lui fallait une bouteille. Trop d'images et d'émotions affluaient en lui. Une odeur immonde lui chatouilla les narines ; il en comprit la cause sur-le-champ.

Il se mit à genoux en étouffant un sanglot. Son bas de jogging taché empestait. Il serait obligé d'aller à la plage pour le rincer et, une fois de plus, on le regarderait comme un monstre dépravé, répugnant, alcoolique. Il était bel et bien ce monstre-là. Il l'avait toujours été.

Un dernier souvenir affleura dans son cerveau. L'image d'un garçon malade et d'un panneau de stop. « Oh non… Non. »

Orc sortit de la pièce en titubant, les joues inondées de larmes. Il se haïssait à un point tel que personne ne pouvait le détester autant que lui.

Drake reprit conscience et, dans un premier temps, lui aussi se demanda où il était. Ses mains étaient ligotées derrière son dos ; le fil comprimait la chair pulpeuse de son fouet.

— Détache-moi, dit-il avec colère à Jamal qui somnolait, adossé à un palmier, son fusil niché contre sa poitrine comme une peluche.

Jamal avait l'air d'avoir six ans quand il dormait.

Drake vit qu'une corde nouée autour de sa propre cheville le reliait à la cheville de Jamal. Il tira dessus d'un coup sec et Jamal s'éveilla en sursaut.

— Détache-moi.

Jamal rampa jusqu'à lui et se débattit avec les nœuds pour le libérer.
— Où on est ? demanda Drake.
— Près de l'autoroute. Tu sais, juste après la supérette…
— Qu'est-ce qu'on fait ici ?
— Il fallait que j'éloigne Brittney de la ville. J'ai à peine eu le temps de te faire sortir de l'église avant l'arrivée d'Edilio.
Drake se rappela son face-à-face avec Brianna. Ce souvenir lui arracha un sourire féroce.
— Tu as réussi à achever cette sale petite sorcière ?
Jamal haussa les épaules.
— Je lui ai tiré dessus.
— Mais tu lui as réglé son compte ?
— Non, je ne crois pas.
Drake le dévisagea avec sévérité.
— Je t'avais pourtant dit de t'en occuper.
— Ah bon ?
Jamal se lécha les lèvres.
— Tu as dit quelque chose mais, juste à ce moment-là, tu t'es transformé. J'ai dû mal comprendre.
Drake savait qu'il mentait. Il lui avait désobéi. Cependant voulait-il vraiment d'un Jamal assez insensible pour tirer à bout portant sur une personne blessée ? Non, il lui fallait quelqu'un d'un peu faible. Et pourtant…
Son fouet s'abattit sur le dos de Jamal, qui poussa un cri et recula.
— Ne me désobéis plus jamais, dit Drake.
Il s'efforça de sourire amicalement.
— Je ne t'ai pas fouetté trop fort, j'espère ? C'était juste pour me rappeler à ton bon souvenir.
— Ça brûle !
— Allons, sois un homme, Jamal ! Et va me chercher de l'eau, j'ai soif.
— Je n'en ai pas.
— Eh bien, trouves-en.
— Où ça ?
Drake se leva d'un bond et regarda autour de lui. Ils se trouvaient à proximité de l'intersection entre la route de Coates et l'autoroute. Il réfléchit à ce qui avait pu rester dans son ancienne école. Il devait bien y avoir de l'eau quelque part.
À moins qu'il ne décide de retourner en ville. Évidemment, ils étaient prêts à le recevoir, maintenant. Le temps d'arriver là-bas, Porcinette aurait sans doute pris sa place.
Drake se sentit profondément frustré. Si ça n'avait tenu qu'à lui, il serait rentré en ville et se serait débarrassé de tous ceux qui se mettraient en travers de son chemin. Il n'était peut-être pas capable de tuer Orc, mais il pourrait tout au moins épuiser ce gros ivrogne demeuré. Quant à Brianna, il l'attendait de pied ferme.
En l'absence de Caine et de Sam, personne ne pouvait rivaliser avec lui. Cependant, avec l'assistance de quelques-uns des gars d'Edilio armés de fusils, Brianna parviendrait peut-être à mettre la main sur Jamal. Et s'ils détenaient Jamal, ils pourraient ensuite le capturer quand Brittney contrôlait son corps. On l'enfermerait de nouveau. Et cette fois, Sam finirait le boulot à son retour.
Il était tout fier d'avoir réussi à rassembler les parties de son corps après avoir été découpé en morceaux, mais il n'était pas sûr de pouvoir accomplir de nouveau cette prouesse si Sam décidait de le carboniser puis de jeter ses cendres dans l'océan. Cette idée le rendait très nerveux.
Il devait trouver un moyen de se débarrasser de Porcinette, sans quoi il resterait dépendant de Jamal. Mais par quel moyen ? C'était sans espoir. Pendant quelques instants, Drake s'abandonna au

désespoir. Il était piégé pour l'éternité.

Soudain, il entrevit une lueur d'espérance. Peut-être qu'il y avait quelqu'un qui pouvait lui venir en aide. Il sentait sa présence en lui. Il ne l'avait pas oublié.

— Lève-toi. On s'en va, dit-il.

— Où ça ?

— On va voir…

Il allait ajouter « un ami », mais ce n'était pas le terme exact. Il était bien plus qu'un ami.

— Mon maître, finit-il, un peu gêné par la connotation révérencieuse de ce mot.

Comme Jamal ne riait pas, il répéta avec plus d'assurance, cette fois :

— On va voir mon maître.

Sanjit n'eut aucun mal à se procurer des fleurs. La plupart avaient été mangées pendant la famine, mais dans les jardins en friche derrière les maisons abandonnées, on trouvait encore une petite rose ou un souci. Il ne connaissait pas le nom des fleurs qu'il avait ramassées ; certaines n'étaient sans doute que des mauvaises herbes.

Une fois qu'il en eut rassemblé une demi-douzaine, il passa voir Bowie, que Virtue était resté veiller. Le petit garçon allait mieux. C'était peut-être le signe d'un rétablissement complet… ou peut-être pas. Sanjit ne vendait jamais la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

Virtue regarda tour à tour Sanjit et ses fleurs d'un air interdit.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ça ?

Sanjit considéra le bouquet d'un air faussement étonné.

— Ce sont des fleurs, je crois.

— Je sais bien. Qu'est-ce que tu vas en faire ?

— Je compte les offrir à quelqu'un.

— C'est cette fille ?

— Oui, Choo. Elles sont pour elle.

— Tu devrais garder tes distances. Elle est dangereuse.

— Mais elle est sexy, tu ne trouves pas ?

Virtue lui jeta un regard effaré.

— Tu n'es pas au courant pour la quarantaine ? Où t'étais passé ? Personne n'a le droit de sortir.

— La quoi ?

— Quarantaine. C'est à cause de la grippe.

— Je l'ai déjà eue, répliqua Sanjit avec un geste dédaigneux.

— Écoute, s'ils imposent une quarantaine, c'est qu'il y a une bonne raison. Tu ne connais pas ces gens. À mon avis, ils sont presque tous dérangés. Tu ne sais pas de quoi ils seraient capables s'ils t'attrapaient dehors.

— Je reviens vite, dit Sanjit avec un clin d'œil espiègle. Sauf si j'ai vraiment de la chance.

— Ou si elle te tire dessus avec son énorme flingue.

— C'est une autre possibilité, concéda-t-il d'un ton jovial.

Il tapota la tête de Bowie, s'assura que les autres allaient bien, et sortit.

Les rues de Perdido Beach n'avaient jamais été très peuplées. On n'était ni à New York ni à Bangkok. Mais à présent, elles étaient particulièrement calmes. On n'y voyait pas âme qui vive.

Virtue avait peut-être dit la vérité au sujet de cette quarantaine, en fin de compte. Mais en pareille circonstance, qui était la personne la plus désignée avec qui passer du temps sinon Lana, la Guérisseuse ?

Il parvint au Clifftop sans avoir croisé personne. Il pénétra dans le hall. Il savait que Lana s'était

approprié la meilleure chambre de l'hôtel, située au dernier étage, une pièce dotée d'un balcon qui donnait sur la falaise, la plage et l'océan.

Il se retrouva dans un couloir jalonné de portes identiques. Quelques-unes étaient fermées, mais beaucoup avaient été enfoncées à coups de pied par des enfants affamés venus vider les minibars.

Il s'arrêta devant ce qui lui sembla être la bonne porte, rajusta ses vêtements et frappa. Aussitôt, les aboiements féroces de Pat résonnèrent à l'intérieur. Voyant le judas s'obscurcir, il sourit en agitant la main. Un juron lui parvint de l'autre côté de la porte. Puis :

— Ce n'est rien, Pat, c'est juste cet idiot.

La porte s'ouvrit sur Lana, une cigarette fichée au coin des lèvres, le pistolet à la main.

— Quoi ? fit-elle d'un ton hostile.

— Je t'ai apporté des fleurs, dit Sanjit en lui tendant son bouquet.

Lana considéra son offrande d'un air interdit.

— Tu te fous de moi ?

— J'aurais préféré t'apporter des sucreries mais je n'en ai pas trouvé.

— T'es demeuré ou quoi ? Il y a une quarantaine en ville. Personne n'est censé mettre le nez dehors.

Sanjit avait espéré récolter un sourire de gratitude, mais le visage de Lana restait fermé. En outre, son haleine sentait l'alcool. Pourtant, elle n'avait pas l'air ivre, sa voix n'était pas pâteuse, et ses yeux qui le fixaient avec intensité ne trahissaient que de l'incrédulité.

— Je peux entrer ? demanda Sanjit.

— Entrer ? répéta Lana. Ici ?

— Oui. Je peux entrer ?

Elle cligna des yeux.

— D'accord, fît-elle en levant brusquement les sourcils comme si elle-même s'étonnait que ce mot ait pu franchir ses lèvres.

Elle s'effaça pour laisser passer Sanjit.

La pièce qu'elle occupait avait jadis été une chambre d'hôtel anonyme et minimaliste. Elle l'était encore. Lana n'avait pas accroché de posters aux murs et ne faisait pas collection d'objets précieux. Il n'y avait pas de peluches sur son lit. La chambre était sale, bien entendu, mais pas plus que n'importe quelle autre chambre de Perdido Beach.

Une odeur de mégots, de whisky et de chien flottait dans l'air. Un gros fusil de chasse était appuyé contre une cloison. Pat semblait presque aussi agité que sa maîtresse. Ni Lana ni son chien n'avaient l'habitude de recevoir des visiteurs.

Un petit soleil de Sammy flottait dans le placard, de sorte qu'il suffisait d'ouvrir la porte pour avoir un peu de lumière et de la fermer pour plonger la pièce dans l'obscurité.

Sanjit se dirigea vers la baie vitrée.

— Jolie vue.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Apprendre à te connaître.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es intéressante.

— Mouais, fit Lana. Mais pas au sens où tu l'entends.

Sanjit s'assit sur une chaise de bureau. En déposant les fleurs sur la commode près du meuble télé, il remarqua une égratignure sur son doigt. Elle saignait un peu.

— Je te préviens, je ne vais pas te soigner, marmonna Lana.

— Parfait, dit-il.

— Parfait ? Pourquoi « parfait » ?

— Parce que si tu décides de tenir ma main, je ne veux pas que ce soit une corvée pour toi.

Lana ricana.

— C’est ça que tu veux ? Me tenir la main ?

— Eh bien, ça pourrait arriver. Si on en vient à s’apprécier.

— Ce n’est pas près d’arriver.

Sanjit sourit.

— Tu m’as l’air bien sûr de toi.

— Je me connais, et je t’ai cernée.

Lana soupira.

— D’accord, j’ai pigé. Tu es un de ces gars qui se sentent obligés d’aider les gens qui vont mal. Ou alors tu es attiré par les personnes dangereuses, déséquilibrées. Mais autant te prévenir : tu n’es pas Edward et je ne suis pas Bella.

— Je ne comprends pas, dit Sanjit.

— Si tu penses que tu vas réussir à briser la glace entre nous, tu te fourres le doigt dans l’œil. T’es un normal, je suis une mutante, ce n’est pas vraiment le point de départ idéal pour une histoire d’amour.

— Tu penses que je suis normal ?

— Ta mère et ton père sont des stars de cinéma.

— Ma mère était une prostituée, elle est morte très jeune d’une pneumonie après avoir déclaré une hépatite. Mon père était un client parmi tant d’autres.

Sanjit eut un sourire faussement désinvolte.

— Jusqu’à mon adoption, je devais voler ou mendier pour me nourrir.

Il laissa Lana s’imprégner de ses paroles.

— Oh, et tu vois ça ?

Il ouvrit la bouche et montra un trou béant là où auraient dû se trouver deux molaires.

— Je me suis fait passer à tabac par un mac qui voulait me vendre à un vieux type venu d’Allemagne.

Lana lui lança un regard noir qu’il soutint sans ciller. Enfin, elle répondit :

— D’accord, tu veux causer ? Alors on va causer, tu te rentreras tout ça dans la tête et puis tu t’en iras.

Elle alluma une autre cigarette, tira longuement dessus et observa Sanjit à travers l’écran de fumée.

— Je suis allée là-bas pour tuer le gaïaphage. J’ai chargé une camionnette de propane et je l’ai conduite jusqu’à l’entrée de la mine. Tout ce que j’avais à faire, c’était gratter une allumette. Les coyotes m’ont suivie. Je leur ai tiré dessus. J’aurais encore pu faire exploser la camionnette, mais je n’ai pas réussi. C’est cette histoire-là qui t’intéresse ?

— C’est cette histoire-là que tu veux me raconter ?

— Il était dans ma tête. Je n’ai pas pu le tuer. Alors, il m’a fait ramper jusqu’à lui, comme un ver. Je me suis donnée à lui. J’ai fait corps avec lui.

Sanjit acquiesça ; qu’aurait-il pu faire d’autre ?

— Il m’a forcée à tirer sur Edilio.

Elle mima le geste.

— Il a survécu.

— Sam et Caine ont réussi à déstabiliser le gaïaphage. J’ai pu m’échapper.

— Et tu as sauvé Edilio. Mais tu ne veux pas en parler, pas vrai ?

— Tu sais, ça n’a rien de formidable de sauver quelqu’un sur qui tu viens juste de tirer.

— Ce n’est pas toi qui as tiré sur lui, c’est ce monstre. Tu l’as soigné. Là, c’était toi.

Le regard de Lana se fit si perçant que Sanjit faillit détourner les yeux. Mais il tint bon. Elle cherchait son point faible. Ou alors elle s'attendait à ce qu'il manifeste du dégoût.

— Tu es allée là-bas toute seule pour le tuer, reprit-il.

— Mais j'ai échoué.

— Tu as essayé. Si tu étais un garçon, je te dirais que tu en as une sacrée paire.

Lana rit, se contint puis rit de nouveau.

— Je ne sais pas pourquoi je me marre, dit-elle d'un ton presque penaud et manifestement perplexe.

Sanjit sourit.

— Je ne sais vraiment pas, répéta-t-elle.

— Tu es sans doute un peu stressée, répliqua-t-il sèchement.

— Tu crois ?

Lana s'esclaffa de nouveau et Sanjit s'aperçut qu'il aimait beaucoup son rire. Il n'avait rien de stupide ni d'hystérique.

Il était, à l'image de cette fille étrange, sage et moqueur. Profond et envoûtant.

— C'est pour ça que tu es venu ? demanda-t-elle une fois qu'elle eut retrouvé son sérieux. Le rire est le meilleur des remèdes, c'est ça ? Tu viens faire la charité, guérir la Guérisseuse par le rire ?

Visiblement, elle avait retrouvé son cynisme.

— Je ne crois pas que j'aie envie de te guérir, dit Sanjit.

— Pourquoi ? fit-elle d'un ton cassant. Pas de salades, OK ? On ne fait pas plus paumée que moi. Je suis un monument à la gloire des paumés. Pourquoi tu ne veux pas me guérir ? Je suis un cas critique !

Sanjit haussa les épaules.

— Je ne sais pas.

— Tu crois que parce que je vais mal, je suis une proie facile, c'est ça ?

— Lana, tu te balades avec un pistolet long comme le bras et, à voir ta tête, je pense que tu es capable de t'en servir. Tu as un chien. Tu as essayé de tuer un monstre toute seule. Crois-moi, personne n'irait s'imaginer que tu es une proie facile.

Lana poussa un soupir exaspéré, mais Sanjit n'en fut pas dupe. Elle n'avait pas envie qu'il s'en aille.

— En te voyant, je me suis senti proche de toi, reprit-il. Ce n'est pas plus compliqué que ça. J'ai eu l'impression…

— L'impression ?

Il haussa les épaules.

— L'impression que toutes les étapes de ma vie, des ruelles de Bangkok aux yachts et à l'île privée en passant par mon atterrissage forcé en hélicoptère, n'étaient qu'un stratagème cosmique destiné à me faire croiser ton chemin.

— C'est ça, dit-elle d'un ton dédaigneux.

Il attendit.

— L'autre jour, tu m'as dit que j'étais la deuxième fille la plus courageuse que tu aies rencontrée. C'était qui, la première ?

Le sourire de Sanjit disparut. En une fraction de seconde, il se revit dans cette ruelle sale qui empestait le poisson pourri, le curry et l'urine.

— Tu sais, le maquereau qui m'a cassé les dents ? Il allait m'achever pour me faire comprendre que je lui appartenais. Il avait un couteau et j'étais déjà mal en point. Je ne pouvais plus bouger. Une fille est sortie de nulle part. Je ne l'avais jamais vue auparavant. Elle, euh…

Tout à coup, à sa stupéfaction, il s'aperçut que les mots lui manquaient. Lana attendit qu'il ait

retrouvé sa voix.

— Elle s’est approchée du type et elle lui a dit : « Ne lui fais plus de mal. »

— Et il t’a laissé partir ? Comme ça ?

— Tu parles. C’était une jolie fille d’à peine onze ou douze ans. Tu sais, un joli garçon, ça vaut déjà une belle somme aux yeux d’un mac. Mais une jolie fille, c’est un petit pactole.

— Il l’a emmenée ?

Sanjit hocha la tête.

— J’ai été immobilisé pendant près d’une semaine, si je me souviens bien. J’ai cru que j’allais y passer. J’étais à peine capable de ramper jusqu’au tas d’ordures voisin.

Bref, quand je me suis rétabli, je l’ai cherchée. Je ne l’ai jamais retrouvée.

Le silence retomba. Les deux adolescents restèrent assis l’un en face de l’autre à se jauger du regard pendant un long moment. Enfin, Lana prit la parole.

— Il faut que j’aille en ville. Apparemment, je ne suis pas capable de guérir cette grippe. Tu parles d’une guérisseuse ! Mais je peux au moins m’occuper des bras cassés, des brûlures et autres petits bobos.

— Bien sûr, dit Sanjit en se levant. Je te laisse y aller.

— Je n’ai pas dit que tu ne pouvais pas venir avec moi !

Elle avait pratiquement crié. Sanjit réprima à grand-peine un sourire.

— Quand tu seras prête.

# 17

**33 HEURES 14 MINUTES**

— DEKKA, RÉVEILLE-TOI.

Dekka ouvrit les yeux et cilla. Il faisait grand jour. Elle avait dormi longtemps.

Elle se leva d'un bond et tâta son corps. Son épaule brûlée la faisait atrocement souffrir. Son estomac grognait. Elle avait les mollets couverts d'égratignures et s'était meurtri le dos en glissant sur un rocher.

— J'ai mal partout, gémit-elle.

Sam la considéra d'un air soucieux.

— Mais c'est une bonne chose, non ? Hunter ne sentait plus rien du tout, pas vrai ?

Sam acquiesça.

— Oui, oui, c'est bien. Donc, je suppose qu'en te brûlant l'épaule j'ai accompli une bonne action ?

— Pour l'instant, je ne trouve pas ça drôle, Sam. Où est Jack ?

Sam montra le sommet de la colline. Ils avaient fait halte dans un endroit désert où la végétation était desséchée. La colline en question, haute d'à peine quelques dizaines de mètres, évoquait davantage un gros monticule de terre.

Perché à son sommet, Jack regardait en direction du nord-est, la main en visière pour se protéger du soleil.

— Qu'est-ce que tu vois ? lui cria Sam.

— Il y a un endroit tout brûlé par là-bas.

— Oui, c'est la cabane de l'ermite. Quoi d'autre ?

— Quelques collines pelées et de la pierre, répondit Jack.

Il entreprit de redescendre, mais glissa dans la terre meuble et atterrit sur les fesses. Il se releva, fit un bond de plusieurs mètres et retomba sur ses pieds juste à côté de Sam.

— Waouh ! fit celui-ci.

— Je ne me savais pas capable de ça, s'étonna Jack.

— Il doit y avoir d'autres moyens d'utiliser ta force.

— J'aimerais pouvoir m'en servir pour trouver de l'eau.

— Dekka, qu'est-ce que tu en penses ? On passe par les montagnes ou par la zone brûlée ?

— Je déteste l'escalade.

— La mine n'est pas très loin de la cabane.

— Oui, je me rappelle où elle est. On n'aura qu'à l'éviter.

La cabane de Jim l'Ermite – ou plus exactement les quelques bouts de bois calcinés qui en marquaient l'emplacement – n'était pas loin. Sam déplia sa carte et mesura les distances avec ses doigts.

— On doit être à une dizaine de kilomètres du lac. On boira une fois là-bas.

Les collines de San Katrina s'étendaient à leur gauche. Ce n'étaient que des amas de terre et de roche nue, dont certains semblaient avoir poussé comme des champignons. À leur droite s'élevait une montagne au pied de laquelle se trouvaient la ville fantôme et l'entrée de la mine.

Aucun d'eux n'évoqua cet endroit.

Au bout d'une heure de marche dans un décor désolé, ils s'arrêtèrent devant un haut grillage. De part et d'autre, le paysage était le même. À première vue, rien ne justifiait la présence d'une clôture. Un écriteau rouillé et couvert de poussière était suspendu aux mailles du grillage.

— « Zone interdite », lut Jack à voix haute.

— Oui, fit Sam. On s'apprête à enfreindre la loi.

— Qu'est-ce que j'aimerais qu'on vienne nous arrêter ! s'exclama Dekka d'un ton mélancolique.

— Jack ! Arrache la clôture.

— Tu es sûr ?

— L'enceinte est dans cette direction, dit Sam en montrant l'horizon. On va marcher jusque là-bas puis la longer jusqu'au lac. Et, comme dit Dekka : ce serait super s'ils venaient nous arrêter. Ils seraient obligés de nous donner à boire et à manger.

Sam ignorait ce qu'ils trouveraient à la base aérienne d'Evanston. Il ne savait pas trop quoi espérer. Peut-être une caserne remplie de soldats. Ç'aurait été une excellente nouvelle. À défaut, un grand réservoir d'eau aurait fait l'affaire.

En fin de compte, ils ne trouvèrent qu'une succession de bunkers souterrains, tous dotés de la même passerelle en béton menant à une porte en acier. Jack ouvrit la première d'un coup de pied. Sam éclaira l'intérieur, une vaste pièce basse de plafond entièrement vide.

— C'est peut-être là qu'ils entreposaient leurs bombes.

— En tout cas, il n'y a plus rien ici, observa Jack.

Ils forcèrent l'entrée de quatre autres bunkers avant d'admettre qu'ils ne découvriraient rien de ce côté-là.

En errant dans le champ de bunkers, ils tombèrent sur un camion avec les clés sur le contact. La batterie était morte mais, à l'avant, ils dénichèrent une bouteille d'eau minérale à moitié pleine. Ils s'installèrent à l'ombre du camion et se partagèrent l'eau.

— Eh bien, c'était décevant, déclara Sam.

— Tu aurais préféré trouver des bombes ? lança Dekka.

— Plutôt une réserve géante de ces repas tout prêts qu'on sert aux soldats. Comment ça s'appelle ?

— Des rations militaires, répondit Jack.

— Oui. Quelques rations. Voire un million de rations.

— Si au moins le camion pouvait nous emmener jusqu'au lac, grommela Dekka.

Ils se remirent en route. Le demi-litre d'eau semblait déjà un lointain souvenir. Bientôt, ils aperçurent la paroi opaque qui émergeait du sable et des broussailles devant eux.

— Bon, on prend à gauche, on trouve ce lac et on rentre en ville, annonça Sam.

Ils longèrent l'enceinte. Le terrain, de plus en plus accidenté, était creusé de ravines profondes pareilles à des lits de rivières asséchés, des craquelures dans le sol lisse du désert.

Devant eux, une construction basse miroitant comme un mirage rappela à Sam le genre de bâtiments « provisoires » qu'on trouvait parfois dans les écoles. Elle était percée de rares fenêtres dissimulées derrière d'antiques persiennes. Des climatiseurs émergeaient çà et là des murs.

Dans le parking, ils trouvèrent d'autres camions dotés de bâches en toile de camouflage ainsi que deux véhicules civils, tous proprement garés entre les lignes blanches.

Une haute antenne crevait le ciel. Au-delà du bâtiment se trouvait un amas d'énormes blocs rouillés.

— Eh, mais c'est un train ! s'exclama Jack.

Sam examina sa carte et remarqua pour la première fois la ligne hachurée indiquant la présence d'un réseau de chemin de fer. Il regretta de ne pas avoir emporté une paire de jumelles. Ce bâtiment lui faisait un effet étrange. Il semblait trop isolé. Cependant, songea-t-il, il existait peut-être d'autres constructions du même genre au-delà de la paroi. Celle-ci faisait peut-être partie d'un ensemble.

Et pourtant, elle n'en donnait pas l'impression, suggérant plutôt qu'elle avait été délibérément bâtie à l'écart. Sam doutait même qu'elle fût visible d'un satellite. Tout, à l'exception des deux voitures, était peint du même ocre que le désert alentour.

— Commençons par inspecter le bâtiment.

La porte n'était pas verrouillée. Sam l'ouvrit avec précaution. Le sol en lino était incrusté de crasse et de poussière. Le bâtiment se composait d'une pièce principale, de deux couloirs et de deux bureaux vitrés. Une demi-douzaine de tables métalliques occupaient la pièce principale, ainsi que de vieilles chaises de bureau montées sur roulettes aux coussins dépareillés. Les ordinateurs posés sur les tables affichaient des écrans noirs. Pas d'électricité, bien entendu.

Manifestement, l'air conditionné ne fonctionnait pas non plus ; il régnait une chaleur suffocante.

Sam jeta un coup d'œil aux photos encadrées qui trônaient sur l'un des bureaux ; on y voyait une famille : deux enfants, une femme, et une mère ou une grand-mère. Il aperçut une balle antistress sur une autre table, des classeurs contenant des documents officiels, des boîtes remplies de vieilles disquettes d'ordinateur.

Une épaisse couche de poussière recouvrait les lieux. Un petit vase contenait jadis des fleurs dont il ne restait que les tiges. Des papiers s'étaient envolés des tables avant de s'éparpiller par terre.

Une atmosphère inquiétante se dégageait de cet endroit. Mais ils avaient déjà maintes fois éprouvé ce malaise en découvrant des voitures abandonnées, des maisons vides, des commerces désertés.

Ce qui, en revanche, relevait de la nouveauté, c'était l'objet qui était ouvert sur l'une des tables, un objet qu'ils n'avaient pas vu depuis longtemps : un pot de Nutella. Le couvercle avait disparu, une cuillère y était plantée.

Les trois adolescents se jetèrent dessus comme un seul homme.

— Il en reste ! s'écria Jack avec la joie débordante qu'aurait manifestée un chercheur d'or en découvrant un filon.

Sam et Dekka sourirent de ravissement. C'était un pot grand format à moitié plein. Jack souleva la cuillère dont s'écoula langoureusement le Nutella. Il ferma les yeux et la glissa dans sa bouche. Puis, sans un mot, il la tendit à Dekka.

Comme dans un rituel de communion religieuse, ils plongèrent chacun son tour la cuillère dans le pot sans parler, transportés par l'extase de cette saveur intense, de ce goût de sucré après tant de repas composés de poisson et de chou.

— Ça fait combien de temps ? lança Dekka. C'est tellement sucré !

— Sucré et crémeux et fondant, ajouta Jack d'une voix rêveuse.

— Pourquoi c'est toujours crémeux ? demanda Sam.

Jack se figea, la cuillère à la main.

— Pourquoi c'est toujours crémeux ? répéta-t-il.

— Normalement, ce pot a été ouvert il y a des mois, avant l'apparition du mur. Son contenu aurait dû sécher.

— Je le mangerais quand même, dit Dekka d'un ton de défi.

— Il vient d'être ouvert, c'est la seule explication, déclara Sam en reposant le pot sur la table. Il y a quelqu'un ici.

Jack s'était mis à parcourir quelques-unes des feuilles de papier éparpillées sur le sol.

— C'est une station de recherche.

Dekka s'était raidie ; elle regardait autour d'elle, cherchant des yeux d'éventuels intrus ou ennemis.

— De recherche sur quoi ? Des armes à feu ? Des extraterrestres ?

— Projet Cassandra, lut Jack. C'est l'en-tête qui figure sur la plupart des mémos. Si seulement je pouvais entrer dans les fichiers de ces ordinateurs !

— Il y a quelqu'un ici, répéta Sam, s'en tenant au fait le plus important. Quelqu'un capable d'ouvrir un pot de Nutella et d'en manger avec une cuillère. Ce qui exclut les coyotes. Il y a un être humain ici.

— Quelqu'un de Perdido Beach qui aurait décidé de s'installer ici ? s'étonna Dekka. Pas sûr qu'on s'en apercevrait si quelqu'un partait.

— Ou un élève de Coates.

D'un geste, Sam montra le couloir à sa gauche en faisant signe à Jack et à Dekka d'assurer ses arrières. Le corridor ne desservait que quatre portes de chaque côté. Une clarté laiteuse filtrait à travers une porte vitrée située tout au bout.

Sam ouvrit les portes une par une. Les deux premières donnaient sur des bureaux déserts, la troisième sur une pièce meublée d'une table en fer et de deux chaises se faisant face. Un écran occupait l'un des murs et un bloc-notes traînait sur le sol.

Sam le ramassa.

— Projet Cassandra, lut-il à voix haute. Sujet 1-01. Test numéro GV-788.

Il posa le bloc-notes sur la table et passa à la pièce suivante. En ouvrant la porte, il sentit immédiatement qu'il y avait quelqu'un à l'intérieur.

La pièce, percée d'une fenêtre laissant entrer le soleil, était dotée d'un lit, d'un bureau, d'une grosse télévision fixée sur un mur. Des jeux vidéo recouverts de poussière étaient posés sous l'écran. Des livres s'empilaient sur une table de chevet.

Installé sur une chaise longue, les pieds sur le bureau, un garçon d'une douzaine d'années était plongé dans un livre. Ses cheveux bruns lui arrivaient presque à la taille.

Bien qu'il soit avachi, on voyait qu'il était grand et maigre. Il portait un jean, des baskets et un tee-shirt noir et blanc à l'effigie d'un groupe de rock.

— Salut, dit Sam.

Le garçon ne réagit pas.

— Je te connais, non ?

Le garçon l'observa en plissant les paupières puis esquissa un sourire, comme pour signifier qu'il souhaitait retourner à sa lecture.

— Tu ne serais pas Toto ? reprit Sam.

Le garçon leva les sourcils, la bouche tremblante.

— Il est réel ? murmura-t-il.

Il s'adressait à une tête de Spiderman grandeur nature en polystyrène, coiffée d'un capuchon rouge et bleu, qui trônait sur une étagère.

— Oui, je suis réel, répondit Sam.

Puis il cria :

— Dekka ! Jack !

— Pourquoi il crie ? demanda Toto au Spiderman. C'est peut-être un Decepticon[iii].

— Non, je ne suis pas un Decepticon, protesta Sam, se sentant un peu ridicule.

— C'est la vérité. Ce n'est pas un Decepticon. Mais peut-être qu'il est à la solde des Détraqueurs[iv], de Sauron[v] ou du démon.

— De quoi tu parles, Toto ?

Jack et Dekka déboulèrent dans la pièce. Dekka poussa un cri de surprise.

— Il sait de quoi je parle, dit Toto à Spiderman. Il me teste. « De quoi tu parles, Toto ? » C'est ça. Il connaît le démon.

— Je ne travaille pour personne, se défendit Sam.

— Menteur. Quelqu'un t'envoie.

— Oui, Albert, mais…

— Ils essaient toujours de mentir sauf que ça ne marche jamais, pas vrai ?

Sam se tourna vers Dekka.

— Je crois que ce garçon est seul depuis trop longtemps.
— Il veut dire que je suis fou.
Toto s'adressa directement à Dekka, non sans jeter des coups d'œil furtifs à la tête de Spiderman, comme s'il était tiraillé entre l'adolescente et le super héros.
— Toto dit toujours la vérité.
— C'est toi le sujet 1-01 ? s'enquit Jack.
Toto ne parut pas l'entendre, mais ses yeux se remplirent de larmes.
— 1-01, oui. Et 1-02, qu'est-ce qui lui est arrivé ? Vous voulez le savoir ?
— Oui, répondit Sam.
— On leur dit, Spidey ? Elle vivait de l'autre côté du couloir, Darla. Elle avait huit ans. Toutes ses affaires étaient de la marque Hello Kitty. Elle pouvait traverser les murs. Elle ne voulait pas rester, elle voulait rentrer chez elle, alors elle a essayé de traverser le mur pour sortir et les gardes l'ont paralysée avec un Taser. Vous savez ce qui s'est passé ensuite ?
— Raconte.
— Il n'a pas vraiment envie de savoir, déclara Toto en se tournant vers la tête de Spiderman. Il a vu trop de choses horribles, pas vrai ? Mais je vais lui dire quand même. Le Taser l'a paralysée alors qu'elle était toujours dans le mur. Elle est morte. Ils ont dû casser le mur pour la sortir de là.
— Comme le chat d'Albert, observa Jack.
Sam acquiesça. Ils connaissaient tous l'histoire de ce chat capable de se téléporter qui avait fusionné par erreur avec un livre.
— Ils n'ont pas l'air étonné, commenta Toto.
Il secoua la tête, l'air immensément amusé par quelque plaisanterie connue de lui seul.
— Ils savent, pas vrai ?
— Oui, on sait, dit Sam.
Il dirigea sa paume vers la tête de Spiderman et un rayon vert aveuglant en jaillit. Le capuchon s'enflamma et la tête en polystyrène fondit. Toto blêmit, déglutit péniblement et regarda Sam dans les yeux pour la première fois.
— Désolé, mon pote, reprit celui-ci, mais honnêtement on a assez de tarés comme ça dans les pattes. Et on n'a pas toute la journée.
— Oui, il dit la vérité, il est pressé.
— Il parle toujours à Spiderman, intervint Dekka. Il est dingue.
— Oui, bon, on est tous un peu dingues, Dekka, objecta Sam.
— Oh non, il n'est pas dingue, Sam, dit Toto en secouant la tête.
Puis, d'un air sournois, il ajouta :
— Enfin, c'est ce qu'il croit.
— On cherche le lac Tramonto. Tu sais comment aller là-bas ?
— On ne sait pas comment aller où que ce soit, répondit Toto.
Soudain, il sembla au bord des larmes.
— Où est Spidey ?
— Depuis combien de temps tu es ici ? demanda Sam avec impatience.
Jack répondit pour lui.
— Un peu plus d'un an. D'après la paperasse, le sujet 1-01 est arrivé quelques mois avant l'apparition de la Zone.
Sam réfléchit un instant. Que faire ? Il ne pouvait abandonner ce garçon ici. Surtout depuis qu'il avait brûlé Spiderman dans un accès de colère.
D'un autre côté, il n'avait pas envie de prendre une autre personne sous sa responsabilité. Et, apparemment, ce gamin n'avait nulle part où aller. Sam pourrait toujours venir le récupérer plus tard.

Quoi qu'il en soit, s'ils parvenaient à trouver le lac, il faudrait sans doute faire déménager toute la ville et ils repasseraient par ici.

— Écoute, Toto, je vais prétendre que tu n'es pas complètement barge et te laisser le choix. Soit tu viens avec nous et tu essaies de te comporter à peu près normalement, nuit tu restes ici. À toi de voir.

Toto ne cessait de lancer des regards aux restes calcinés de la tête en polystyrène. Mais de temps en temps, il jetait un coup d'œil à Sam ou à Dekka.

— Qu'est-ce que vous avez à manger ? s'enquit-il.

— Du poisson séché. Du chou. Des artichauts.

À la stupéfaction de Sam, il se lécha les lèvres.

— Vous avez d'autres trucs à manger mais vous ne voulez pas partager. Ce n'est pas grave. Moi, je n'ai droit qu'à du Nutella depuis le début.

— Tu dois en avoir beaucoup, observa Dekka, incapable de dissimuler sa convoitise.

— Oui.

— Montre-nous, dit Sam. Puis on ira chercher ce lac.

Sam sortit le premier. Jack et Dekka lui emboîtèrent le pas.

— Ils savaient, hein ? dit-il à Jack.

Jack tenait toujours à la main une pleine poignée de paperasse glanée sur l'un des bureaux.

— Oui, répondit-il, fasciné, en parcourant les feuilles de données imprimées tandis qu'il marchait. Je ne crois pas qu'ils en connaissaient la cause, mais ils étaient au courant.

— Au courant de quoi ? demanda Dekka.

— Qui que soient ces gens, ils savaient que quelque chose ne tournait pas rond chez les gosses de Perdido Beach, répondit Sam avec colère.

Jack le rattrapa par l'épaule et lui tendit une feuille de papier.

— Une liste de noms.

Le regard de Sam tomba immédiatement sur le sien, qui figurait en troisième place sur une liste de cinq noms.

— Toto, Darla, moi, Caine et Taylor.

Il rendit la feuille à Jack d'un geste brusque.

— Il n'y a pas tous les mutants là-dessus, mais il y en a tout de même quelques-uns.

Il ne savait pas quoi penser. Il ne comprenait même pas la raison de sa colère. Bien sûr, ils avaient cherché à découvrir pourquoi des enfants développaient subitement des pouvoirs surnaturels. Et, bien sûr, ils tenaient à ce que le secret soit bien gardé. Mais cela n'apaisait pas pour autant son malaise et sa frustration.

— Ils savaient. Ce qui signifie que les gens du dehors sont en partie capables de deviner ce qui s'est passé.

— Les vraies données sont sur ces ordinateurs, déclara Jack. Ça, ce n'est qu'un fichier imprimé parmi tant d'autres. Si on arrivait à rétablir l'électricité…

Sam jeta un regard noir à la paroi tout près d'eux. Et se demanda pour la énième fois quel genre d'accueil on leur réserverait si elle venait à disparaître.

# 18

**32 HEURES 36 MINUTES**

UNE FOIS DEHORS, Toto les conduisit au train. C'était plus loin que ne l'avait cru Sam de prime abord. L'immensité du désert avait faussé sa perspective, lui donnant l'impression que le train se trouvait juste à côté du bâtiment. En réalité, il était à dix minutes de marche.

Deux locomotives noir et jaune de l'Union Pacific stationnaient sur les rails. Juste derrière, un wagon de marchandises de couleur rouille semblait attendre le départ.

Ensuite venaient sept wagons à plateau, qui avaient tous déraillé en renversant chaque fois leurs deux containers – d'énormes rectangles d'acier – dans la terre et les buissons rabougris.

Un peu plus loin, la paroi avait sectionné un wagon en deux. C'était probablement l'apparition brutale de ce mur surnaturel qui avait causé le déraillement du train.

Mais Sam, Dekka et Jack ne s'intéressaient guère à ce genre d'hypothèse. Des dizaines de palettes enveloppées dans du plastique en provenance du wagon éventré s'étaient éparpillées sur les rails et alentour.

Sur chacune de ces palettes s'empilaient des pots de Nutella.

— Il y en a des centaines et des centaines, s'émerveilla Sam.

— Des milliers, tu veux dire, le corrigea Jack. On… on est riches.

S'il avait pu remplacer chaque pot par un diamant de taille gigantesque, Sam aurait quand même préféré le Nutella.

— C'est la plus grande découverte de l'histoire de la Zone, déclara Dekka sur le ton de quelqu'un qui vient d'assister à un miracle.

— C'est quoi, la Zone ? Qu'est-ce qu'ils veulent dire par là ? s'interrogea Toto.

— La Zone, c'est comme ça qu'on appelle notre monde, répondit Sam d'un ton distrait. Qu'est-ce qu'il y a dans les autres containers ?

Toto se tortilla, l'air mal à l'aise.

— Je ne sais pas.

— Comment ça, tu ne sais pas ? Tu nous racontes des salades ? répliqua sèchement Dekka.

— Je ne mens jamais, dit Toto, les yeux étincelants de colère. Je suis Toto, le sujet 1-01, celui qui dit toujours la vérité. Pas Toto le menteur.

— Alors qu'est-ce que tu nous racontes ? Tu n'as jamais regardé ce qu'il y avait dans ces containers ? Il y en a quatorze au total, sans compter ce wagon de marchandises. Comment ça, tu ne sais pas ? s'exclama Dekka, indignée.

Toto se remit à se tortiller.

— Je n'ai pas réussi à les ouvrir. Ils sont fermés à clé. Et ils sont en acier. J'ai essayé de les éventrer avec des chaises, mais ça n'a pas marché.

Sam, Dekka et Jack examinèrent d'abord cet étrange garçon puis les containers et échangèrent un regard entendu.

— Eh bien, dit Sam, je pense que nous, on peut les ouvrir.

Environ huit secondes plus tard, il avait calciné la serrure du container le plus proche. Jack enfonça la porte d'un coup de pied. Les objets entassés dans le container étaient enveloppés dans du plastique mais néanmoins reconnaissables au premier coup d'œil.

— Des W-C ? s'étonna Dekka.

La plupart des supports en porcelaine s'étaient cassés lors du déraillement ; les débris étaient

maintenus en place par le plastique.

Un deuxième container s'ouvrit sur la même cargaison.

Le troisième container renfermait des milliers de cartons de taille moyenne, tous remplis de casquettes de base-ball de l'équipe des Dodgers.

— Taille unique, lâcha Dekka avec une grimace de dégoût. Dommage, je suis fan des Angels.

— Il va nous en falloir, du temps, pour tous les passer en revue, déclara Sam. Mais je pense que ça en vaut la peine.

Le quatrième container contenait des meubles de jardin en osier.

— Peut-être pas, marmonna Sam avec amertume.

Dans le cinquième container, ils trouvèrent des jardinières en terre cuite cassées, ainsi que deux palettes pleines de figurines de jardin en plâtre qui représentaient des chérubins, des gnomes ou la Vierge Marie.

Le sixième renfermait de la peinture murale et des lattes de parquet. Le septième s'avéra beaucoup plus intéressant : son chargement, plus diversifié que celui des précédents containers, se composait de nouilles instantanées aux crevettes, de soupe lyophilisée au poulet, de filtres à café, de cafetières et d'assortiments de thé.

— J'aurais donné cher pour manger des nouilles, dit Toto d'un ton mélancolique. J'aurais bien aimé en avoir sous la main.

— C'est bon, les nouilles, approuva Sam.

— Moi non plus, je ne dirais pas non, renchérit Jack.

— C'est vrai ! s'exclama Toto. Il ne dirait pas non à des nouilles.

Le huitième container était vide. Le neuvième ne renfermait rien d'autre que deux énormes pièces d'outillage industriel.

— Comment ça s'appelle, déjà ?

Jack chercha le mot exact.

— Vous savez… Des tours à métaux, c'est ça ?

— Super, commenta Dekka. Il ne nous reste plus qu'à installer du deux cent vingt volts et on ouvre un magasin d'outillage.

Sam commençait à s'inquiéter. Le Nutella et les nouilles étaient une bonne nouvelle. Très bonne, même. Voire miraculeuse. Mais il avait escompté trouver plus de nourriture, et de l'eau, des médicaments. Il avait l'impression absurde de revivre les matins de Noël de son enfance, lorsqu'il espérait quelque chose qu'il aurait été bien en mal de nommer. Un cadeau… extraordinaire.

Jack ouvrit le dixième container et se figea, bouche bée.

— Alors, c'est quoi ? s'enquit Sam.

Pas de réponse. Il se pencha par-dessus l'épaule de Jack pour jeter un coup d'œil au chargement. Sur les palettes s'empilaient des dizaines de gros cartons, tous estampillés du logo Apple.

— Des ordinateurs ? s'étonna Sam. Des iPods ?

Ces objets n'avaient plus aucune utilité, désormais. S'arrachant enfin à sa stupeur, Jack s'élança vers la palette la plus proche, hésita puis essuya soigneusement ses mains sur son pantalon avant de déchirer le plastique et d'ouvrir avec des gestes précautionneux le premier carton. De ses mains fébriles, il souleva une boîte blanche sur laquelle figurait la photographie d'un ordinateur portable.

— Ce serait chouette d'avoir Internet, observa Sam. Ou l'électricité.

— Ils les vendent déjà chargés, répliqua Jack, indigné par l'interruption de Sam comme s'il avait parlé à voix haute dans une église. Ça fait longtemps mais… ils ont peut-être encore de la batterie.

— D'accord, concéda Sam. Tu pourras jouer à des jeux. On passe à un autre…

— Non ! s'écria Jack d'une voix où perçaient à la fois l'angoisse et le ravissement. Non. Il faut que… il faut que je vérifie.

Il passa cinq longues minutes à déballer méticuleusement le contenu de la boîte, ôtant les emballages de polystyrène comme s'il manipulait une œuvre d'art fragile. Sam avait l'impression d'assister à un rituel religieux insolite et solennel. Il se sentait presque ému. Il n'avait jamais vu Jack aussi bouleversé. Le garçon ôta le petit ruban de scotch qui maintenait en place la mousse de protection et souleva l'ordinateur tel un nouveau-né dans ses mains tremblantes.

Puis il le retourna. Même Sam s'était laissé gagner par son excitation. Jack ferma les yeux, prit une grande inspiration et pressa le voyant lumineux indicateur de batterie. Deux petites lumières s'allumèrent.

— Deux ! exulta Jack. Deux ! J'avais peur qu'il n'y en ait qu'une qui clignote. (Puis dans un souffle :) Deux. Ça me laisse une heure et demie, peut-être même deux.

— Tu pleures ?

Jack s'essuya les yeux.

— Mais non !

— Il ment, il pleure, intervint Toto.

— Tu as besoin de temps ? demanda Sam.

Il doutait qu'il existât un pouvoir en ce monde capable de convaincre Jack de reprendre leurs investigations. Il acquiesça.

— OK. Dekka et moi, on passe au suivant.

Le onzième container contenait encore des meubles de jardin. Le douzième, rempli du sol au plafond, offrait le plus beau spectacle que Sam et Dekka aient jamais vu. Cette fois, ce fut à leur tour d'être frappés d'émerveillement et submergés par l'émotion. Le logo figurant sur les palettes était reconnaissable entre tous.

— Tu crois qu'on peut mettre du Pepsi dans un bol de nouilles ? demanda Dekka.

Ils se jetèrent sur l'une des palettes et déchirèrent le plastique qui emprisonnait les canettes. Pssshhh ! Ce bruit-là, qu'ils n'entendaient plus depuis des mois, résonna comme une musique merveilleuse à leurs oreilles. Sam, Dekka et Toto vidèrent leur canette en quelques gorgées.

— Oooh, fit Dekka.

— Que c'est bon ! renchérit Toto.

— C'est… c'est comme si la vie nous souriait de nouveau, déclara Sam avec un large sourire.

Il rota bruyamment.

— Oh oui ! s'écria Dekka. Un rot de soda !

Tous trois échangèrent des regards ravis.

— Jack ! cria Sam.

— Je suis occupé.

— Viens voir ! Tout de suite !

Jack les rejoignit, l'air de redouter une nouvelle catastrophe. Sam lui tendit une canette en souriant.

— C'est du… ?

— Oui.

Pssshhh. Jack se remit à pleurer. Sans cesser de sangloter, il but, rota, puis éclata de rire.

— Tu pètes les plombs, Jack ? le taquina Dekka.

— C'est juste…

Il s'interrompit, à court de mots. Sam le prit par les épaules.

— Oui, mon pote. C'est trop d'un seul coup. Trop de choses du monde d'avant.

— J'ai mangé des rats, dit Jack entre deux sanglots.

— On a tous mangé des rats, lança Dekka. Et on était bien contents quand on tombait sur un gros.

— C'est vrai, marmonna Toto, l'air préoccupé. Ils mangent des rats. Ils n'avaient pas mentionné

les rats jusque-là, Spidey.

Le soleil était haut dans le ciel.

— Il faut vérifier les autres containers, déclara Sam. Puis on se remettra en route. On mène la grande vie, mais ce n'est pas le cas de ceux qui sont restés en ville.

— On n'a plus besoin de chercher de l'eau, on a du Pepsi ! protesta Jack.

— Super nouvelle. Ça pourrait durer quelques jours. Si on trouvait le moyen de rapporter tout ça en ville.

Cette déclaration calma l'enthousiasme de Jack. Il hocha vivement la tête.

— Oui, tu as raison. Désolé. Je… Pendant quelques minutes, j'ai cru que tout était fini.

Pour se changer les idées, ils se dirigèrent vers le wagon de marchandises. À la seconde où ils firent coulisser la porte, une odeur écœurante et douceâtre les assaillit.

Le wagon était rempli d'oranges. Mais cela, ils ne le comprirent qu'en voyant les étiquettes de couleurs vives éparpillées par terre. Les oranges avaient pourri depuis longtemps avec la chaleur. Un liquide gluant tapissait le sol du wagon. Quelques-uns des cageots étaient recouverts d'une couche impressionnante de moisissure duveteuse.

— Là, on arrive un peu tard, dit Sam à regret.

— Ç'aurait été sympa de manger des oranges, ajouta Toto.

Le dernier container renfermait un assortiment de tournevis, scies et autres outils, ainsi que du matériel de sport. Mais personne ne s'y intéressa, tous les esprits étaient encore tournés vers la découverte qu'ils avaient faite dans le treizième et avant-dernier container.

Il était rempli de lance-roquettes.

Après l'incendie, l'hôpital avait résonné des cris des enfants appelant Lana au secours. Cette fois, en revanche, on n'entendait que des quintes de toux rocailleuses, ininterrompues, comme si les malades essayaient de cracher leurs poumons.

Debout près d'un des lits, Dahra appliquait un linge humide sur le front d'un garçon. Elle ne remarqua pas l'arrivée de Lana et de Sanjit.

Lana fit un calcul rapide. Vingt, vingt et un malades ? Certains étaient allongés sur des lits de camp ou sur des matelas, blottis sous plusieurs couvertures, d'autres gisaient à même le carrelage froid avec très peu de vêtements sur le dos. La majorité d'entre eux toussait à n'en plus finir.

Dahra leva les yeux en entendant leur voix.

— Lana ! Dieu merci, tu es là. Tu veux essayer encore une fois ?

Lana ouvrit les bras dans un geste impuissant.

— Je veux bien. Mais je crois que la magie ne marche pas sur ce virus.

Dahra essuya la sueur sur son front. Visiblement, elle n'avait pas dormi depuis longtemps.

— Les infections secondaires, c'est comme ça qu'on les appelle. Quand quelqu'un attrape un virus, il arrive que d'autres infections se développent. Dans la plupart des cas, c'est ce qui cause la mort du patient.

— C'est toi le chef, déclara Lana.

Ce mot, qu'elle n'employait pas à la légère, était uniquement réservé à Dahra.

Celle-ci désigna un lit.

— Commence par elle. Elle a plus de quarante de fièvre. Comme Pookie…

Lana s'avança vers la malade, dont les traits lui semblaient familiers. Elle crut se souvenir qu'elle s'appelait Judith, mais il était difficile de reconnaître quelqu'un dont le visage était cramoisi à force de tousser. La sueur plaquait les cheveux de la fille sur ses joues ; elle posa sur Lana un regard triste, épouvanté, vaincu.

Lana posa la main sur son front et sursauta. Il était brûlant. Elle avait l'impression de toucher une

assiette sortant d'un lave-vaisselle.

Elle n'avait pas de rituel particulier pour guérir. Elle se contentait d'appliquer les mains sur le ou la malade en s'efforçant de se concentrer.

Dahra se tourna vers Sanjit.

— Qui t'es, toi ? demanda-t-elle d'un ton hostile.

— Le copain de Lana, répondit-il.

— Non, ce n'est pas vrai, marmonna celle-ci.

— Tu ne devrais pas être ici, dit Dahra à Sanjit. On a déjà trois morts sur les bras. Va te laver dans l'océan et rentre chez toi.

— Merci, mais je vais rester. Je veux donner un coup de main.

Dahra le regarda en plissant les yeux, l'air de penser qu'il avait perdu la tête.

— C'est vraiment ce que tu veux ? J'ai besoin de quelqu'un pour vider le seau. Si tu es motivé…

— Oui. Quel seau ?

Dahra désigna une poubelle en plastique dotée d'un couvercle, autour de laquelle étaient éparpillés des Tupperware dont Dahra se servait comme pots de chambre.

Sanjit les ramassa et les empila sur la poubelle remplie d'urine et d'excréments. Une odeur répugnante flottait dans la pièce.

— Il y a une tranchée sur la place. Ensuite, si tu es toujours d'attaque, tu peux aller rincer tout ça à la plage.

— Je reviens tout de suite.

Une fois Sanjit parti, Dahra lança :

— J'aime bien ton copain. Je n'en connais pas beaucoup, des gars volontaires pour porter des kilos de diarrhée et de vomi.

Lana rit.

— Ce n'est pas mon copain.

— Oui, eh bien moi, je le prends s'il est d'accord. Il est mignon. Et il n'a pas peur de se salir les mains.

Lana sentit la malade frissonner sous ses doigts. Dahra passait mécaniquement d'un lit à l'autre et soupirait en consignant les températures sur ses tableaux. Elle n'était pas médecin, mais pour une adolescente de quatorze ans avec vingt et un patients sur les bras, elle s'en sortait plutôt bien.

— Pourquoi je n'y arrive pas ? enragea Lana. Avec la première épidémie de grippe, ça marchait bien, en général.

— Il y a une histoire d'immunité là-dessous, non ? Sous l'attaque d'un virus, le corps riposte. En cas de rechute, le virus est préparé. Bref, au lieu de se reprogrammer pour combattre les anticorps, il s'est reprogrammé pour te combattre toi.

— Je ne suis pas un anticorps, protesta Lana.

— D'accord, mais on ne vit plus dans le même monde. On vit dans une espèce de foire aux monstres où rien ne se passe comme prévu.

« Sa foire aux monstres », songea Lana. Avec une seule allumette, elle aurait peut-être pu le rayer de la carte. Combien d'enfants étaient morts parce qu'elle n'en avait pas eu la force ?

Un garçon de sa connaissance, un dénommé Dorian qui devait être âgé de six ans tout au plus, se leva brusquement de son lit et courut vers la porte d'un pas chancelant. Avec un juron, Dahra se lança à sa poursuite, mais l'enfant avait déjà franchi le seuil.

Un instant plus tard, Sanjit réapparut avec Dorian sous un bras et son chargement de boîtes à peu près propres sous l'autre.

— Allez, mon p'tit gars, on retourne se coucher, lança-t-il.

Mais Dorian ne voulait rien entendre. Il se mit à pousser des hurlements en s'agitant dans tous les

sens. S’ensuivit un tapage assourdissant. Deux enfants fondirent en larmes bruyamment, un troisième roula de son lit sur le sol et un quatrième se mit à crier : « Je veux ma maman ! Je veux ma maman ! »

Puis une toux plus forte que les autres fit converger tous les regards dans la même direction. Elle provenait de Dorian, le petit garçon. Debout, immobile, il observait, médusé, ce qui venait de sortir de sa bouche.

Dahra poussa un cri étranglé : « Non ! » Lana se précipita vers le gamin et appliqua la main sur un côté de sa tête. Il toussa si fort qu’il tomba sur le dos. Sanjit s’assit à califourchon sur lui et tenta de le maintenir au sol pendant que Lana posait une main sur sa poitrine et l’autre sur sa gorge.

Dorian toussa, et un spasme terrible secoua son corps, projetant Sanjit en arrière. La tête de l’enfant retomba sur le carrelage avec un craquement sonore. Lana maintint la pression de ses doigts.

— Il est si brûlant que j’ai du mal à…, bredouilla-t-elle. Dorian se plia en deux puis toussa encore en crachant des bouts de chair sanglante sur le visage de Sanjit.

Lana ne bougea pas, mais Dorian repartit de plus belle et, cette fois, du sang coula de sa bouche et de ses oreilles. Lana se leva brusquement et recula de quelques pas.

— N’arrête pas, gémit Dahra.

— Je ne peux pas guérir les morts, chuchota Lana.

À cet instant, deux enfants s’avancèrent péniblement sur le seuil en portant le corps inerte d’une fille. Même de l’autre bout de la pièce, Lana vit qu’elle était déjà morte.

Dahra fit le même constat.

— Posez-la par terre et sortez d’ici, dit-elle aux enfants. Allez vous laver dans l’océan puis rentrez chez vous.

— Elle va s’en sortir ? Elle habite avec nous.

— On fera tout notre possible, répondit Dahra d’une voix dépourvue d’émotion.

Tandis qu’ils battaient précipitamment en retraite, elle ajouta à voix basse :

— Sauf qu’il n’y a plus rien à faire.

Lana ferma les yeux et sentit que l’Ombre essayait de s’insinuer en elle, qu’elle cherchait à sonder son esprit de son mince tentacule.

« C’est comme ça que tu t’y prends pour nous détruire, songea-t-elle. C’est comme ça que tu vas tous nous exterminer : avec une bonne vieille épidémie. »

# 19

**28 HEURES 11 MINUTES**

EN CHEMIN vers la plage, Orc fit un petit détour par chez lui pour chercher une bouteille. Il en trouva deux.

Il se dirigea vers l'océan avec une bouteille dans chaque main, buvant tour à tour dans l'une et dans l'autre, une lampée à gauche, une gorgée à droite, et bientôt son pantalon souillé lui sembla presque comique.

— Orc ! Où t'étais passé ?

Howard se tenait juste devant lui.

— Laisse-moi, dit Orc sans animosité.

L'alcool avait apaisé sa colère.

— Orc, qu'est-ce qui t'arrive ? Je t'ai cherché partout.

Orc considéra Howard d'un œil morne. Il but à longues gorgées en penchant sa bouteille, tant et si bien qu'il faillit perdre l'équilibre.

— Bon, ça suffit, grommela Howard, et il referma les doigts autour du goulot.

D'un revers de main, Orc l'envoya promener deux mètres plus loin. Il éprouva l'envie féroce de le frapper. Comme Howard lui jetait un regard outragé, il ferma les yeux et détourna la tête. Il n'était pas d'humeur à discuter. Il avait la tête lourde, et de vilains souvenirs refaisaient surface dans son cerveau.

— Allez, mon vieux, je vais m'occuper de toi.

Howard se releva. Il s'efforçait de faire bonne figure. Il parlait à Orc d'une voix apaisante, comme s'il s'adressait à un petit enfant.

Le monstre brandit ses deux bouteilles comme des trophées.

— J'ai tout ce qu'il me faut, grogna-t-il.

Howard se tint sur ses gardes. Du sang s'écoulait de son nez.

— Je sais que tu t'en veux, pour Drake. T'es mon meilleur ami, pas vrai ? Alors c'est normal que je sache ce que tu ressens. Mais le mal est fait. Et puis, de toute façon, c'était juste une question de temps : tôt ou tard, ça devait arriver.

Si ce raisonnement plut à Orc, il ne put s'empêcher d'y déceler une critique.

— Parce qu'on ne peut pas me faire confiance, c'est ça ?

— Non, c'est pas ça du tout. Aucune prison ne pouvait retenir Drake indéfiniment. C'est la faute de Sam. S'il avait fait ce qu'il fallait…

— Je crois que j'ai blessé un môme, dit Orc.

Il avait parlé sans réfléchir. Tout comme Drake, il fallait que ça sorte un jour ou l'autre. Cette comparaison amusa Orc. Il rit tout haut et avala une autre lampée de sa bouteille, presque ragaillardi, jusqu'à ce que son regard vitreux tombe sur Howard. L'expression de son visage était grave, voire inquiète.

— Qu'est-ce que ça veut dire, Orc ? Comment ça, tu as blessé un môme ?

— Je veux juste aller me laver.

— Ce gamin que tu as blessé, ça s'est passé où ?

— Je ne sais pas, grogna Orc.

Il regarda autour de lui. Non, ce n'était pas ici… Il avisa un panneau de stop à l'autre bout de la rue. Au pied du panneau, il distingua un tas de haillons.

Un frisson glacé lui parcourut le corps. Howard parlait toujours, mais sa voix s'était réduite à un bourdonnement lointain. Incapable de bouger ou de détourner la tête, Orc garda les yeux rivés sur le petit tas de haillons qui ne pouvait être qu'un corps.

Les souvenirs affluèrent de nouveau. Orc réintégra son ancien corps, son enveloppe de chair et de sang. Il se revit levant sa batte de base-ball pour donner une bonne leçon à Betty. Juste pour montrer qui était le chef. Il n'avait jamais eu l'intention de la tuer, elle non plus.

— Je vais nous en débarrasser, disait Howard de sa voix lointaine. Je vais cacher ça. Je vais trouver quelque chose.

« Ça ». Comme si le tas de haillons n'était qu'un objet quelconque. Orc s'éloigna, hébété, indifférent aux supplications d'Howard.

C'était une langue de sable, pas même une crique, encore moins une plage. Une petite langue de sable blottie entre les rochers d'un côté et quelques palmiers miteux de l'autre.

Les cinq bateaux de pêche qui composaient la flotte avaient été traînés sur le sable. La scène évoquait la carte postale d'un de ces villages de pêche pittoresques qu'on trouvait en Europe, songea Quinn. Non que les bateaux soient jolis : ils étaient en piteux état et puaient atrocement.

Et pourtant, le paysage était presque idyllique.

Quinn et ses pêcheurs avaient installé un campement plutôt agréable. Comme il ne pleuvait jamais, ils pouvaient se passer de tentes et d'abris.

— On dormira à la belle étoile, avait annoncé Quinn, comme s'il s'agissait d'une perspective amusante.

En tout, ils étaient dix-neuf. Ils ne tardèrent pas à découvrir que la petite plage grouillait de puces, de crabes et de tout un assortiment d'animaux qui perturberaient leur sommeil. La nuit promettait d'être longue.

Puis quelqu'un eut l'idée brillante de brûler des broussailles en partant du principe que le feu éloignerait les insectes et les crabes. Naturellement, cette suggestion donna lieu à un grand feu de bois flotté qui dégageait trop de fumée et s'avérait difficile à entretenir, mais qui mit du baume au cœur à tous les campeurs. Et bientôt ils se préparèrent un dîner composé de poisson, y compris d'excellents steaks de requin.

La conversation tourna autour de ce qui se passait en ville. Quinn espérait qu'on les tiendrait informés. Il assura ses équipages qu'Edilio et Sam prendraient soin de leurs amis et de leurs frères et sœurs.

— C'est juste pour qu'on ne tombe pas malades et qu'on puisse continuer à travailler, expliqua-t-il.

— Oh, tant qu'on travaille, tout baigne, répliqua Cigare, et tout le monde éclata de rire.

Pour l'heure, aucun des pêcheurs ne semblait avoir contracté le virus. Personne ne s'était plaint. Le fait qu'ils forment un petit groupe à part qui passait le plus clair de son temps en mer les avait peut-être préservés.

Quinn regarda le soleil se coucher à l'horizon. Il se promena seul sur une langue de terre qui s'avançait de quelques mètres dans l'océan. Il s'étonna d'apprécier autant son travail et la vie en mer. Il avait toujours aimé surfer. Or, maintenant, il ne pouvait plus se livrer à cette occupation, mais l'océan était toujours là. Aussi calme et placide qu'un lac, et pourtant c'était toujours l'océan, près duquel il aimait vivre et sur lequel il aimait naviguer.

Si la paroi finissait un jour par disparaître, que ferait-il ? Peut-être attendrait-il d'avoir l'âge de s'installer en Alaska ou dans le Maine pour devenir pêcheur professionnel. Il rit tout bas. Ce n'était pas le plan de carrière qu'il envisageait plus jeune. Mais désormais, il ne pouvait plus feindre de s'intéresser aux études pour devenir avocat ou homme d'affaires, comme le souhaitaient ses parents.

Il avait franchi une ligne invisible, il s'en rendait compte et cela l'attristait un peu. Ils ne seraient plus jamais des enfants comme les autres, surtout ceux qui avaient trouvé un moyen d'être heureux dans la Zone.

Une lumière brilla au large. Personne n'y aurait prêté attention à l'époque où Perdido Beach était encore éclairée. Quinn avait entendu dire que Diana et Caine vivaient sur l'une des îles. C'était drôle de penser que cette lumière provenait peut-être de la chambre de Caine, et qu'en ce moment même il scrutait l'obscurité.

Ils ne connaîtraient jamais vraiment la paix tant que l'adolescent serait en vie.

Quinn tourna la tête vers le sud. Les soleils de Sam installés dans les maisons ne brillaient pas assez fort pour éclairer la ville, mais la clarté rougeoyante du couchant illuminait la façade du Clifftop niché contre la paroi.

Lana. À une époque, elle lui avait plu. Il avait même pensé qu'il lui plaisait aussi. Mais Lana avait changé. Elle était sans doute d'une autre envergure que lui. À l'exemple de Sam, qui avait été son meilleur ami. Ils appartenaient à une autre catégorie de gens. Sam ? Un héros, un chef. Lana ? Un personnage noble et tragique digne d'un roman ou d'une pièce de théâtre.

Quinn, lui, n'était qu'un simple pêcheur. Mais, contrairement à eux, il était heureux. Il se retourna pour contempler ses équipages, occupés à nettoyer les filets, réparer le matériel, couper de l'herbe pour les lits, râler, plaisanter, rire, raconter des histoires que tous connaissaient déjà.

Quinn pensait souvent à ses parents. Sam et Lana lui manquaient. Mais sa famille était ici, désormais.

Roscoe avait fini par s'endormir, épuisé. Des démangeaisons persistantes à l'estomac le réveillèrent en sursaut. Il se gratta à travers son tee-shirt et se rendormit. Mais ses rêves et les démangeaisons perturbaient son sommeil.

Il s'éveilla de nouveau et tâta son estomac. Il y avait une bosse à cet endroit. Quand il se tenait immobile, les doigts posés dessus, il sentait quelque chose bouger sous la peau.

Soudain, la petite pièce lui sembla glaciale. Il alla à la fenêtre en frissonnant afin d'avoir un peu de lumière. La lune dispensait une faible lueur au-dehors. Roscoe souleva son tee-shirt pour examiner son ventre.

La chair bougeait. Il le sentait au bout de ses doigts. Cependant, son estomac ne le faisait pas souffrir. Il comprit brusquement que tout son corps était engourdi. La sensation s'étendait à ses doigts mais pas à la peau de son ventre.

Soudain, son épiderme se craquela.

— Aaaaaah !

Il poussa un cri de terreur en voyant quelque chose émerger d'un trou dans son ventre.

— Oh non, oh mon Dieu, non, non, non, non !

Sans cesser de hurler, Roscoe se précipita vers la porte et agrippa la poignée en sanglotant. Elle était verrouillée. On l'avait enfermé.

Il se mit à tambouriner à la porte. Mais on était au beau milieu de la nuit. L'hôtel de ville était désert.

— Hé ! Hé ! Y a quelqu'un ? Venez m'aider ! S'il vous plaît, venez m'aider !

La chose dans son ventre s'extirpa encore d'un centimètre. Malgré sa peur, il se força à regarder et poussa un autre cri. Une paire de mandibules acérées cliqueta dans le noir. C'était à l'intérieur de lui, ça le dévorait du dedans.

— Aidez-moi, aidez-moi, ne me laissez pas seul ici !

Mais qui pouvait l'entendre ? Sinder ? Plus maintenant.

Tout était fini. Il était seul, sans amis. Personne ne l'entendait crier, supplier.

La fenêtre. Il prit son oreiller sur son lit, l’appliqua sur la vitre et donna un coup de poing dedans. Elle vola en éclats. À l’aide de sa chaussure, il cassa les derniers fragments de verre, qui tombèrent dans la rue en contrebas. Puis il appela à l’aide. Sa voix résonna dans la nuit. Mais personne ne lui répondit.

Une terreur folle s’abattit sur lui. Non non non non non non, il ne méritait pas ça, il n’avait rien fait de mal. Pourquoi fallait-il que ça lui arrive, à lui ?

Roscoe tomba à genoux et pria. « Mon Dieu, je vous en supplie, je n’ai rien fait de mal. Je n’ai pas été très courageux, mais je ne suis pas quelqu’un de mauvais. Pas comme ça, s’il vous plaît, mon Dieu, pas comme ça. »

Sentant son dos le démanger, il s’assit par terre et se remit à sangloter.

# 20

**25 HEURES 37 MINUTES**

DIANA APPORTA un peu tard le repas de Penny, mais elle n'essuya aucun reproche. Perdue dans un rêve éveillé, Penny souriait à ses propres illusions.

La salle de bains empestait. Penny était assise sur un tapis d'exercice à même le carrelage, les jambes allongées devant elle.

— Tu veux prendre une douche ? demanda Diana.

Pour toute réponse, Penny gloussa, les yeux fixés sur quelque chose que Diana ne pouvait pas voir.

Diana se pencha pour lui toucher l'épaule. Elle dut réitérer son geste plusieurs fois avant que le regard de Penny se pose sur elle.

— C'est vraiment toi ? dit Penny en riant.

— Ou ce qu'il en reste, lâcha Diana.

— Tu es venue nourrir l'animal de foire ?

— Voilà ton dîner. Mais j'ai pensé que tu voudrais peut-être prendre une douche ou un bain. Je peux te donner un coup de main.

— C'est parce que je pue, c'est ça ?

— Oui, répliqua Diana.

Sans attendre de réponse, elle s'avança vers la baignoire, une énorme vasque en marbre rose.

Diana ignorait jusqu'à quand ils auraient l'eau courante, mais pour l'instant ils avaient même droit à de l'eau chaude. Un assortiment de perles de bain, de sels et de shampooings était posé sur le bord de la baignoire. Elle jeta deux perles dans l'eau.

Penny ne portait qu'un débardeur jaune sale et un short rose couvert de taches. Deux paires de chaussettes enserraient ses chevilles cassées.

— Comment tu te sens aujourd'hui ? demanda Diana.

— Comme quelqu'un qui a les jambes, les chevilles et les pieds cassés. Tu veux que je te montre comment ça fait ?

Soudain, une meute de chiens enragés fit irruption dans la pièce. Les yeux rouges, la gueule écumante, ils montrèrent les crocs et, au moment de se jeter sur Diana pour la tailler en pièces, ils disparurent aussi subitement qu'ils étaient venus.

— Comme ça, commenta Penny, qui avait pris un malin plaisir à voir Diana reculer d'un bond en agitant frénétiquement les bras pour chasser l'illusion.

Diana s'efforça de se calmer. Il ne servait à rien de s'énerver ; c'était accorder trop d'importance à Penny.

— Désolée pour toi, dit Diana. Mange quelque chose pendant que la baignoire se remplit.

— Tu n'es pas obligée de rester. Je peux me débrouiller toute seule.

Elle se mit à manger avec les doigts ses spaghettis bolognaise.

— Tu risques de te noyer.

— Ce serait une vraie tragédie, hein ?

Diana ne répliqua pas. Elle ne voyait que de la souffrance dans l'avenir de Penny. Sans Lana, ils n'avaient aucun moyen de la guérir, et ils ne disposaient que de faibles antalgiques pour calmer la douleur. Autant chercher à éteindre un feu de forêt avec un pistolet à eau.

— Heureusement que tu as ton pouvoir, dit Diana.

— N'est-ce pas ? C'est comme posséder un cinéma privé. Tu veux savoir ce que je regardais

quand tu es entrée ?

Diana s'en serait bien passée.

— J'étais en train de créer des monstres avec des dents pointues de vampire. Des loups. Des chauves-souris enragées. Pense à toutes les créatures flippantes qui vivent au fond de l'océan. Et tu sais ce qu'ils faisaient ?

— Aide-moi à enlever ton short.

Diana s'agenouilla pour faire glisser le short de Penny le long de ses cuisses avec des gestes aussi doux que possible. Ce qui n'empêcha pas Penny de pousser des hurlements à lui faire dresser les cheveux sur la tête.

— Ils te réduisaient en bouillie, Diana, dit-elle entre ses dents. Ils te faisaient subir toutes les choses horribles qui me passaient par la tête.

— Lève les bras.

D'un geste brusque, Diana lui ôta son débardeur.

— T'imaginer hurler, ça m'empêche moi-même de hurler.

— Si ça t'aide à te sentir mieux.

Diana passa son bras sous celui de Penny et se baissa pour la soulever. Elle ne pesait pas bien lourd. Son nouveau régime alimentaire ne l'empêchait pas d'avoir une silhouette famélique de mannequin.

— Oooooh, gémit-elle.

Diana l'installa sur le bord de la baignoire et se pencha maladroitement pour fermer le robinet.

— Caine s'en sortirait mieux que toi, déclara Penny. Mais il ne se donnera pas cette peine, hein ? Il n'a pas l'intention de venir voir son œuvre. Ce n'est pas le genre du grand Caine.

Diana déposa d'abord les fesses de Penny dans l'eau chaude puis fit glisser ses jambes à leur suite. Penny poussa un hurlement de douleur.

— Désolée, fit Diana.

— Oh, ça fait mal, ça fait mal !

Diana recula. Penny transpirait à grosses gouttes, elle était plus pâle que jamais, mais elle ne criait plus. Elle s'adossa à la baignoire.

— Il y a une pomme de douche. Je vais te laver les cheveux.

Diana passa les doigts sous le jet pour tester la température de l'eau et mouilla les cheveux raides et ternes de Penny. Puis elle les frotta avec du shampooing jusqu'à ce qu'ils moussent.

— C'est comme au salon de coiffure, ironisa Penny.

— Oui, c'est sans doute là que je finirai par travailler un jour, lança Diana.

— Non, pas toi. Tu es trop maligne pour ça.

Penny avait fermé les yeux. Diana rinça le shampooing sur son visage et son cou.

— Tu es belle, intelligente, et tu as Caine pour toi toute seule maintenant, hein ?

Diana soupira.

— Je suis une ratée, Penny. Tout comme toi.

Caine fit irruption dans la pièce et se figea de stupeur.

— J'ai entendu des cris.

— Oh, désolée, lâcha Penny avec amertume. J'espère que je ne t'ai pas réveillé, espèce de…

— Ça va ? demanda Caine à Diana.

— Elle va très bien, répondit Penny. Regarde-la avec ses cheveux parfaits, ses dents parfaites, sa peau parfaite. Et elle a des jambes valides, ce qui est une chance.

— Je sors, marmonna Caine.

— Non, dit Diana. Aide-moi à la soulever.

— Qu'est-ce qu'il y a, Caine, tu ne veux pas me voir toute nue ? Je suis encore pas mal. Si on fait

abstraction de mes jambes. Tu n'as qu'à pas les regarder. Parce que le spectacle est à gerber.

À l'étonnement de Diana, Caine répondit :

— Quand tu seras prête.

Elle vida la baignoire.

— Pourquoi tu ne m'achèves pas, Caine ? reprit Penny. Tu sais qu'il le faudra un jour ou l'autre. Vous n'allez pas pouvoir vous occuper de moi indéfiniment. Ça te démange de le faire, pas vrai ?

Diana s'efforça de déchiffrer le regard de Caine. Il n'exprimait rien. Parfois, elle avait l'impression d'y voir de l'humanité. À d'autres moments, ses yeux noirs semblaient aussi impitoyables que ceux d'un squale.

— C'est bon, tu peux y aller.

Caine leva les bras. Aussitôt, le corps de Penny s'éleva hors de la baignoire, dégoulinant d'eau savonneuse, pathétique.

Avec le flexible de douche, Diana rinça Penny qui flottait toujours à un mètre du sol. Même le contact de l'eau sur ses jambes la faisait grimacer de douleur. Puis Diana étendit une serviette sur le tapis de sol et Caine reposa doucement le corps de Penny par terre.

— Je pourrais te remplir la tête de cauchemars horribles, dit-elle à Caine. Je pourrais te faire crier aussi fort que moi.

— Mais ça m'obligerait à te tuer, Penny, répliqua-t-il froidement. Et quelque chose me dit que tu n'es pas prête à mourir.

Albert regarda son livre de comptes comme s'il pouvait y lire la réponse à ses inquiétudes. Or, le livre en était la cause. Les colonnes dans lesquelles il inscrivait d'ordinaire le montant des récoltes dans les champs, le nombre de pigeons et de mouettes attrapés par Brianna, la quantité de rats qu'on lui vendait, ou encore le produit des chasses de Hunter – oiseaux, ratons laveurs, opossums, écureuils ou cerfs –, ces colonnes étaient toutes vides aujourd'hui.

Albert se souvint qu'il devait dépêcher quelqu'un à la marina pour récupérer la pêche du matin. Il aurait dû s'en charger plus tôt, mais la journée avait été mouvementée. Il enverrait peut-être Jamal. À propos, où était-il passé ? Il était censé revenir au coucher du soleil et la nuit était tombée depuis longtemps.

Albert prit note de récompenser Dahra d'avoir réagi aussi promptement. Si Quinn et son équipe avaient contracté cette grippe, la situation aurait été encore plus désespérée.

Albert consacrait une page à l'eau. Nombre de bouteilles trouvées dans des maisons ou des voitures : rien depuis des jours. Nombre de litres acheminés par camion : rien depuis vingt-quatre heures.

En un clin d'œil, Perdido Beach, qui parvenait depuis peu à assurer ses besoins, avait sombré dans le marasme.

Albert parcourut la pièce du regard. Sa prudence naturelle frôlait la paranoïa ces derniers temps. La maison était vide ; même la bonne était partie. Mais ce qu'il s'apprêtait à faire lui attirerait des ennuis si on le prenait sur le fait : il ouvrit le tiroir de son bureau et en sortit une bouteille d'eau minérale. Il descella le bouchon, but à longues gorgées puis la referma soigneusement avant de la remettre à sa place.

Il referma son livre de comptes ; il n'y avait rien à inscrire dans les colonnes.

Soudain, un bruit reconnaissable entre tous résonna dans le silence de la maison. Un bruit de verre brisé. Albert se figea. Il semblait provenir de la cuisine.

Albert n'hésita que le temps de passer en revue ses options. Puis il tâtonna sous son bureau et trouva le pistolet scotché sur le bois.

Une porte s'ouvrit. Il repoussa sa chaise et tenta d'arracher le scotch qui retenait son arme afin de

dégainer comme Edilio le lui avait appris, mais ils avaient déjà fait irruption dans la pièce.

Turk, Lance, Watcher et Raul. Tous armés jusqu'aux dents.

Ce fut Watcher, un gamin tranquille de onze ans qu'on avait récemment surpris en train de chaparder, qui porta le premier coup en écrasant sa barre de fer sur le genou d'Albert.

La douleur remonta dans toute sa jambe et, l'espace d'une seconde, obscurcit ses pensées. Il n'avait jamais ressenti une souffrance pareille. Sa cheville et son pied vibraient comme s'il venait de marcher sur une ligne à haute tension.

— Attrape-le !

— Ouais !

— Mets-lui une raclée !

— Non ! cria Albert.

Le coup suivant vint de Turk, qui lui donna un coup de crosse en pleine figure. Son nez se mit à pisser le sang. Un engourdissement s'empara de lui. Ses pensées devinrent confuses.

— Qu'est-ce que… ? fit-il.

Son pistolet avait disparu. Où ça ? Il serra le poing, hébété, incapable de comprendre…

Turk le saisit par la nuque et lui écrasa la tête contre son livre de comptes. Dans un recoin de son cerveau, Albert craignit que son sang ne tache les pages et que ses notes ne deviennent illisibles.

Il poussa un grognement tandis que Turk lui assenait des coups de poing dans le dos en lui cognant sauvagement la tête contre le livre.

Turk le tira en arrière et le plaqua contre le mur. Ses jambes se dérobèrent sous lui et il tomba sur les fesses.

Les quatre garçons se dressèrent au-dessus de lui. Albert s'aperçut qu'il saignait abondamment, se mit à pleurer, et comprit que ces larmes mettraient ses bourreaux en joie.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il d'une voix pâteuse.

Il prit conscience qu'un bout de dent était resté collé sur sa langue.

— Qu'est-ce qu'on veut ? répliqua Turk d'un ton moqueur. Tout, Albert. On veut tout.

Après avoir lavé Penny, Diana ressentit le besoin de prendre une douche, elle aussi.

Elle se shampouina les cheveux, se rasa les jambes et les aisselles. Ces gestes si familiers la ramenèrent à l'époque où elle vivait chez ses parents. Sauf qu'ici, les amants de sa mère ne risquaient pas d'entrer par surprise en prétextant qu'ils cherchaient une aspirine.

Elle ferma le robinet de la douche à contrecœur. Elle aurait pu rester dessous éternellement. Mais elle se souvint qu'ils avaient tous gâché la nourriture et souffert de la faim par la suite. Elle avait appris sa leçon.

Après s'être emmitouflée dans une serviette moelleuse, elle se brossa les dents.

Lorsqu'elle entra dans sa chambre, elle trouva Caine qui l'attendait en se mordillant l'ongle du pouce.

— Napoléon ? fit-elle.

— Non, répondit-il, les yeux baissés.

— Hmm.

— Je t'ai aidée, avec Penny.

— Oui, c'est vrai. Et tu ne l'as menacée qu'une fois.

L'ombre d'un sourire flotta sur les lèvres de Caine.

— Même Sam l'aurait menacée.

Diana s'approcha de Caine. Elle était assez près pour sentir son souffle sur son visage.

— Pourquoi tu m'as sauvée ? demanda-t-elle.

Caine inspira profondément, comme s'il s'apprêtait à plonger d'une falaise.

— Parce que je…

Il s’interrompit, cligna des yeux, parut s’étonner lui-même de la réponse qui lui venait à l’esprit.

— Parce que… qu’est-ce que je ferais sans toi ? Comment je pourrais continuer à vivre ? Parce que…

— Parce que quoi ?

— Parce que tu es la seule personne qui compte pour moi.

Diana le considéra d’un air sceptique. Avait-il changé ? Ou n’était-ce que de la manipulation ?

Elle ne le saurait peut-être jamais. Mais pour le moment, elle se rendait compte qu’elle n’obtiendrait rien de plus de lui. Et cela suffisait amplement, car elle n’avait pas l’intention de le repousser.

Elle l’attira contre elle et l’embrassa à pleine bouche. Ils n’avaient pas de temps à perdre en gestes tendres, en questions stupides, en doutes stériles.

Elle recula d’un pas et laissa tomber la serviette à ses pieds. Un gémissement étranglé, presque animal, franchit les lèvres de Caine. Elle le poussa sans ménagement sur le lit. Comme il se débattait avec son tee-shirt, elle l’arrêta d’un geste.

— Non, je m’en occupe. Je m’occupe de tout.

# Pete

QUELQUE CHOSE ne tournait pas rond. N'ayant plus la force de rester en équilibre sur la paroi de verre, il avait basculé dans le vide. Sa chute n'en finissait pas.

Ses oreilles bourdonnaient. Un feu dévorait son corps, ce corps qui occupait presque tout son champ de vision, désormais. Sa sœur n'était plus qu'un faible écho. L'Ombre avait battu en retraite. Enfermé à l'intérieur de ce corps brûlant, il tombait à n'en plus finir.

Il tenta de faire apparaître sa mère ; elle agita la main dans sa direction et disparut. La brise froide transperçait sa chair sans pouvoir éteindre le feu qui le consumait.

Il sentit son corps se vider. Ce n'était pas normal. Pas normal de se voir, de sentir ce corps prendre autant de place et balayer tout le reste.

Une douleur vive, la première de toute une série, le transperça comme une lance chauffée à blanc.

Sa sœur était soucieuse, ses grands yeux trop bleus, trop brillants trahissaient sa détresse. Ils flottaient autour de lui comme des poissons dans un aquarium.

Le tentacule pâle cherchait vainement à l'atteindre maintenant qu'il n'était plus perché là-haut, bien en équilibre sur la paroi. Il tombait en tournoyant dans le vide, tourmenté par la soif, la fièvre, la souffrance.

Il devait mettre un terme à ce calvaire. Mais comment ?

# 21

**24 HEURES 0 MINUTES**

LE PETIT PETE lécha ses lèvres sèches et gercées. Astrid mourait de soif, elle aussi. Par deux fois, elle était sortie au mépris de la quarantaine pour aller chercher de l'eau.

À présent, son seul espoir était d'attendre l'aube pour récolter la rosée sur les feuilles des arbres plantés à côté de la maison, armée d'un seau, d'une éponge et de chiffons à peu près propres. Il lui fallait de l'eau pour son frère.

Personne ne pouvait lui venir en aide. Sam était parti. Elle avait cherché Edilio en vain.

Le petit Pete toussa bruyamment et se lécha de nouveau les lèvres.

Suspendu dans le vide, il se mit à tourner lentement sur lui-même comme un poulet sur sa broche tandis que le vent s'engouffrait par la fenêtre.

Après avoir chassé Caine, Diana resta seule dans son lit.

Elle aurait bien aimé qu'il reste, mais elle sentait qu'il avait besoin de réfléchir seul. Il devait se demander dans quel pétrin il s'était mis et regretter d'avoir accepté ses conditions.

Ce n'était qu'un fantasme, bien sûr, cette idée de le faire changer. Un jour, qui sait, avec l'âge ? Quand il aurait une carrière, une maison, une épouse, et toutes ces responsabilités qui contraignent les garçons rebelles à devenir des hommes. Quoique… les hommes ne se comportaient pas toujours mieux que les garçons.

Diana resta de son côté du lit comme si Caine était toujours là. Ils avaient chacun leur place, maintenant.

Si ça devenait une habitude, elle devrait se débrouiller pour trouver des préservatifs. En l'ayant fait deux fois, le risque de tomber enceinte était minime, surtout avec un corps en aussi piteux état que le sien. Mais la dernière chose dont ils avaient besoin, c'était d'un bébé.

Quelles chances aurait cet enfant dans la vie avec un père comme Caine et une mère comme Diana ? Elle rit tout bas. Par la suite, elle ne put se rappeler précisément à quel moment ni pourquoi le rire avait laissé place aux larmes.

Edilio s'arrêta dans le couloir, devant la porte de la pièce où il avait enfermé Roscoe. Il chercha sa respiration.

Que fallait-il dire à un garçon qui était sur le point de mourir ? La terrible vérité, c'est qu'il ne pouvait rien pour Roscoe. Et ce qu'il s'apprêtait à faire anéantirait la dernière étincelle d'espoir du pauvre garçon.

Edilio examina son matériel : trois planches de contre-plaqué mesurant chacune un mètre vingt sur un mètre vingt. Un marteau. Des clous. Une petite planche en bois.

Il n'avait pas le choix. Il ne pouvait pas courir le risque que Roscoe s'échappe ou, plutôt, les créatures que son corps abritait.

Edilio traîna la première plaque sur le sol du couloir plongé dans la pénombre et la posa contre la porte.

— Y a quelqu'un ? cria Roscoe.

— C'est moi, Roscoe. C'est Edilio.

— Edilio ! Aide-moi, je t'en supplie !

Edilio ouvrit la boîte contenant les clous et prit son marteau pour clouer la plaque sur la porte.

— Roscoe, je ne peux rien pour toi, mon pote. Je suis obligé de… Tu vas entendre des coups de marteau.

— Hein ?

Edilio se mit à l'ouvrage. Comme il faisait très sombre, il devait travailler à l'aveuglette.

— Je n'ai pas le choix, Roscoe, dit-il.

— Tu vas m'enfermer là-dedans et me laisser mourir ?

Edilio hésita.

— Oui.

— Arrête. Non !

— Je vais devoir faire pareil avec la fenêtre, vieux.

— Non, Edilio. Non. Tu ne peux pas me faire ça.

— Ça ne m'amuse pas, Roscoe.

Roscoe se tut tandis qu'Edilio clouait la deuxième plaque. Puis il fixa une extrémité de la planche sur les plaques et l'autre au sol à l'aide d'énormes clous qu'il eut toutes les peines du monde à faire entrer dans le bois.

Une fois à l'extérieur, il rassembla son courage pour procéder à la dernière étape. Après avoir adossé une échelle au bâtiment, il se hissa péniblement à son sommet, le dernier contreplaqué sous le bras. S'il tombait et se rompait le cou, ce ne serait que justice, non ?

Roscoe l'attendait, debout à la fenêtre ; un pâle clair de lune éclairait son visage fantomatique.

— Il n'y a vraiment aucun moyen… ? demanda-t-il d'un ton suppliant.

— Même Sam n'arrive pas à tuer ces choses. Je ne peux pas les laisser s'en prendre à d'autres.

— Oui, fit Roscoe.

Il hocha la tête en serrant si fort les dents qu'Edilio entendit des craquements.

— Désolé, mon pote, murmura-t-il.

En équilibre précaire, il appuya la plaque contre le rebord de la fenêtre. La voix étouffée de Roscoe lui parvint de nouveau.

— Tu diras à tous ceux à qui j'ai fait du tort que je regrette.

— Tu n'as jamais causé de tort à personne, Roscoe. Tu étais un gars bien.

Edilio tressaillit, s'apercevant trop tard qu'il venait de s'exprimer au passé. Dans sa précipitation pour planter le premier clou, il se blessa le pouce avec le marteau. Il accueillit la douleur avec gratitude.

Orc fut réveillé par un affreux mal de crâne. Il gisait à plat ventre dans le sable. La mer venait lui lécher les mollets par intermittence. Le sable s'était infiltré dans sa bouche et entre les gravillons qui recouvraient sa peau.

Les deux bouteilles se trouvaient à quelques centimètres de sa tête, vides – il n'en avait pas laissé une goutte.

N'ayant pas dormi assez longtemps pour dessoûler, il était encore ivre, mais il avait les idées à peu près claires.

Il était nu. Ce constat l'étonna quelque peu. Mais bientôt, des bribes de souvenirs affluèrent : il se revit arrachant ses vêtements souillés puis pataugeant dans l'eau en rugissant comme un animal sauvage.

Personne ne l'avait vu, de toute façon. Les environs étaient déserts. Personne ne se risquait à traîner autour de lui quand il perdait la tête.

« Ils ont tous peur de moi », songea-t-il. Quelle surprise ! Orc le monstre, qui pataugeait dans l'eau jusqu'à la taille pour nettoyer son corps souillé, faisait peur aux gens !

Il décida d'aller se chercher une autre bouteille avant que la mémoire lui revienne complètement.

Il se redressa péniblement sur les genoux. Il avait beau être un ivrogne sale et répugnant, il avait encore toute sa force.

Il lui faudrait traverser la ville entièrement nu, mais, après tout, quelle importance ? Il n'était plus un garçon de chair et de sang, il était un monstre. Son corps dénudé n'était qu'un objet de curiosité qui suscitait la moquerie ou le dégoût.

Et voilà : Charles Merriman dans toute sa splendeur. Comme il se haïssait ! Il n'avait que ce qu'il méritait : du sable froid, de l'eau glaciale et un terrible mal de crâne. Pourquoi ne pas en finir ? Il méritait de mourir. Si Dieu l'observait en ce moment même, il devait avoir envie de vomir.

Mais Dieu aimait peut-être jouer de sales tours aux gens. Charles Merriman était probablement son souffre-douleur favori. « Tiens, s'était-Il dit un jour, Je vais donner à ce gosse un ivrogne colérique pour père et une chiffe molle pour mère, puis Je vais m'arranger pour qu'il ne puisse même pas apprendre à lire, et quand il aura enfin réussi à gagner un peu de respect, Je vais le transformer en monstre. »

Tout le monde traitait Charles Merriman comme un moins que rien, excepté Howard, peut-être, mais c'était pour mieux l'utiliser. La seule personne à s'être montrée gentille avec lui, c'était Astrid. Sans aller jusqu'à l'aimer, elle le respectait.

Il lui avait sauvé la vie une fois, mais même avant cela elle s'était toujours comportée correctement avec lui. Et c'était bien la seule.

Au prix d'un effort suprême, Orc se releva.

Pour finir, Sam décida de camper pour la nuit à proximité du train. Ils avaient des caisses pour faire du feu et, bientôt, des flammes réconfortantes s'élevèrent dans le ciel nocturne.

Assis sur des chaises de jardin, ils mangèrent du Nutella en buvant du Pepsi, pas le moins du monde écœurés par tout ce sucre, les yeux fixés sur les flammes.

— Si on amène les enfants ici, ils sauront pour les lance-roquettes, disait Dekka.

— Oui.

Sam fit signe à Dekka et à Jack de baisser la voix, puis jeta un regard lourd de sens vers Toto qui somnolait par intermittence sur une chaise longue en osier.

— On ne pourra jamais tout rapporter en ville. Il va falloir qu'ils viennent ici.

— Oui, répéta Sam.

— On avait bien besoin de ces… Comment ça s'appelle ?

— Des M3-AABCMP, répondit Jack. Arme anti blindé de courte ou moyenne portée.

Il lisait un manuel d'instructions à la lueur des flammes.

Sam leva les yeux au ciel.

— OK, des M3. C'est vraiment la dernière chose que j'aimerais voir entre les mains d'un gosse.

— On n'a qu'à les cacher, suggéra Dekka.

— Moi je ne dirai rien à personne, déclara Jack, l'air distrait. Je n'ai pas envie qu'on vienne me piquer mes ordinateurs.

— Nous avons un nouveau membre dans notre équipe, leur rappela Sam. Toto le diseur de vérité. Je ne suis pas sûr qu'il soit très fort pour garder un secret.

Il se leva pour jeter une autre caisse en bois dans le feu. Les flammes suffiraient sans doute à tenir les coyotes à distance. Il se laissa choir en bâillant dans son rocking-chair en osier et posa les pieds sur la petite table.

— Vous savez quoi ? Je n'arrête pas d'oublier que ce n'est plus moi le chef. (Il rit de contentement.) J'en parlerai à Albert. Je confierai Toto à Edilio. Le reste, je m'en lave les mains.

— Mais oui, Sam, c'est une très bonne solution, ironisa Dekka.

Il la vit tâter son estomac en fronçant les sourcils.

— Il y a un problème ?

Elle secoua la tête.

— Je crois que je vais aller me coucher.

Sam la congédia d'un hochement de tête.

Au beau milieu de la nuit, il s'éveilla en sursaut et s'aperçut que le feu n'était plus qu'un tas de braises rougeoyantes. Assise non loin, à l'extérieur du cercle de lumière, Dekka lui tournait le dos ; elle avait relevé son tee-shirt pour examiner son ventre, qu'elle tâtait du bout des doigts.

Sam se rendormit pour se réveiller de nouveau quelques secondes plus tard, du moins c'est ce qu'il lui sembla. Pourtant, le feu était presque éteint et Dekka ronflait sur sa chaise.

Il perçut une présence dans l'obscurité. Des coyotes ? Il n'avait aucune envie de se battre : si l'un d'eux était blessé, Lana ne serait pas là pour le soigner.

Il leva la main, et un de ses soleils se matérialisa à quelques mètres du sol, projetant une lumière blafarde sur le campement. Jack et Toto dormaient toujours, mais Dekka s'éveilla à son tour.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle dans un souffle.

— Je ne sais pas.

Sam montra la direction du bruit. Puis, d'une voix assez forte pour être entendu de l'éventuel intrus mais assez basse pour ne pas réveiller ses compagnons endormis, il ajouta :

— S'il y a quelqu'un, je suis Mains de Feu et je vous crame si vous vous en prenez à nous.

Pas de réponse. Un craquement de brindilles, ténu mais bien réel, se fit entendre. Puis le silence revint.

— Je ne suis pas près de me rendormir, dit Sam.

— Je vais monter la garde, proposa Dekka.

— Dekka, tu as quelque chose à me dire ?

Il l'entendit soupirer dans l'obscurité.

— Je suis parano, voilà tout, Sam. J'avais juste besoin de vérifier. Mon estomac gargouillait, alors j'ai pensé… Tu sais.

— Dekka, la dernière fois que tu as mangé du sucre remonte à des mois. C'est normal que tu aies l'estomac barbouillé.

— Oui, je sais. Toi aussi tu te sens patraque ?

— Oui, un peu, mentit Sam.

Jack s'éveilla au milieu d'un énorme ronflement et abattit son bras d'un geste brusque sur la table, qui vola en éclats.

— Quoi ? cria-t-il en se redressant brusquement.

Il se frotta les yeux, chercha ses lunettes à tâtons.

— Pourquoi vous êtes réveillés ? Il fait encore nuit.

— C'est vrai, il fait nuit, renchérit Toto.

— Puisqu'on est tous debout, on ferait peut-être bien de se remettre en route, dit Sam avec un soupir. Plus vite on trouvera ce lac, mieux on se portera.

Si Sanjit ne pesait pas bien lourd, il était robuste. Aussi, lorsque Lana s'effondra, à bout de forces, il la rattrapa *in extremis*.

— Elle a besoin de sommeil, dit Dahra à Sanjit. Fais-la sortir d'ici.

— Et toi ?

— J'ai l'habitude de faire des siestes pour récupérer. Et puis Virtue est presque aussi efficace que toi ici.

— Presque ? grommela Virtue.

Après avoir mis tous ses frères et sœurs au lit en leur laissant le peu d'eau et de nourriture qui

restait, il s'était présenté à l'hôpital pour informer Sanjit que Bowie allait mieux. Et maintenant, il prêtait main-forte à Dahra.

Elle posa la main sur son épaule.

— Tu sauves des vies, mon petit frère d'Afrique.

Cette remarque amena un sourire sur les lèvres de Virtue. Les parents de Dahra étaient originaires du Ghana ; ceux de Virtue, du Congo. Ils n'avaient donc pas tout à fait les mêmes racines, et pourtant leurs origines les avaient rapprochés, constata Sanjit. Ça et leur cœur d'or.

— Je ne peux pas porter Lana jusqu'au Clifftop, dit Sanjit. Je vais lui trouver un endroit où dormir.

Lana émergea assez longtemps pour marmonner quelques mots inintelligibles, puis ses yeux roulèrent dans leurs orbites et elle se rendormit aussitôt. Sanjit la souleva dans ses bras tandis que Virtue se précipitait pour lui apporter deux couvertures qu'il drapa autour de ses épaules.

Sanjit franchit la porte du sous-sol avec son fardeau dans les bras, traversa le couloir bondé d'enfants malades et sortit sur la place. Là, cinq corps étaient allongés côte à côte, emmitouflés dans des couvertures dépareillées.

Les enfants avaient trouvé une appellation un rien cynique pour l'épidémie : la TSM. La toux super mortelle.

Cependant, à un moment de la journée, Dahra avait constaté une amélioration chez certains enfants. La grippe à laquelle ils avaient affaire était ignoble, mais n'entraînait pas systématiquement la mort du malade.

Dans l'immédiat, ils étaient incapables de tenir des statistiques exactes, mais d'après les notes griffonnées en hâte par Dahra et les souvenirs vagues de ses auxiliaires épuisés, un cas sur dix évoluait en TSM.

Sanjit peinait un peu à porter Lana, mais il ne voulait pas la laisser à proximité des cadavres ou des enfants qui toussaient dans le couloir. Ce n'était pas seulement le sommeil qui lui faisait défaut ; elle manquait aussi d'amour et d'espoir. Elle vivait dans la culpabilité de n'avoir pas pu, telle une super héroïne, détruire la créature malfaisante qui se terrait dans la mine, ni décelé ce qui se passait dans la tête de Mary.

Il la porta jusqu'à la plage et la déposa sur une des couvertures qu'il avait étendue au préalable sur le sable sec. Elle était allongée sur son pistolet toujours pendu à sa ceinture. Il le cala sur son ventre avant de rabattre dessus la deuxième couverture.

Son chien fidèle, qui ne les avait pas lâchés d'une semelle, se blottit à côté d'elle. Il leva vers Sanjit un regard interrogateur.

Elle aurait probablement été en sécurité seule ici. Personne n'en voulait à la Guérisseuse, et Pat aurait donné l'alerte si quelqu'un s'était aventuré trop près d'elle. Pourtant, Sanjit n'avait pas le cœur à l'abandonner. Avec un soupir, il s'assit dans une position de yogi et décida d'attendre le lever du soleil.

Albert ne résista pas. Peut-être qu'un autre que lui, plus courageux, se serait débattu, songea-t-il. Mais il n'était pas de cette trempe-là. Quand Turk lui demanda où se trouvait sa réserve secrète, il lui répondit sur-le-champ.

Albert avait fondu en larmes et pleurait encore, d'ailleurs.

Il allait mourir, il le savait. Ils ne tarderaient pas à comprendre qu'il n'y avait aucun moyen de lui laisser la vie sauve sans menacer leur sécurité. Si lui-même s'en rendait compte, comment cela pourrait-il leur échapper ?

À moins qu'il n'essaie de négocier, maintenant qu'ils avaient fait main basse sur toute sa réserve de conserves et d'eau en bouteille. Ces quelques victuailles n'avaient l'air de rien, et pourtant elles étaient d'une valeur inestimable dans la Zone. Ils avaient rempli deux petits cartons avec ses affaires,

ainsi que les poches de leurs sweat-shirts à capuche.

— Vous avez ce que vous voulez, dit Albert en s'efforçant vainement de maîtriser le chevrotement de sa voix. Maintenant, partez. Je ne dirai rien à personne.

— Tu cachais des boîtes de sauce tomate ! s'indigna Raul d'un ton incrédule. Tu avais trois boîtes !

— Prenez-les, pleurnicha Albert. Prenez tout !

Turk jeta un coup d'œil à Lance. Malgré son état, Albert comprit qu'ils hésitaient encore. Il entrevit une minuscule lueur d'espoir. Peut-être qu'ils n'oseraient pas, en fin de compte.

— C'est de l'eau et de la nourriture que vous voulez ? fit-t-il d'un ton suppliant.

— Pourquoi, t'en as encore ? demanda Lance avec colère.

— P-p-pas ici.

— P-p-pas ici, répéta Lance d'un ton moqueur.

— P-p-p-p-pas i-i-i-ici, bégaya Watcher en s'esclaffant.

— Alors, où est le reste ? lança Turk, et il décocha à Albert un coup de pied maladroit.

Le garçon poussa un gémissement de douleur. Son genou cassé avait quasiment doublé de volume. C'était la pire de ses nombreuses souffrances.

— Je n'ai rien d'autre ici, répondit-il. Mais je peux produire plus. Acheter plus. Je contrôle tout ce qui se fabrique, s'attrape ou se récolte.

— Mais oui, Albert, fit Turk d'un ton faussement sérieux. T'es un grand bonhomme. Dommage que tu te sois pissé dessus.

Cette remarque lui valut d'autres éclats de rire.

— Tu nous prends pour des nouilles ? s'exclama Lance. Tu crois qu'on ne sait pas qu'il te suffit de claquer des doigts pour que Sam, Brianna ou un autre mutant vienne nous régler notre compte ?

— Je ne leur dirai rien, protesta Albert.

Sa bouche tremblait tellement qu'il avait du mal à parler.

— Je ne leur dirai rien, sinon vous allez répéter à tout le monde que j'ai pleuré, reprit-il.

— Et que tu t'es pissé dessus.

Watcher semblait le plus disposé à le laisser partir, mais Albert savait que c'étaient Turk et Lance qui prenaient les décisions. Or, il ne lisait aucune pitié sur leur visage. Les yeux de Lance brûlaient de haine. Quant à Turk, il était moins expressif.

— Vous savez ce qu'on devrait faire ? suggéra-t-il en pouffant, d'avance amusé par sa chute. On devrait le jeter dans une des fosses qu'il nous a fait creuser.

— Non, non, s'il vous plaît, implora Albert.

Lance s'accroupit pour approcher son beau visage aux traits ciselés de celui d'Albert.

— Tu crois que t'as gagné, hein ? Ouais, ce serait marrant de te voir patauger à ton tour dans la merde. Mais dès que tu te seras sorti de là, on n'aura pas le temps de se retourner que Sam Temple sera déjà là. Un éclair de lumière, et paf ! on sera morts.

— Je ne vais pas… Ce n'est pas…, bredouilla Albert. S'il vous plaît ne me tuez pas.

Turk prit l'air offensé.

— On n'a pas dit qu'on allait te tuer.

Il se tourna vers Lance.

— Où est-ce qu'il est allé pêcher cette idée ?

Lance se prêta au jeu.

— Aucune idée, Turk.

— C'est peut-être à cause de ça.

À ces mots, Turk braqua son fusil sur le visage d'Albert. Une explosion retentit. Puis Albert n'entendit plus rien.

Il gisait sur le flanc. Du sang coulait sur son œil droit, lui obstruant la vue. Ou alors c’est que son œil n’était plus là, comment savoir ?

Il essaya de respirer et perçut un gargouillement ignoble dans ses poumons. Les battements de son cœur ralentirent.…

Turk semblait à la fois paniquer et jubiler. Lance se renfrogna. Leurs deux acolytes plus jeunes reculèrent en trébuchant l’un sur l’autre, et prirent leurs jambes à leur cou. Lance donna une bourrade à Turk pour le féliciter.

Puis un voile de ténèbres tomba sur l’œil valide d’Albert.

# 22

**12 HEURES 48 MINUTES**

— PAS DE DOUTE, c’est un lac, déclara Sam.

— Je n’arrive pas à croire qu’il était là tout ce temps sans qu’on n’en sache rien, dit Dekka.

Le soleil ne s’était toujours pas levé, mais dans la pâle clarté grise Sam distinguait, au bas d’une longue pente, la plus vaste étendue d’eau qu’il ait jamais vue en dehors de l’océan.

Des touffes d’herbe sèche ainsi que quelques pins chétifs et hirsutes poussaient ici et là. Cependant, pour l’essentiel, la rive était constituée de gros rochers alternant avec d’étroites plages de sable.

À la limite de leur champ de vision se trouvait une petite marina abritant deux douzaines de bateaux.

La paroi coupait le lac en deux, mais la partie à l’intérieur de la Zone contenait plus d’eau que les enfants de Perdido Beach n’en pouvaient boire.

— Vous croyez qu’elle est potable ? demanda Dekka.

— Voyons ça, répondit Sam.

Il descendit au petit trot la colline menant à la rive, à la fois soucieux de ne pas trébucher et impatient de goûter l’eau. Ce serait trop cruel d’avoir fait tout ce chemin pour s’apercevoir qu’elle était salée. Ils n’étaient pas à l’abri d’un autre sale tour du destin, d’une autre déconvenue. Sans compter que cela signerait leur perte à tous.

Il atteignit le bord du lac, le reste de sa petite équipe sur les talons. Les rochers bougeaient sous ses pieds, il s’obligea donc à progresser prudemment. Il ôta ses chaussures et, sur un coup de tête, plongea tout habillé dans le lac.

L’eau était peu profonde près de la berge et il s’égratigna le torse sur les roches immergées, mais en deux mouvements de brasse il gagna un endroit où il n’avait plus pied. Là, il avala une bonne gorgée d’eau puis se tourna vers Jack, Dekka et Toto qui l’observaient, perchés en équilibre précaire sur les rochers.

— Mesdames et messieurs, annonça-t-il avec un grand sourire, nous avons de l’eau douce.

En moins de cinq secondes, les trois adolescents l’avaient rejoint dans l’eau.

— C’est de l’eau ! cria Jack.

— C’est carrément de l’eau ! renchérit Dekka.

— Elle dit la vérité, Spidey ! lança Toto.

Sam fit la culbute. L’eau était froide sans pour autant glacer les os. Le surfeur en lui calcula qu’il aurait même eu chaud en combi. Il but encore un peu et nagea vers ses amis.

— De l’eau douce ? fit Dekka. De l’eau glacée, tu veux dire ! Brrr…

Sam scruta la berge.

— Ce n’est pas vraiment l’endroit idéal pour fonder une nouvelle ville. Il nous faut un relief plus plat. Et puis il faudra veiller à ce que nos égouts ne finissent pas dans notre eau potable. Je suppose que…

Il s’interrompit. Albert et Edilio s’occuperaient des détails. Il avait rempli sa part du marché.

— J’ai vu des bateaux, dit Jack. Je me demande s’il y a du poisson ici.

— Oui, du poisson, répéta Toto.

— Tu en sais quelque chose ? l’interrogea Sam.

— Mon père m’emmenait souvent pêcher.

Puis, l'air stupéfait par ce qu'il venait de dire, il chercha des yeux son ami imaginaire avant d'ajouter :

— Ce n'était pas ce lac, si ? Non, c'était le lac Isabella.

— Bon, fit Dekka d'un ton conciliant. Et dans le lac Isabella, il y avait du poisson ?

— Oui. Des truites, des perches, des brochets.

— Si on trouve des cannes et du matériel de pêche à bord des bateaux, on sera fixés, fit remarquer Jack.

— On n'est qu'à un petit kilomètre de la marina, dit Sam. On n'a qu'à nager.

— Toi, tu peux nager un kilomètre, protesta Dekka. Moi, je vais marcher.

Ils sortirent de l'eau et Sam les suivit à contrecœur. Ce bain l'avait revigoré. Qui savait ce qui les attendait aux alentours du lac ? Mais il concevait que Dekka et les autres ne soient pas enchantés à la perspective d'un long séjour dans l'eau froide.

Le long des rives dentelées du lac se succédaient de petites plages à l'état sauvage et des promontoires rocheux. Ils ne tardèrent pas à trouver un sentier ; ils s'y engagèrent en riant et en bavardant gaiement.

Sam avait déjà conclu en toute logique que, sans réserves d'essence, ils ne pourraient jamais transporter assez d'eau… Il s'interrompit net dans ses pensées et sentit un frisson lui parcourir l'échine, lequel n'avait rien à voir avec la température.

— Vous savez ce qu'on trouve, dans les marinas ?

— Des bateaux ? suggéra Jack d'un ton circonspect, comme s'il craignait de lui fournir une mauvaise réponse.

— Oui, répondit Sam en souriant. Des voiliers, peut-être. Mais quoi d'autre ? Des canots à moteur. Des jet-skis.

— Tu t'intéresses à ces engins ?

— À quoi ça carbure, les jet-skis ?

— À l'essence ! s'écria Jack.

Sam lui donna une tape sur l'épaule.

— Oui ! Une marina n'est pas une marina sans fuel.

Il sourit et se mit à courir en direction du port. Une petite voix dans sa tête lui soufflait de ne pas trop se faire d'illusions. « C'est la Zone », disait-elle. Mais, après tant d'horreurs, de souffrances et de déceptions, ils pouvaient bien espérer une bonne nouvelle. Non ?

Quand Lana ouvrit les yeux, Pat était en train de lui lécher le visage. D'ailleurs, c'était probablement ce qui l'avait réveillée.

Un poids pesait sur sa poitrine. Levant la tête, elle vit une masse de longs cheveux noirs. Elle repoussa l'intrus, qui poussa un grognement.

— Je suis réveillé.

Sanjit se redressa, jeta un coup d'œil à Lana et essuya un filet de bave au coin de ses lèvres.

Lana regarda autour d'elle. Le soleil s'était levé mais n'éclairait pas encore les montagnes. Comment avait-elle atterri ici ? Elle l'ignorait. D'un geste instinctif, elle tâta sa ceinture. Son pistolet avait disparu. Elle le retrouva emmitouflé dans la couverture.

— Qu'est-ce que je fais ici ?

— C'est moi qui t'ai amenée.

Lana prit le temps de digérer cette information avant de demander d'un ton suspicieux :

— Pourquoi ?

— Tu t'es évanouie.

D'une main elle recoiffa ses cheveux hirsutes, puis elle se passa la langue sur les lèvres et fit la

grimace.

— Tu as de l'eau ?

— Malheureusement, non, répondit Sanjit.

Elle poussa un soupir et l'observa d'un air las.

— Et toi, qu'est-ce que tu fiches ici ? Tu n'as même pas de couverture.

— Je ne pensais pas m'endormir.

— Ne me dis pas que tu m'as espionnée dans mon sommeil, sinon je vais vomir.

Sanjit sourit.

— Si. Je t'ai regardée. Et je t'ai entendue, aussi.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Eh bien, tu as pété une fois. Mais la plupart du temps, tu parles et tu grognes.

— Qu'est-ce que j'ai dit ?

Sanjit fit mine de se creuser la cervelle.

— En gros, tu as dit : « Urrgh, mmm, n'essaie pas de… urrgh. » Et ton pet était très… euh… discret. Presque musical.

Lana lui jeta un regard noir. Il frissonna.

— Tu as froid ? demanda-t-elle.

— Juste un peu. C'est parce que je viens de me réveiller.

Il tressaillit de nouveau et noua les bras autour de ses genoux. Lana ramassa une couverture en faisant voler du sable autour d'elle et en fit une boule qu'elle lui jeta. Il la drapa autour de ses épaules.

— On en est à combien de morts ? s'enquit-elle.

— Ça faisait cinq au total quand on est partis.

Lana baissa la tête et le silence retomba. Soudain, elle se leva, marcha jusqu'au bord de l'eau et ôta ses vêtements pour ne garder que sa lingerie. En claquant des dents, elle courut sur quelques mètres et plongea la tête la première dans l'océan glacé pour se débarrasser du sang et de la crasse. Après s'être rincé la bouche, elle sortit de l'eau, tremblante, et rejoignit en hâte Sanjit.

— Tu me reluques !

— Oui, je suis un adolescent. Les jolies filles en sous-vêtements mouillés ont cet effet-là sur les garçons de mon âge.

Elle se pencha pour ramasser sa couverture, la secoua pour en ôter le sable et s'en enveloppa. Au moment où Sanjit se levait, elle l'embrassa sur la bouche. Il prit sa tête dans ses mains et lui rendit son baiser.

— Ce n'était pas si mal, observa Lana.

Pour une fois, remarqua-t-elle avec une certaine satisfaction, Sanjit ne trouva rien à répondre. En fait, il avait un peu pâli et semblait tenté par un autre baiser.

— On rentre à l'hôpital, lança-t-elle.

Quand Brittney reprit conscience, elle était allongée sur un chemin de terre. Une paroi rocheuse de plus de deux mètres de haut se dressait au-dessus d'elle. Perchés sur ce promontoire, plusieurs coyotes la scrutaient d'un œil mauvais, la langue pendante.

Derrière elle, Jamal vérifiait le fil qui emprisonnait ses poignets et ses coudes. Il lui avait aussi ligoté les chevilles avec une corde assez lâche pour lui permettre de faire des petits pas.

— Où sommes-nous ? demanda-t-elle.

Jamal haussa les épaules.

— Là où Drake a décidé de nous emmener.

Il bâilla, jeta un coup d'œil anxieux aux coyotes et bâilla de plus belle.

— Tu devrais te reposer un peu, suggéra Brittney. Tu souffres et tu tombes de sommeil.

— Ici ?

Il ricana.

— Tu trouves que c’est un bon endroit pour faire une sieste ?

« Non », admit Brittney en son for intérieur. Malgré le soleil qui brillait haut dans le ciel, cet endroit semblait plongé dans des ténèbres qui s’insinuaient jusque dans son cœur pétrifié.

— Je veux rentrer, dit-elle.

— Ah ouais ? Moi aussi. Mais si je désobéis, ce bon vieux Drake va me dépecer avec son fouet.

Jamal poussa Brittney devant lui. La corde enserrant ses chevilles la fit trébucher ; elle faillit tomber, se rattrapa in extremis et, à défaut d’une meilleure idée, suivit Jamal en piétinant. « Qu’est-ce que je dois faire, Seigneur, pour gagner ma place dans Ton paradis ? »

— Ce lieu est malfaisant, Jamal. Je le sens.

— Eh oui. Drake est un type malfaisant, donc il traîne dans des endroits du même genre, rétorqua Jamal. Mais il vaut mieux être avec lui que contre lui.

Arrivés au bout du chemin, ils aperçurent l’entrée d’une mine creusée dans le flanc d’une paroi rocheuse. Dans la faible lumière rosée, ils constatèrent qu’elle était obstruée par des tonnes de roche éboulée. Les énormes poutres qui soutenaient la voûte menaçaient de céder à tout moment.

La présence néfaste que sentait Brittney émanait de cette cavité, de ce tas de rochers.

— Qu’est-ce que c’est ?

— L’entrée de la mine, répondit Jamal. Tu n’as pas entendu parler de la chose qui vit à l’intérieur ? C’est elle qui a donné à Drake son fouet.

— Mais tout s’est effondré là-dedans.

— Tant mieux, non ? Déjà que j’ai une mauvaise impression rien qu’ici, je n’ose même pas imaginer comment c’est à l’intérieur.

Il se mordit la lèvre et reprit à voix basse :

— C’est comme des griffes qui m’enserrent le cœur. Comme de la glace dans mon cerveau.

— Jamal, si tu décidais de fuir…

Il secoua la tête.

— Toi tu ne peux pas mourir et Drake non plus. Si je le trahis, il finira par me rattraper.

— Le feu sacré de Dieu pourrait peut-être nous anéantir tous les deux, suggéra Brittney à mi-voix.

— Eh ben, il se trouve que je n’ai pas ça sous la main.

— Seul Sam peut mettre un terme à tout ça.

Jamal leva les bras en signe d’impuissance.

— Moi je m’en lave les mains. Si Sam veut se débarrasser de Drake, je ne vais pas l’en empêcher. Mais, franchement, à part ralentir Drake, tu ne peux rien contre lui. Tôt ou tard, Sam et lui se retrouveront. Alors peut-être que tu devrais plutôt essayer de lui faire gagner du temps, si tu vois ce que je veux dire.

Brittney considéra Jamal d’un air interdit. Était-ce une ruse ? « Est-ce que le démon essaie de me tenter ? »

— Qu’est-ce que Drake t’a demandé de faire ?

Jamal désigna l’entrée de la mine d’un signe de tête.

— Il m’ajuste ordonné de l’attendre ici. Il est déterminé à parler à la chose qui vit à l’intérieur. Ou, du moins, il veut entendre ce qu’elle a à lui dire.

Brittney le crut sur parole. Comment aurait-elle pu ne pas croire au surnaturel ? Parfois, son frère s’adressait à elle sous la forme d’un ange. Et Dieu était toujours à ses côtés, n’est-ce pas ? Quant à ce qui restait d’elle, ce vestige pitoyable d’humanité, n’était-ce pas contre nature ?

Sam était-il le serviteur de Dieu ? L’instrument qu’il avait choisi pour délivrer Brittney ? Elle l’avait si souvent supplié. Mais les voies du Seigneur étaient impénétrables. Il choisirait son heure.

— Qu'est-ce que Drake attend de moi ? demanda-t-elle.

— Pas grand-chose. Du moment que tu n'essaies pas de t'échapper.

— Est-ce que c'est Sam qu'il poursuit ? C'est ça son plan : le retrouver ?

Elle crut discerner une lueur de duplicité dans le regard de Jamal.

— Exactement. Dès qu'il aura vu… Enfin, tu sais qui.

— Tu peux dormir jusqu'au retour de Drake, Jamal. Je ne m'enfuirai pas.

— Pourquoi je te ferais confiance ?

— Parce que je te le jure.

Jamal fut réveillé par un coup de pied.

— Hein ?

Pour une fois, Drake souriait, ce qui ne lui seyait pas du tout.

— Tu dormais, lança-t-il. Et je suis toujours là.

Jamal se leva d'un bond et détacha précipitamment Drake.

— J'ai fait exactement comme tu m'as dit, Drake. Je lui ai raconté que tu chercherais d'abord à retrouver Sam, qu'il vous ferait cramer tous les deux, et…

Il s'interrompit, comprenant soudain qu'il était peut-être allé trop loin. Mais Drake était d'humeur charitable. Il lui tapota la joue du bout de son fouet.

— Tu as bien fait. Et je retrouverai Sam Temple. Un jour ou l'autre.

Drake examina l'entrée de la mine d'un air ravi. Ce qu'il ressentait pour l'Ombre s'apparentait presque à de l'adoration. Il la craignait aussi, mais elle méritait sa peur autant que sa dévotion. Même s'il devait soulever les rochers un par un, quitte à y consacrer des semaines, il finirait par rejoindre l'Ombre et il serait délivré.

— Mon ancien corps est là-dedans, dit-il, faisant ce constat pour la première fois. Mon ancien corps est là-dedans avec lui.

Drake éprouva une nostalgie soudaine. Il eut envie de se coller contre les rochers qui obstruaient l'entrée de la mine pour se sentir plus proche de son maître. L'Ombre viendrait peut-être effleurer son esprit, lui révéler ce qu'elle attendait de lui. Mais il ne pouvait décemment pas faire ça devant Jamal.

— Commence à déblayer, lui dit-il. Tu n'as qu'à empiler les pierres de ce côté. (Il désigna un endroit relativement plat.) On risque d'en avoir pour un moment. Mets Brittney au travail quand elle reviendra.

Ils travaillèrent pendant plus de deux heures. Jamal aurait donné cher pour avoir une brouette et deux bras valides. Ils devaient transporter à la main chaque pierre, chaque bout de bois. Certains rochers étaient si lourds qu'ils devaient s'y mettre à deux ; parfois, ils devaient même renoncer à les déplacer.

Au bout de deux heures de travail acharné, ils n'avaient pas avancé d'un mètre dans la caverne. Entre-temps, Brittney était réapparue une fois et elle avait accepté d'aider Jamal à déblayer l'entrée. Mais Drake ne se berçait pas d'illusions : ils n'iraient pas bien loin. Il leur faudrait des mois, des années, une éternité pour venir à bout de leur tâche.

Les coyotes allaient et venaient sans cesse pour les surveiller, sans doute tentés de dévorer Jamal. Aussi, quand Drake perçut du bruit en direction du chemin, il supposa qu'il s'agissait du reste de la meute.

Seulement ce n'était pas l'habituel trottinement feutré des coyotes qu'il entendait. C'était un pas précipité, entrecoupé de bruits métalliques. Il s'essuya le front et se tourna lentement vers la route.

La créature semblait tout droit sortie d'un film de science-fiction. Drake pensa d'abord à un extraterrestre ou à un robot, car elle était bien trop grosse pour être un insecte. Sa carapace aux reflets cuivrés et argentés renvoyait la lumière du soleil. Sa tête était terminée par d'énormes mandibules

acérées comme des couteaux de cuisine. Elle dégageait une odeur de curry et d'ammoniaque à laquelle se mêlait un relent douceâtre.

D'autres créatures identiques se pressaient derrière elle. Drake fut frappé par leurs yeux dotés d'un iris bleu roi qui leur donnait un aspect presque humain, bien qu'ils ne trahissent aucune émotion. On aurait dit des fragments de glace.

Les créatures se déplaçaient sur six pattes, s'arrêtant, bondissant, puis voletant sur quelques mètres à une vitesse effrayante. Leurs ailes couleur argent terni repliées sur leur carapace de bronze ressemblaient à celles d'un scarabée ou d'un cafard. Elles se soulevaient légèrement quand elles couraient.

Des insectes ? Peut-être. Sauf qu'ils mesuraient au moins un mètre cinquante de long et un mètre de haut, et qu'ils avaient des antennes d'une trentaine de centimètres.

Drake sonda les yeux bleus sans âme du premier insecte. Il était prêt à combattre, et Jamal avait levé son fusil, mais il ne donnait pas cher de leur peau face à ces créatures. Elles étaient au nombre d'une douzaine, et s'agitaient comme des guêpes furieuses surgissant de leur nid après avoir été troublées dans leur repos.

Drake éprouva une pointe d'inquiétude : pourrait-il survivre si ces insectes décidaient de le tailler en pièces ?

Un coyote, qui se tenait à distance respectable, se percha sur le promontoire rocheux et s'adressa à lui de cette voix étranglée qui caractérisait son espèce.

— Voir Ombre, dit-il.

— Qui, eux ? lança Drake.

Les coyotes et ces monstres pouvaient donc communiquer ?

— Ils veulent voir l'Ombre ? Très bien.

Il indiqua d'un geste l'entrée de la mine derrière lui.

— Qu'ils aillent la chercher.

— Eux faim, fit le coyote.

Drake n'eut pas besoin de demander de plus amples explications car la même voix insidieuse qui s'exprimait par le biais du coyote venait de s'insinuer dans son cerveau soumis, tandis qu'une joie mauvaise le submergeait. Il ferma les yeux et se balança doucement d'avant en arrière, transporté par l'appel de son maître. Bientôt il aurait rejoint l'Ombre. Elle accéderait à toutes ses prières. Quant à Jamal, il avait servi son but.

— Dans ce cas, dis-leur de manger quelque chose, dit Drake. Désolé, Jamal.

— Hein ?

Jamal s'attendait à ce que Drake éclate de rire, mais il lui adressa un clin d'œil en souriant.

— Tôt ou tard, je t'aurais tué, de toute manière.

— Non, non ! murmura Jamal.

Il recula de quelques pas, se détourna et s'enfuit à toutes jambes.

L'insecte le plus proche posa sur lui son regard bleu glacier d'une intensité effrayante. Une langue noire, épaisse comme une corde, dont l'extrémité était hérissée de pointes recourbées semblables à des hameçons, jaillit de sa bouche. Elle s'enroula autour de la jambe de Jamal, qui tomba à plat ventre dans la poussière.

— Drake ! Drake ! cria-t-il. Je t'en prie !

Drake ricana et lui adressa un petit geste de la main au moment où la langue l'entraînait vers sa mort. Jamal leva son arme et tira à bout portant dans la face hideuse de l'insecte. La langue relâcha son étreinte puis jaillit de nouveau. Alors les effrayantes mâchoires sectionnèrent Jamal en deux. Les coups de feu cessèrent et un ultime gémissement de désespoir s'éleva. Les autres insectes se précipitèrent et, au bout de quelques secondes, il ne resta plus rien de Jamal.

Puis, sans marquer la moindre pause, les monstres aux yeux bleus se mirent à déplacer les rochers à une vitesse étourdissante, en les poussant à l’aide de leurs mandibules, dressés sur leurs pattes arrière.

Drake sentit que Brittney refaisait surface, mais peu importait maintenant que son seigneur et maître, son seul véritable dieu, était revenu à ses côtés, et que sa présence emplissait son cœur et son âme.

Cette fois, rien ne pourrait l’arrêter.

# 23

**9 HEURES 14 MINUTES**

ASTRID ÉTAIT dans le jardin quand le phénomène se produisit. Depuis deux jours, elle attendait, assise au chevet du petit Pete, la peur au ventre.

Mais, même déshydratée, il fallait bien qu'elle se soulage à un moment ou à un autre. Elle avait espéré trouver les équipes d'Albert en train de livrer de l'eau et de la nourriture, mais les rues étaient désertes et elle ne perçut aucun grondement de camion ni même le grincement d'un chariot. Elle se mit à prier, comme elle le faisait presque constamment ces derniers temps.

Soudain, l'étage entier de la maison s'envola. Le toit de tuiles, le revêtement extérieur, les murs, la charpente, tout cela se disloqua presque paisiblement. Un gros fragment de toit vola au-dessus de sa tête en projetant des tuiles rouges alentour, puis s'écrasa dans un vacarme assourdissant contre le mur de la maison voisine.

Astrid vit une fenêtre dont la vitre était encore intacte traverser le ciel comme une flèche. Elle la suivit des yeux, s'attendant à la recevoir sur la tête, mais elle tomba dans les branches d'un arbre, et alors seulement le panneau de verre se brisa.

Le lit de sa chambre atterrit sur un toit, deux maisons plus loin. Des draps et des vêtements s'éparpillèrent sur le sol comme des confettis. La scène, presque comique, lui fit penser à un feu d'artifice.

Il n'y avait eu ni flammes ni explosion. L'étage s'était simplement désintégré. Une des chaussettes d'Astrid tomba dans l'herbe, juste au bord de la fosse.

S'arrachant à sa stupeur, Astrid courut vers la maison en criant : « Pete ! Pete ! »

La porte de derrière était en partie bloquée par des gravats. Elle les poussa du pied et s'engouffra dans la cuisine puis dans l'escalier jonché de débris de plâtre. C'est alors seulement qu'elle fut frappée par l'étrangeté de la situation. La rampe de l'escalier avait été sectionnée, les marches débouchaient sur du vide.

Astrid fit quelques pas sur ce qui ressemblait désormais à une plate-forme. Tout avait disparu, comme si un géant avait découpé le premier étage, scié les murs, la plomberie, les conduits électriques. Seul le lit du petit Pete avait survécu au désastre. Et Pete lui-même.

Il toussa deux fois, se lécha les lèvres, les yeux levés vers le ciel. Astrid suivit la direction de son regard et vit un nuage gris et duveteux comme une boule de coton, perché juste au-dessus de la maison.

Brianna écumait de rage en repensant à son face-à-face avec Drake. Sans oublier que Jack avait quitté la ville sans lui en faire part. Elle avait dû l'apprendre de la bouche de Taylor.

Or, elle n'aimait pas beaucoup Taylor. Un jour, elle lui avait suggéré d'adopter un surnom cool, comme la Brise. La Téléporteuse, peut-être. Taylor s'était moquée de sa proposition.

Brianna n'était pas censée sortir dans la rue. La quarantaine était toujours en vigueur. Mais elle avait faim, soif, elle se sentait humiliée et furieuse, et elle cherchait les ennuis. Ou un peu d'eau pour étancher sa soif.

Elle s'était donné quelques minutes de plus pour finir son tour avant de se résoudre à aller se servir elle-même à boire au lac Évian. Taylor prétendait que la route était dangereuse, que les serpents volants vivaient à proximité. Mais Brianna ne les craignait pas, même s'ils faisaient pleuvoir des larves d'insectes ; elle était bien trop rapide pour ces bestioles ridicules, qu'elles rampent ou qu'elles

volent.

Quelqu’un avait cloué du contreplaqué sur une fenêtre de la façade de l’hôtel de ville.

— Qu’est-ce que c’est que ça ? se demanda-t-elle tout haut.

Elle haussa les épaules et s’apprêtait à s’éloigner quand elle entendit un bruit de mastication. Il provenait de la fenêtre. Soudain, la plaque vola en éclats, poussée par une créature aux reflets argentés qui se déplaçait à une vitesse respectable.

Brianna observa la scène pendant quelques secondes et, bientôt, des insectes qui semblaient carapacés de métal, de la taille d’un petit chien, émergèrent de la fenêtre.

Le premier d’entre eux ouvrit des ailes de scarabée et se laissa flotter jusqu’au sol.

Brianna eut tout loisir d’observer ses mandibules et ses antennes, ainsi que ses yeux effrayants couleur rubis. Elle devina sans mal de quoi il s’agissait. C’étaient les créatures qui avaient tant épouvanté Taylor, les mêmes qui étaient, disait-on, sorties des entrailles de Hunter. À présent, ces choses se déversaient d’une fenêtre du premier étage de l’hôtel de ville.

Dès l’instant où le premier insecte toucha terre, il se jeta sur Brianna. Elle l’évita d’un bond, tel un matador chargé par un taureau.

— Tu es rapide, je te l’accorde, dit-elle. Mais tu n’es pas la Brise.

Les insectes fondirent sur elle tous ensemble, fendant l’air de leurs mandibules, leurs yeux rouges étincelant. Évidemment, Brianna aurait pu disparaître sur-le-champ, mais elle commençait tout juste à s’amuser.

À cet instant, Edilio arriva en courant sur la place et brandit son fusil automatique avec de grands cris.

— Bon, fit Brianna. Il faut en finir, j’imagine.

Elle dégaina son gros couteau et trancha les antennes de l’insecte le plus proche. Puis, par pure fanfaronnade, elle fit la culbute et atterrit presque à califourchon sur un autre insecte qu’elle poignarda en visant l’espace entre ses deux ailes. Sa lame toucha une aile sans la transpercer.

La créature se retourna avec vivacité, mais Brianna eut le temps de planter son couteau dans l’un des yeux rouge sang. La bête s’immobilisa.

— Voilà pourquoi il ne faut pas embêter la Brise.

Edilio avait presque rejoint Brianna. Elle était à peu près certaine qu’il venait gâcher la fête. Aussi attendit-elle d’être chargée par un autre insecte ; le couteau à la main, elle tomba à plat ventre et lui sectionna les deux pattes avant. Il s’écrasa face contre terre.

Edilio tira sur l’une des créatures, qui avait manifestement sa dose et tentait de fuir Brianna. La jeune fille vit les balles ricocher sur les ailes de la bête.

— Tire-lui dans la tête ! cria-t-elle.

Tandis qu’elle désignait l’insecte qu’elle venait de tuer à titre d’exemple, elle s’aperçut qu’il bougeait encore, ainsi que celui dont elle avait sectionné les pattes.

Les sourcils froncés, elle dégaina son propre fusil, colla le canon entre les yeux de l’insecte et pressa la détente. Sa tête explosa en projetant alentour une substance visqueuse d’un vert sombre, mais la bête s’ébroua comme un chien mouillé et se remit en marche.

— Ah non ! s’exclama Brianna. Je peux perdre la face devant Drake, mais je ne vais pas me laisser faire par une bande de cafards !

Edilio tira encore deux fois sur sa cible. Puis, voyant Brianna hésiter, il cria :

— Essaie de les écraser !

— Avec quoi ?

Il jeta un regard désespéré autour de lui.

— Je n’en sais rien.

— Ils s’échappent !

Les insectes, au nombre d'une demi-douzaine, ne prêtaient plus attention à Edilio ni à Brianna. Ils dévalaient la rue à toute allure pour gagner l'extérieur de la ville.

— Ils vont trop vite pour toi, dit Brianna.

Edilio semblait sur le point d'avoir une attaque. Il jeta un coup d'œil à la fenêtre puis aux insectes qui fuyaient. Brianna crut qu'il allait lâcher son arme et battre en retraite.

Mais il serra les dents, inspira profondément et s'arma de courage. Quelle que soit sa décision, il ne semblait pas certain que ce soit la bonne.

— Brise, écoute-moi. Je veux que tu les suives pour savoir où ils vont, mais il ne reste personne pour assurer nos arrières. Orc est parti se soûler, Sam, Jack et Dekka ont quitté la ville, les enfants tombent comme des mouches, et Drake rôde peut-être toujours dans les parages.

Il brandit l'index dans sa direction.

— Ne prends pas de risques, ne fais pas l'idiote, ne joue pas les casse-cou comme tu sais si bien le faire. Reviens dès que tu sauras où ils vont.

Brianna esquissa un salut militaire. Elle se moquait bien qu'il la traite d'idiote s'il reconnaissait son courage. Elle s'élança à un petit quatre-vingt-dix kilomètres / heure pour rattraper l'essaim en fuite.

— T'inquiète, Edilio, lança-t-elle avant de disparaître. La Brise va balayer ces bestioles !

Orc était presque à sec. Il regarda d'un œil torve la bouteille dans sa main. Ne devrait-il pas être déjà mort ? Combien de litres d'alcool devait-il absorber pour en finir ?

Il se creusa la cervelle pour trouver une solution à son problème. Il avait probablement une ou deux bouteilles en réserve à la maison, si personne ne les avait prises. Dans le cas contraire, il lui restait une autre option, mais c'était à une sacrée trotte et il n'était pas d'humeur à marcher. Il risquait de dessoûler dans l'intervalle.

Il marchait vers la maison en noyant ses pensées dans l'alcool quand il passa distraitement devant le panneau de stop. Il n'y avait plus de corps.

L'espace d'un instant, il crut qu'il s'était trompé d'endroit. Puis il se rappela vaguement sa rencontre avec Howard, et la promesse qu'il lui avait faite.

À présent, la dépouille du petit garçon devait pourrir dans une maison vide. Ce n'était sans doute pas le seul cadavre qui traînait dans les parages.

Orc but une gorgée, le corps secoué de tremblements. S'il était accoutumé à l'alcool, il avait mis son organisme à rude épreuve ces dernières vingt-quatre heures. Il avait des brûlures d'estomac et la tête prise dans un étau. Il devait se retenir de s'enfuir à toutes jambes… mais pour aller où ?

Tôt ou tard, ils découvriraient qu'il avait frappé ce gamin malade qui ne lui avait rien fait. Quelqu'un avait peut-être assisté à la scène, à moins que l'une des têtes pensantes de la ville – Astrid, Albert ou Edilio – ne finisse par deviner la vérité. On ne lui laisserait même pas la chance de s'expliquer. Il serait banni de la ville, comme Hunter.

Sauf qu'il n'était pas Hunter. Il ne pouvait pas vivre dans les bois en compagnie des coyotes. Il les revoyait enfouissant leur museau dans ses entrailles pour y arracher des lambeaux de chair. C'était là que tout avait commencé, que sa chair mutilée s'était transformée en gravier et que cette enveloppe monstrueuse avait peu à peu recouvert tout son corps.

Non. Ils ne pouvaient pas l'envoyer vivre là-bas.

Astrid avait établi des règles strictes, cependant. C'est ce qu'ils feraient, ils le ficheraient dehors. « Va-t'en, Orc, va mourir seul, espèce de dégénéré. »

Et pourtant, à l'intérieur de ce monstre se trouvait toujours Charles Merriman.

Il devait parler à Astrid. Elle s'était toujours montrée gentille avec lui. Ces règles stupides étaient les siennes, elle trouverait bien un moyen de les contourner. Elle était intelligente, après tout.

Avec cette vague idée en tête, Orc se dirigea d'un pas lourd vers la maison d'Astrid.

À deux rues de là, il nota quelque chose de très étrange. Il crut d'abord avoir rêvé. Un nuage flottait dans le ciel. Bouche bée, Orc vit le soleil se cacher derrière.

Il continua d'avancer et de boire, sans quitter des yeux ce drôle de nuage, et arriva bientôt dans la rue d'Astrid. Même à cette distance de chez elle, il remarqua les gravats disséminés dans les arbres et les jardins.

En apercevant la maison, il s'arrêta net. Le toit avait été arraché. Tout en haut, à l'endroit où il aurait dû y avoir des murs, il vit Astrid et son frère autiste qui flottait au-dessus d'un lit, à un mètre du sol.

Astrid ne remarqua pas la présence d'Orc, car elle avait les yeux levés vers le nuage. Dans sa main, elle tenait un énorme pistolet.

Un éclair illumina le ciel. Non loin de là, un arbre s'envola. Puis un coup de tonnerre éclata. Des feuilles et des débris d'écorce s'abattirent autour d'Orc. Et, soudain, il se mit à pleuvoir des trombes d'eau.

Émerveillé, Orc leva le visage vers la pluie qui, bientôt, forma des rigoles sur son corps de pierre.

Astrid cria quelque chose d'inintelligible. Orc perçut la terreur et le désespoir dans sa voix. Immobile, trempée jusqu'aux os, son arme à la main, elle s'adressait à son frère entre deux sanglots.

Orc ouvrit la bouche pour boire l'eau fraîche et pure comme celle d'un glacier.

# 24

**9 HEURES 6 MINUTES**

BRITTNEY VIT D'ABORD les énormes insectes aux yeux bleus puis la caverne, et n'y comprit rien.

Enfin son regard tomba sur l'arme de Jamal, quelques lambeaux de vêtements tachés de sang, ses chaussures.

Les insectes allaient et venaient comme des fourmis en transportant des rochers mesurant jusqu'à dix fois leur taille. Sauf que ces fourmis-là avaient la corpulence d'un loup ou d'un poney. Les coyotes les regardaient s'agiter, l'air nerveux.

Brittney aurait bien voulu questionner Jamal. Mais, là où il était, il ne pouvait plus répondre à ses questions.

Pouvait-elle s'enfuir ? Le devait-elle ? Quelle différence cela ferait-il ?

Les insectes avaient empilé une montagne de rochers. Plus ils progressaient, plus la taille des pierres augmentait. Brittney marcha au-devant d'une des créatures ; elle portait un rocher qui aurait facilement pu l'écraser et n'aurait eu aucun mal à tailler Brittney en pièces comme ce pauvre Jamal.

Pourtant, l'insecte fit un écart pour l'éviter et reprit sa besogne. Pourquoi ? Pourquoi avaient-ils dévoré Jamal et pas elle ? Parce qu'ils ne daignaient se nourrir que de chair vivante ? Ou parce qu'ils savaient qu'elle était Drake et réciproquement, et qu'ils avaient reçu l'ordre de ne pas lui faire de mal ? Qu'est-ce qui les retenait ?

Mais Brittney connaissait déjà la réponse à ses questions. Elle sentait une présence, quelque chose ou quelqu'un, une conscience qui effleurait la sienne. C'était comme si cette entité glaciale avait toujours été là, dans un recoin de sa tête, à l'observer même quand elle levait les yeux vers le ciel pour prier.

Alors qu'elle était encore dans sa tombe et que ses mains griffaient la terre, elle avait senti sa présence.

Quand elle plongeait son regard dans celui de son frère Tanner, elle avait parfois entrevu la chose déguisée en ange.

Sans se l'avouer, elle savait depuis le début que Drake était l'œuvre de ce démon, sa créature, tout comme elle, elle était la créature de Dieu.

Immobile comme un roc, elle examina l'entrée de la mine tandis que les insectes continuaient à s'affairer autour d'elle.

Ils étaient en train de libérer le démon. Or, elle ne pouvait rien faire pour les en empêcher. Elle ne pouvait pas non plus empêcher Drake de le rejoindre. Le démon s'apprêtait à remporter une victoire.

La chose obscure titillait toujours les confins de son esprit brumeux en lui chuchotant des promesses à l'oreille.

— Qu'est-ce que tu attends de moi ? demanda-t-elle.

*Je souhaite te donner ce que tu veux.*

— Je veux mourir, dit Brittney.

Elle ferma les yeux et sentit, davantage qu'elle ne vit, un sourire rougeoyer dans un puits de ténèbres.

Elle avait supplié Dieu de la délivrer. Apparemment, c'était le moyen qu'il avait choisi. Peut-être que ce n'était pas Sam qui la libérerait mais ce démon tapi à l'intérieur d'une montagne.

Brittney s'avança vers l'entrée de la mine, ramassa une pierre et la transporta jusqu'au tas.

— Tu y comprends quelque chose ? demanda Sam à Jack.

Ils se trouvaient dans les bureaux de la marina. En plus des bateaux qui se balançaient placidement sur les eaux du lac, plusieurs dizaines d'autres s'entassaient dans un vaste hangar. Des papiers s'amoncelaient sur une table, des livres s'alignaient sur des étagères en fer, deux chaises cassées gisaient dans un coin. Les calendriers périmés rappelaient aux quatre visiteurs que personne n'était entré ici depuis très longtemps.

Naturellement, sans électricité, les ordinateurs étaient inutilisables. Néanmoins, Jack avait insisté pour emporter trois des appareils portables à moitié chargés qu'il avait trouvés dans le container. Et, en fouillant la pièce, il avait déniché une clé USB.

— C'est une espèce de logiciel crypté. J'ai dû l'ouvrir en PDF et je n'y pige pas grand-chose pour l'instant.

Toto fouillait les placards sans y faire de découverte intéressante. Assise sur l'une des chaises cassées, les pieds posés sur le bureau, Dekka contemplait le lac d'un air morne. De temps à autre, elle passait furtivement les mains sur son ventre, ses épaules et ses cuisses pour y chercher les signes d'une infestation, ou elle tirait sur son tee-shirt pour examiner la blessure cautérisée par Sam.

— Ah ! fît Jack. Je crois que j'y suis. Ils ont fait livrer du gasoil marin par camion une semaine avant l'apparition de la Zone. Quatre mille litres tout rond. Et ils ont du diesel, aussi. C'est juste que je n'arrive pas à trouver ces…

Il s'interrompit et s'absorba de nouveau dans les chiffres. « Voilà pourquoi j'ai emmené Jack avec moi », songea Sam.

Pour une fois, il était heureux. Les bonnes nouvelles se succédaient. Ils avaient trouvé de la nourriture, du Pepsi, ils dénicheraient sans doute de la bière et d'autres canettes de soda, voire quelques vieux paquets de chips en fouillant les bateaux. Mais, surtout, le lac était une immense réserve d'eau douce ; ils n'auraient pas assez d'un millier d'années pour la boire.

Ils avaient aussi trouvé un rapport avec des chiffres indiquant que le lac avait été réapprovisionné récemment en truites et en perches.

C'était comme pénétrer dans le jardin d'Éden. Ils pouvaient installer ici toute la population de Perdido Beach. Se loger dans les bateaux. Pêcher dans le lac. Boire son eau. Rapporter la récolte des champs grâce à l'essence trouvée sur place.

Ce n'était pas parfait. Mais pour la Zone, c'était le paradis. « Si seulement Astrid était là ! »

Sam s'efforça de chasser cette pensée. Il était furieux contre Astrid. Il en avait assez d'elle. Et pourtant, il ne pensait qu'à la tête qu'elle ferait quand il lui tendrait un pot de Nutella et une canette de Pepsi.

— Pourquoi ils n'ont rien fait ? songea Dekka tout haut.

— Qui ça ?

— Les gens qui ont mis ce dingue en observation.

D'un signe de tête, elle montra Toto.

— Qu'est-ce que tu voulais qu'ils fassent ? demanda Sam en haussant les épaules.

— Ils auraient pu informer les gens de ce qu'il se passait.

— Ce sont des scientifiques, marmonna Jack, qui avait renoncé à déchiffrer les documents et examinait le contenu du disque dur de son ordinateur portable en s'abandonnant au plaisir viscéral d'ouvrir des applications.

— Et alors ?

— Alors ils devaient observer et comprendre dans un premier temps. Eh, regardez, quand on presse ce bouton, il y a un chouette œuf de Pâques qui…

— Ça signifie que les gens du dehors savent.

— À votre avis, qu'est-ce qu'on va devenir si l'enceinte tombe un jour ? demanda Sam.

— Nos pouvoirs vont probablement disparaître avec elle, répondit Jack.

— Oui, probablement.

— Mais ce n'est pas sûr.

— Non.

— On ne nous laissait même pas nous trimballer avec un couteau suisse à l'école, déclara Dekka, alors je me demande bien ce qu'ils pourraient faire de toi, Sam. C'est un peu comme si tu te baladais avec deux énormes lasers.

— Comme le dit Jack, nos pouvoirs vont probablement disparaître. Et ce sera un soulagement.

— Ce n'est pas vrai, intervint Toto. Il dit que ce sera un soulagement, mais il ne le pense pas.

Sam jeta un regard noir à Toto.

— D'accord. Peut-être que ça me manquerait.

— C'est vrai, dit Toto.

Puis, se tournant vers sa tête de Spiderman imaginaire, il ajouta :

— C'est la vérité.

— Regarde ce qu'ils ont fait de Toto et du sujet numéro deux, lança Dekka.

— Ils nous ont enlevés et enfermés, renchérit Toto.

— Ça ne se passera pas comme ça avec nous, objecta Sam. Le monde entier est sans doute au courant. On est trop célèbres.

— Il croit ce qu'il dit, commenta Toto.

— Mais il n'en est pas sûr, répliqua sèchement Dekka. Sam, tu n'as jamais été une bête curieuse dans le monde d'avant. Moi, j'étais déjà considérée comme anormale. Si mes parents m'ont envoyée à Coates parce que je suis lesbienne, imagine un peu leur réaction s'ils apprenaient que je peux suspendre la gravité.

Elle s'efforça d'en rire, mais Sam ne se joignit pas à elle.

— Malgré tout, j'ai encore envie que la paroi disparaisse.

— Ce n'est pas vrai, dit Toto.

— Si, c'est vrai, protesta Sam. Tu crois que cette situation me convient ?

Toto allait répondre, mais Dekka le devança.

— Sam, tu n'y as peut-être pas réfléchi, moi si. Crois-moi, je ne suis pas la seule, et je ne parle pas que des mutants. Tu crois qu'Albert a envie de retourner sur les bancs de l'école ?

— Astrid, elle, veut retrouver sa vie d'avant.

Dekka acquiesça.

— Sans doute. Et Jack veut retourner à ses ordinateurs vu que, la moitié du temps, il ne se souvient même pas qu'il a des pouvoirs surnaturels. Pareil pour Edilio, je suppose, sauf peut-être quand il envisage d'être renvoyé au Honduras. Mais, honnêtement, tu crois que Brianna veut cesser d'être la Brise ?

— Ça ne lui plairait pas du tout, admit Sam.

— S'il y a des enfants qui prient tous les soirs pour que ça s'arrête, il y en a d'autres qui espèrent bien que l'enceinte va rester en place. Et maintenant qu'on a trouvé ce bel endroit avec de l'eau douce à profusion…

— Tu crois ce que tu dis, confirma Toto.

— Merci, fit Dekka d'un ton sarcastique.

Sam voyait le lac sous un angle très différent à présent. S'ils avaient de l'eau, s'ils avaient de la nourriture, s'il pouvait maintenir la paix avec Caine, et s'ils parvenaient à rétablir l'électricité un jour, combien d'enfants cesseraient d'espérer la fin de la Zone ?

— Il faut que tu réfléchisses à ça, Sam, reprit Dekka. C'est toi le chef, après tout.

— Plus maintenant.

Elle rit puis se leva pour s'étirer.

— Sam, tu es toujours le chef. Tu seras toujours le chef. Tu ne l'as pas choisi mais c'est comme ça.

Elle le prit par le bras pour l'entraîner au-dehors. Son humeur s'était assombrie. Sam fut surpris par la soudaineté de ce changement. Elle avait joué la comédie. À présent, son regard était triste et un pli soucieux barrait sa bouche. Elle se rapprocha de lui, prit sa main et la posa sur son abdomen.

— Tu sens cette bosse ?

Il hocha la tête.

— Ma mère a eu un kyste bénin. Peut-être que c'est la même chose, déclara-t-elle d'un ton grave.

— Tu crois que…

— Peut-être que si j'ai remarqué quelque chose, c'est parce que je cherchais, mais ce pourrait bien être l'un d'eux.

— Ne tire pas des conc…

— Non, mais si c'est bien ce que je crois, je veux que tu tiennes ta promesse.

— On en a déjà parlé, maugréa Sam en retirant sa main.

— Si je te dis que le moment est venu, tu t'en occupes, d'accord, Sam ?

Comme il ne répondait pas, elle ajouta :

— Je n'ai pas peur de mourir.

Sam fut soulagé que Toto ne soit pas là pour l'entendre.

— Et tu dois me promettre autre chose.

— Quoi ? fit Sam.

— Ne parle jamais à Brianna de mes sentiments pour elle. Je l'aime et je ne veux pas la faire souffrir.

— Dekka…

— Non, dit-elle brusquement. Ne discute pas, d'accord ? Peut-être que j'ai tort et que ce n'est rien. N'en parlons plus.

— D'accord, acquiesça Sam.

Ils observèrent un silence gêné pendant quelques instants, puis Sam reprit la parole.

— Ça va te paraître bizarre, mais tu sais que je t'aime très fort, pas vrai ?

— Moi aussi, Sam.

Il fit mine de la prendre dans ses bras, puis, au dernier moment, il se ravisa. Elle sourit.

— On n'est pas du genre à se faire des câlins, n'est-ce pas ?

— Allons voir ce qu'on peut trouver à bord de ces bateaux, lança-t-il.

# 25

**9 HEURES 5 MINUTES**

UNE CHOSE ÉTAIT certaine pour Astrid tandis qu'elle se tenait immobile sous les trombes d'eau : le secret qu'elle avait si longtemps gardé n'en était plus un.

Elle regarda en bas et aperçut Orc, bouche bée, les yeux levés vers elle. Un peu plus bas dans la rue, quatre garçons se dirigeaient vers la maison. Elle reconnut Lance et Turk. Les deux autres, elle les connaissait à peine. Tous quatre étaient armés. Quant à Orc, il n'avait pas besoin d'un fusil.

Elle jeta des coups d'œil affolés dans toutes les directions pour chercher de l'aide. Sam était peut-être rentré.

À moins que Brianna ou Edilio et quelques-uns de ses soldats ne soient dans les parages.

Mais les rues étaient désertes à l'exception d'une fille livide qui se dirigeait vers la place, pliée en deux, en s'arrêtant pour tousser, les jambes flageolantes.

Orc avait défendu Astrid une fois, le jour où il l'avait sauvée des griffes de Zil et de la bande des Humains. Or, en ce moment même, quatre de ses membres montraient du doigt le nuage. Ils se mirent à courir dans sa direction.

Le nuage s'étendait ; la pluie redoublait. Orc se tenait immobile telle une statue de pierre sous le déluge. Les quatre garçons ralentirent, puis s'avancèrent maladroitement sous le rideau de pluie et, à l'exemple d'Orc, ils levèrent la tête pour boire l'eau miraculeuse.

Elle avait une arme. Devait-elle s'en servir ?

— C'est le débile ! cria Turk.

Un sourire mauvais éclaira son visage. Il se tenait sous un arbre constellé de lambeaux de vêtements et de débris de jouets ; il y avait là de quoi faire un vide-grenier.

— C'est le frère demeuré de l'autre pimbêche !

Turk contourna Orc et sauta par-dessus la clôture du jardin d'Astrid. Ses amis le suivirent avec méfiance en surveillant tour à tour Orc et Astrid. Orc ne fit pas mine d'intervenir.

Turk entra précipitamment dans la maison et, quelques instants plus tard, il se tenait sur la plate-forme en haut de l'escalier. Les autres accoururent derrière lui. Il gloussa joyeusement.

— C'est le débile ! C'est lui qui fait pleuvoir !

— Orc ! cria Astrid.

— Ce gamin doit avoir des pouvoirs de dingue, déclara Lance.

— Allez-vous-en !

Astrid avait conscience que sa chemise de nuit trempée moulait son corps. Le pistolet dans sa main pesait une tonne.

— Attrapez le gosse ! ordonna Lance. Si on l'a, on pourra contrôler la pluie.

Il y avait du sang sur le tee-shirt de Turk. Beaucoup trop de sang.

— Qu'est-ce que tu as fait ? demanda Astrid.

Turk baissa les yeux vers son tee-shirt, l'air surpris.

— Oh, ça ?

Il partit d'un rire féroce.

— C'est rien. Sache que c'est nous les patrons, maintenant. Sam n'est pas dans le coin, pas vrai ? Où est passé monsieur rayon laser ?

— Orc !

Astrid ne voulait pas leur montrer qu'elle avait peur, mais elle savait de quoi Turk était capable, et

elle n'avait aucune envie de se servir de son arme. Pas même pour défendre son frère.

— Qu'est-ce qu'il sait faire d'autre ? demanda Lance d'un ton autoritaire. Il sait flotter dans le vide, faire pleuvoir. Quoi d'autre ?

— Il n'a pas conscience de ce qu'il fait, protesta Astrid.

Le froid la gagnait ; elle frissonna.

— Il avait soif, c'est tout. Il a la grippe et il avait soif.

Dans la rue, d'autres enfants sortaient de chez eux en transportant des seaux et des bassines. L'air émerveillé, ils s'avançaient vers le rideau de pluie qui continuait de s'étendre.

— Il doit en avoir, des pouvoirs, pour faire un truc pareil, déclara Lance. Détruire le toit de la maison ? Faire tomber la pluie ? C'est digne d'un trois-barres au moins.

— Si vous l'embêtez, il risque de la faire cesser.

Cette menace était le fruit d'une inspiration soudaine, mais elle sembla fonctionner. Lance plissa les yeux et Turk se figea brusquement. L'eau était un bien précieux, même pour des idiots comme Turk et Lance.

Soudain, Turk secoua la tête.

— Bien tenté, Astrid. Sauf que si le débile fait pleuvoir dès qu'il a soif, on n'a qu'à le priver d'eau et la machine à pluie est à nous !

— Je me demande ce qu'il fait quand il a faim, songea Watcher tout haut.

La pluie formait déjà de petites flaques sur la moquette sale à leurs pieds.

— Je crois qu'on va l'emmener avec nous, annonça Turk après un silence.

Il fit signe aux deux garçons plus jeunes.

— Attrapez-le.

Astrid leva son pistolet d'un geste mécanique, comme si c'était lui qui dictait sa décision, et le braqua sur Turk. Elle avait la bouche sèche et la gorge nouée. Elle posa l'index sur la détente, la caressa du doigt. Du pouce, elle ôta le cran de sécurité. À présent, elle ne voyait plus que le visage de Turk dans son viseur.

— Tu n'oseras jamais tirer, Astrid, dit-il.

Un bruit de pas dans l'escalier lui fit tourner la tête. Edilio apparut en haut des marches. Il avait son fusil automatique braqué sur lui.

— C'est fini, Turk.

La main d'Astrid retomba et elle poussa un gros soupir de soulagement.

— Tu vas laisser Astrid se garder le mutant pour elle toute seule ? s'indigna Turk.

— Jetez vos armes immédiatement ! cria Edilio.

Les deux garçons plus jeunes consultèrent Turk du regard. Lance fut le seul à réagir : il pointa son arme sur le petit Pete.

— Si tu tires, je lui colle une balle dans la tête.

— Tu ne peux pas faire ça ! protesta Edilio.

— Ah ouais ? Ouvre tes oreilles, Edilio : Albert est mort.

Edilio écarquilla les yeux.

— Tu vois, la situation a changé du tout au tout, reprit Lance. Et là, on est dans une impasse. Si tu tires sur l'un de nous, j'aurai quand même une chance d'avoir le gosse.

— Ça se complique ! ajouta Turk d'un ton moqueur en braquant son propre pistolet sur Astrid. Lance a raison : Albert a eu un… petit problème. Plus personne ne te paie, le métèque, alors tu ferais mieux de dégager avant que la police de l'immigration débarque.

Il éclata de rire.

Une pensée terrible prit forme dans le cerveau d'Astrid : si le petit Pete mourait, tout serait fini. Un simple meurtre…

Quel genre de vie pouvait-il espérer ? Valait-il la peine qu'Edilio meure pour lui ? Valait-il les nombreuses morts à venir ? Méritait-il qu'ils périssent tous dans cet enfer abandonné par Dieu ?

— Vas-y, dit-elle d'un ton morne en laissant tomber son arme sur la moquette détrempée. Descends-le. Tue mon frère.

Diana et Caine avaient fait l'amour plusieurs fois. D'abord dans son lit. Puis dans celui de Caine. Dans la grande chambre tapissée de photos des deux stars posant, tout sourires, aux côtés de Leonardo DiCaprio, Natalie Portman, l'actrice qui jouait dans Mamma Mia !, Steven Spielberg, Heath Ledger et un tas de types probablement célèbres, mais qui ressemblaient davantage à des hommes d'affaires.

Diana réchauffait le repas de Penny dans la cuisine, en peignoir et pantoufles. De la soupe de poisson. Une quesadilla. Des plats mal assortis, mais Penny n'irait pas se plaindre. Ils n'étaient pas près de critiquer la nourriture.

Diana n'avait pas prévu que les choses prendraient cette tournure avec Caine. Elle s'était parfois imaginé le faire une bonne fois pour toutes, mais de là à recommencer un nombre incalculable de fois… C'était compter sans l'appétit insatiable de Caine. Il était revenu se glisser dans son lit au cours de la nuit, puis ce matin, avant le lever du soleil.

Un changement s'était produit en elle. Elle commençait à s'attacher à Caine. Était-ce de l'amour ? Elle n'était pas sûre de savoir ce que ce mot signifiait. Peut-être qu'elle l'aimait, oui. Quelle drôle d'idée ! Caine n'en était pas particulièrement digne. Et quand on avait vraiment appris à le connaître, on l'aimait encore moins.

Diana l'avait toujours trouvé fascinant et séduisant. Sexy, même, aurait-elle dit quand elle était plus jeune. D'un sex-appeal un peu glacial, si cela signifiait quelque chose.

Mais cette fois, c'était différent. Elle ne se servait pas de lui. C'était pourtant son habitude avec Caine, ou du moins c'est ce qu'elle s'était toujours répété : « Il m'est utile. » Une fille telle que Diana, qui aimait prendre des risques, exercer son sarcasme et sa cruauté sur les autres filles de l'école, ou encore séduire les garçons pleins d'hormones et les vieux messieurs concupiscents, une fille comme elle avait besoin d'un protecteur puissant.

Or, Caine était indéniablement de cette trempe-là. Seul un suicidaire aurait osé le défier. Même avant qu'il ait commencé à développer des pouvoirs surnaturels, il était le genre de garçon que les autres élèves évitaient. S'il n'était pas toujours le plus grand ni le plus costaud, il était invariablement le plus déterminé. Le plus implacable. Quand quelqu'un lui cherchait des poux, il savait qu'il le paierait cher.

Pour être honnête, elle devait admettre qu'elle nourrissait depuis longtemps des sentiments sincères à son égard. Des sentiments particuliers qui ne s'apparentaient pas à l'amour, même vaguement, mais des sentiments tout de même. De ceux que les gens normaux auraient qualifiés de malsains.

Toutefois, cela n'avait rien à voir avec ce qu'elle ressentait désormais.

Diana mit la quesadilla dans une assiette et versa la soupe dans un bol. Elle disposa le tout sur un plateau et monta à l'étage. Elle frappa, ouvrit la porte et déposa le plateau devant Penny qui dormait à poings fermés. Elle avait l'impression de nourrir un chien.

Elle trouva Caine debout dans le pré autrefois soigneusement entretenu qui s'étendait depuis la maison jusqu'au bord de la falaise. Il était maintenant envahi par des mauvaises herbes, dont certaines mesuraient plus d'un mètre de haut. Caine observait la côte au loin à travers la lunette de son télescope.

Il l'entendit approcher et, sans se retourner, dit :

— Il se passe quelque chose en ville.

— Je m'en fiche.

— Il y a un nuage. Je crois qu'il pleut. C'est juste un tout petit nuage, mais il flotte très bas, donc ça ne peut pas être une illusion créée par la paroi.

— C'est probablement un reflet que tu vois. Ou un mirage.

Caine lui tendit le télescope. Elle envisagea de refuser, mais la curiosité l'emporta. Elle colla son œil à l'oculaire, et la ville lui apparut assez distinctement pour qu'elle puisse constater qu'il y avait en effet un seul et unique nuage très bas dans le ciel. La tache grise en dessous devait être de la pluie.

— Et alors ? fit-elle. Un mutant s'est découvert le pouvoir de créer des nuages.

— Tu ne te demandes pas qui ? C'est un sacré pouvoir.

Diana poussa un soupir théâtral.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Je n'aime pas l'idée qu'un nouveau quatre-barres se promène dans la nature. Deux, c'est déjà un de trop.

— Ça ne signifie pas forcément que c'est un quatre-barres, objecta Diana. Brianna, Dekka et Taylor n'en ont que trois, et pourtant elles ont de plus grands pouvoirs que ça.

— Mais c'est au moins un trois-barres.

Caine reprit le télescope des mains de Diana.

— Tu ne crois pas qu'ils nous attaqueront un jour ou l'autre ? Si Sanjit est arrivé à destination sain et sauf, Sam sait ce que nous avons ici. Tu ne penses pas qu'il essaiera de nous le prendre ?

— Non, répondit Diana en toute sincérité. Je ne crois pas qu'il cherchera la bagarre. Il n'est pas aussi mal dans sa peau que toi.

Caine ricana.

— Ben voyons, c'est ça mon problème : je suis mal dans ma peau.

— De toute façon, ça ne change rien. Même si on le voulait, on n'a aucun moyen de retourner là-bas.

— Il y a toujours un moyen, Diana. Toujours.

— Eh bien, ne le cherche pas, dit-elle.

# 26

**9 HEURES**

— TU VEUX QU'ON DESCENDE ton frère ? s'exclama Turk, incrédule.

— N'y pense même pas, intervint Edilio.

Il tenait fermement son fusil, un doigt posé sur la détente. Le visage anxieux de Turk était dans sa ligne de mire, mais ses yeux larmoyaient et il réprimait une envie de tousser.

— Elle ne parle pas sérieusement, ajouta-t-il.

— Il y a déjà eu trop de morts, déclara Astrid d'un ton las. Je ne veux pas qu'il y en ait d'autres. Le moment est venu d'en finir.

Edilio sentit la panique s'emparer de lui. Que devait-il faire ? Astrid était-elle en train de perdre la boule comme Mary Terrafino ?

— Je sais combien d'enfants sont morts, marmonna-t-il. C'est moi qui les ai enterrés, pour la plupart.

— Et tout ça à cause du petit Pete.

— Tu n'en as pas la preuve, protesta Edilio en lui jetant un regard furieux.

Elle cilla, secoua imperceptiblement la tête. Ses longs cheveux mouillés pendaient sur ses épaules comme des serpents dorés.

— Ce n'est pas toi qui t'occupes de lui, Edilio. Ce n'est pas toi qui en es responsable.

Edilio toussa, essaya de se retenir, toussa de nouveau. Il s'efforça de garder son calme, de rester concentré.

— De quoi vous parlez, tous les deux ? demanda Turk, l'air visiblement perdu.

Edilio sentit la maison trembler. Des pas lourds résonnèrent au rez-de-chaussée. Ce devait être Orc. De quel côté était-il ? Bonne question.

Le monstre émergea sur la plate-forme. Il faisait un drôle de bruit en marchant, on aurait dit le crissement d'un pas sur du gravier humide.

Il s'avança, bouscula Edilio au passage, la tête affaissée contre sa poitrine et, pendant une fraction de seconde, Edilio crut qu'il dormait debout. « Non, il est juste bourré », pensa-t-il.

— Jetez vos armes, répéta-t-il.

— Non, non. De quoi vous parliez ? répliqua Turk, sentant confusément qu'il pouvait obtenir l'avantage.

Son arme était toujours pointée sur Astrid.

— La ferme, Turk. Jette ton arme. Si tu as tué Albert, tu seras banni de la ville.

— Et qu'est-ce qui se passera si je bute le débile ? dit Lance.

— Tu connais la loi. Si tu tues quelqu'un, tu seras jugé par un tribunal. Si tu es reconnu coupable, tu devras quitter la ville pour toujours.

— Ce n'est pas ce que je te demande, et tu le sais, Edilio ! rugit Lance. Raconte-nous, Astrid. Qu'est-ce qui se passera si je bute le débile ?

La panique submergeait le cerveau d'Edilio. Il devait reprendre le contrôle de la situation. C'était lui le chef. Mais que devait-il faire ? Il baissa les yeux vers le canon de son fusil pointé sur Turk, la tête bourdonnante, le visage en feu. Il bougea son arme de quelques centimètres pour avoir aussi Lance dans sa ligne de mire. Le premier à prendre sa décision l'emporterait.

— Si…, fit Astrid.

Pan ! Le fusil recula contre l'épaule d'Edilio. Une fontaine de sang jaillit du beau visage de Lance.

— Lance ! cria Turk.

Lance braqua le canon de son arme sur Edilio, tira et manqua sa cible. La balle alla ricocher sur la cuisse d'Orc. Le visage déformé par la rage, Turk visa Edilio, qui hurla :

— Non !

Turk hésita. Edilio, aveuglé par la panique, ne vit que son arme pointée sur lui, le trou noir du canon et, sans réfléchir, il appuya sur la détente. Une autre détonation retentit. Turk tomba sur le dos. Son arme glissa sur le sol, hors d'atteinte, et il se traîna pour la récupérer.

— J'ai dit non ! brailla Edilio.

Tout en se tenant le ventre d'une main, Turk tendit l'autre vers son pistolet. Le doigt d'Edilio glissa sur la détente. Il sentit une vague de fureur incontrôlable déferler en lui et visa la tête du garçon.

À cet instant, Orc écrasa le pistolet de Turk sous son pied. Edilio poussa un soupir tremblant et baissa son arme.

Lance s'était mis à hurler. La balle avait traversé sa pommette avant de ressortir par son oreille, qui n'était plus qu'une plaie. Turk était moins démonstratif. Sa gorge se convulsait. Comme un poisson hors de l'eau, il semblait chercher de l'air en gémissant tout bas, la main toujours tendue vers son arme désormais inutilisable.

Les deux garçons étaient toujours en vie. Edilio songea qu'il le regretterait plus tard ; il ferait mieux de les achever. Il suffisait de s'approcher un peu, et pan ! S'il ne se décidait pas, ils avaient une chance de survivre grâce aux soins de Lana. Et s'ils survivaient, ils reviendraient se venger.

Orc et Astrid avaient les yeux braqués sur lui. Il lui sembla terriblement injuste que la décision doive une fois de plus venir de lui.

— Je vais chercher Lana, annonça-t-il.

Il se détourna, s'engagea précipitamment dans l'escalier, manqua une marche, se releva. Le corps secoué de sanglots, les yeux aveuglés par la pluie et les larmes, il courut en direction du Clifftop.

Sam et Jack conjuguèrent leurs efforts pour faire démarrer un des rares canots à moteur à avoir encore assez de batterie. Le moteur se mit en marche avec un grondement sourd.

— Ce canot est assez puissant pour tirer un skieur, observa Sam.

Dekka sourit.

— Tu veux faire du ski nautique ?

— Pas maintenant. C'est juste une idée…

— Il ment. Il veut en faire tout de suite, intervint Toto.

— Oui, bon, on ne fait pas toujours ce qu'on veut, grommela Sam. Il faut d'abord qu'on explore le reste du lac, et qu'on retourne en ville pour être accueillis en héros.

Il avait parlé sur le ton de la plaisanterie, mais en son for intérieur il avait hâte de rentrer à Perdido Beach pour annoncer qu'ils avaient trouvé plus d'eau qu'il ne leur en fallait. Il irait voir Astrid. Et là, que se passerait-il ? Rien. Ils en seraient toujours au même stade.

— Largue les amarres ! cria-t-il à Jack.

Après avoir hissé les cordages à bord, il vira vers l'ouest et le canot quitta la marina dans un rugissement. Le nuage de gouttelettes sur son visage et les vibrations du moteur sous ses pieds le grisèrent. Bientôt, ils seraient à court d'essence, ils auraient bu tout le Pepsi et mangé toutes les nouilles déshydratées. Mais ce moment n'était pas encore venu.

Ils pouvaient se bâtir une vie meilleure au bord du lac. Laisser derrière eux les mauvais souvenirs, l'église en ruine et les maisons calcinées, ainsi que cet horrible cimetière.

Cette fois, ils ne commettraient pas d'impair. Ils s'organiseraient avant même d'emmener quiconque ici. Ils formeraient des petites familles qui pourraient emménager à bord des bateaux, dans le hangar ou dans les bureaux de la marina. Il fronça les sourcils, tenta de faire le compte des bateaux

correctement équipés : peut-être une demi-douzaine de voiliers et une douzaine de bateaux à moteur, plus les quatre ou cinq péniches.

Ce n'était pas suffisant, évidemment, mais ils pourraient aussi planter des tentes et construire de petits abris. Il ne faisait pas froid dans la Zone, un toit pour se protéger du soleil ferait l'affaire.

Il scruta les berges dans l'espoir de repérer un terrain de camping. En toute logique, il devait y en avoir un, il y avait toujours des campings autour des lacs. Bien entendu, il se pouvait qu'il soit de l'autre côté de la paroi…

Aucune importance, la vie leur souriait. Ils avaient assez d'essence pour convoyer jusqu'au lac les camping-cars et les caravanes de Perdido Beach. Il y en avait au moins une douzaine, garés dans les allées des maisons, bien que quelques-uns aient brûlé dans le grand incendie.

Il aurait un bateau assez grand pour y vivre avec Astrid et le petit Pete. Il proposerait peut-être à Dekka de venir habiter avec eux. En supposant qu'il ait le droit de s'installer sur l'une des péniches. Mais pourquoi ne l'obtiendrait-il pas ?

Ces bateaux de quinze mètres de long pouvaient facilement accueillir six personnes. Lui, Astrid… Il réalisa qu'il avait déjà songé à la couchette du capitaine pour eux deux. Eux, partager le même lit ? Ce n'était pas près d'arriver. À moins que…

Peut-être qu'une fois loin de Perdido Beach… Une autre pensée lui traversa l'esprit. Il eut beau la chasser, elle lui revenait sans cesse en tête. Et s'ils se mariaient ? Ils deviendraient une vraie famille. Lui, Astrid et le petit Pete.

Il était impossible de prédire combien de temps durerait la Zone. Peut-être qu'ils ne parviendraient jamais à en sortir. Dans ce cas, que feraient-ils ? Il avait quinze ans, Astrid aussi, tous deux avaient survécu au grand saut. C'était jeune dans le monde du dehors, mais à l'intérieur de la Zone, c'était déjà vieux.

— Oui, mais qui nous marierait ?

Sans le vouloir, il avait parlé tout haut. Il jeta un coup d'œil inquiet autour de lui pour s'assurer que personne ne l'avait entendu. Ça ne risquait pas d'arriver, avec le moteur qui hurlait et le clapotis de la proue qui fendait les vaguelettes.

Assise dans l'un des sièges rembourrés à l'arrière, Dekka fixait la berge d'un air mélancolique. Penché sur son ordinateur portable, Jack pianotait sur le clavier, le sourire aux lèvres. Quant à Toto, il s'adressait à un être invisible.

— Quelle bande de dingues, songea Sam tout haut en riant.

De l'eau et de l'essence, des nouilles et du Pepsi, du Nutella et un détecteur de mensonges en chair et en os. Malgré les craintes de Dekka, il y avait encore de l'espoir.

Quinn. Il ferait un bon juge de paix. C'était tout ce qu'il fallait pour prononcer un mariage, non ? C'était ainsi que sa mère avait épousé son beau-père. S'ils pouvaient élire un maire, pourquoi pas un juge ?

— Épouse-moi et viens vivre sur ma péniche, dit-il.

— Je t'aime bien, Sam, mais pas à ce point-là.

Sam sursauta et vira involontairement à droite. Il rétablit sa trajectoire et s'efforça d'ignorer la rougeur qui gagnait ses joues. Dekka était debout près de lui.

— Comment va ton épaule ? demanda-t-il.

— Heureusement que Taylor n'est plus avec nous, répondit-elle. Si elle t'avait entendu, la nouvelle se serait répandue en ville à la vitesse de la lumière.

Sam poussa un soupir.

— Je me laissais aller à un moment d'optimisme.

Dekka lui tapota le dos.

— Tu as raison, Sam. La Zone te doit bien ça.

Immobile, Orc regarda l'enfant qui flottait toujours à un mètre du sol comme si rien ne s'était passé. Quant à Astrid, on aurait dit un zombie.

Les deux blessés se tordaient par terre en gémissant. Ils lui tapaient sérieusement sur les nerfs. Il se moquait bien de ce qui pouvait leur arriver, ils ne valaient pas mieux que lui. En temps normal, il les aurait laissés crier tout leur soûl, mais là, avec la tête comme une pastèque et les coups de feu qui résonnaient encore à l'intérieur de son crâne, il perdait patience.

Les paroles d'Edilio lui revenaient sans cesse à l'esprit. Les meurtriers devaient quitter la ville. C'était la loi d'Astrid, c'était elle qui l'avait édictée.

— C'est vrai, dis ? demanda-t-il sans préambule.

— Quoi ?

— Que quand tu tues quelqu'un, tu dois partir pour toujours.

— Tu vas les tuer ?

Il lui fallut quelques instants pour comprendre qu'elle faisait allusion aux deux blessés.

— Et si… et si tu ne l'as pas fait exprès ?

— Il faut que je l'emmène loin d'ici, murmura Astrid.

Mais Orc voyait bien qu'elle ne s'adressait pas à lui.

— Et si c'était juste un accident ?

— Je ne sais pas de quoi tu parles, dit-elle.

Orc cherchait ses mots. Il était épuisé et sa tête le faisait atrocement souffrir.

— Tu peux le porter ? demanda Astrid.

— Qui, le débile ?

— Le petit Pete. Tu peux le porter, Charles ?

— Pour aller où ?

— Loin d'ici. C'est la loi. Les meurtriers doivent quitter la ville. C'en est un, tu sais. Il est le pire de nous tous. Tous les morts de la Zone… Tous ces enfants…

Une idée se forma dans le cerveau brumeux d'Orc, mais il perdit le fil de sa pensée quand Lance se mit à brailler plus fort encore.

— Boucle-la ou c'est moi qui vais te fermer ta gueule ! cria Orc.

Il s'efforça de retrouver le fil. Le petit Pete. Tuer.

— Admettons, mais il ne sait pas ce qu'il fait, pas vrai ? Les gens qui ne savent pas ce qu'ils font, ce n'est pas leur faute.

— S'il te plaît, Charles. Edilio sera bientôt de retour avec Lana. Il faut qu'on soit partis avant.

Orc enjamba Turk qui s'était mis à trembler de façon incontrôlable en se tenant le ventre, les jambes raidies, les pieds en dedans.

Lance poussait toujours des cris d'orfraie, rien ne semblait pouvoir l'arrêter, mais aux cris se mêlaient désormais des jurons. Il pestait contre le monde entier, crachait toutes les insultes qui lui venaient à l'esprit.

Orc baissa les yeux vers le petit Pete. Astrid prétendait qu'il avait tué des gens. Orc ne voyait pas comment c'était possible. L'enfant ne pouvait même pas se mouvoir, apparemment. Il toussa trois fois très vite, sans se couvrir la bouche de sa main. Il ne semblait même pas s'apercevoir qu'il toussait.

Orc le prit dans ses bras. Il ne pesait pas bien lourd. Astrid observa la scène d'un air absent, comme si elle voyait tout à travers la lunette d'un télescope.

— Où on va ? lui demanda Orc.

Elle s'agenouilla pour ramasser le pistolet qu'elle avait laissé tomber à terre.

— Loin.

Orc haussa les épaules, descendit l'escalier et marcha vers le nord, en direction des collines, loin


des hurlements de Lance.

# 27

**6 HEURES 11 MINUTES**

DRAKE ÉMERGEA de nouveau.

Il tenait une grosse pierre à la main, ce qui signifiait que Brittney l’avait tenue avant lui. Elle avait dû être un peu lourde pour elle, mais Drake la transporta sans difficulté, enroulée dans son tentacule.

Autour de lui, les créatures ressemblaient de moins en moins à des insectes. Elles évoquaient désormais des machines de guerre. Pourtant, elles semblaient plus fragiles, comme si le poids de leur exosquelette avait été étiré pour former une créature plus imposante. Seule la moitié d’entre elles transportait encore des pierres. Le reste, les plus grosses, semblait attendre avec une impatience grandissante, tels des jets parés au décollage.

C’était d’ailleurs ce qu’elles lui rappelaient : des avions de chasse. Il flottait autour d’elles une aura menaçante et prédatrice, comme s’il leur suffisait d’un signe pour semer la mort et la destruction.

Qui était censé leur en donner l’ordre ? Lui ?

Les coyotes avaient disparu. Avaient-ils décidé de prendre la fuite ? À moins que les insectes n’aient fini par les dévorer. Drake remarqua une tache de sang sur un rocher et obtint la réponse à sa question.

L’Ombre avait donc contraint les coyotes à se sacrifier pour nourrir ses nouveaux serviteurs ?

Drake jeta sa pierre sur le tas puis retourna à l’entrée de la mine, dans l’ombre accueillante. Il marchait d’un pas léger, le cœur joyeux.

Il sentit la présence de l’Ombre en lui, sa volonté implacable. Elle le voulait. Il savait désormais ce qu’elle attendait de lui, et connaissait les armes qu’elle mettrait à sa disposition pour servir son but.

L’entrée de la mine, bien que dégagée, n’en restait pas moins dangereuse. Les poutres de soutien n’avaient pas été remplacées et la voûte de pierre menaçait de s’effondrer par endroits, tandis qu’à d’autres des trous pareils à des dômes de cathédrale s’étaient formés suite à l’éboulement.

— J’arrive, chuchota Drake.

Mais pourquoi chuchoter ?

— J’arrive ! répéta-t-il d’une voix forte.

Laissant la lumière derrière lui, il s’engouffra dans une obscurité totale en tâtonnant autour de lui, pas à pas, bras et fouet tendus pour trouver son chemin. Il s’égratigna contre la roche et se cogna les orteils des dizaines de fois. Une odeur de renfermé flottait dans l’air. Il faisait anormalement chaud, plus chaud qu’au-dehors. Il transpirait à grosses gouttes. Autour de lui, l’air se raréfiait.

— J’arrive ! cria-t-il de nouveau, mais à présent, sa voix était métallique et ne portait plus.

Il trébucha, tomba à genoux et se releva en se cognant la tête. Il descendait une longue pente. Combien de mètres avait-il parcourus ? Il n’en avait aucune idée. Il entendait le crissement des pattes des insectes derrière lui. Dans les passages étroits, ils devaient se recroqueviller sur eux-mêmes tels d’énormes cafards, s’aplatissant quand la voûte était trop basse ou se contorsionnant pour se glisser entre les saillies rocheuses.

Son armée le suivrait quoi qu’il advienne, il en était certain. Elle était à ses ordres, à son service. Sa propre armée !

Il ne pouvait plus respirer, désormais. Cependant, ce n’était pas la première fois qu’il était privé d’oxygène. Il gardait un souvenir très vif des longues heures passées à creuser la terre de ses ongles pour s’extraire de sa tombe.

Non, Drake n’avait pas besoin d’air. L’air, c’était bon pour les vivants. Lui avait atteint un stade

bien plus intéressant : l’immortalité.

Il était le général immortel du gaïaphage. À cette pensée, son cœur se gonfla de joie.

Soudain, le sol se déroba sous ses pieds. Il tomba tête la première pendant quelques secondes interminables, atterrit lourdement sur la pierre, rebondit et roula sur lui-même en riant. Tâtonnant autour de lui, il s’aperçut qu’il se trouvait sur une étroite saillie rocheuse surplombant un précipice.

Il se redressa, s’avança jusqu’au bord du gouffre et regarda en bas. Loin en dessous de lui, une lueur verte se détachait sur les ténèbres. Elle pouvait se trouver à trente mètres ou à des kilomètres plus bas, il était impossible d’en juger.

Il se jeta dans le vide et tomba indéfiniment, telle Alice dans le terrier du lapin blanc. Il lui sembla que sa chute ne finirait jamais.

Il heurta le sol avec tant de force que l’impact aurait dû lui briser les os des jambes, lui pulvériser les genoux et la colonne vertébrale, lui ouvrir le crâne comme un œuf. Pourtant, après être resté recroquevillé sur le sol pendant quelques minutes, il déplia ses membres et se releva d’un bond.

Les murs autour de lui brillaient faiblement. Maintenant que ses yeux s’étaient accoutumés à l’obscurité, il y voyait presque comme en plein jour grâce à la lumière toxique que dégageaient les radiations.

Où était-il ? Avait-il atteint le but de son voyage ?

*Viens.*

Il s’engagea dans un passage qui descendait en pente raide dans les ténèbres, et ne tarda pas à s’apercevoir que ce tunnel n’avait pas été creusé par la main de l’homme ; il s’agissait en fait d’une cavité naturelle qui s’enfonçait dans les entrailles de la terre.

Il pénétra dans une caverne immense. Là, des stalactites teintées de vert rejoignaient d’épaisses stalagmites. Il avait l’impression de se promener dans la mâchoire d’un requin gigantesque.

Il traversa la caverne en suivant la lumière verte. Les créatures le suivaient toujours. Elles étaient tombées derrière lui, une par une, en s’aidant de leurs ailes pour ralentir leur chute.

Une armée ! Son armée !

À quelle profondeur se trouvait-il à présent ? Impossible de le savoir. Sans doute à des kilomètres sous la surface de la terre.

Il se rapprochait.

Et alors même qu’il avait conscience de toucher au but, Drake éprouva la sensation désagréable de maladresse et de pesanteur qui accompagnait la transformation.

— Non ! gémit-il. Non, pas maintenant.

Ce ne fut pas Drake mais Brittney qui parvint enfin à l’endroit où se terrait le gaïaphage. On aurait dit du sable vert et vivant. Des milliards de particules invisibles à l’œil nu prises séparément mais qui, ensemble, formaient une entité vivante, une ruche.

La caverne avait des dimensions colossales, dignes d’un stade. La masse scintillante et verte du gaïaphage recouvrait les stalactites et les stalagmites, les parois de granit et les pitons de grès hauts comme des gratte-ciel.

En revanche, sous les pieds de Brittney, le sol était étonnamment lisse. Le gaïaphage avait laissé un espace vide pour elle, afin qu’elle voie et qu’elle comprenne.

Elle s’agenouilla et posa la main sur le sol translucide, d’un gris perlé. La douleur fulgurante qu’aurait ressentie n’importe quelle personne normalement constituée se réduisit pour elle à un chatouillis curieux.

Elle savait ce qu’elle voyait et où elle était. Elle se trouvait sur l’enceinte, au fond de la bulle géante, à une trentaine de kilomètres de profondeur, au niveau le plus bas de leur petit univers clos.

Après s’être redressée, elle regarda lentement autour d’elle et s’aperçut que tout reposait sur l’enceinte : les parois rocheuses, les stalagmites, tout. Et partout sauf à cet endroit précis, le gaïaphage

recouvrait l'enceinte.

Au moment où Brittney baissait les yeux, elle vit la couleur de l'enceinte changer. La surface grise fut soudain traversée d'éclairs vert sombre, de la couleur des dernières feuilles d'été. Elle comprit alors que le gaïaphage pouvait toucher et altérer la paroi à sa guise.

Elle constata aussi qu'il détenait une conscience propre, car elle sentait désormais sa présence effrayante à l'intérieur de sa tête. Elle n'avait pas le moindre doute à ce sujet.

Elle tomba à genoux, joignit les mains et ferma les yeux. Mais elle eut beau se concentrer, elle ne parvint pas à bloquer la lumière verte. Elle ne pouvait pas protéger sa propre conscience de cette influence néfaste.

Elle sentit que chacune de ses pensées était accessible à la créature comme autant de fichiers dans un ordinateur. Le gaïaphage les ouvrait une à une, les observait, s'en imprégnait.

Brittney essaya d'implorer son dieu, mais aucune prière ne lui vint à l'esprit ; ses lèvres étaient comme paralysées.

Tout devenait clair. Une race de créatures vénérant la vie. Un virus conçu pour créer de nouvelles formes d'existence quel que soit son milieu. Une première planète infectée puis délibérément atomisée afin que toutes ces particules de vie s'éparpillent dans l'univers en un milliard de météorites.

L'insondable immensité de l'espace, dans laquelle un de ces bouts de roche avait tournoyé indéfiniment jusqu'à ce qu'il soit pris dans le puits gravitationnel d'une petite étoile. Puis d'une petite planète. L'impact dévastateur.

Une mort. Un homme pulvérisé. Et l'absorption par ce virus étranger d'une substance nouvelle et incroyable : l'ADN humain.

Une nouvelle forme de vie. La conséquence involontaire d'un projet noble.

Aucun dieu dans son paradis n'avait créé le gaïaphage. Et ici, maintenant, dans ce trou privé d'air, aucun dieu ne pouvait la sauver.

C'est alors que du fond de son désespoir elle se mit à prier un nouveau dieu. Un sauveur qui attendait de naître, d'être délivré.

Brittney baissa la tête et implora le gaïaphage. Tanner lui apparut alors qu'elle priait. Son frère défunt était un ange. Cet ange-là n'avait pas d'ailes ; il lui parla d'une voix douce, apaisante.

— N'aie pas peur, lui dit-il.

— Laisse-moi mourir, chuchota Brittney.

— Qui pries-tu ?

— Toi.

Car Brittney ne doutait pas que Tanner s'exprimait au nom du gaïaphage.

— Je ne peux pas te donner la mort, répondit-il. Vous êtes deux dans ce corps. Ton immortalité est la sienne. Et j'ai besoin de lui.

— Mais qui m'a faite de la sorte ? Et pourquoi ? Pourquoi ?

Tanner rit.

— « Pourquoi ? », c'est une question d'enfant.

— Mais je suis une enfant, protesta Brittney.

Un magma scintillant s'écoulait de la bouche de Tanner, à présent déformée par un pli cruel. Il se pencha pour lui toucher le visage de ses doigts de glace.

— Je dois d'abord naître. Ensuite, à la fin de mon commencement, tu mourras.

— Je ne comprends pas.

Brittney posa un regard dépité sur l'ange démoniaque.

— Qu'est-ce qu'il faut que je fasse ?

— Némésis est à moi. Némésis doit me servir, moi et moi seul. Tous ceux qui le défendent et le protègent doivent être anéantis. Mais lui doit vivre pour me servir.

— Je… je ne comprends pas.

Brittney s’agenouilla la tête baissée, incapable de regarder Tanner. Elle savait maintenant qu’il n’avait jamais été un ange, qu’il n’était pas réel, qu’il n’était que la voix du démon.

— Némésis, siffla Tanner. Nous ne formons qu’un, comme toi et le Fouet. Deux en un, attendant de naître. Ce n’est que lorsqu’il sera entièrement seul qu’il pourra me servir. Alors, je pourrai m’extraire de ce cocon.

— Je ne connais personne qui s’appelle Némésis, murmura Brittney.

Elle sentait que sa propre conscience s’éloignait. Déjà ses doigts fusionnaient pour former le fouet de Drake. Peu avant de perdre l’ouïe et la vue, au moment où elle sombrait dans les ténèbres pour laisser place à Drake, l’image de Némésis s’imprima dans son cerveau torturé.

Elle connaissait son nom : Peter Michael Ellison. Que tout le monde surnommait le petit Pete.

# Pete

Il flottait au-dessus du sol dans les bras d'un monstre de pierre. Sa joue reposait contre son épaule. La pluie avait cessé. Des couleurs criardes – des verts et des jaunes, des rouges et des bruns – aux bords coupants comme du verre lui blessaient les yeux et les oreilles.

Sa sœur marchait à son côté. Son visage de marbre semblait aussi dur que celui du monstre. Ses lèvres trop écarlates, ses yeux trop bleus, sa respiration trop bruyante.

À chaque pas, la peau rugueuse du monstre frottait contre sa chair à vif comme du papier de verre, comme des milliers d'épingles s'enfonçant lentement dans ses plaies.

Il avait envie de crier, mais s'il criait trop fort les couleurs s'intensifieraient encore.

Il ne se trouvait plus au sommet de la paroi de verre. Il avait dégringolé dans le monde du bruit et des lumières aveuglantes. L'Ombre n'était plus qu'un écho lointain. Il avait l'impression d'avoir des aiguilles sous la peau et des poignards dans les oreilles. Ses yeux le piquaient.

Il toussa, et il lui sembla qu'un canon grondait à l'intérieur de sa poitrine, qu'un feu pareil à une lave incandescente lui remontait dans la gorge et dans la bouche.

Que faisait-il ici, dans les bras de ce monstre ? Que lui arrivait-il ? Après une longue échappée paisible, il avait été rattrapé par ce monde d'activités frénétiques et d'images décousues.

Son corps, c'était tout ce qu'il pouvait voir ou sentir désormais, ainsi que la souffrance et les tremblements qui lui donnaient l'impression de se décomposer, de tomber dans le vide. Ce corps détournait son attention de cette falaise en verre immaculé, le forçait à éprouver chaque frisson, à se tordre à chaque quinte de toux, à subir du plus profond de son être la maladie qui submergeait ses défenses.

# 28

## 5 HEURES 1 MINUTE

DRAKE NE VIT PAS TANNER.

Le gaïaphage n'avait pas besoin de recourir à des illusions pour s'insinuer dans son esprit exalté. Drake savait tout ce qu'il avait besoin de savoir. Son armée d'insectes était là pour le servir. Et, dans sa tête, il avait une liste de noms. D'abord les mutants. Ensuite les normaux.

*Tous sauf un*, avait dit le gaïaphage. *Tue jusqu'à ce qu'il n'y ait plus personne à tuer. Mais ne fais pas de mal à Némésis.*

Drake était en proie à une ivresse qu'il n'avait jamais connue jusque-là. Une énergie déchaînée parcourait son corps. Toute sa vie, il avait attendu ce moment. C'était comme si tout ce qu'il avait vécu, tous les coups qu'il avait reçus, ceux bien plus nombreux qu'il avait donnés, le plaisir qu'il avait éprouvé à brûler des grenouilles, à cuire des chiots au micro-ondes, à dessiner constamment, amoureusement, des armes à feu, des lances, des couteaux, des instruments de torture, toute la haine, toute la convoitise brûlante, toute la folie et la rage avaient convergé pour engendrer ce moment suprême, absolu, de joie cristalline.

Il lui semblait qu'il aurait pu mourir de tant de plaisir et d'émotion. Un déluge, une tempête, une collision de planètes ! La mort ! Il était la mort, enfin libérée de ses liens.

Faisant claquer son fouet, il rejeta la tête en arrière et poussa des cris de triomphe jusqu'à en avoir mal à la gorge. Puis il courut, bondit, gambada parmi les hordes d'insectes, oublieux des rochers tranchants qui lacéraient sa chair immortelle.

*Tue-les tous !*

Comme il enrageait de ne pas pouvoir escalader les pentes trop raides, les créatures se précipitèrent pour le soulever dans les airs, survolant à une vitesse étourdissante les innombrables cavernes.

Une armée ! Son armée !

Ils jaillirent de la mine, et Drake bondit sur l'amas de rochers, au sommet duquel l'attendait un coyote.

— Où est-il, Chef ? demanda Drake d'une voix impérieuse.

— Pas Chef. Chef mort.

— Je m'en fous de savoir qui tu es. Où ?

— Qui ?

Drake sourit.

— À ton avis, espèce de cabot sans cervelle ? Mains de Feu ! Sam !

— Mains de Feu loin. Près grand lac.

Il tourna sur lui-même et désigna l'ouest de son museau.

— Parfait, susurra Drake.

À cet instant, un nouvel escadron d'insectes franchit la crête et vint se joindre à l'armée de Drake. Ceux-là avaient les yeux rouge sang.

Ils n'étaient pas venus seuls. Les bras croisés, Brianna le fixait d'un regard noir.

— Toi ! souffla-t-il.

— Moi, dit Brianna.

Se tournant vers les créatures, il rugit :

— Yeux rouges, obéissez-moi ! Retournez en ville. Tuez tout le monde sauf Némésis !

— Tu parles à ces bestioles, maintenant ? lança Brianna. J'ai un scoop pour toi : elles ne parlent pas le psychopathe, à mon avis.

— Yeux bleus, avec moi ! cria Drake. Deux colonnes, deux armées : les bleus avec moi, les rouges en ville. Tuez. Tuez !

— Qu'est-ce que tu fabriques ? demanda Brianna.

— Moi ?

Drake partit d'un rire tonitruant.

— Je lance un grand jeu de massacre.

— Il faudra d'abord me passer sur le corps, répliqua Brianna.

— Oh, mais c'est bien mon intention, dit-il.

Orc, Astrid et le petit Pete franchirent le rideau de pluie. Le nuage ne les suivit pas ; il resta suspendu au-dessus de la rue sans plus s'étendre. Cependant, il pleuvait toujours sur la maison dévastée et ses alentours.

Le petit Pete toussa au visage d'Orc. Son état empirait lentement mais sûrement. Peut-être que sa toux finirait par avoir raison de ses dernières forces.

« Vas-y, descends-le. Tue mon frère. »

Astrid s'efforçait de se convaincre qu'elle ne le voulait pas vraiment, que c'était juste une tactique. Après tout, si quelqu'un employait la menace, il fallait en minimiser l'importance, prétendre qu'on s'en moquait.

Lance. Quand son visage avait explosé sous l'impact de la balle, elle avait reçu des lambeaux de chair sur ses vêtements. Turk se tordant de douleur sur la moquette détrempée. Il fallait mettre un terme à tout ça. Une mort susceptible de sauver des dizaines, voire des centaines d'enfants ? Un simple meurtre…

Astrid se revit en train d'essayer d'étrangler Nerezza. Elle sentit de nouveau ses doigts s'enfoncer dans la chair tendre du cou, chercher l'espace entre le tendon et l'artère.

Jamais auparavant elle n'avait éprouvé une émotion semblable à cette fureur incontrôlable. Elle avait connu la haine ; elle avait haï Drake, pour ne citer que lui. Elle avait connu la peur de nombreuses fois. En revanche, elle ne se serait jamais crue capable de cette rage meurtrière.

La véritable révélation pour elle avait été le plaisir qu'elle avait ressenti à ce moment-là. Le plaisir simple et pervers de sentir le sang battre sous ses doigts et les spasmes de la trachée de Nerezza.

Astrid laissa échapper un gémissement. Ça n'en finirait donc jamais ?

— Ça va ? demanda Orc.

Redeviendrait-elle jamais elle-même ? Ou l'ancienne Astrid n'existait-elle plus, remplacée par cette autre créature, cette furie morte de peur ?

Une fois de plus, elle se rappela que c'était le quotidien de Sam depuis les premiers temps de la Zone. Combien de fois avait-il éprouvé la même rage et la même terreur ? Combien de fois la même honte et la même amertume vis-à-vis de ses échecs ? La culpabilité rongeait-elle son âme autant que la sienne ?

Elle aurait tellement voulu qu'il soit à ses côtés à cet instant ! Elle lui aurait peut-être demandé comment il arrivait à vivre avec ce poids.

« Non, se dit-elle, ce n'est pas Sam qu'il te faut, c'est un prêtre. Tu dois te confesser et te repentir. »

Mais comment espérer le pardon alors que même en ce moment, tandis qu'elle regardait Orc gravir péniblement la colline et que la tête de Pete se balançait mollement sur son épaule, elle ne cessait de se demander : « L'ai-je vraiment voulu ? »

« Vas-y, descends-le. »

« Dieu entend même les prières de ceux qui ne se sont pas repentis », songea-t-elle. Mais le dieu en qui elle avait cru n'était plus là.

Était-elle en train de perdre la foi ? L'avait-elle déjà perdue ?

Un simple meurtre…

Leslie-Ann était au courant de la quarantaine, mais elle savait aussi qu'elle et ses deux frères ne pourraient pas endurer plus longtemps la faim et la soif.

L'avantage d'être la bonne d'Albert, c'était qu'il veillait à ce qu'elle mange à sa faim. Il avait toujours de l'eau et de la nourriture. Il ne la laisserait pas mourir. Elle quitta donc la maison qu'elle partageait avec sa fratrie pour se rendre chez son employeur, qui vivait dans un endroit bien plus agréable.

Tout en marchant, elle remarqua un détail étrange à l'ouest : la présence d'un nuage. Les sourcils froncés, elle se demanda pourquoi cela lui semblait si bizarre. Cependant, elle n'avait pas le temps de se poser des questions : la Zone regorgeait de choses curieuses. Une fois qu'on avait vu Sam faire jaillir de la lumière de ses mains, ce qui était son cas, on cessait de s'étonner.

La porte de la maison d'Albert était entrouverte. D'une certaine manière, ce détail lui sembla bien plus étrange que la présence d'un nuage au-dessus de la ville. Albert verrouillait toujours sa porte.

Leslie-Ann s'avança prudemment, la main posée sur le manche du couteau qu'elle portait à la ceinture. Agée de neuf ans, elle n'était ni très costaude ni très intimidante. Une fois, pourtant, elle avait agité son couteau sous le nez d'un gamin qui essayait de lui voler un melon, et il s'était enfui.

— Albert ? appela-t-elle.

Elle ouvrit la porte en grand, dégaina son couteau et le brandit devant elle.

— Albert ?

Elle crut entendre du bruit en provenance du salon. Son pied glissa sur le carrelage ; baissant les yeux, elle vit une trace rouge sur le sol. Du sang.

Elle se détourna et courut à l'extérieur en agitant son couteau autour d'elle. Elle chercha des yeux quelqu'un susceptible de lui venir en aide. Personne.

S'armant de courage, elle retourna à l'intérieur en serrant son couteau dans sa main. Elle enjamba la tache de sang et son pied heurta une boîte de conserve qui roula bruyamment sur le sol. Qui avait bien pu semer un désordre pareil ? Il faudrait nettoyer tout ça avant qu'Albert ne la jette dehors.

Elle se baissa pour ramasser la boîte de sa main libre. Une odeur de nourriture chatouilla ses narines. Elle se mit à saliver. Tenant maladroitement son couteau d'une main, elle passa son doigt à l'intérieur de la boîte pour trouver d'éventuels restes. Elle en retira l'équivalent d'une cuillerée de sauce tomate qu'elle lécha avidement sur son doigt. Ça avait un goût divin.

Elle entra dans le salon, la boîte à la main. Là, elle put se faire une idée claire du désordre qui régnait dans la maison : des boîtes de conserve et des emballages vides étaient disséminés un peu partout. Et de la sauce tomate maculait la moquette blanche.

Mais en avançant davantage, Leslie-Ann comprit qu'en réalité il ne s'agissait pas de sauce. C'est alors qu'elle vit Albert assis par terre, le dos au mur, baignant dans son sang. Il avait les yeux fermés ; il ne bougeait plus.

— Albert ?

Leslie-Ann lutta contre une furieuse envie de prendre ses jambes à son cou. Seulement voilà, elle avait toujours faim et soif. Et à quelques pas se trouvait une bouteille en plastique contenant encore quelques précieuses gorgées d'eau. Elle but son contenu d'un trait. Ce n'était pas suffisant, mais c'était déjà quelque chose.

Ensuite, elle alla à la cuisine et, les mains tremblantes, elle chercha un sac en plastique. Avec des

gestes précipités de peur que quelqu'un ne la surprenne, elle rassembla toutes les bouteilles et les boîtes de conserve, qu'elle jeta dans le sac. Ce n'était pas grand-chose, mais ses frères trouveraient de quoi tromper leur faim.

Prise de pitié pour Albert et un peu tiraillée par la culpabilité, elle jeta un coup d'œil de son côté et…

Ses yeux étaient ouverts.

— Albert ?

Elle fit quelques pas dans sa direction. La suivait-il du regard ?

— Tu es vivant ?

Albert ne répondit pas. Mais lentement, très lentement, il referma les paupières. Et les ouvrit de nouveau.

Leslie-Ann sortit en courant de la maison, sans pour autant lâcher son sac plastique.

# 29

## 4 HEURES 8 MINUTES

BRIANNA DÉGAINA son poignard.

— Comme ça n’a pas suffi de te découper en trois morceaux, cette fois je vais te tailler en pièces.

Elle disparut et, un instant plus tard, Drake se retrouva coupé en deux au niveau de la taille.

— Attrapez-la ! brailla-t-il.

Brianna virevolta dans les airs, donna un coup de pied à l’insecte le plus proche et, d’un seul geste, trancha le fouet de Drake, qui continua de se tordre sur le sol comme un gros python rouge.

Elle avait encore frappé ! Et en un éclair !

Mais les créatures, obéissant à leur maître, se précipitaient en masse vers elle. Bien qu’elles soient lentes en comparaison de Brianna, elle dut pourtant esquiver leurs attaques, ce qui lui coûta quelques précieuses secondes.

Or, Drake était toujours en vie. Ou du moins, il n’était pas mort.

Après s’être faufilée entre les mandibules acérées, elle enfonça son couteau dans le crâne du garçon. Elle sentit la lame entrer dans l’os.

Elle tira dessus mais ne parvint pas à libérer sa lame.

Soudain, quelque chose s’enroula autour de son mollet. Baissant les yeux, elle vit une longue langue noire hérissée de crochets. Elle secoua la jambe, rien n’y fit.

— Berk !

Un autre insecte tenta la même approche et elle dut faire un bond de côté pour l’éviter. Le premier insecte maintenait sa langue enroulée autour de sa jambe ; elle sentait les crochets s’enfoncer dans sa peau.

Elle avait besoin de son couteau toujours fiché dans le crâne de Drake qui, à l’aide de son bras, s’était traîné un peu à l’écart. Repérant une grosse pierre aux bords arrondis, Brianna l’abattit de toutes ses forces sur la langue de la créature. Un flot de sang en jaillit, mais l’insecte ne lâcha pas prise. Une lueur de triomphe semblait briller dans ses yeux bleus globuleux.

— Oh non, tu n’as pas gagné !

Brianna écrasa sa pierre vingt fois en une seconde sur la langue répugnante, qui se replia dans la gueule du monstre avec la même rapidité que le fouet de Drake.

Mais déjà d’autres insectes l’encerclaient en faisant jaillir leur langue reptilienne à une vitesse impressionnante, même du point de vue de Brianna. Ces créatures s’étaient jouées d’elle ; elles avaient dissimulé cette arme de leur arsenal. Quant à Brianna, elle avait préjugé de ses ressources.

Elle se tortilla en donnant des coups de pied. Deux insectes se jetèrent sur elle. Elle abattit sa pierre sur une langue qui s’accrochait à sa taille, laquelle fut instantanément remplacée par trois autres.

Ils la tenaient ! Elle avait beau crier, jurer et se débattre, elle était impuissante.

Quant à Drake, il se reconstituait peu à peu, mais son fouet se convulsait toujours par terre comme un serpent.

Brianna était à présent clouée au sol par une demi-douzaine de langues, et les autres insectes se rapprochaient pour la dévorer, faisant claquer leurs mandibules pareilles à des sabres. La peur la submergea. Elle allait donc perdre la partie ?

— Ne la tuez pas ! rugit Drake. Tenez-la bien ! Elle est à moi !

De nouveau sur pied, il cherchait frénétiquement son fouet. Soudain, un coyote se joignit à l’armée

d’insectes. Il bondit sur Brianna, sa mâchoire béante découvrant ses crocs jaunes.

— Toi aussi ? s’écria-t-elle en repoussant le museau de la bête de toutes ses forces.

La mâchoire puissante, déviée de sa trajectoire, manqua le bras de Brianna et se referma sur une des langues qui, tranchée net, se rompit comme un élastique sectionné.

Brianna était peut-être acculée, mais elle n’avait rien perdu de sa rapidité.

Elle saisit le coyote par le cou et força la bête à claquer des mâchoires, qui se refermèrent sur une deuxième langue. Il en restait encore quatre. Elle n’avait pas la force de maîtriser le coyote qui, craignant sans doute une riposte des insectes, s’enfuit en jappant comme s’il avait le feu aux trousses.

Les quatre insectes qui maintenaient Brianna au sol se trouvant sur sa gauche, elle se débattit en donnant des coups de pied dans cette direction. Elle sentait que la pression de leurs langues se relâchait. Elle fit une pirouette maladroite, atterrit lourdement sur le dos, mais, mettant à profit la confusion de ses assaillants, elle parvint à se dégager.

D’autres langues jaillirent. Brianna eut le temps de les voir fondre sur elle comme des cobras. Elle donna des coups de pied à l’aveuglette, repoussa une paire de mandibules tout près de la tailler en pièces, et réussit à s’extraire de la mêlée.

Elle bondit sur une saillie rocheuse à quelques mètres de là, et s’arrêta pour reprendre son souffle. Son corps était couvert de cloques là où les langues l’avaient touchée, mais elle était saine et sauve. Pantelante, elle vit Drake rattacher son tentacule à son épaule.

— Allez, Brise ! persifla-t-il. Viens me chercher ! Je suis là !

Brianna n’avait jamais été du genre à ignorer un défi. Elle n’avait jamais fui devant l’ennemi. Seulement cette fois, il s’en était fallu d’un cheveu.

— C’est la fin, Brise ! pavoisa Drake. Je vais tous vous massacrer jusqu’au dernier !

À ces mots, il se lança dans une danse guerrière en décrivant des cercles avec une joie extatique.

— Cours, Brise ! Cooours ! Parce que, crois-moi, quand je t’aurai attrapée, tu vas souffrir !

Brianna ne se le fit pas dire deux fois.

Leslie-Ann donna à ses frères le fond des boîtes de conserve et leur fit boire l’eau.

« Bon, se dit-elle. Tu as fait ce que tu pouvais. »

Ce n’était pas l’exacte vérité. Elle n’avait jamais beaucoup aimé Albert. Il n’était pas très gentil avec elle et ne la félicitait jamais pour son travail. Et cependant, il ne méritait pas de mourir ainsi.

— Mais moi, je ne suis qu’une gamine, protesta-t-elle tout haut.

Pourtant, en son for intérieur, elle sentait qu’elle avait mal agi.

Elle décida d’aller chercher de l’aide, sans savoir exactement vers qui elle devait se tourner, mais elle devait prévenir quelqu’un coûte que coûte.

De là où elle se trouvait, elle voyait plus distinctement le gros nuage. Il lui sembla qu’il pleuvait. À cet instant, deux enfants passèrent près d’elle. Ils marchaient côte à côte en transportant une baignoire en plastique remplie d’eau qui menaçait de déborder. Ils étaient tous les deux trempés.

L’un d’eux aperçut Leslie-Ann et sourit.

— Il pleut !

— Personne n’a le droit de sortir, lança-t-elle.

Le gamin ricana.

— Il n’y a plus personne pour nous donner des ordres. Si j’étais toi, j’irais vite chercher de l’eau.

Leslie-Ann rentra chez elle à la hâte et avisa un seau dans le garage. Puis elle marcha vers le nuage aussi vite que ses jambes le lui permettaient. Si tout le monde était là-bas, elle trouverait bien quelqu’un à qui parler d’Albert.

En se rapprochant, elle remarqua quelque chose d’aussi étrange que le nuage, qui se trouvait maintenant presque au-dessus de sa tête : il y avait de l’eau dans le caniveau.

Elle se mit à courir et aperçut un petit groupe devant elle qui chahutait et dansait. Des seaux avaient été déposés sous l'averse. Des enfants se tenaient immobiles sous la pluie, la bouche ouverte ; d'autres essayaient de prendre une douche ou se bousculaient en s'éclaboussant. Une clameur très inhabituelle dans la Zone se mêlait au bruit de la pluie : les rires aigus de dizaines d'enfants.

Leslie-Ann posa son seau par terre et le regarda se remplir, émerveillée. Détournant les yeux, elle aperçut un garçon plus âgé qu'elle connaissait de vue. D'ordinaire, il traînait avec Orc, et elle avait bien trop peur de lui pour s'en approcher.

Elle tira sur la manche mouillée du garçon. Il ne semblait pas partager la liesse générale. Son visage avait une expression triste et sévère.

— Quoi ? fit-il d'un ton las.

— Je sais quelque chose.

— Je suis bien content pour toi.

— C'est au sujet d'Albert.

Howard soupira.

— Je suis au courant. Il est mort. Orc est parti, Albert est mort et ces idiots s'amusent comme si c'était mardi gras.

— Je crois qu'il n'est pas mort.

Howard secoua la tête, agacé d'avoir été dérangé dans ses réflexions, et s'éloigna. Au bout de quelques mètres, il s'arrêta et revint sur ses pas.

— Je te connais, dit-il. C'est toi qui nettoies la maison d'Albert.

— Oui. Je m'appelle Leslie-Ann.

— Qu'est-ce que tu me disais au sujet d'Albert ?

— Je l'ai vu ouvrir les yeux. Et il m'a regardée.

Albert mort.

Sam disparu, et aucun moyen de savoir quand il reviendrait.

Astrid envolée avec Orc et le petit Pete.

Dekka partie avec Jack et Sam.

Edilio, hébété par l'étendue du désastre, s'était assis sur les marches de l'hôpital, à bout de forces. Il n'avait pas besoin du thermomètre de Dahra pour confirmer ce qu'il savait déjà : il était brûlant de fièvre et très affaibli.

Il toussa et regarda sans la voir Brianna qui venait d'apparaître devant lui.

— Les insectes ! s'écria-t-elle. Ils arrivent. Je les ai croisés en chemin. Drake et d'autres de ces bestioles sont encore à la mine. Je les ai vus se diriger vers l'ouest mais je pense que c'est une ruse. Il va sans doute débarquer ici, lui aussi.

— Comment on va les arrêter ? demanda Edilio entre deux quintes de toux.

— Il nous faut Sam.

— Je…

Il toussa de nouveau, lutta contre un vertige.

— Je ne sais pas où il est.

— Je peux le retrouver.

— Il ne me reste que toi. Tu es la seule mutante dans les parages à posséder des pouvoirs sérieux. Je ne crois pas que la Sirène nous serait très utile face à ces créatures.

— Mais elle pourrait pousser la chansonnette pour Drake, suggéra Brianna en riant, soudain oublieuse du cauchemar ambiant.

Comme Edilio toussait de nouveau, elle cilla, fronça les sourcils et demanda :

— Est-ce que tous ces gamins sont malades ?

— Quand la Sirène chante, ça affecte tout le monde, lui rappela Edilio.

Il fut pris d'une violente quinte de toux. La mort dans l'âme, il songea à Lance. Il avait dû commettre beaucoup d'actes terribles depuis l'apparition de la Zone, mais jamais il n'avait tiré de sang-froid sur la tête de quelqu'un.

Pourtant, il avait sans doute pris la bonne décision puisque Astrid et le petit Pete s'en étaient tirés. C'était ce que Sam aurait fait à sa place. Mais cela lui rongeait le cœur.

— Je ne peux pas les sauver et toi non plus, Brianna. Quant à Sam… je ne suis pas sûr qu'il en soit capable. Bref, c'est peut-être la fin. On a perdu la partie.

Brianna se frappa la poitrine du poing.

— Moi, je ne perds pas !

— Tu ne peux pas les vaincre seule, Brise.

Une quinte de toux, pire encore que les précédentes, l'interrompit. Quelques minutes s'écoulèrent avant qu'il puisse poursuivre.

— Je suis fichu. Je ne sais pas si ce truc va me tuer, mais je n'ai même pas la force de me lever.

— On ne peut pas abandonner comme ça, protesta Brianna. Pour certaines, ces bestioles sont de la taille d'un poney, maintenant. Elles grossissent à vue d'œil. Tu ne peux pas laisser tomber, Edilio. C'est toi le chef.

Il s'efforça de soutenir le regard de Brianna, mais il ne distinguait qu'un visage flou.

— Va me chercher un bout de papier et un crayon, dit-il.

Brianna revint moins d'une minute plus tard. Les doigts d'Edilio tremblaient si fort qu'il avait du mal à tenir son stylo. Au prix d'un effort suprême, il griffonna quelques mots sur la feuille de papier, la plia en deux et la tendit à Brianna.

— C'est pour Quinn.

Elle lut le message et ses joues s'empourprèrent de colère.

— Tu es dingue ? s'écria-t-elle en lui jetant le papier à la figure. C'est hors de question !

— C'est moi qui commande, murmura-t-il.

Les mains tremblantes, il se pencha pour ramasser le message.

— C'est la seule solution. Obéis, Brise.

— Non. Non, pas question.

Edilio saisit le bras de Brianna.

— Pour une fois dans ta vie, réfléchis. Tu peux empêcher ces monstres de saccager la ville et de tuer tous ses habitants, oui ou non ?

— Je peux essayer.

— Oui ou non ?

Brianna réprima un sanglot et secoua la tête.

— Non.

— D'accord. Tu tiens à avoir toutes ces morts sur la conscience sous prétexte que tu voulais jouer les héroïnes ?

Brianna ne répondit pas tout de suite. Elle jeta un regard autour d'elle, comme si elle voyait les malades, les cadavres, l'église en ruine et le cimetière pour la première fois.

— Non, dit-elle enfin.

— Alors cours, Brianna. Cours.

# 30

**3 HEURES 50 MINUTES**

SAM AVAIT FAIT deux fois le tour du lac en bateau, dans un sens puis dans l'autre. Ils avaient déniché deux petites aires de camping qu'ils n'avaient pas pris le temps d'explorer en détail. Ils y trouveraient probablement une douzaine de caravanes, quelques tentes plus ou moins délabrées, ainsi que des conserves, du soda, de la bière, du café, le genre de provisions que les gens emportaient pour camper. Et surtout, de l'essence.

Il réfléchissait déjà aux étapes de leur installation. Ils conduiraient les camping-cars et les caravanes jusqu'à la marina, les gareraient en cercle. Ils devraient creuser des fosses septiques à bonne distance du lac afin de ne pas contaminer l'eau potable.

Ils seraient obligés de rationner strictement l'essence, qu'ils réserveraient au transport des récoltes et de la pêche en provenance de l'océan. Quinn devrait encore les approvisionner régulièrement en chauves-souris bleues afin de maintenir la paix avec les vers qui grouillaient dans les champs. En outre, ils devraient veiller à ne pas épuiser les ressources en poisson du lac.

Sam ne voulait plus commettre d'impairs stupides. Cette fois, ils feraient les choses bien.

C'était une tâche à la portée d'Albert, Sam devait bien l'admettre. Il en profiterait sans doute pour s'enrichir encore plus, mais il était le seul à posséder les qualités d'organisation nécessaires. Oui, cette fois, ça marcherait. Ils bâtiraient leur nouvelle société dans les règles de l'art.

Pour sa part, il devait trouver un moyen de détruire les serpents volants. Avec l'aide de Jack et de Dekka, voire de Brianna, qui pouvait probablement traverser un essaim de serpents volants sans être contaminée, ils parviendraient sûrement à condamner l'entrée de la caverne et à éliminer tous les survivants.

À présent, ils regagnaient sans se presser la marina en naviguant lentement sur les eaux calmes. Le soir tombait, et Sam hésitait sur la marche à suivre. Devait-il essayer de faire démarrer l'un des véhicules garés dans le parking pour reprendre la route dès maintenant, ou prendre le temps d'organiser son retour, quitte à partir au matin ?

Il ne voulait pas qu'une horde d'enfants alléchés par la promesse d'un pot de Nutella s'aventurent étourdiment à l'extérieur de la ville pour se perdre dans le désert ou les collines et finir par servir de repas aux coyotes.

— À mon avis, on devrait charger un 4 x 4 avec un maximum d'eau et partir dès ce soir, dit-il à Dekka.

— Tu as sans doute remarqué qu'il n'y a pas de route directe qui relie le lac à la ville.

— Celle qui longe le lac est probablement coupée par la paroi, mais il doit y avoir une autre route qui traverse le parc de Stefano Rey et rejoint l'autoroute, non ?

Dekka haussa les épaules. Elle avait l'esprit ailleurs. Il ne pouvait pas l'en blâmer, même s'il s'était persuadé qu'elle s'inquiétait pour rien.

Il s'accorda une courte rêverie. En arrivant en ville avec de l'eau, ils seraient accueillis en héros, même s'ils ne pouvaient pas en transporter de grandes quantités. Ce serait un spectacle réjouissant que ce 4 x 4 rempli de bouteilles pleines. Ils y ajouteraient quelques pots de Nutella s'ils passaient à proximité du train avant de prendre la direction du sud.

Il y aurait une réunion avec tous les membres du conseil. Ils pourraient commencer à acheminer l'eau immédiatement afin d'apaiser les esprits le temps d'établir un plan.

— On passera par…

Les mots moururent sur ses lèvres au moment où son regard se posa sur la marina.

— Dekka. Jack. Regardez.

Des créatures de la taille d'un minivan, qui ressemblaient à des cafards géants, étaient agglutinées sur la berge. Elles étaient au nombre d'une douzaine. Sam crut d'abord qu'il avait la berlue. De telles choses n'existaient que dans les cauchemars ou dans les vieux films de science-fiction.

Il prit les jumelles qu'il avait trouvées dans une mallette à bord du bateau et les braqua sur la berge.

— Ce sont les mêmes bestioles que celles qui ont dévoré Hunter, dit-il sans parvenir à dissimuler sa crainte. Sauf que celles-ci sont énormes.

Il balaya la rive de ses jumelles et aperçut une forme humaine juchée sur l'une des créatures. S'il ne distinguait pas bien ses traits, il repéra immédiatement le long tentacule qui ondulait le long de son corps.

Apparemment, Drake avait réussi à s'échapper de sa prison.

Un serpent s'était introduit dans le jardin d'Éden de Sam.

La première réaction d'Howard fut d'aller chercher Lana à l'hôpital. Mais qu'avait-il à y gagner ?

Orc était quelque part dans la nature, ivre mort et à moitié fou. Il reviendrait une fois qu'il serait à court d'alcool, mais pour l'instant il avait déserté, et l'évasion de Drake était une humiliation pour Howard.

Dans un recoin de son cerveau calculateur, il se demanda si Orc était déterminé à en finir comme Mary avant lui. S'il était loin de son quinzième anniversaire, il était bien capable de se faire tuer dans une bagarre. À moins qu'il ne décide de boire jusqu'à en mourir. Et alors, qu'adviendrait-il d'Howard ?

Il était sincèrement triste à l'idée qu'Orc l'abandonne. Ils étaient amis. Ils avaient traversé toutes les épreuves ensemble. Orc n'était pas seulement l'atout principal d'Howard, il était aussi son seul ami. Il se souciait vraiment de son sort, bien qu'à l'évidence ce ne soit pas réciproque.

Howard prit son temps pour se décider. Il s'accorda aussi une bonne douche tout habillé. Une fois résolu, il s'éloigna du nuage, trempé mais relativement propre, sans éveiller l'attention des enfants qui batifolaient sous la pluie.

La maison d'Albert n'était pas très loin. Il trouva la porte ouverte, et repéra vite Albert. Les yeux du jeune nabab étaient fermés. Il semblait vraiment mort.

Howard s'approcha prudemment, comme s'il craignait qu'Albert ne se relève d'un instant à l'autre pour lui reprocher son intrusion. Il posa deux doigts sur son cou et ne trouva pas son pouls. Cependant, il constata que sa peau était chaude.

Il s'accroupit devant Albert et souleva une de ses paupières. La pupille se contracta.

— Aaaah ! hurla Howard en reculant d'un bond. Tu es vivant, mec ?

Pas de réponse.

Howard se sentit frustré : il avait espéré négocier un marché dans le cas où Albert serait toujours vivant. S'il lui sauvait la vie, il allait de soi qu'il lui devrait un petit quelque chose en retour.

Howard hésita. Il ne pouvait rien pour Albert et, tôt ou tard, celui-ci finirait vraiment par mourir. Howard pouvait essayer de retrouver Lana, ce qui lui vaudrait peut-être une récompense. Albert était radin, mais face à son sauveur…

— Bon, je ne sais pas si tu peux m'entendre, Donald Trump, mais si j'arrive à sauver tes fesses, tu auras une dette envers moi.

Il fronça les sourcils et crut sage d'ajouter :

— Au fait, c'est Howard qui te parle. Donc c'est à Howard que tu devras une faveur.

En arrivant à l'hôpital, il aperçut sur Edilio, assis sur une marche, qui frissonnait et marmonnait

des phrases sans suite, ignoré de tous. Il était un malade parmi les dizaines d'enfants, atteints à des degrés divers, qui toussaient ou grelottaient sur la place.

Howard renonça à faire un pas de plus.

— Hé ! cria-t-il.

Pas de réponse. Il se détourna avec une grimace, se ravisa, se détourna encore, exécuta une petite danse d'indécision. Sans savoir quelle serait sa récompense, il avait du mal à se décider à risquer sa vie. C'était le montant du salaire qui motivait le travailleur, après tout.

Soudain, un gamin assis en haut des marches toussa avec une violence inimaginable. Sa toux le projeta en arrière et sa tête heurta une marche.

Il roula sur le côté, se redressa sur les genoux puis expulsa un jet de sang sur une fille assise non loin.

— Impossible, murmura Howard. Impossible.

Le nouveau venu, Sanjit, qu'il avait simplement rebaptisé « le gars de l'hélico », apparut au sommet des marches. Il se précipita vers le malade et le saisit par les épaules.

Voyant Howard debout les bras ballants, il cria :

— Viens m'aider, je dois l'emmener.

— Hors de question que je le touche, déclara Howard.

Sanjit lui jeta un regard courroucé puis sembla se radoucir, comme s'il comprenait sa décision.

Il s'efforça de traîner le garçon jusqu'en haut des marches, mais le malade se remit à tousser avec une telle violence qu'il repoussa Sanjit malgré lui, dégringola dans l'escalier et s'immobilisa aux pieds d'Howard. Un filet de sang s'écoula en même temps de son nez et de sa bouche.

Sanjit descendit les marches en courant.

— Dégage de là, dit-il à Howard. Je dois le tirer de l'autre côté de la rue.

— Il est mort ?

— Non, il est en parfaite santé, répliqua Sanjit avec colère.

Il prit le garçon par les poignets et entreprit de le traîner vers la place.

— Tu as vu Edilio là-bas ? demanda Howard.

— Oui, je l'ai vu.

— Tu ne devrais pas… ?

Howard fit un geste vague en direction du malade.

— Oui, je devrais aller chercher une civière et l'emmener immédiatement en service de réanimation, lâcha Sanjit avec une fureur contenue, puis le mettre sous oxygène et le gaver d'antibiotiques. Mais je vais me contenter d'attendre puisque c'est la seule chose que je puisse faire, ça te va ?

Devant la colère de ce garçon frêle, Howard recula d'un pas.

— Je ne voulais pas…, marmonna-t-il en le suivant à une distance respectable.

Soudain, Sanjit s'arrêta pour scruter le ciel.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Un nuage ?

— Oh, ça ? Oui, il pleut. Un truc bizarre de plus.

— Comment ça, il pleut ? Il pleut de l'eau ?

— Oui, ça m'a fait un choc à moi aussi, répondit Howard. Dans la Zone, on s'attend presque à ce qu'il pleuve des boules de feu ou des crottes de chien.

— Choo ! cria Sanjit de toutes ses forces. Choo !

Quelques secondes plus tard, son frère africain aux joues rebondies dévala l'escalier, l'air affolé.

— De l'eau ! s'exclama Sanjit.

— Où ça ? fit Virtue.

Sanjit montra le nuage d'un signe de tête.

— Va chercher tous les seaux que tu pourras dénicher !

Virtue regarda le nuage bouche bée pendant quelques instants, puis s'éloigna en courant. Sanjit se remit à traîner le cadavre.

— Écoute, mon vieux, dit Howard. J'ai besoin des services de Lana. Tu vois de qui je parle ? La Guérisseuse.

— On s'est fait bobo ? répliqua Sanjit d'un ton dédaigneux. Elle est en train d'essayer de sauver deux abrutis qu'Edilio a blessés par balle.

— Où ça ?

— Chez Astrid. Je ne sais pas où c'est. Bon, soit tu m'aides, soit tu vas te faire voir.

— Je choisis la deuxième option.

La maison d'Astrid se trouvait… juste sous le nuage. « Tiens, tiens », songea Howard.

— Le petit Pete, poursuivit-il tout haut. Alors c'est là-bas que ça se passe ? Allez, au boulot, Howard. Au boulot.

Quinn et son équipage rentraient de leur sortie en mer beaucoup plus tard que d'habitude. La journée avait été rude. Après avoir passé une mauvaise nuit, ils avaient rencontré un problème lorsqu'ils avaient remis à flot l'un des bateaux. En le manœuvrant trop près du rivage, ils avaient heurté un rocher. La coque avait été abîmée, et ils avaient dû consacrer des heures à la réparer. Par chance, elle était en bois et non en métal ou en fibre de verre, sans quoi ils n'auraient pas pu la remettre en état sans devoir aller chercher du matériel en ville.

Cependant, ils avaient dû se contenter de leurs couteaux suisses pour tailler des planches suffisamment lisses et plates dans du bois flotté. Puis, s'apercevant qu'ils n'avaient pas de vis, ils avaient dû ôter des chevilles sur d'autres bateaux puis percer les planches ainsi que la coque avec les moyens du bord. Enfin, ils avaient gratté puis fait fondre de la peinture en guise d'enduit étanche.

Une fois leur tâche accomplie, le bateau s'avéra contre toute attente en état de naviguer. Mais ils avaient beau être satisfaits de leur travail, ils avaient encore une journée de pêche devant eux.

Plus tard dans la journée, la situation se corsa encore. À l'heure où le soleil chauffait la surface de l'eau, les prises garanties d'ordinaire avaient apparemment gagné les profondeurs ou cessé de mordre à l'hameçon. Aussi, il n'y eut pas les plaisanteries, les rires et les bribes de chansons qui accompagnaient souvent leur retour.

— Ils n'ont toujours pas emporté la pêche d'hier ! cria Quinn une fois la marina en vue.

En effet, la plupart des poissons qu'ils avaient peiné à débarquer la veille se trouvaient toujours sur le ponton, où ils pourrissaient en pleine chaleur. Ce constat suscita la colère puis l'inquiétude des équipages. On avait du mal à comprendre pourquoi Albert avait permis un gâchis pareil.

— Quelque chose ne va pas, déclara Quinn. C'est même pire qu'on ne le croyait.

Ils étaient encore à deux cents mètres de leur point d'arrivée quand Quinn aperçut Brianna au bout du ponton. Elle tenait quelque chose à la main.

— Restez en arrière, cria-t-il aux autres bateaux. On va aller voir ce qui se passe.

Le canot de Quinn toucha le ponton et il jeta un cordage pour l'amarrer.

— Il était temps, dit Brianna.

— Désolé, mais on avait du boulot, grommela-t-il. Et je ne savais pas que j'avais des horaires à respecter.

— Je n'aime pas ce que j'ai à faire, déclara-t-elle en lui tendant un bout de papier.

Il lut le message une première fois, puis une deuxième.

— C'est une blague ?

— Albert est mort, annonça Brianna. On l'a assassiné.

— Quoi ?

— Il est mort, répéta-t-elle. Sam et Dekka sont quelque part dans la nature. Edilio a attrapé la grippe, il est mourant. Il y a beaucoup d'enfants malades. Pour couronner le tout, des monstres – des espèces d'insectes géants, on ne sait pas vraiment de quoi il s'agit – vont débarquer en ville d'une minute à l'autre…

Une grimace de tristesse et de rage déforma son visage.

— … et je ne peux pas les arrêter !

Quinn considéra tour à tour Brianna puis le bout de papier d'un air interdit. Il sentit que son petit monde paisible venait de s'écrouler. Le message ne contenait que deux mots : « Ramène Caine. »

# 31

**3 HEURES 49 MINUTES**

SAM STOPPA le moteur du bateau à une trentaine de mètres de la berge.
— Tu regrettes de ne pas m'avoir achevé, je parie ? cria Drake.
— Moi oui, grommela Dekka.
— C'est vrai, intervint Toto. Elle regrette.
Sam s'efforça de maîtriser la colère qui sourdait en lui. Comment Drake avait-il pu s'échapper ? Avait-il trouvé un moyen de soudoyer Howard ?
— Il ne serait pas là à nous narguer s'il ne pensait pas avoir le dessus sur nous, déclara-t-il calmement. Ces insectes, je n'ai pas pu en venir à bout quand ils étaient beaucoup moins gros que ça.
Il se tourna vers Toto.
— Tout ce que tu sais faire, c'est dire la vérité, hein ? Tu n'as pas d'autres pouvoirs ?
Toto donna sa réponse à la tête invisible de Spiderman.
— Non, pas d'armes.
— Est-ce que ces bestioles savent nager ? demanda Jack.
— Si c'était le cas, on serait déjà morts, répondit Sam.
— Tu crois que Drake peut les contrôler ?
— On le saura tôt ou tard, je suppose.
Le silence retomba. Tous attendaient la décision de Sam, le regard tourné vers lui. Pour le moment, ils étaient sans doute en sécurité, pensa-t-il, sans quoi Drake se serait déjà lancé à leur poursuite. S'ils accostaient, ils devraient se battre. Or, Drake semblait vraiment sûr de lui ; il fanfaronnait sur la berge en les narguant.
Sam avait une autre option : accoster à un autre endroit du lac, où ils pourraient combattre l'armée d'insectes de Drake sans détruire la marina.
— Il faut qu'on se tire d'ici, dit-il.
— Hé, Sam ! cria Drake. J'ai pensé que ça t'intéresserait de savoir que je n'ai pas emmené toute mon armée avec moi.
Sam ne douta pas une seconde qu'il disait vrai.
— Ta copine Brianna a essayé de nous arrêter.
Drake agita un gros couteau de chasse.
— Elle m'a laissé un petit cadeau. Je lui ai fait tâter de mon fouet, Sam.
Son tentacule claqua comme un coup de feu.
— Je lui ai cassé les jambes pour l'empêcher de fuir. Puis…
Dekka s'était penchée par-dessus bord et semblait à deux doigts de gagner la berge à la nage. Jack la retint in extremis.
— Lâche-moi ! cria-t-elle.
— Tiens-la bien, ordonna Sam à Jack. Ne sois pas bête, Dekka. C'est exactement ce qu'il cherche.
— Je peux l'avoir, dit Jack. Avec Dekka, on peut lui faire sa fête.
Sam nota dans un recoin de son cerveau que, pour la première fois de sa vie, Jack proférait des menaces. Mais c'était surtout Dekka qui l'inquiétait.
— Je vais le tuer, dit-elle d'une voix de gorge semblable à un grognement d'animal.
Puis elle cria :
— Je vais te tuer, Drake ! Je vais te tuer !

Drake sourit.
— Je crois que ça lui a plu. Elle hurlait, mais ça lui a plu.
— Il ment, déclara Toto.
— Qui ça ? demanda Sam.
— Lui.
Toto montra Drake du doigt.
— Il n’a pas fait de mal à cette fille.
Dekka se détendit et Jack la relâcha.
— Toto, le garçon qui dit toujours la vérité, murmura Sam. Et qui sait quand les autres mentent.
— Je viens de décider que je t’aimais bien, dit Dekka à Toto. Finalement, tu sers à quelque chose.
Toto fronça les sourcils.
— C’est vrai : tu viens de décider que tu m’aimais bien.
— Reste concentré, Toto, ordonna Sam.
Il réfléchit pendant une minute puis cria à Drake :
— Brianna est peut-être morte mais on a encore assez de muscles ici pour nous mesurer à toi.
Drake renversa la tête en arrière et ricana.
— Pendant qu’on parle, le reste de mon armée est en train d’achever les derniers habitants de Perdido Beach. C’était un beau massacre, Sam, tu aurais dû voir ça.
Sam fit signe à Dekka de ne pas répliquer. Tant que Drake était d’humeur loquace, ils étaient en sécurité.
— Mais j’ai épargné Astrid, Sam ! Je l’ai enfermée en lieu sûr. Je veux prendre mon temps avec elle.
Sam retint son souffle.
— Ce sont des mensonges, déclara Toto.
Sam respira de nouveau.
— Eh bien, Drake, cria-t-il, je suis désolé de l’apprendre. Il ne te reste plus qu’à venir me chercher, on dirait.
Son ton était si désinvolte que Drake s’immobilisa, bouche bée. Il lui fallut quelques instants pour retrouver ses esprits.
— C’est quoi ton problème, Sammy ? T’as la trouille ? Viens te battre, espèce de poule mouillée !
— En fait, on avait l’intention de pêcher. Il paraît que les truites de ce lac sont délicieuses. Tu veux te joindre à nous ? Tu peux nager malgré ton fouet, j’imagine ?
Drake considéra le couteau dans sa main comme s’il l’avait trahi. Puis il plissa les yeux et jeta un regard noir à Toto.
— Allez, Drake ! Ne fais pas ta mijaurée. Viens nous chercher.
Entre-temps, Sam avait laissé le bateau dériver. Il ne se trouvait plus qu’à dix mètres de Drake ; il n’avait plus à élever la voix pour se faire entendre. Sans se tourner vers Dekka, il dit à voix basse :
— Dekka, tu peux l’atteindre d’ici ?
— C’est un peu juste, répondit-elle. Mais je peux essayer.
— À trois. Un… deux…
Dekka leva les bras et Drake s’éleva lentement du sol. Il se mit aussitôt à gigoter comme une marionnette.
Sam leva les bras à son tour. Deux rayons de lumière verte en jaillirent. Ils atteignirent l’une des créatures à gauche de Drake, mais Sam rectifia le tir et la jambe de Drake prit feu. Celui-ci fit claquer son fouet qui s’abattit accidentellement sur l’un des insectes puis, étant parvenu à s’extraire du champ de suspension de gravité, il tomba parmi les insectes, qui formèrent un rempart entre lui et les rayons de Sam.

— Il est mort ? demanda Toto.
— Malheureusement, non, répondit Dekka.
Ses hurlements de rage leur parvinrent de la berge. Ils l'entendirent crier à l'intention des créatures : « Attrapez-les ! »
Les insectes s'animèrent sur-le-champ et se précipitèrent vers la rive. Sam avait toutes les peines du monde à voir en eux des créatures vivantes ; il avait l'impression d'avoir affaire à des robots, tout simplement parce que des insectes de cette taille ne pouvaient pas exister. Après s'être rassemblés sur la berge, ils s'élancèrent dans l'eau.
— Ils flottent, observa Jack. C'est mauvais signe.
— Oui, mais ils ne nagent pas très bien, objecta Sam.
Il remit en marche le moteur et le bateau s'éloigna doucement. Les créatures avaient cessé de se jeter à l'eau. Celles qui avaient encore pied s'efforçaient tant bien que mal de regagner la terre ferme. Deux d'entre elles flottaient comme de gros radeaux en agitant vainement les pattes.
Soudain, l'une de celles qui étaient restées sur la berge déplia deux petites ailes dissimulées sous sa carapace.
— Ils ne peuvent pas voler, hein ? s'exclama Dekka.
La créature s'éleva maladroitement et, lentement mais sûrement, elle se dirigea vers le bateau.

— Retournez au camp après avoir déchargé la pêche, je vous rejoindrai plus tard, dit Quinn à ses équipages. Et si je ne… eh bien, faites comme d'habitude.
Tout en s'éloignant sur le ponton, il sentit des regards inquiets peser sur lui. Dans un coin de la marina se trouvait un canot à moteur dont le réservoir contenait encore quelques litres d'essence. Il était réservé aux urgences uniquement. Quinn supposait que la situation était suffisamment désespérée.
— Tu viens ? demanda-t-il à Brianna.
Elle secoua la tête.
— Si je ne peux pas venir à bout de ces bestioles, je peux au moins essayer de les ralentir.
— Et s'il refuse de venir ?
— Il viendra. Il attend son heure.
— Tu crois qu'il est capable d'arrêter ces créatures ?
— Qu'est-ce que j'en sais ? répliqua Brianna. Ce n'est pas mon idée. Ce n'est pas moi qui ai suggéré de le ramener. Peut-être qu'il va se réconcilier avec Drake. Qu'est-ce que j'en sais, moi ?
— Eh bien, Edilio, lui, pense que Caine peut nous sauver.
Ils se turent quelques instants, leurs pensées tournées vers Edilio. Allait-il survivre ? Dès le début, il s'était classé parmi les gens bien. Il était probablement le meilleur de tous. Tout comme Mary, il s'était toujours montré désintéressé, loyal, honnête. L'une s'était donné la mort après avoir trahi tout ce en quoi elle croyait. L'autre agonisait peut-être en ce moment même, seul et ignoré de tous.
— J'ai une dernière question, Brianna. C'est sérieux, alors ne me fais pas ton numéro de dure à cuire, d'accord ? Moi, ce que je veux, c'est la vérité.
— Oui ?
— Tu peux vaincre Caine ? S'il nous refait le coup de vouloir tout régenter par la violence… tu peux le battre ?
Un sourire suffisant flotta sur les lèvres de Brianna puis, renonçant à jouer sa comédie habituelle, elle poussa un soupir.
— Je n'en sais rien, Quinn.
Il hésitait encore. Il n'avait pas envie de partir et il savait pourquoi.
— Les gens m'aiment bien depuis que je pêche pour eux. Je fais quelque chose d'utile et ils me

respectent pour ça.

Il soupira en détachant les amarres du canot à moteur.

— Maintenant, je serai celui qui aura ramené Caine.

— Je n'aimerais pas être à ta place, dit Brianna en hochant la tête, mais je ne suis pas mieux lotie que toi.

Sans réfléchir, Quinn la serra dans ses bras comme un frère. Si Brianna ne lui rendit pas son étreinte, elle n'essaya pas de se dégager.

— Tiens le coup, Brise.

— Toi aussi, capitaine.

Quinn descendit dans le canot. Brianna disparut avant qu'il ait eu le temps de mettre le moteur en marche.

Il manœuvra lentement pour sortir de la marina et, après avoir poussé les gaz à fond, il mit le cap sur l'île.

Astrid regarda autour d'elle, désorientée, en se demandant où les emmenait Orc. Apparemment, il avait une idée en tête, mais il semblait perdu, lui aussi. Le paysage alentour se composait de bois épais et de vallons encaissés envahis par les broussailles.

— Tu nous emmènes à Coates ? demanda soudain Astrid.

— Oui, répondit Orc.

— Pourquoi ?

— Tu voulais partir loin, non ?

— Je veux emmener mon frère en lieu sûr, précisa-t-elle, consciente de l'hypocrisie de sa remarque.

— On sera en sécurité, là-bas.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Personne n'y vient jamais depuis que Caine et sa bande sont partis.

— Et si Drake décide d'aller y faire un tour ?

Orc haussa les épaules.

— Si Drake est là-bas, je lui réglerai son compte.

Astrid pressa le pas pour l'attraper par l'épaule. Il ralentit et s'effaça de façon à la laisser marcher à côté de lui.

— C'est lui que tu cherches ? Je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

— Je me fous de Drake, répliqua Orc avec colère. J'ai ma dose avec ce gars-là. Je suis obligé de quitter la ville et je n'ai pas d'autre endroit où aller.

Astrid le soupçonna de lui cacher quelque chose.

— Merci de nous aider, dit-elle, mais tu n'es pas obligé de t'en aller. Ce n'est pas ta faute si Drake s'est échappé.

— J'ai pas dit ça.

— Alors pourquoi partir ?

Pour toute réponse, Orc poursuivit sa route en piétinant les broussailles tel un Godzilla miniature.

— C'est ce gosse, dit-il enfin.

— Quel gosse ?

— Un gamin malade que j'ai… Je crois que j'étais soûl.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il s'est mis dans mes pattes.

L'expression d'Orc était indéchiffrable, mais Astrid perçut de l'angoisse dans sa voix.

— Oh, fit-elle.

— Je suis obligé de quitter la ville comme Hunter. C’est la loi. Tu devrais le savoir, c’est toi qui l’as inventée.

— Je n’ai rien inventé du tout, répliqua Astrid. « Tu ne tueras point », ça te dit quelque chose ?

Le ton moralisateur de sa voix lui donna la nausée.

Dans la Bible, il était aussi écrit : « Quiconque hait son frère est un meurtrier. »

Pouvait-elle prétendre le contraire ? N’avait-elle pas envisagé le meurtre ? Incité Turk et Lance à faire le sale boulot à sa place ? Si Orc devait s’exiler, ne devait-elle pas l’imiter ?

Astrid ne s’était jamais sentie aussi abattue. Elle ralentit le pas pour qu’Orc ne voie pas ses larmes. Seigneur, comment était-elle tombée aussi bas ? Comment avait-elle pu échouer à ce point ?

Une hypocrite. Une meurtrière. Une sorcière froide et manipulatrice. Voilà ce qu’elle était. Astrid le Petit Génie ? Astrid l’imposture, oui.

Et à présent, elle errait dans les bois à la recherche d’un abri avec pour seuls compagnons son petit frère et un assassin alcoolique. L’un tuait par bêtise et par colère ; l’autre… par ignorance ? Par indifférence ? Ou simplement parce qu’il détenait un pouvoir que personne n’était capable de maîtriser, et encore moins un enfant autiste ? Astrid rit tristement.

— Qu’est-ce qui te fait marrer ? demanda Orc d’un ton suspicieux.

— Moi, répondit-elle.

Ils aperçurent le toit du pensionnat au-delà des arbres et s’engagèrent dans l’allée qui menait aux grilles. L’endroit était sinistre et semblait hanté. La pierre blanche des murs portait les stigmates de la violence qui s’y était déchaînée. Un trou semblable à un énorme impact de balle mutilait la façade. La porte avait été arrachée de ses gonds.

Orc gravit les marches du perron d’un pas pesant en criant :

— Y a quelqu’un ?

Sa voix se répercuta dans le hall désert.

— Il y a des lits là-haut. Il faut prendre l’escalier de derrière.

Il marcha en tête, visiblement familier des lieux. Astrid se demanda comment il en était arrivé à les connaître aussi bien. Il n’avait pas fréquenté les bancs du pensionnat.

Ils trouvèrent un dortoir qui avait échappé par miracle aux flammes et au saccage. Orc jeta négligemment le petit Pete sur un matelas à même le sol. Astrid dénicha une couverture en lambeaux dont elle recouvrit son frère. Elle toucha son front. Il était encore fiévreux, mais son état semblait s’être stabilisé. Elle n’avait pas de thermomètre sous la main pour vérifier. Il était toujours sujet à des quintes de toux. Bref, il n’allait ni mieux ni moins bien.

— Et maintenant, Pete ? demanda-t-elle à mi-voix.

Si Lance avait pressé la détente, la balle aurait-elle tué le petit Pete ? Détenait-il le pouvoir de l’arrêter ? Sans doute. Mais aurait-il eu conscience de ce qui se passait ?

— Qu’est-ce que tu sais, Pete ? Qu’est-ce que tu comprends ?

Il aurait besoin de draps propres s’il mouillait le matelas. Astrid elle-même avait besoin de vêtements, elle ne portait en tout et pour tout qu’une chemise de nuit. Et bien qu’il n’y ait pas de quoi manger au pensionnat, elle espérait au moins trouver un peu d’eau.

Elle appela Orc mais n’obtint pas de réponse. Elle entendit son pas lourd résonner dans le silence inquiétant de la nuit.

Il valait mieux le laisser tranquille. Dans une autre pièce, elle trouva des vêtements presque à sa taille. S’ils n’étaient pas propres, au moins ils n’avaient pas été portés récemment. Le pensionnat était abandonné depuis longtemps. Elle se demanda si ces bouts de tissu avaient appartenu à Diana.

En allant chercher de l’eau, elle tomba sur Orc qui s’était installé dans le réfectoire, ses énormes jambes posées sur une grande table en bois. Il avait dû mettre deux chaises côte à côte pour s’asseoir. Dans sa main, il tenait une bouteille en verre transparent remplie d’un liquide clair.

Une odeur de charbon flottait dans la pièce, mêlée à un relent douceâtre, dont Astrid identifia sans mal la provenance : dans un coin, près d’une fenêtre, se trouvait une installation de bric et de broc qui ne pouvait être qu’un alambic. Des tuyaux en cuivre venant probablement de la salle de chimie alimentaient une bassine en fer posée sur des tréteaux installés au-dessus des restes d’un feu.

— C’est ici qu’Howard fabrique son whisky, dit Astrid. C’est pour ça que tu connais aussi bien cet endroit.

Orc but à longs traits. Un peu d’alcool coula de sa bouche.

— Plus personne ne vient ici depuis que Caine et sa bande sont partis. C’est pour ça qu’Howard a décidé de s’y installer.

— Qu’est-ce qu’il distille ?

Orc haussa les épaules.

— Tout ce qui lui tombe sous la main, du moment que c’est des légumes… Il y a un champ de maïs que très peu de gens connaissent. Et puis des artichauts, du chou.

Astrid prit une chaise et s’assit à bonne distance d’Orc.

— Tu as changé de vêtements, remarqua-t-il.

— J’avais froid.

Il hocha la tête et but une autre gorgée d’alcool, les yeux fixés sur elle. Soulagée de ne plus porter sa chemise de nuit, elle se demanda si Orc était assez âgé pour avoir des pulsions. Elle en doutait, mais c’était tout de même une possibilité effrayante.

— Tu ne bois pas un peu trop vite ?

— Il le faut bien, répondit-il, sinon je vais m’endormir sans avoir assez bu pour réussir.

— Pour réussir quoi ?

Orc eut un sourire triste.

— Ne fais pas attention, Astrid.

Astrid avait assez à faire avec ses propres soucis ; elle choisit donc de ne pas relever et le regarda boire gorgée après gorgée jusqu’à ce qu’il soit forcé de s’interrompre pour reprendre son souffle.

— Orc, dit-elle doucement, tu essaies de te tuer ?

— Comme j’ai dit, ne fais pas attention.

— Tu n’as pas le droit de faire ça. C’est… c’est mal.

Elle repéra deux autres bouteilles posées par terre, à un endroit où il pouvait les atteindre sans avoir à se lever.

— Si tu te suicides, tu n’auras aucune chance de te repentir. Tu mourras avec un péché mortel sur la conscience.

— J’en ai déjà un.

— Mais tu le regrettes. Tu y as réfléchi et tu le regrettes.

Orc se mit à sangloter bruyamment. Il renversa la tête en arrière et vida le reste de la bouteille.

— Si tu demandes pardon et que tu regrettes sincèrement, Dieu te pardonnera pour ce petit garçon.

Les bouteilles étaient scellées avec un bout de film plastique maintenu par un élastique. Orc ôta le plastique de la deuxième bouteille.

— Il n’y a pas de dieu dans la Zone, tu ne le savais pas ? marmonna-t-il.

# 32

**3 HEURES 48 MINUTES**

SAM DÉCHAÎNA ses pouvoirs. Les deux rayons de lumière atteignirent l'insecte de plein fouet, rebondirent sur sa carapace et touchèrent la surface du lac en soulevant de la vapeur d'eau.

— Dekka ! cria-t-il.

Dekka suspendit la gravité au-dessous de la créature qui s'éleva brutalement à la verticale dans un tourbillon d'eau. Mais cela ne servait à rien. D'autres insectes dépliaient leurs ailes et s'envolaient maladroitement en direction du bateau.

Avec un juron, Sam poussa la manette d'accélération et tourna le volant. Le bateau s'élança vers le milieu du lac. Les créatures s'efforcèrent de le prendre en chasse, mais, n'étant pas des aigles, elles avaient toutes les peines du monde à se diriger en vol.

— Je peux peut-être en écraser quelques-uns, cria Jack par-dessus le bruit du moteur.

— Il croit qu'il peut le faire, renchérit Toto.

— Mais ils me font peur.

— C'est vrai, ça aussi.

— Oui, je m'en serais douté, grommela Sam tandis qu'ils évitaient de justesse un autre monstre fondant sur eux.

Ils auraient pu continuer à les éviter ainsi jusqu'à la fin des temps mais, jetant un coup d'œil à la jauge, Sam constata que le réservoir était aux trois quarts vide. La station de la marina était équipée d'une pompe en libre-service, sauf qu'il voyait mal Drake les laisser refaire tranquillement le plein.

— Il nous faut de l'essence, dit-il.

Mettant de la distance entre eux et la marina, il longea la berge dans l'espoir que l'armée de Drake déciderait de les suivre. Comme ils se déplaçaient beaucoup plus vite sur la terre ferme que dans les airs, ils se précipitèrent vers la rive avec des mouvements erratiques de gros bourdons.

Sam regarda dans son dos et vit Drake pousser en avant ses troupes. Mais les insectes avaient beau progresser rapidement sur leurs longues pattes, ils ne pouvaient pas rivaliser avec un bateau lancé à toute allure sur l'eau. Avec un peu de chance, il parviendrait à les distancer.

— On va réussir à s'échapper ? demanda Toto.

— Oui, répondit Sam d'un ton brusque.

— Ce n'est pas vrai.

— Est-ce que pour une fois tu pourrais la fermer ? On va plus vite qu'eux. Une fois qu'on les aura distancés, on revient sur nos pas pour arriver avant eux à la marina.

— Et ensuite ? s'enquit Dekka.

— On remplit le réservoir et on fait le tour du lac indéfiniment.

— Super, ton plan, marmonna-t-elle.

— Tôt ou tard, Drake sera remplacé par Brittney. Ça nous laisse une petite chance.

Il ne leur fallut pas longtemps pour atteindre l'autre côté du lac. Les insectes géants couraient de toutes leurs forces pour les rattraper.

— Où est Drake ? s'enquit Jack.

Sam passa en revue l'armée de monstres. Drake ne se trouvait pas parmi eux. Il éteignit le moteur afin d'économiser l'essence nécessaire pour leur trajet à plein régime jusqu'à la marina. Une fois le silence revenu, il entendit le bruit d'un autre moteur.

La coque effilée d'un hors-bord se profila au loin. Le bateau fonçait dans leur direction en

soulevant une gerbe d'écume. Il n'y avait aucun doute possible sur l'identité de son conducteur.

Les insectes sur la berge et Drake sur l'eau.

— S'il est armé, on est dans de beaux draps, observa Dekka.

— Il n'a pas besoin d'un flingue, objecta Sam d'un ton sinistre. Il peut nous foncer dessus. Il est immortel, pas nous.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Jack, affolé.

Dekka posa la main sur son épaule.

— Relax, Jack.

Sam évalua la distance qui les séparait de la rive, vérifia le niveau d'essence, jeta un coup d'œil à ses deux amis puis jaugea Toto du regard.

— Eh, tu sais pomper de l'essence ?

Toto se tourna vers son copain imaginaire.

— Je sais pomper de l'essence ?

Apparemment, il obtint une réponse, car il hocha la tête.

— Oui, je sais.

Sam remit le moteur en marche, tourna le volant et attendit. Le canot de Drake se rapprochait dangereusement.

— Jack, prends cette gaffe et tiens-toi prêt.

— Quoi ?

— Tu as vu ce film dans lequel Heath Ledger joue le rôle d'un chevalier ?

— Ce n'est pas son meilleur film, observa Dekka.

— C'est vrai, renchérit Toto.

— Accrochez-vous ! cria Sam.

Il poussa à fond la manette d'accélération et fonça sur Drake.

Lana ne prit pas la peine de courir ; elle était trop fatiguée et, de toute manière, Howard se trompait sûrement. Turk et Lance semblaient persuadés d'avoir tué Albert. Alors qu'il gisait par terre, hurlant de douleur chaque fois qu'elle posait les mains sur lui, Lance avait prié pour son salut et prétendu qu'il regrettait ce qu'il avait fait à Albert. « C'est Turk, c'est pas moi ! » gémissait-il, tandis que la chair mutilée de son visage se soulevait à chaque mot, et que la pluie lavait la mare de sang qui s'était formée sur la moquette.

Lana avait plus ou moins remis sur pied Lance et Turk. En tout cas, ils survivraient. Elle ne voyait pas trop l'intérêt de laisser la vie sauve à ces deux ordures ; quelqu'un finirait par leur régler leur compte tôt ou tard. Mais elle supposa que ce n'était pas à elle de prendre cette décision. Elle n'était qu'un pion dans ce jeu de massacre.

Elle avait manqué son heure de gloire. Non seulement elle n'avait pas pu anéantir le gaïaphage, mais elle n'avait pas réussi non plus à endiguer l'épidémie qui avait déjà fait neuf victimes. Par contre, elle avait sauvé la vie de ces deux minables. Bravo, Lana.

Elle trouva Albert dans la position que lui avait décrite Howard : assis le dos au mur. Elle nota qu'il avait perdu beaucoup de sang. Une mare poisseuse s'épanouissait autour de lui.

— Il n'est pas mort sur le coup, observa-t-elle. Les morts ne saignent pas autant. Et tu vois les taches sur le mur ? Il a bougé.

Elle s'agenouilla et posa deux doigts sur le cou d'Albert.

— Il s'est tout simplement vidé de son sang.

Lana n'avait pas l'ombre d'un doute. La balle était entrée dans la tête d'Albert avant de ressortir de l'autre côté. On aurait dit qu'un animal sauvage avait arraché un gros morceau de son crâne.

— Je ne ressuscite pas les morts, dit-elle.

— Non, attends.

Howard s'agenouilla à côté d'elle et souleva une des paupières d'Albert. Comme il faisait trop sombre pour que la pupille réagisse, il sortit un briquet de sa poche et l'alluma.

Lana leva les sourcils.

— Recommence.

Howard souleva l'autre paupière. Cette fois encore, la pupille se contracta.

— Hmm, fit Lana.

Elle appliqua les mains sur le crâne d'Albert. Au bout de quelques minutes, elle se pencha pour examiner l'horrible plaie. Autour de ses bords déchiquetés, la chair se reformait.

— Il n'est pas mort, déclara Howard.

— Ça n'est pas passé loin, mais, non, il n'est pas mort. Et ce genre de mal, au moins, je peux le guérir.

— Il me doit une fière chandelle.

— T'es vraiment un sacré numéro, Howard, comme dirait mon père.

— Tu diras à Albert que c'est moi qui t'ai amenée, hein ? Tu lui diras que c'est moi ?

— Pourquoi ? Tu t'en vas ?

Howard se leva.

— Il faut que j'aille chercher Orc. Je viens juste de deviner où il s'est réfugié.

Lana trouva une position plus confortable tandis que Pat partait explorer la maison.

— Si tu tombes sur quelque chose, t'as intérêt à partager, dit-elle à son chien.

Les deux bateaux se précipitaient l'un vers l'autre. Il restait six secondes avant l'impact.

Sam avait le cerveau en ébullition. Drake devait se douter qu'il bluffait. Lui ne craignait pas la collision, il devait s'attendre à ce que Sam vire de bord au dernier moment.

Quatre secondes avant l'impact.

— Jack ! cria Sam. Passe à l'avant !

— Quoi ?

— Obéis !

Jack bondit vers la proue en brandissant sa gaffe comme une lance.

Une seconde.

— Maintenant, jette-la ! cria Sam.

Jack lança la gaffe de toutes ses forces. Sam se doutait qu'il ne réussirait pas à empaler Drake et il avait raison. Mais même un assassin immortel avait des réflexes, et Drake se baissa instinctivement pour éviter le projectile. Sam en profita pour dévier brusquement sa trajectoire.

Ils frôlèrent le bateau de Drake en l'éclaboussant d'écume et furent trempés à leur tour.

Dekka sourit à Toto.

— Voilà pourquoi Sam est unique en son genre.

Il fallut à un Drake furieux une dizaine de secondes pour faire demi-tour et partir à leur poursuite. Les insectes furent encore plus lents à réagir. Ils rebroussèrent chemin sur la rive, mais ni Drake ni eux ne pourraient atteindre la marina avant Sam.

— Bien, cria-t-il par-dessus le rugissement du moteur. Toto, une fois qu'on arrive, tu te jettes sur la pompe, d'accord ? Je vais te montrer. Mais Drake aura vite fait de nous rejoindre et il risque de nous foncer droit dessus, donc, Jack, tiens-toi prêt avec Dekka.

— Prêt à quoi ?

— Accrochez-vous !

Sam prit la direction du ponton puis passa en marche arrière ; les flots bouillonnèrent autour d'eux, le moteur gronda, et le bateau recula péniblement pour s'immobiliser près de la pompe.

Sam saisit Toto par la taille et le hissa à bras-le-corps sur le ponton.

— Dekka ! Amarre le bateau !

Il souleva le pistolet de la pompe, le glissa dans le réservoir et posa la main de Toto sur le levier.

— Tu lèves, tu baisses et ainsi de suite. Ne t'arrête pas tant que je ne t'en ai pas donné l'ordre.

Sam courut jusqu'à l'extrémité du ponton. Drake fonçait droit sur eux. Jetant un coup d'œil de gauche et de droite, Sam repéra un petit voilier susceptible de faire l'affaire.

— Dekka ! Fais léviter ce bateau !

Dekka leva les bras et le voilier s'éleva au-dessus de l'eau en les aspergeant de gouttelettes. Il s'inclina dangereusement, si bien que, pendant quelques instants, Sam craignit qu'il ne bascule complètement en les assommant de son mât.

— Jack, tu as loupé ton lancer tout à l'heure. Essaie avec ça !

Jack dut longer le champ de suspension de gravité et, l'espace d'une seconde, il perdit l'équilibre et faillit tomber dans l'eau. Sam le rattrapa par le bras et l'aida à se remettre debout.

Jack recula d'une vingtaine de pas, inspira profondément et courut vers le bateau qui flottait à quelques dizaines de centimètres du sol au bout du ponton.

Sam eut le plaisir de voir de l'étonnement se peindre sur le visage de Drake.

Jack s'élança, bondit et se jeta contre la proue du voilier. Le bateau s'envola en tournoyant dans le vide avant de partir en flammes une dizaine de mètres plus loin, incendié par les rayons destructeurs de Sam.

Il tomba et toucha la surface de l'eau au moment où le bateau de Drake arrivait à toute allure. Les deux embarcations explosèrent en projetant des débris de bois enflammés et des fragments de métal.

Toto poussa un cri de douleur. Il avait été touché à la hanche. Sa blessure se mit à saigner abondamment et il cessa d'actionner la pompe.

— Jack ! Remplace Toto. Dekka, va le chercher.

Sam redescendit dans le bateau et entreprit d'éteindre les débris enflammés.

— Faites qu'il soit mort, faites qu'il soit mort, marmonna-t-il dans sa barbe.

À cet instant, l'air siffla et une estafilade sanglante s'imprima sur le bras de Sam.

Agrippé au ponton, Drake brandit son fouet pour l'abattre de nouveau sur lui. Sam riposta, manqua sa cible mais bénéficia de quelques instants de répit quand Drake plongea dans les flots bouillonnants. Il jeta un coup d'œil du côté de la berge. Les insectes affluaient sur le parking en bondissant par-dessus les voitures. Ils les auraient rejoints dans quelques secondes. C'était maintenant ou jamais.

— Allez, tout le monde à bord !

Personne ne se le fit dire deux fois. Toto et Jack furent les premiers à monter dans le bateau. Dekka trébucha, se frappa le ventre et, l'espace d'un instant, Sam crut qu'elle était blessée.

Drake refit surface, se hissa sur le ponton et abattit son fouet sur Jack. Celui-ci poussa un cri de douleur, tenta d'agripper le tentacule et le manqua de peu.

Sam mit en marche le moteur, mais il avait oublié les amarres. Le canot rugit, fit un bond en avant ; le taquet se brisa net. Le choc suffit à dévier la trajectoire du bateau, qui alla heurter une autre embarcation.

Le temps que Sam reprenne ses esprits, Drake se cramponnait au plat-bord en faisant claquer son fouet.

Sam passa en marche arrière, poussa la manette d'accélération et tourna le volant pour écraser Drake entre la coque et le ponton. Puis il changea de vitesse et redémarra en trombe sous les insultes de Drake, tombé à l'eau, tandis que les insectes déferlaient sur le ponton en fendant l'air de leurs mandibules.

Une fois qu'il eut atteint le milieu du lac, Sam coupa le moteur. La jauge indiquait que le réservoir était plein juste au-dessus du quart. C'était suffisant pour le moment. Seulement ils en payaient le

prix : Toto hurlait de douleur.

— Ce n’est pas beau à voir, mais il va s’en tirer, déclara Dekka.

Elle souleva le tee-shirt de Toto pour montrer à Sam l’étendue des dégâts.

— Jack, vérifie s’il y a une trousse de premiers secours à bord.

Sam s’affaissa sur le siège du conducteur, soudain gagné par une immense fatigue.

— Et toi, ça va ? demanda-t-il à Dekka.

Comme elle ne répondait pas, il l’observa plus attentivement.

— Dekka ?

Elle se mordit la lèvre.

— Désolée d’ajouter à tes problèmes, patron.

À ces mots, elle leva son tee-shirt et Sam vit une minuscule paire de mandibules émerger de sa chair.

Le soir tomba tandis que le bateau se balançait au rythme des flots.

# 33

**3 HEURES 47 MINUTES**

DIANA ROULA HORS du lit en emportant les couvertures avec elle.

— Eh ! protesta Caine.

— Je l'ai déjà vue, tu sais. Et pas qu'une fois.

Caine sourit et noua les mains sous sa nuque.

— Je crois que je vais me faire à cette vie. Je mangerais bien une autre boîte de pêches au sirop.

Diana prit une douche éclair et, en sortant de la salle de bains, dégoulinante d'eau, elle le trouva qui l'attendait avec une serviette.

— Sérieux, c'est non, dit-elle. On a fini pour aujourd'hui.

— Attends qu'on ait mangé.

Il la regarda se sécher et peigner ses cheveux. Si ce manque d'intimité l'agaçait un peu, elle dut reconnaître que ce n'était pas cher payé pour avoir la paix. Dans n'importe quel autre univers, cette chambre aurait pu être qualifiée d'agréable, de même que cette île et cette maison. Mais dans la Zone, le moindre recoin de chaque pièce semblait paradisiaque. Un vrai miracle de beauté et de confort.

Diana se souvenait trop bien du pensionnat Coates, et notamment des derniers mois qu'elle y avait passés alors que la nourriture se raréfiait et que la peur, la dépression et la haine de soi s'insinuaient en elle.

C'était un bel endroit. Et Caine était un bel adolescent – « jeune homme » était peut-être plus approprié. Enfin, en apparence. Si le luxe, le confort et Diana parvenaient à le contenter, alors peut-être que la vie se poursuivrait paisiblement.

Les soins qu'il fallait donner à Penny et la présence pesante de Bug n'étaient qu'une broutille en comparaison de ce que Diana avait enduré auparavant. Elle frémit au souvenir de Panda et fut prise de nausée.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Caine.

— Rien, répondit-elle en se forçant à sourire. J'ai faim.

Après avoir remis leurs sous-vêtements, ils s'enveloppèrent dans des peignoirs coûteux rebrodés d'initiales célèbres. Diana glissa ses pieds dans des mules en soie et, ensemble, ils descendirent à la cuisine.

Là, ils trouvèrent Bug, qui semblait encore plus agité que d'habitude. Il respirait avec peine. Diana lui jeta un regard noir en se demandant s'il les avait espionnés.

— Un bateau arrive, annonça-t-il.

— Qu'est-ce que tu nous chantes ? lâcha Diana.

— Un canot à moteur. Il est tout près.

Caine se précipita au-dehors et Diana dut courir pour le rattraper. Le ciel s'assombrissait ; un coucher de soleil somptueux teintait de rouge et d'or la mer en contrebas.

Et là, à une distance dérisoire des rochers, se trouvait un canot. Diana vit une personne à bord, un garçon, mais ne put distinguer les traits de son visage dissimulés par l'obscurité. Elle observa Caine avec attention ; l'expression qu'elle lut sur son visage confirma ses craintes. Ses yeux étincelaient, un sourire féroce étirait sa bouche, il tremblait presque d'excitation.

— Dis-lui de partir, Caine.

— Je veux au moins savoir qui c'est.

— Caine, débarrasse-nous de lui.

Diana croisa les bras sur sa poitrine comme pour se protéger du froid. Le garçon à bord du bateau leva la tête dans leur direction.

— C'est Quinn, dit Caine. Qu'est-ce qu'il fiche ici ? Je m'attendais à voir débarquer Zil ou un de ses sous-fifres.

Diana fronça les sourcils.

— Comment ça, tu t'attendais à avoir de la visite ?

Caine haussa les épaules.

— Je savais que l'un d'eux finirait par venir me voir.

— Mais… Pourquoi tu… ?

Il partit d'un rire cruel, condescendant.

— Il n'y a que deux quatre-barres dans la Zone, Diana. Tôt ou tard, il fallait que quelqu'un en ait marre de Sam et vienne me trouver.

Diana sentit son ventre se nouer.

— Hé, Quinn ! Monte ! cria Caine. (Puis, à mi-voix :) Bug, disparais et ouvre l'œil. C'est peut-être un piège.

Bug s'exécuta.

Quinn coupa le moteur et se leva dans le bateau sans aucune difficulté malgré le tangage.

— Caine, où est-ce que je peux amarrer mon canot ?

— Ce ne sera pas nécessaire, répondit Caine avec un grand sourire. Rassieds-toi et accroche-toi bien.

Caine s'avança au bord de la falaise et leva les bras. Le bateau s'éleva lentement au-dessus de l'eau en traînant une guirlande d'algues. Lorsqu'il atterrit dans les herbes hautes, il se renversa, obligeant Quinn à sauter pour ne pas tomber avec lui.

— Alors, Quinn, qu'est-ce qui t'amène sur l'île enchantée ? demanda Caine.

— Salut, Diana, lança Quinn.

Diana ne répondit pas. Comme Caine, elle savait que Quinn était venu le chercher.

— C'est Edilio qui m'envoie, annonça-t-il.

Caine eut un sourire sceptique.

— Edilio ? C'est bien la dernière personne dont je m'attendais à recevoir des nouvelles.

Diana sentit son cœur se serrer.

— Sam est mort ?

Quinn allait répondre, mais Caine le devança.

— Non, non, laisse-moi deviner. Je dirais que Sam en a eu assez de se coltiner le sale boulot et de s'en prendre plein la figure quand les choses tournaient mal.

Le silence de Quinn confirma ses dires.

— Sam n'a jamais voulu être le chef, poursuivit-il en riant. Eh bien, ses prières sont enfin exaucées. Allez, Quinn. Viens manger quelque chose.

— Je suis juste venu…

Caine balaya ses protestations d'un geste.

— Non, non, tu es obligé d'entrer. Je n'ai aucune envie de rester dehors en peignoir. Après tout, c'est un événement dans l'histoire de la Zone.

— Un événement ? s'étonna Diana.

— Mon retour triomphal, Diana. C'est la raison de la présence de Quinn ici : il est venu me supplier de revenir.

— Dans ce cas, il perd son temps, lâcha Diana sans y croire.

Elle suivit Caine et Quinn à l'intérieur.

— Tu veux des crackers et du fromage ? proposa Caine d'un ton jovial.

Il avait du mal à dissimuler sa jubilation. Un sourire suffisant éclairait son visage. Diana comprit que le faible espoir qu'elle avait caressé venait de s'envoler.

Ils apportèrent à Quinn des crackers, du fromage et un cookie, qu'il engloutit avec un plaisir évident.

— Tu sais, nous avons une vie très confortable ici, reprit Caine. Plein de choses à manger. De l'eau. De l'eau chaude, même, pour prendre des douches. Tu le crois, ça ? Justement, on en parlait au lit tout à l'heure.

— Oui, c'est chouette, commenta Quinn en jetant un regard gêné à Diana.

Caine le considéra d'un air songeur.

— Diana, je crois que tu ferais mieux d'évaluer Quinn. Juste au cas où quelque chose se serait développé.

Diana n'avait pas fait cela depuis longtemps. C'était le seul pouvoir qu'elle détenait : la capacité de différencier un mutant d'un normal et d'évaluer l'étendue de son pouvoir. C'était elle qui avait inventé, un peu par jeu, le système des barres. Une barre, deux barres, comme pour la batterie d'un téléphone portable.

Diana s'avança vers Quinn et posa la main sur son épaule. Elle se concentra tandis qu'une image se formait dans son esprit.

— Rien, dit-elle enfin.

— J'aurais pu te l'apprendre moi-même, lança Quinn, la bouche pleine de cookie.

La main de Diana retomba.

— Tu es normal, Quinn. Bon…

Elle s'interrompit soudain. Elle était sur le point d'ordonner à Quinn de rentrer chez lui, de quitter cette île à l'instant même. Mais elle venait de percevoir quelque chose… un pouvoir. La présence d'un mutant.

Bug se tenait non loin d'elle, drapé dans son invisibilité, mais ni lui ni Caine ne l'avaient touchée. Or, son pouvoir ne fonctionnait que si elle établissait un contact physique avec la personne.

Sentait-elle son propre pouvoir ? Non, c'était autre chose. Une impression ténue mais persistante. Elle se détourna et posa la main sur son ventre.

— Alors, Quinn, raconte-moi un peu, dit Caine. C'est quoi, le problème ?

Diana faillit tourner de l'œil. Encore la même sensation, plus précise qu'auparavant. Deux barres. Aucun doute possible.

— Il y a une épidémie, disait Quinn. Une espèce de grippe, sauf qu'à force de tousser les enfants finissent par cracher leurs poumons et en mourir.

« Non, pensa Diana. Pitié, non. »

— Et puis il y a ces créatures, des espèces de cafards géants… Sans oublier Drake…

— Drake est toujours vivant ?

Caine se leva brusquement.

— D'une certaine manière, répondit Quinn d'un ton lugubre.

— Je dois… je dois aller aux toilettes, dit Diana d'une petite voix.

Elle sortit de la pièce en trombe et parvint à maîtriser ses émotions jusqu'à ce qu'elle ait atteint sa chambre. Là, elle s'étendit sur le lit et posa les mains sur son ventre pour évaluer son pouvoir : deux barres, comme toujours. Mais il y avait encore cette autre présence bien distincte. Ce second pouvoir.

Impossible. Ça ne pouvait pas arriver aussi brutalement. Elle essaya de se rappeler les cours d'éducation sexuelle qui semblaient remonter à des années-lumière. Des mots tels que « blastocyste » ou « embryon » lui revinrent en mémoire.

Vingt-quatre heures à peine s'étaient écoulées depuis le premier rapport. Elle savait d'expérience que même un test de grossesse ne fonctionnait qu'une dizaine de jours après.

C’était absurde. Elle avait paniqué. Elle s’était trompée. Ça ne pouvait pas se produire aussi vite.

« Impossible ? » répétait une petite voix cruelle à l’intérieur de son crâne. Aussi impossible que la présence d’un dôme impénétrable. Aussi impossible que la disparition de tous les adultes. Aussi impossible que des coyotes parlants.

Aussi impossible enfin qu’un petit ami capable de défier les lois de la physique en faisant léviter un bateau par la seule force de la pensée.

La fièvre du petit Pete avait encore augmenté. Astrid avait trouvé un thermomètre dans l’ancienne infirmerie du pensionnat.

Elle se souvint avec un pincement au cœur que la mère de Sam, Connie Temple, avait travaillé dans cette infirmerie. Comme toutes les autres pièces du bâtiment, elle avait été saccagée : l’armoire à pharmacie était vide, les portes vitrées brisées, les draps du lit souillés, les manuels éparpillés par terre sans raison.

Quelqu’un avait brûlé les dossiers médicaux. Leurs cendres étaient disséminées près de la fenêtre.

Un oiseau avait bâti son nid sur une étagère avant de l’abandonner. De minuscules plumes se mêlaient aux cendres. C’était en apercevant ces plumes qu’elle avait trouvé le thermomètre. Il n’était pas stérilisé, évidemment, mais il y avait longtemps que plus rien n’était propre dans la Zone.

Le petit Pete avait près de quarante de fièvre. Et sa toux empirait.

— Qu’est-ce que tu vas faire, Pete ? Te laisser mourir ?

Avait-il au moins conscience que ses jours étaient en danger ? Il ne savait rien des virus. Comment pouvait-il affronter un ennemi dont il ne connaissait même pas l’existence ? En revanche, il ressentait la fièvre. Le vent s’était levé. De quel répit disposaient-ils avant qu’il ne décide de faire sauter le toit ?

Astrid entendit Orc vociférer une chanson à l’étage inférieur. Elle ne supportait plus sa vue. S’il avait décidé de se suicider avec de l’alcool, pourquoi l’en empêcher ?

Quand il était ivre, Orc devenait dangereux. Elle l’avait vu l’observer d’une façon bizarre, avec une lueur folle dans le regard. Elle s’aperçut qu’elle pleurait. Qu’il se suicide ! N’aurait-elle pas eu envie de mourir à sa place ? N’avait-elle pas déjà envie d’en finir ?

La Zone n’était qu’une plaisanterie macabre, pleine de bruit et de fureur, qui n’apportait que la mort et le désespoir. Pourquoi s’accrocher à cette vie-là ?

Elle essaya d’imaginer son retour dans le monde normal, de raviver le souvenir de ses parents et de son ancienne maison, laquelle avait entièrement brûlé depuis. Quant à ses parents, ils pourraient à peine la reconnaître, sans parler de leur fils.

Non, elle se trompait. Ils croiraient retrouver leurs enfants chéris, et ne s’apercevraient que progressivement qu’ils étaient devenus des monstres, aussi laids à l’intérieur qu’Orc l’était en apparence.

À moins qu’avec la disparition de la Zone Orc ne retrouve son enveloppe initiale. Mais elle, comment redeviendrait-elle l’Astrid d’autrefois ? Comment la fille qui aimait les maths et la science, qui pouvait lire pendant des nuits entières, comment cette adolescente rêveuse et romantique qui projetait de sauver le monde pourrait-elle exister de nouveau ?

— Comment ça finit ? demanda-t-elle au petit Pete. On meurt tous à la fin, c’est ça ? C’est le mal qui triomphe et on rend tous les armes ?

La triste vérité, c’est qu’ils étaient déjà perdus.

Elle constata qu’elle soufflait de la buée. La pièce se refroidissait de minute en minute. Elle glissa de nouveau le thermomètre dans la bouche du petit Pete. Il toussa et le recracha.

— Bon, Pete, il… il faut que tu arrêtes. Il y a des enfants qui meurent de cette grippe, et tout ça à cause de cet endroit que tu as fabriqué. Tu as changé les règles et il y a des conséquences.

Évidemment, l'enfant ne répondit pas. Astrid n'en fut pas étonnée. « Cet oreiller, songea-t-elle. Il me suffirait de l'écraser sur son visage. » Il ne s'apercevrait probablement de rien. Il ne souffrirait même pas. Il passerait paisiblement de vie à trépas, et alors la paroi tomberait ; la police et les ambulances afflueraient, ainsi que la nourriture, les médicaments… C'en serait fini de toutes ces morts.

« Papa, maman, je suis vivante. Je m'en suis sortie mais pas Pete. Je suis vraiment désolée… »

Astrid eut un mouvement de recul. Ses mains tremblaient. Personne n'en saurait rien. Personne ne lui ferait de reproches.

— Non, murmura-t-elle d'une voix faible. (Puis, plus fort, elle répéta :) Non !

Elle aurait dû se sentir mieux. Et peut-être que par le passé elle se serait félicitée d'avoir pris la bonne décision. Mais elle savait au fond d'elle-même que son choix condamnait à mort beaucoup d'autres enfants. Pas de police ni d'ambulances pour venir les secourir, mais d'autres fléaux, d'autres monstres, d'autres souffrances.

Astrid joignit les mains afin de trouver des réponses dans la prière ; les mots ne vinrent pas. Du tréfonds de sa mémoire exceptionnelle surgit un texte très ancien étudié en classe. Aristote ? Non, Épicure.

*Si Dieu veut empêcher le mal mais ne le peut, alors il n'est pas omnipotent.*
*S'il le peut mais ne le veut pas, alors il est malveillant.*
*S'il le veut et le peut, alors d'où vient le mal ?*
*S'il ne le peut ni ne le veut, alors pourquoi l'appeler Dieu ?*

Il n'y avait qu'un seul dieu dans la Zone. Ce dieu-là était un enfant malade allongé sur un matelas sale dans une école abandonnée.

— Je ne peux pas rester, Pete, murmura Astrid. Si je reste… Pardon, Pete, mais j'en ai assez.

Elle frissonna, se frotta les mains pour les réchauffer – le vent était devenu glacial – et sortit de la pièce. Elle traversa le couloir, descendit l'escalier et franchit la porte.

— Assez, dit-elle en s'immobilisant un instant sur les marches du perron. Assez.

À ces mots, elle dévala l'escalier et s'enfonça dans la nuit.

# 34

**2 HEURES 51 MINUTES**

— TU T'EN VAS ? demanda Diana.
— Évidemment, répondit Caine. On s'en va. On emmène même Penny. Elle peut nous être utile si Lana réussit à la soigner.
Caine se mit à siffloter joyeusement en fourrant des vêtements dans un sac Dolce & Gabbana.
— Tu devrais prendre des affaires, lança-t-il. On ne reviendra peut-être pas de sitôt.
— Je ne pars pas, dit Diana.
Caine suspendit son geste et l'observa en souriant. Puis son regard se figea et elle sentit qu'une main invisible la poussait vers le placard.
— J'ai dit : fais tes bagages.
— Non.
— Ne m'oblige pas à faire ce qu'on regrettera tous les deux, lâcha-t-il d'un ton menaçant avant d'ajouter, radouci : Je croyais que tu m'aimais. C'est quoi, cette histoire ?
— Tu es une personne odieuse, Caine.
Il rit.
— Depuis quand ça te choque ?
— J'espérais…
— Quoi ? aboya-t-il. Tu espérais quoi, Diana ? Que tu suffirais à me rendre heureux ? Que tu arriverais à m'apprivoiser ?
— Je pensais que tu t'étais enfin décidé à grandir un peu.
D'un geste désinvolte, il lui fit signe d'approcher. Malgré elle, elle fut projetée contre lui. Après l'avoir immobilisée grâce à ses pouvoirs, il l'embrassa.
— J'ai obtenu de toi ce que je voulais, Diana. Et c'est très bien. Tu me l'as donné de ton plein gré. J'aurais pu t'y forcer dès que l'envie m'en prenait et je ne l'ai pas fait, pas vrai ?
Elle ne répondit pas.
— Mais si tu t'imagines que tu as trouvé le moyen de me contrôler, tu te fourres le doigt dans l'œil, poursuivit-il. C'est moi, Caine. C'est moi qui ai quatre barres. Et c'est moi qui commande. Je veux bien te laisser prendre quelques décisions. Tu peux me charrier tant que tu veux, je ne suis pas susceptible. J'aime l'idée que tu me tiennes tête et que tu me donnes ton avis. Tout chef qui se respecte a besoin d'être défié de temps en temps.
Il se pencha si près d'elle qu'elle sentit son souffle sur son oreille quand il murmura :
— Rappelle-toi juste que c'est moi, Caine. Ceux qui s'opposent à moi finissent toujours par le regretter. Maintenant, fais tes bagages et n'oublie pas d'emporter ce truc en dentelle noire. Je t'aime bien là-dedans. Bug ! Préviens Penny qu'on s'en va.
Bug disparut. Il avait assisté à toute la scène. Dans le dos de Caine, il adressa à Diana un geste obscène.

— On va trouver une solution, Dekka, dit Sam.
Assise à l'arrière du bateau, elle se tenait parfaitement immobile. Sam s'était installé à côté d'elle. Toto avait été exilé à la proue : Sam ne tenait pas à ce qu'il pointe du doigt tous les mensonges qu'il s'apprêtait à dire pour réconforter Dekka.
— Je n'ai pas peur, marmonna-t-elle. Après tout, on ne sait même pas si l'un de nous va survivre à

la Zone.

À court de mots, Sam se contenta de hocher la tête.

— Pense à tous ceux qui sont morts, poursuivit Dekka. Betty. Les jumelles. Ce pauvre Duck. Harry. E.Z. Hunter.

Après un silence, elle ajouta :

— Mary.

— Et beaucoup d'autres.

— Oui. On devrait se rappeler tous ces noms, tu ne crois pas ?

— J'essaie. Pour pouvoir dire à leurs parents, si ce cauchemar se termine un jour et que je m'en sors : « Voilà comment ça s'est passé. Voilà comment votre enfant est mort. »

Dekka posa une main sur la sienne.

— Je sais que ça t'inquiète.

Il prit sa main et la serra dans les siennes.

— Un peu, oui. Chaque fois, je m'imagine une espèce de procès avec des vieux messieurs qui me demandent de me justifier en me regardant d'un air sévère. « Qu'est-ce que vous avez fait pour sauver E.Z., monsieur Temple ? »

Il secoua la tête.

— Dans mon imagination, ils m'appellent toujours « monsieur Temple ».

— Qu'est-ce que vous avez fait pour sauver Dekka Talent, monsieur Temple ?

— C'est ton nom de famille ? C'est drôle, je n'ai jamais pensé à te le demander. Je te voyais un peu comme Madonna ou Beyoncé, avec juste un prénom.

— C'est ça, moi et Beyoncé, lança Dekka avec un rire désabusé.

Ils se turent un moment.

— Sam, on ne sait pas si ces bestioles y voient bien dans le noir.

Il acquiesça.

— Je me suis posé la question. J'ai une idée. C'est un peu dingue, je te préviens.

— Sinon ça ne serait pas drôle.

— Tu sais nager ?

— Évidemment ! répliqua-t-elle.

Il se tourna vers Jack et Toto.

— Et vous, vous savez nager ?

Ils hochèrent la tête, non sans appréhension.

— Mais il fait noir, protesta Jack.

— Et alors ?

— Qui sait ce qui se cache sous la surface ?

— Les truites et les perches ne mangent pas les petits enfants.

— C'est ça, et les serpents ne volent pas.

— Tu marques un point, concéda Sam. Mais je pense qu'on devrait tenter le coup. Voilà mon idée : vous vous glissez dans l'eau sans bruit, je mets le moteur en marche puis j'attache le volant et je saute. Avec un peu de chance, Drake et ses copains se lanceront à la poursuite du bateau. Pendant ce temps, on regagne la berge à la nage puis on se taille en courant.

— Ils nous suivront, objecta Jack.

— Ils essaieront. Mais ce sont des insectes, pas des chiens de chasse. Je doute qu'ils puissent déceler des traces de pas une fois la nuit tombée.

— Il n'en est pas sûr, intervint Toto.

— Non, c'est vrai, admit Sam.

— C'est vrai, répéta Toto.

Puis, se tournant vers son ami imaginaire, il ajouta :
— Il est déroutant.
— Dans quelle direction on court ? s'enquit Dekka.
— Drake pensera qu'on a filé vers la ville. On n'a pas intérêt à l'affronter à découvert. Donc on prend la direction du train.
Sam donna un coup de coude à Jack.
— Tu veux un autre ordinateur, pas vrai ?
Jack se tortilla.
— Eh bien, il me faut au moins quelques batteries de plus.
— Parfait. À la flotte ! Nagez vers la marina. S'ils ne me poursuivent pas, je reviendrai avant que vous ayez atteint le ponton et on réfléchira à un autre plan.
— On ne peut pas y réfléchir dès maintenant ? suggéra Jack.

Caine se tenait debout à la proue du bateau de Quinn, qui fendait la houle légère en direction de Perdido Beach.
Quinn lui avait conseillé de s'asseoir, mais il ne craignait pas de tomber à l'eau. Il se servait de son pouvoir pour soutenir son poids, si bien que ses pieds effleuraient à peine le pont du bateau. Il avait l'intention d'arriver à Perdido Beach bien campé sur ses deux jambes, tel un héros de retour au pays.
Il volait presque, autant physiquement que mentalement. Il était envahi par une tiède sensation de bien-être. Ils avaient besoin de lui. Ils étaient venus le chercher. Ils s'apercevaient enfin qu'ils ne pouvaient pas survivre sans lui. Pas Sam, lui.
Penny était emmitouflée dans des couvertures à l'arrière du bateau. Diana était assise dans un coin, les yeux perdus dans le vague. Bug sifflotait, s'interrompait et repartait de plus belle quelques instants plus tard.
Installé au gouvernail, Quinn gardait les yeux fixés sur le dos de Caine. Le doute et l'inquiétude se lisaient sur son visage.
Diana n'avait pas ouvert la bouche depuis le début de la traversée. Caine songea qu'elle comprenait enfin que c'était lui le chef, qu'elle dépendait encore de lui, et qu'elle avait autant besoin de sa présence que les enfants de Perdido Beach.
Elle finirait par se faire une raison. Diana était une survivante ; elle surmonterait sa déception. Ensemble, ils deviendraient roi et reine de Perdido Beach.
Cette pensée fit sourire Caine.
— C'est dommage qu'on n'ait pas d'appareil photo, dit-il. J'aurais bien aimé immortaliser ce moment.
— J'ai froid, gémit Penny.
— C'est parce que tu ne fais pas assez d'exercice, répliqua-t-il en riant de sa plaisanterie cruelle.
Ni l'aigreur de Penny ni la maussaderie de Diana ne pourraient gâcher ce grand moment. Son moment.
Quinn manœuvra le bateau avec adresse le long du ponton. Après l'avoir amarré, il attendit pour les aider à descendre. Caine refusa la main qu'il lui tendait et le dévisagea d'un air hostile jusqu'à ce qu'il détourne la tête.
— Qu'est-ce que tu veux, Quinn ?
— Comment ça ?
— Qu'est-ce qui te rendrait heureux ? Qu'est-ce que tu souhaites par-dessus tout ?
Quinn cilla. Caine crut même le voir rougir.
— Moi ? Je veux juste pêcher.

Caine posa la main sur son épaule et le regarda droit dans les yeux avec cet air de franchise et d'honnêteté qu'il savait feindre quand la situation l'exigeait.

— Dans ce cas, Quinn, voici mon premier décret : tu es libre de pêcher. Continue à faire ce que tu veux, on ne te demandera rien d'autre.

Quinn allait répondre, mais il se ravisa, l'air perplexe. Caine ouvrit les bras, s'éleva au-dessus du bateau et atterrit sur le ponton. Ce débarquement triomphal l'amusa et il rit de sa propre arrogance.

Derrière lui, Diana et Bug se hissèrent sur le ponton avec des gestes las. Puis il fit léviter Penny et la déposa sur les planches humides.

— Cette fois, tout va changer, déclara-t-il. La dernière fois, nous avons connu trop de violence, trop de disputes. J'ai essayé d'être un chef pacifique, mais les choses ont mal tourné.

— Je me demande pourquoi, marmonna Diana.

— Il leur faut plus qu'un chef, reprit Caine d'un ton solennel en balayant la ville d'un grand geste. Il leur faut… un roi.

L'idée avait surgi brusquement dans son esprit. À force de le taquiner au sujet de Napoléon, Diana avait piqué sa curiosité. En tombant par hasard sur un scénario ayant trait à l'empereur dans la bibliothèque de la maison, il avait eu envie d'y jeter un coup d'œil.

Napoléon s'était emparé du pouvoir après une république brutale et inefficace qui avait déçu les Français. Le peuple, usé par les souffrances, avait accepté de lui donner les pleins pouvoirs. Il réclamait une tête couronnée pour diriger le pays. C'était une nécessité naturelle. L'histoire humaine était jalonnée d'événements semblables.

Napoléon s'était autoproclamé empereur, de même que Michael Jackson s'était consacré « roi de la pop ». Bizarrement, pour devenir roi, il fallait se couronner soi-même avant de convaincre les autres.

Quinn en resta bouche bée. Du coin de l'œil, Caine vit un sourire incrédule étirer les lèvres de Diana. Elle secoua tristement la tête, comme si elle comprenait enfin quelque chose qui la chiffonnait depuis longtemps.

— Dorénavant, Quinn, tu me considéreras comme ton roi, et je te promets qu'on vous laissera tranquilles, toi et les tiens.

Caine sentit que tous les regards convergeaient sur lui. Penny semblait résignée à respecter sa volonté, même si en son for intérieur elle le haïssait. Bug, l'éternel sous-fifre, souriait d'un air narquois. Et Diana, stupéfaite, s'étonnait d'être étonnée.

— D'accord, fit Quinn d'un ton dubitatif.

— D'accord ? répéta Caine en levant un sourcil avec l'air d'attendre quelque chose.

Il sourit pour montrer qu'il n'était pas en colère. Pas encore, du moins.

— D'accord, c'est tout ? reprit-il.

— D'accord…

Quinn jeta un regard désespéré autour de lui, puis comprit tout à coup. Caine entendit presque les rouages de son cerveau se mettre en branle.

— D'accord, Votre Altesse ?

Caine baissa la tête pour dissimuler un sourire de triomphe qui aurait gâché son petit effet.

— Tu peux y aller, Quinn. Remets-toi au travail.

Quinn s'exécuta. Croisant le regard incrédule de Diana, Caine éclata de rire.

— C'est quoi, cette tête ? Je croyais que c'était le rêve de toutes les petites filles de devenir reine.

— Princesse, le corrigea Diana.

— Eh bien, tu as obtenu une promotion. Bug, trouve-moi Taylor.

Taylor était la plus grande pipelette de Perdido Beach. Caine avait besoin d'être informé au plus vite de ce qui se passait en ville. On était au beau milieu de la nuit et il ignorait tout de la situation.

Quinn lui avait seulement dit que Sam avait disparu, qu'Albert avait été assassiné et qu'Edilio était mourant.

La mort d'Albert était regrettable. Ce garçon était un organisateur né et Caine était certain qu'il aurait pu se servir de lui. En revanche, la mort d'Edilio serait une excellente nouvelle. Il était le bras droit de Sam depuis le début.

Il ne savait même pas quand ces prétendus insectes géants entreraient dans Perdido Beach. Ce pouvait être d'un moment à l'autre.

Il devrait empêcher cette invasion. C'était, à l'évidence, la priorité. Mais, manifestement, les enfants exagéraient. Des insectes géants ? Ils ne devaient pas mesurer plus d'une quinzaine de centimètres de long. Cela dit, s'imaginer ces bestioles lui dévorer les entrailles suffisait à lui donner la nausée.

Il se jucha sur le muret qui courait le long de la plage. Une pensée lui vint : il se tenait sur la ligne de séparation entre le passé et le présent collectif.

Le silence et l'obscurité régnaient sur Perdido Beach. Çà et là, la lumière pâle et inquiétante d'un soleil de Sam filtrait à travers une fenêtre. La lune se cachait derrière l'étrange nuage qui flottait très bas dans le ciel à l'ouest de la ville.

Il se trouvait à l'aube d'une ère nouvelle offrant d'innombrables possibilités. Il se sentait ivre de joie. Il était revenu dans la peau de leur sauveur.

Sans s'en douter, Quinn lui avait montré le chemin à suivre. Il souhaitait ce que voulait tout un chacun, à savoir qu'on le laisse tranquille. Il voulait ne plus avoir peur, ne plus être obligé de se battre, ne plus avoir à prendre des décisions difficiles. « Je veux juste pêcher », avait-il dit.

Caine observa Diana d'un air songeur. Il lui avait donné de l'espoir avant de le lui ôter ; à présent, immobile, presque hypnotisée, elle évaluait ses pertes et prenait conscience de sa défaite. Elle semblait résignée.

Elle voyait maintenant qu'il était le chef. Quand ce fait serait compris et accepté de tous, quand ils admettraient que c'était la seule vie possible, alors il aurait une emprise totale sur eux.

Il sentait la peur planer sur Perdido Beach. Privés de chef, malades, affaiblis, affamés, seuls, ils se barricadaient chez eux par peur d'une petite grippe et d'une bande de cafards.

Une fois qu'il aurait remporté sa victoire, il leur dirait : « Je vous ai sauvés. Moi seul détenais le pouvoir de le faire. Sam a échoué. Moi, j'ai réussi. Maintenant, vous pouvez rentrer chez vous et vous remettre au travail sans prêter attention à vos supérieurs. Chuuut, allez vous coucher, votre roi prendra les décisions pour vous. »

Bug revint beaucoup plus vite que prévu, accompagné de Taylor.

— Où tu l'as trouvée ? demanda Caine.

Bug haussa les épaules.

— Chez elle. Je connaissais sa baraque à l'époque où je traînais en ville.

— Il veut dire par là qu'il t'espionnait pendant que tu te déshabillais, dit Diana à Taylor.

— Ce n'est qu'un gamin, lâcha-t-elle en haussant les épaules.

Elle détailla Caine de la tête aux pieds d'un air à la fois sceptique et admiratif. Il savait que Taylor ne le craignait pas. Ses pouvoirs la rendaient difficile à intimider. Il devrait donc tenter une autre approche avec elle.

— Assieds-toi à côté de moi, dit-il en sautant du muret. Comment ça va, Taylor ?

— On ne peut mieux, ironisa-t-elle.

Caine rit.

— Ça ne doit pas aller fort pour qu'Edilio fasse appel à moi.

— Oh, ça ne va jamais. Mais cette fois, on est passés au stade supérieur. J'ai vu ces insectes.

Caine s'efforça de paraître le plus sincère possible.

— Il va falloir que je m'occupe de ces bestioles, mais je ne sais pas grand-chose sur leur compte.

Taylor lui fit part de ce qu'elle savait. Il sentit sa belle assurance l'abandonner à mesure qu'elle lui exposait les faits à grand renfort de détails ignobles et d'un air particulièrement convaincu.

— Eh bien, ça promet, commenta sèchement Diana. Je suis super contente d'être rentrée.

Caine serra les dents mais ignora sa remarque.

— Sur qui je peux compter ? demanda-t-il à Taylor.

Elle ricana.

— Pas sur moi, en tout cas. J'en ai assez vu.

— Et Brianna ?

Taylor fit la grimace.

— Brise ? Elle s'est pointée pour avertir Edilio de l'arrivée des insectes. À l'entendre, ils sont gros comme des 4 x 4. Mais depuis, je ne sais pas où elle est passée. Elle doit chercher Jack. Ou Dekka, ajouta-t-elle avec mépris.

Caine acquiesça et baissa la tête pour ne pas trahir son contentement. Brianna posait problème : sa vitesse s'avérait aussi efficace que le pouvoir de Taylor, et toutes deux étaient bien trop capables de braver son autorité. En outre, Brianna était d'une loyauté sans faille envers Sam.

— Et Sam et Astrid ?

— Oh, ils ne sont plus ensemble, ces deux-là.

Taylor se pencha vers Caine pour lui raconter tout ce qu'elle savait. En dix minutes, il obtint un tableau complet de la situation, bien plus détaillé que ce que Quinn lui avait révélé à contrecœur.

Sam s'était donc bel et bien lancé dans une quête stupide d'eau douce. Dekka et Jack étaient partis avec lui. Astrid avait fui de son côté avec le petit Pete.

À l'évidence, Quinn n'était pas au courant d'une nouvelle étonnante mais plutôt bienvenue : Albert était vivant et en passe de guérir grâce aux soins de Lana.

— Pareil pour les deux gars qui ont essayé de le tuer, conclut Taylor. Ça va poser problème.

— Qui ça ?

— Deux minables de la bande des Humains : Turk et Lance. Orc était peut-être avec eux. Personne ne sait ce qu'il est devenu, si ce n'est qu'il était bien parti pour prendre une cuite.

De mieux en mieux. En ce moment même, il n'y avait en ville personne de taille à affronter Caine. C'était inespéré. Miraculeux, même. C'était le destin.

Les rois étaient désignés par Dieu, disait-on. Eh bien, s'il y avait un dieu dans la Zone, apparemment il avait fait son choix.

Mais ça ne durerait pas. Caine devait agir vite.

— Taylor, je veux te confier une tâche très importante.

— Je ne bosse pas pour toi, répliqua-t-elle avec humeur.

Caine acquiesça.

— C'est vrai, Taylor. Tu as des pouvoirs incroyables. Et tu es une fille maligne. Seulement, j'ai l'impression que personne ne te respecte pour autant. Désolé si mon ton t'a semblé autoritaire.

Elle haussa les épaules, radoucie.

— Aucun problème.

— Je pense juste que tu es quelqu'un de très précieux. Je crois que tu as ta place à mes côtés. Moi, je te respecte.

— Tu essaies juste d'acheter mes services.

Caine sourit.

— C'est vrai. Mais je peux te payer beaucoup mieux qu'Albert et Sam. Par exemple, tu as entendu parler de l'île, pas vrai ? Et tu peux apparaître où bon te semble, c'est bien ça ? Tant que tu connais les lieux ?

Elle hocha la tête avec méfiance. Cependant Caine voyait bien qu'il avait piqué sa curiosité.

— Si je m'arrange pour t'emmener sur l'île en bateau, tu pourras retourner là-bas autant que tu le voudras. Qu'est-ce que tu dirais d'un bon bain moussant ?

— Je dirais que ça fait bien longtemps.

— Sans parler de la bouffe. Du beurre de cacahuète.

De la soupe de poulet. Des crackers. Tout plein de films et le pop-corn qui va avec.

— Tu essaies de me soudoyer.

— Je te promets de te payer.

Taylor n'avait même pas besoin de formuler sa réponse. Il pouvait la lire dans ses yeux.

— Je veux savoir où sont ces créatures, à quelle vitesse elles progressent et le chemin qu'elles ont pris.

— C'est tout ?

— C'est tout.

Sans demander son reste, Taylor disparut.

# 35

**1 HEURE 55 MINUTES**

SAM SUIVIT DES YEUX ses amis jusqu'à ce qu'ils aient disparu dans l'obscurité. Toto n'étant pas très bon nageur, ils lui avaient donné un coussin pour flotter, et Jack le traînait d'une main. Il ne nageait pas très bien, lui non plus, mais c'était difficile d'être gracieux quand on avait la force de dix hommes.

Sam remit le moteur en marche en le faisant ronfler bruyamment. Il aurait fallu que Drake soit sourd pour ne pas l'entendre. Puis il mit les gaz et longea la berge du lac.

La lune pâle éclaira du mouvement sur la rive. Les créatures étaient tombées dans le piège.

Sam attacha rapidement le volant puis plongea à tribord en prenant soin d'éviter les hélices qui soulevaient des gerbes d'écume.

Il regarda de nouveau du côté de la berge pour s'assurer que les insectes suivaient le bateau. La lune jetait des reflets argentés sur leurs carapaces tandis que l'essaim se mettait en branle. En revanche, il ne vit pas Drake.

Il s'empressa de rejoindre les autres à la nage. Il était resté sur le bateau un peu plus longtemps que prévu, et un demi-kilomètre le séparait du ponton. Il avait une longue traversée devant lui. Cependant, l'eau était son élément naturel : il surfait depuis son plus jeune âge et les eaux placides du lac n'étaient rien en comparaison des vagues du Pacifique. Le contact de l'eau froide était agréable. Il nagea le dos crawlé sur une bonne distance, les yeux levés vers le ciel étoilé, tout en maintenant son allure. Si un jour il réintégrait le monde d'avant, il s'inscrirait dans l'équipe de natation du lycée. Son papillon n'était pas très bon, mais il nageait bien la brasse, et encore mieux le dos crawlé.

Si seulement il n'avait eu qu'à s'inquiéter pour sa nage papillon et pas pour son amie qui risquait d'être dévorée de l'intérieur !

Qu'allait-il faire ensuite ? Dekka et Jack avaient confiance en lui. Ils s'attendaient toujours à ce qu'il ait un plan à portée de main. Mais une fois qu'ils auraient semé Drake et son armée d'insectes ? Il n'avait pas le début d'une idée.

Drake attaquerait Perdido Beach dans la foulée. Il enverrait son armée saccager la ville et massacrer tous ses habitants. Puis il s'en prendrait à Astrid et…

« Ne laisse pas parler tes émotions, s'enjoignit Sam. Essaie plutôt de trouver un moyen de le vaincre. »

En entendant les autres barboter maladroitement devant lui, il passa au crawl et nagea le plus vite possible dans leur direction.

— Chut, fit-il une fois qu'il les eut rejoints. Vous faites plus de bruit qu'une classe de maternelle dans le petit bassin.

Tous quatre franchirent la distance qui les séparait du ponton. Sam fit signe à ses compagnons de se glisser discrètement en dessous. Toto avait perdu son coussin qui partait lentement à la dérive. Jack se cogna la tête contre les planches et jura entre ses dents.

Sam se hissa, dégoulinant d'eau, sur le ponton.

— Salut, Sam.

Immobile à quelques pas de lui, Brittney l'observait. Il repéra trois créatures sur le parking de la marina, qui attendaient les ordres comme une meute bien entraînée de chiens d'attaque. Drake s'était montré plus malin que lui.

— Salut, Brittney, dit-il.

— Je t'ai demandé des tas de fois de me délivrer, Sam.

La voix de Brittney, froide et distante, ne trahissait aucune colère. Une pointe de tristesse, peut-être.

— Je sais, Brittney. Mais je ne suis pas un meurtrier de sang-froid.

Brittney hocha la tête.

— Non, tu es quelqu'un de bien.

Sa remarque était dépourvue de sarcasme.

— J'essaie. Toi aussi, Brittney. Je sais que tu es quelqu'un de bien.

Il lança un regard aux créatures. Elles n'avaient pas bougé mais semblaient sur le qui-vive. Elles l'auraient rejoint en dix secondes.

— Il te déteste, dit Brittney.

— Qui ça, Drake ? (Sam rit.) Il déteste tout le monde. Haïr, c'est tout ce qu'il sait faire.

— Non, pas Drake. Lui. Dieu.

Sam cilla. Que devait-il répondre à ça ?

— Je croyais que Dieu aimait tout le monde.

— Moi aussi, je le croyais. Mais je l'ai rencontré.

— Ah ?

Brittney avait perdu tout sens de la réalité. Et qui pouvait l'en blâmer ? Ce qu'elle avait enduré aurait rendu fou n'importe qui.

— Il n'est pas au ciel, tu sais, dit-elle d'un ton tranquille.

— Ah, je ne savais pas.

— Il est sous la terre, Sam. Il vit dans une grotte.

Le sang de Sam ne fit qu'un tour. Un frisson glacial lui parcourut le dos.

— Tu as rencontré Dieu dans une grotte ?

Elle sourit d'un air extasié en découvrant les fils tordus de son appareil dentaire.

— Il m'a expliqué Son grand projet.

— Vraiment ?

— Son heure est venue. Tout ça… (Elle ouvrit grand les bras.) C'est comme… comme un œuf, Sam. Et Il doit naître de cet œuf.

— C'est un poussin ?

— Ne te moque pas, Sam. Il attend sa naissance. Mais Il a besoin de Némésis, Sam, et toi… toi, tu ne le laisseras pas le prendre.

— Némésis ? C'est quoi, ça ?

Une expression rusée se peignit sur le visage de Brittney.

— Oh, Sam. Tu sais très bien qui est Némésis. Il a le pouvoir d'accomplir la volonté de Dieu.

Elle joignit les mains d'un air ahuri.

— L'Ombre et Némésis doivent être réunis. Ensemble ils détiendront tout le pouvoir, et alors tout sera fini. La coquille se cassera et Il pourra enfin naître.

— C'est…

Sam résista à la tentation d'ajouter : « dingue ».

— … intéressant. Mais je ne crois pas que le gaïaphage soit Dieu. Je crois qu'il est malfaisant.

— Bien sûr ! s'exclama Brittney avec enthousiasme. Le bien, le mal, il n'y a aucune différence, tu ne le vois pas ? C'est la même chose. Comme Drake et moi. Comme le yin et le yang, Sam. Deux en un, la dualité, le…

Elle hésita, tel un petit enfant s'efforçant d'expliquer un concept qu'il ne comprenait pas vraiment, et fronça les sourcils.

— Il t'a menti, Brittney. Il n'est pas Dieu. Il s'insinue dans l'esprit des gens pour leur faire faire

des choses terribles.

— Il m'a prévenue que tu dirais ça. Mon seigneur et Némésis doivent s'unir. Et vous devez tous mourir. Vous êtes des parasites. Un virus. Un fléau qu'il faut éliminer pour qu'il puisse s'unir à Némésis et naître enfin.

Sam était las de ces divagations. Il ne s'était jamais beaucoup intéressé à la religion en général, et ce culte fantasque inventé par une morte pour justifier les mensonges du gaïaphage le passionnait encore moins que les prétextes religieux d'Astrid pour ne pas coucher avec lui. Il était impatient de connaître les intentions de Brittney. S'il devait se battre, il n'hésiterait plus.

— Et ensuite, Brittney ? Ça aussi, le gaïaphage te l'a expliqué ?

— Ensuite le monde sera recréé. C'est le but qu'il s'est fixé, tu sais.

— Non, je ne sais pas. J'ai dû rater un épisode. J'en suis resté au moment où il tuait tout le monde.

— Il a été forgé par une race de dieux vivant aux confins de l'espace afin de créer un nouveau monde.

— Ah ouais ? Ça m'a l'air un peu dingue, ton histoire, Brittney.

Elle sourit.

— C'est vrai, Sam. Tout est dingue ici. Mais Il recréera tout une fois qu'il sera né.

Sam en avait assez entendu. Il regrettait qu'Astrid ne soit pas avec lui, elle aurait peut-être pu en apprendre davantage et raisonner Brittney. Mais Sam n'était pas Astrid.

— Tu sais quoi ? Si ton copain dans la mine veut ma peau, il n'a qu'à s'amener. Il a déjà essayé et je suis toujours là.

— Pas pour longtemps. Tu crois que ces insectes sortent de nulle part ? C'est mon seigneur et maître qui les a créés pour être indestructibles, et tu ne pourras pas les arrêter, Sam.

— Je suis désolé pour toi, Brittney. On t'a trompée sur toute la ligne. Mais il va quand même falloir que je t'empêche de nous faire du mal. Désolé.

Il leva les bras et deux rayons aveuglants de lumière verte frappèrent Brittney en pleine poitrine. Les insectes s'élancèrent pour franchir les quelques mètres qui les séparaient du ponton.

— Jack ! Dekka ! cria Sam.

Jack pulvérisa les planches du ponton d'un coup de poing, mais il surgit entre Brittney et Sam, l'empêchant de finir ce qu'il avait commencé.

Brittney poussa un rugissement.

— Tuez-les !

Jack trébucha et s'écarta malgré lui de la ligne de tir, ce qui permit à Sam de viser Brittney de nouveau, mais elle avait profité de la confusion pour prendre la fuite. La peau de son dos avait brûlé, mettant à nu sa colonne vertébrale, et pourtant elle courait toujours.

Sam dirigea ses rayons vers le plus proche des insectes. Ils touchèrent de plein fouet l'énorme créature, rebondirent sur sa carapace et sectionnèrent le mât d'un voilier à proximité. Le bateau se transforma bientôt en torche.

Jack hissa Dekka hors de l'eau. Elle leva les bras avant même d'avoir touché terre et suspendit la gravité sous la créature la plus proche. L'insecte se mit à flotter juste au-dessus de la tête de Sam. Il sortit du champ de suspension de gravité de Dekka et tomba la tête dans l'eau, l'arrière-train toujours sur le ponton.

— Poussez-le !

Jack se précipita contre l'insecte qui dégringola dans le lac, puis il fit volte-face et se rua vers une autre créature. Après avoir arraché une planche du ponton, il la jeta de toutes ses forces entre ses mandibules. La planche cassa net et la créature ne ralentit même pas.

Jack tomba sur le dos et, rapide comme l'éclair, l'insecte se jeta sur lui.

— Jack ! cria Dekka.

Étendu sur le dos, Jack se débattit en donnant des coups de pied, et il y mit tant de force que le bois craqua sous lui.

La troisième créature bondit par-dessus la première en faisant cliqueter ses mandibules. Il s'en fallut de peu qu'elles ne coupent en deux Dekka, laquelle fit un vol plané et tomba dans l'eau à plusieurs mètres du ponton.

En une fraction de seconde, Sam comprit ce qu'il devait faire. Il n'aimait pas ça, mais il n'avait pas le choix.

Alors que l'insecte se précipitait sur lui en fendant l'air de ses mandibules, il bondit, poussa un juron et plongea tout droit dans la gueule béante du monstre.

— Les jours d'incertitude sont derrière vous !

Debout au sommet des marches de l'hôtel de ville, Caine dominait une assemblée de malades qui toussaient et claquaient des dents. Edilio, aussi faible et démuni qu'un nouveau-né, tremblait tellement qu'il semblait atteint d'épilepsie.

Au bas des marches, des dizaines d'enfants écoutaient, immobiles, trempés pour la plupart. D'autres frottaient leurs paupières gonflées de sommeil. Certains parmi les plus jeunes avaient apporté leur doudou.

Diana se tenait à l'écart, l'air abattu. Penny avait eu droit à une chaise. Quant à Lana, elle s'était adossée à un arbre de la place, la main posée sur son pistolet ; Sanjit la couvait des yeux, la mine anxieuse.

Caine embrassa toute la scène du regard. Il observa chacun des visages tournés vers lui dans le clair de lune. Il lut de la peur et de l'attente dans les regards, et s'en réjouit.

— Pour commencer, Taylor, qui m'a rejoint, m'informe que les créatures approchent de l'autoroute et qu'elles auront atteint la ville d'ici quelques minutes.

— On peut se battre ! cria quelqu'un. On a réussi à chasser les coyotes. Toi aussi, on t'a chassé, Caine !

— Et comment vous comptez vous défendre sans Sam ? Il est ici ? Non ! Sam ne peut pas arrêter ces créatures. Il a essayé, il a échoué et il s'est enfui !

Caine attendit que quelqu'un élève la voix pour prendre la défense de Sam, mais personne ne souffla mot. « Des faibles sans courage ni loyauté », songea-t-il. Il avait presque de la peine pour Sam. Combien de fois avait-il risqué sa vie pour ces ingrats ?

— Il a sauvé sa peau, poursuivit-il. Enfin, pour le moment. Il s'est enfui avec Astrid et Dekka en abandonnant ce pauvre Edilio et vous tous par la même occasion.

Un silence de mort lui répondit.

— C'est pourquoi Quinn, qui travaille nuit et jour pour vous nourrir, est venu me demander de l'aide.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? cria quelqu'un.

— Ce que je vais faire ? répéta Caine qui savourait chaque seconde de ce moment. Tout d'abord, je ne vais pas fuir.

Il brandit un doigt et cria :

— Sam a fui devant le danger. Moi, je suis revenu alors que je vivais tranquillement sur mon île avec ma jolie reine Diana et mes amis Penny et Bug. J'avais la belle vie.

Il s'avança vers Diana et déposa un baiser sur sa joue. Elle se laissa faire.

— Oui, j'avais la belle vie. Mais en apprenant ce qui se passait ici et quels terribles dangers vous menaçaient, je ne pouvais pas rester là-bas à me remplir l'estomac et à regarder des films, couché dans des draps propres.

Il observa l'effet de ses paroles. De la nourriture ? Des films ? Des draps propres ? C'étaient des

concepts magiques pour ces enfants désespérés, affamés et, jusqu'à récemment, morts de soif. En outre, l'allusion subtile au fait qu'il couchait avec Diana rendait jaloux les garçons les plus âgés, ainsi qu'une partie des filles.

Il sourit intérieurement. Son plan marchait à merveille. Il les tenait. Quelle bande de moutons !

— Je vais vous sauver, dit-il humblement, les yeux baissés. Mais pas seulement de cette menace terrible. Il est temps de connaître une vie meilleure ! On en a assez bavé, vous ne croyez pas ?

Un murmure d'approbation parcourut la foule.

— Vous avez souffert de la faim, de la soif, de la violence. Eh bien…

Il attendit. Il prenait délibérément son temps, sachant qu'ils se représentaient la horde d'insectes avançant sur la ville.

— Eh bien, ça suffit, dit-il enfin.

— Et Drake ? cria quelqu'un.

— C'est ton ami, renchérit un autre.

— C'est faux ! C'est moi qui vous en ai débarrassés. Jusqu'à ce que Sam et ses alliés lui permettent de revenir.

Il se tut, et un concert de chuchotements approbateurs accueillit ses paroles. Il lança à Diana un regard amusé. Rien de tel qu'un gros mensonge bien ficelé.

— Écoutez-moi. Ce qu'il vous faut, c'est un vrai chef. Mais les élections, c'est terminé. Ce n'est pas un concours de popularité. Edilio est un brave gars. Seulement, c'est le toutou de Sam. Ne le prenez pas mal, ajouta-t-il en levant la main pour signifier qu'il avait parlé un peu trop vite, mais les enfants acquiesçaient déjà.

Oui, Edilio n'était que le toutou de Sam. Brave et honnête, certes, et pourtant il n'avait pas réussi à les sauver.

— Quant à Sam, reprit Caine en élevant la voix, c'était un chef courageux, mais il est fini, et vous le savez tous. Il n'a jamais mis du cœur à l'ouvrage, et il a fini par déserter. Sam n'est pas la personne qu'il vous faut. Il n'a pas l'étoffe d'un roi.

Il se détourna le temps que ses paroles fassent leur effet. Quelqu'un demanda : « Il a bien dit roi ? » Et il entendit Lana éclater d'un rire moqueur. Il leva les bras.

— Il nous faut un vrai chef, et pas quelqu'un qui doive rendre des comptes devant un conseil. Allons, Howard est membre du conseil !

Cette remarque lui valut quelques rires entendus.

— Donc Edilio, le toutou de Sam, a des comptes à rendre à un escroc notoire tel qu'Howard.

Son sourire se figea. Il était temps d'en finir.

— Il vous faut un chef capable de montrer la voie. Un chef capable de vous sauver et de vous offrir une vie meilleure.

Caine repéra Turk et Lance qui l'observaient d'un air narquois. Il avait envoyé Taylor les chercher sous prétexte qu'il avait besoin de garçons de leur trempe. En échange, il leur avait promis un petit séjour sur l'île.

— Turk, Lance, venez ici.

Ils gravirent les marches pour venir se poster à côté de lui, pâles et tremblants, mais certains qu'ils bénéficieraient d'une belle promotion.

— Ces deux-là ont reconnu qu'ils avaient tiré sur Albert pour lui voler ses biens.

Cette annonce suscita des murmures indignés, et même les enfants malades levèrent les yeux. Albert n'était peut-être pas populaire, cependant il était nécessaire.

Lance et Turk échangèrent un regard inquiet.

— Vous serez soulagés d'apprendre que Lana a réussi à le sauver, reprit Caine avec un sourire. Mais qu'est-ce qu'on va faire de ces deux assassins ?

Turk pâlit encore davantage. Ce n'était pas du tout ce qu'ils avaient prévu. Lance fit un pas de côté et se prépara à fuir. Avec un petit sourire, Caine esquissa un geste et Lance se retrouva immobilisé par une barrière invisible.

— Faut-il encore réunir le conseil ? Organiser un procès ? Nous faire perdre notre temps à tous alors que la menace se rapproche ? La justice, voilà ce qu'il nous faut ! Une justice rapide, sûre et sans délai.

— Eh ! s'écria Lance. Ce n'est pas ce que tu nous…

— Il promet beaucoup de choses, marmonna Diana.

D'un grand geste théâtral, Caine fit voler Lance dans le ciel nocturne à la manière d'une catapulte. Tout le monde suivit des yeux sa trajectoire ; un faible cri retentit dans le lointain. Il y avait quelque chose de comique dans cette scène et Caine ne put s'empêcher de sourire de nouveau.

Le cri se transforma en hurlement suraigu au moment où Lance s'écrasa sur le sol à l'autre bout de la place. Puis le silence revint.

— Justice ! cria Caine. Pas demain, maintenant ! Justice, protection, et une vie meilleure pour tout le monde !

Perdant tout son sang-froid, Turk se mit à gémir :

— Non, non, non, Caine. Non, non…

— Toutefois la justice n'est rien sans le pardon. Lance a payé sa dette à sa façon. Turk la paiera en me servant. N'est-ce pas, Turk ?

Il se tourna vers Turk et dit à voix basse :

— À genoux.

Turk s'exécuta sans se faire prier.

— C'est une marque de respect, poursuivit Caine. Mais elle n'est pas pour moi. Car il ne s'agit pas de moi, il s'agit de vous. C'est vous qui avez besoin d'un chef, pas vrai ? Après tant de souffrances, il vous faut quelqu'un qui prenne les choses en main. Eh bien, ce quelqu'un, c'est moi. Et en vous agenouillant comme Turk, vous me témoignerez juste votre respect.

Dans la foule, une demi-douzaine d'enfants s'agenouillèrent. Après une hésitation, quelques autres s'inclinèrent maladroitement. La plupart des personnes présentes ne bougèrent pas.

« Ça suffit pour le moment », songea Caine.

— Les insectes arrivent, reprit-il d'un ton grave. Dans toute la Zone, qui peut les vaincre ?

Il attendit, comme s'il espérait une réponse.

— Qui peut les vaincre ? répéta-t-il. Moi. Seulement moi.

Il secoua la tête comme s'il s'extasiait devant un miracle.

— C'est comme si Dieu en personne m'avait choisi. Si je réussis à vous sauver la vie, alors Il aura clairement manifesté Sa volonté.

# 36

**1 HEURE 45 MINUTES**

SAM SE JETA dans la gueule béante de la créature, y passa la tête et les épaules, sentit se contracter la gorge de la bête, semblable à un long tube de caoutchouc humide. Il ferma les yeux sans parvenir à chasser la puanteur qui assaillait ses narines, un relent de viande pourrie, d'algue et d'ammoniaque qui faillit le faire vomir.

À tâtons, il essaya de trouver une prise, puis replia promptement les jambes avant que les mandibules ne les sectionnent.

Il sentit quelque chose de pointu frôler ses mollets. Mais l'insecte luttait juste pour ne pas étouffer sans essayer, pour l'instant du moins, de le tailler en pièces.

Il étendit les jambes à l'intérieur du conduit humide qui se convulsait. Malheureusement, il manqua de rapidité : les mandibules se refermèrent sur son talon droit. Il ne perçut même pas la douleur tant son corps était comprimé et sa peau en feu dans ce trou noir sans air. Il tendit les bras devant lui et déchaîna ses pouvoirs.

Il ferma les yeux pour ne pas être aveuglé par la lumière, et sentit un frisson traverser le corps de l'insecte. Il déplaça ses mains le long des parois visqueuses sans cesser de faire feu, malgré la sensation de brûlure sur sa peau causée par la substance gorgée d'ammoniaque que sécrétait la créature, bien moins supportable que la chaleur générée par sa propre lumière destructrice.

Cependant, il allait bientôt devoir s'arrêter, sans quoi il finirait par cuire dans sa prison de chair. Des tremblements violents agitèrent le corps de la bête, qui se mit à courir, affolée, tout en se calcinant de l'intérieur. Mais la situation n'évoluait pas assez vite pour Sam qui, d'ici quelques secondes, allait mourir asphyxié.

« Ignore la douleur, s'enjoignit-il. Continue ! »

Il joignit les mains à l'aveuglette pour faire fusionner les deux rayons et poussa contre les parois humides en décrivant des cercles de ses mains jointes.

Puis, en pestant silencieusement contre la chaleur, la privation d'oxygène, les spasmes violents de son corps qui se rebellait contre l'absence d'air, il rassembla ses dernières forces et donna des coups de pied, roulé en boule.

Soudain, il avala une grande bouffée d'air et vomit presque en même temps. Il ouvrit un œil avec difficulté. Jack se tenait au-dessus de lui.

— Baaaah ! fit-il, révulsé par la vue de ce corps enrobé d'une couche fumante d'entrailles d'insecte.

Il prit Sam par la main et le releva avec une telle force qu'il vola dans les airs, pour finir dans les eaux du lac.

Sam remonta à la surface, inspira et plongea de nouveau pour se débarrasser de sa puanteur et calmer ses brûlures. La créature l'avait coupé à de multiples endroits. Son pied le faisait souffrir, mais ce n'était rien comparé à l'angoisse terrible qui le tenaillait à l'idée de connaître le même sort que Hunter.

En émergeant de nouveau, il constata que l'insecte qui était tombé à l'eau tâchait de regagner la berge. Son semblable, celui que Sam avait carbonisé de l'intérieur, gisait non loin. Il lui sembla que son visage – si on pouvait le désigner ainsi – avait un air surpris dans la mort. Ses yeux bleus effrayants s'étaient voilés.

Un insecte mort, un autre s'efforçant tant bien que mal de s'extraire du lac, et le troisième toujours

en liberté.

— Jack ! cria Sam. Le mât ! Sur ce bateau !

Jack fronça les sourcils, l'air perplexe, puis hocha la tête. Il sauta dans le voilier le plus proche, saisit à pleines mains le mât en aluminium et, solidement campé, il l'arracha avec un grognement au prix d'un effort herculéen.

Dekka leva les bras et l'insecte qui fondait sur eux s'éleva en agitant désespérément les pattes. Cela ne leur offrirait que quelques secondes de répit, mais c'était suffisant pour Jack.

— OK, Dekka, lâche-le ! cria-t-il.

Dekka s'exécuta. Jack brandit sa lance de fortune, longue de plusieurs mètres, et s'élança vers l'insecte. Il manqua son coup une première fois, mais sa deuxième tentative fut couronnée de succès : il transperça l'un des yeux bleus de la bête. Puis il courut jusqu'au bout du ponton pour prendre de l'élan, et chargea de nouveau.

Cette fois, il enfonça le mât entre les mâchoires du monstre et poussa frénétiquement en glissant sur les planches du ponton jusqu'à ce que l'extrémité de sa lance émerge du flanc de la créature dans un flot d'entrailles et de matière visqueuse.

Sam essaya de se hisser sur le ponton en dépit de ses mains couvertes de cloques. Pour finir, Jack dut le soulever par les aisselles.

— Où est Brittney ?

Dekka secoua la tête.

— Elle s'est enfuie, répondit Toto. Son corps s'est transformé. Un de ses bras, on aurait dit un…

Les mots lui manquaient pour décrire ce qu'il avait vu. Dekka vint à sa rescousse.

— Un serpent. Un fouet.

— Oui, dit Toto, avant d'ajouter : Je suis prêt à rentrer chez moi maintenant.

— Je peux à peine marcher, marmonna Sam.

Il serra les dents pour réprimer un cri de douleur. La peau de son talon ainsi qu'un bout de chair avaient été arrachés, et son sang coulait sur le ponton. Il ôta son tee-shirt trempé et s'en servit pour envelopper grossièrement son pied.

— Filons d'ici tant que c'est encore possible. Drake reviendra avec le reste de son armée, et cette fois, c'est certain, on se fera bouffer.

Au moment où Sam s'éloignait en clopinant, Jack le rattrapa par le bras pour le hisser sur son dos. La scène était grotesque : Sam mesurait une tête de plus que lui et il était un peu plus large d'épaules, mais pour Jack il ne pesait pas plus lourd qu'un bébé.

— Tu as assuré, Jack.

Dekka lui donna une claque sur l'épaule.

— Sam a raison.

Jack sourit malgré lui. Puis son teint verdit et il déposa Sam par terre avant de vomir dans un buisson.

— Désolé, dit-il. Je ne me sens pas très bien.

— C'est les nerfs, mon vieux, déclara Sam. Je connais ça. En route. On va prendre le même chemin qu'à l'aller. Drake s'attend sûrement à ce qu'on opte pour le trajet le plus court pour retourner en ville, et s'il nous surprend à découvert, on est fichus.

— Qu'est-ce qui se passera s'il débarque en ville avec son armée ? s'enquit Dekka.

— Edilio peut compter sur Orc. Enfin, j'espère. Sans oublier Brianna, Taylor et ses soldats, bien que je doute que des armes à feu puissent arrêter ces bestioles, à moins de leur tirer dans la bouche.

Sam pensa à Astrid et ne put s'empêcher d'imaginer le pire. Des images atroces se bousculaient dans son esprit. Pouvaient-ils atteindre Perdido Beach à temps pour se joindre à la bataille ? Peut-être qu'à eux tous ils parviendraient à arrêter Drake. Peut-être.

Edilio savait-il ce qui l'attendait ? S'était-il préparé ? Avait-il trouvé une solution ? Sam, lui, n'en avait pas. Pourtant, il s'efforçait encore et encore d'imaginer un scénario susceptible de défaire l'ennemi. Mais, encore et encore, il parvenait à la même conclusion, à savoir qu'il n'existait que deux personnes capables d'arrêter ces créatures.

L'une était Caine, qui vivait désormais sur une île, loin de Perdido Beach. L'autre était le petit Pete. Lui aussi vivait loin, prisonnier d'une île d'un tout autre genre à l'intérieur de son cerveau ravagé.

— Écoutez, les gars, je ne vois pas de solution dans l'immédiat. Pas de mon côté, en tout cas. C'est à Edilio et aux habitants de la ville d'agir. Je ne sais même pas s'ils ont conscience de ce qui les attend. Il va donc falloir les prévenir.

— Comment ? lança Dekka.

— C'est Jack qui va s'en charger.

Jack était sur le point de se mettre en route. Il recula brusquement.

— Jack avancera plus vite sans nous. Sa force lui permet une certaine vitesse. Et il se fatiguera moins vite. Il n'aura qu'à suivre une ligne droite en coupant par les collines.

— Oui, Jack est devenu un héros, dit Dekka. Mais est-ce que ça suffira ? J'ai fait le même calcul que toi. Orc, Jack et Brianna, c'est tout ?

— Je connais deux personnes susceptibles de sauver la ville. D'abord Caine.

— Caine ? s'écria Dekka.

— Soit lui, soit le petit Pete.

— Le petit Pete ? répéta Jack, perplexe.

Sam soupira.

— Il est bien plus que le petit frère autiste d'Astrid.

Il expliqua brièvement la situation tandis que Toto ponctuait son récit d'un concert de « c'est vrai ».

— Comment on va le convaincre de nous aider ? demanda Dekka.

— La dernière fois que le petit Pete a senti un danger mortel approcher, il a créé la Zone, répondit Sam. Il faut qu'il se sente de nouveau en danger.

Jack et Dekka échangèrent un regard méfiant, l'air de se demander ce que l'autre savait au juste sur le petit Pete.

— Un gosse aussi petit avec des pouvoirs pareils ? s'étonna Jack.

— Eh oui. En comparaison, Caine et moi, nous tous réunis, on est comme… des pistolets à eau face à un canon. On ne connaît même pas les limites de ses pouvoirs. La seule chose qu'on sait, c'est qu'on ne peut pas communiquer normalement avec lui.

— Le petit Pete, marmonna Dekka en secouant la tête. Je me doutais qu'il avait un rôle important dans cette histoire. Je l'ai compris depuis longtemps. Mais à ce point ?

Elle réfléchit un instant, opina du chef et poursuivit :

— Je comprends que tu aies gardé le secret. C'est comme mettre une arme nucléaire entre les mains d'un… Eh bien, d'un gamin autiste.

Sam se redressa et grimaça de douleur en pesant de tout son poids sur son talon blessé. Il s'appuya sur l'épaule de Jack.

— Dis à Edilio de ramener Caine, s'il est encore temps. Dans le cas contraire, Jack, tu devras aller chercher le petit Pete.

— Pour quoi faire ? demanda Jack, visiblement horrifié.

Sam savait que c'était la seule solution. Devant Brittney, il avait affirmé ne pas être un meurtrier de sang-froid. Et il maintenait sa déclaration. D'ailleurs, ce n'était même plus à lui de s'occuper de tout ça.

Et cependant… cependant, il entrevoyait une issue possible à leurs problèmes.

— Tu vas le chercher, Jack. Et tu le poses devant le premier insecte que tu croiseras.

— Tu es sûr ? fit Jack d'une voix tremblante.

— Oui. Tu le jettes en pâture à la bestiole.

Le fouet de Drake était enroulé autour des mandibules de la plus grosse des créatures. Laissant le lac derrière eux, ils se hâtaient vers le sud. Drake devait quasiment plaquer son corps contre celui de la bête pour ne pas tomber, les jambes étendues derrière lui.

Où était passé Sam Temple ? Ils auraient dû tomber sur lui s'il avait pris cette direction.

*Ramène-moi Némésis.*

La voix dans sa tête était plus insistante que jamais. De sa main libre, il se martela le crâne pour la réduire au silence.

*Ramène-le-moi.*

Dans un recoin de son esprit, il vit Coates, son ancienne école. Le bâtiment principal, lugubre, de style gothique, ses alentours sinistres, la grille en fer. Cette vision provenait de ses propres souvenirs, mais c'était l'Ombre qui lui ordonnait d'en tirer les conclusions qui s'imposaient. Némésis se trouvait là-bas.

*Ramène-le !*

Néanmoins, Drake avait d'autres projets. Son seigneur et maître avait peut-être besoin de son Némésis, qui que soit cette personne, mais lui, Drake, avait une pulsion tout aussi urgente à satisfaire : il devait tuer Sam Temple.

C'est à lui qu'il devait la perte de son bras et de son ancienne vie. C'était à cause de lui qu'il était prisonnier de cette fusion dégoûtante avec Porcinette. C'était Sam qui l'avait gardé en cage comme un vulgaire animal.

Or, il avait échappé à la mort une fois de plus. Il avait encore remporté la partie avant de disparaître dans la nature.

Drake poussa un hurlement de frustration.

— Sam ! Sam !

L'insecte se déplaçait à toute vitesse, et le vent emportait les cris de Drake, mais il continuait à s'époumoner dans la nuit noire.

— Sam ! Je vais te tuer !

Pas de réponse. Et aucune trace de Sam ni des autres. Ils étaient sûrement en route pour Perdido Beach ; pourtant ils restaient introuvables et, à chaque seconde qui passait, Drake s'éloignait un peu plus d'eux.

*Ramène-moi Némésis !*

Non. Némésis pouvait attendre. Drake avait beau servir l'Ombre, il n'était pas un vulgaire garçon de courses. Il avait une volonté propre.

S'il ne parvenait pas à surprendre Sam à découvert, alors il lui réglerait son compte à Perdido Beach. Il attendrait sa venue, son fouet enroulé autour de la gorge d'Astrid.

Des images agréables défilèrent dans son esprit, peignant Sam sans défense, à la merci de son fouet. Cependant, il ne le tuerait pas, non, pas tout de suite. D'abord, Sam devrait le regarder dépecer Astrid jusqu'à ce qu'il ne reste d'elle qu'un monstre hideux.

Cette vision était si claire, si merveilleuse dans sa tête qu'une joie indescriptible le submergea.

*Némésis !*

— Je vais aller te le chercher, ton Némésis, marmonna Drake. Mais d'abord…

L'armée de Drake s'éloignait du lac à toute allure en dévalant la pente jusqu'aux terres arides qui s'étendaient au-delà.

Il sentit une vague de fureur déferler en lui et l’ébranler jusqu’au tréfonds de son être. Un tentacule sombre s’enroula autour de son cerveau et s’immisça dans ses pensées, répétant la même injonction.

*Némésis !*

— Non ! cria Drake.

La réaction de l’Ombre ne se fit pas attendre. L’essaim d’insectes s’arrêta net, comme un seul homme.

— C’est mon armée ! Mon armée ! rugit Drake.

Sa haine était si démesurée qu’il se sentait capable de défier le gaïaphage. Mais tandis qu’il se rongeait les sangs, et que le ressentiment le disputait à la peur en lui, il ne se trouva bientôt plus en position de prendre une décision.

Car le choix qui s’imposait à lui – se lancer à la poursuite de Némésis ou terroriser Perdido Beach – appartenait désormais à Brittney.

# 37

**1 HEURE 39 MINUTES**

SAM CLOPINAIT plus vite qu'il ne l'aurait cru. Il s'appuyait sur Toto et bénéficiait aussi de la présence de Dekka, qui amoindrissait la gravité sous ses pas.

Il se sentait déprimé, d'autant plus qu'il s'était laissé aller à l'espoir. Il s'était autorisé à croire que la situation s'améliorerait, maintenant qu'ils avaient découvert le lac et le train.

Sauf que c'était la Zone. Et l'annonce d'une bonne nouvelle ne signifiait pas qu'elle finissait par se réaliser. En l'espace de quelques heures, il était passé d'un optimisme débordant à un profond désespoir.

Dans son esprit, il se repassait sans relâche les scénarios possibles. Edilio serait épaulé par ses gars, Brianna, Taylor et, avec un peu de chance, Orc. Si Jack gagnait la ville à temps, il se battrait aussi, il avait montré qu'il pouvait s'impliquer.

Mais ce n'était pas suffisant. Même si Dekka et lui étaient été présents, ça ne suffirait peut-être pas. Au lieu de leur offrir le salut avec de l'eau, des nouilles déshydratées et du Nutella, Sam avait conscience qu'il reviendrait dans une ville dévastée. Quelques-uns survivraient forcément. Quelques-uns, oui. Sans doute.

Peut-être que le petit Pete sauverait sa sœur. Il en avait le pouvoir. Mais les événements récents pouvaient-ils pénétrer son cerveau égaré ?

— Tu crois que Jack le fera ? demanda Dekka.

— Non, répondit Sam.

— Non, répéta Dekka.

— C'est vrai, intervint Toto.

Quant à savoir s'il était d'accord avec eux ou s'il confirmait automatiquement la sincérité de leurs dires, c'était difficile à déterminer.

— Ce n'est pas son genre, déclara Sam. Il n'est pas assez dur pour ça. Et puis, quelles sont ses chances d'atteindre la ville et de retrouver le petit Pete ? Et quand bien même, pas sûr que le gosse réagisse.

— Toi, tu le ferais, Sam.

— Moi ? Oui.

— Il le ferait, renchérit Toto.

— C'est une qualité chez toi, Sam. Tu l'as prouvé dès le début.

— Quoi, ma dureté ?

— D'accord, dit comme ça, ce n'est pas très flatteur. Mais quelqu'un doit faire le sale boulot.

Sam grimaça en frôlant du pied un caillou.

— De toute façon, il ne faut pas trop compter sur le petit Pete.

— Et les lance-roquettes du train ? suggéra Dekka.

— J'y ai pensé. Mais comment on les transporterait en ville ? On n'est même pas sûrs de savoir s'en servir.

Il s'arrêta net. Dekka l'imita après quelques pas. Toto continua sa route, l'esprit ailleurs.

— Dekka ?

— Oui ?

— Jusqu'à quelle hauteur porte ton pouvoir ? Tu suspends la gravité, OK ? Donc les objets flottent.

— Oui, et alors ?

— Je t'ai vue léviter. Tu suspends la gravité sous toi et tu t'élèves, d'accord ? Jusqu'à quelle hauteur tu montes ?

— Je ne sais pas. Si je fais léviter des choses à distance, je peux m'élever jusqu'à une quinzaine de mètres. Peut-être un peu plus.

— D'accord, mais tu n'es pas obligée de faire ça en oblique, si ?

Dekka lui jeta un regard étrange, puis écarta les bras. Aussitôt, elle s'éleva dans une colonne de cailloux et de poussière. Sam la regarda prendre de l'altitude en se tenant à l'écart du tourbillon, et la perdit rapidement de vue dans l'obscurité.

— Dekka !

Penchant la tête en arrière, il essaya de la distinguer dans le ciel noir constellé d'étoiles.

— Où est Dekka ? demanda Toto.

— Là-haut.

— C'est vrai.

— Regarde où tu marches, sans quoi tu vas t'envoler, toi aussi.

Un long moment s'écoula avant que Dekka ne réapparaisse sous une pluie de graviers. Elle atterrit en douceur, retrouva facilement son équilibre et déclara :

— Bon, plus de quinze mètres, ça c'est certain. Je ne sais pas jusqu'où je suis allée, mais ça fait une trotte. Tu as peut-être raison, ça marche mieux quand je suspends la gravité juste en dessous de moi. Mais je ne peux m'élever qu'à la verticale. Si tu penses que je peux flotter jusqu'à Perdido Beach, tu te goures.

— À mon avis, la Zone est une énorme bulle. Tu sais, comme ces boules de verre remplies d'eau. Quand tu les agites, il tombe de la neige…

— Des boules à neige, lança Toto.

— C'est ça. Et si une bulle se forme dans cette boule, qu'est-ce qui se passe ? Elle remonte à la surface, non ?

— Le point culminant de la boule se trouve probablement juste au-dessus de la centrale, dit Dekka. Enfin, pour peu que la Zone soit une sphère parfaite.

— Bon, dis-moi si ça se tient.

Sam fronça les sourcils, et réfléchit tout en parlant.

— Le train se trouve près de la paroi nord de la Zone. Si tu suspendais la gravité à cet endroit…

— Je longerais l'enceinte jusqu'en haut… en me faisant très mal. Comme une bulle remontant à la surface d'une boule à neige.

— Il y a des voitures à la centrale. Certaines ont servi au cours du mois dernier, Edilio les a conduites, donc leur batterie devrait toujours marcher. La plupart n'ont quasiment plus d'essence dans leur réservoir, mais il ne nous en faudrait pas beaucoup.

Sam raisonnait à voix haute, sans prêter attention aux interruptions répétées de Toto.

— Je ne peux pas vaincre ces insectes. Mon pouvoir ne fonctionne pas sur eux. Mais on peut les écraser, voire les faire exploser.

— Tu penses à ces lance-roquettes dans le train ? s'enquit Dekka.

— Exactement. Tu fais léviter le container d'armes jusqu'au sommet du dôme, puis tu le fais descendre sur la centrale. On trouve une voiture avec quelques litres d'essence dans le réservoir et on fonce vers Perdido Beach.

Il haussa les épaules.

— On verra bien comment ces bestioles réagissent face à de tels joujoux.

Caine parcourut seul les quelques rues qui séparaient l'hôtel de ville de l'autoroute, tel un as de la

gâchette dans un vieux western.

Les enfants le suivaient à distance. Une dizaine d’entre eux s’étaient rassemblés derrière la vitrine cassée d’une compagnie d’assurances. Deux autres avaient trouvé un siège dans une voiture garée.

« C’est ça, regardez-moi pendant que je sauve vos fesses », songea Caine.

Mais maintenant qu’il se trouvait seul au milieu de l’autoroute, un pied posé de chaque côté de l’ancienne ligne de démarcation, il était loin d’être confiant. Combien de créatures se présenteraient ? Quelle taille mesuraient-elles ? Quelle était leur puissance ? Étaient-elles déjà en train de l’épier dans l’obscurité ?

Et Drake ? Avait-il une chance de le battre ? Drake pouvait encore être un second très utile. À moins qu’il ne soit déterminé à devenir le numéro un.

À l’idée de devoir se battre à la fois contre Drake et une horde d’insectes géants, soudain l’île lui sembla très accueillante.

Il pouvait encore tourner les talons. Il repartirait vivre seul sur l’île avec Diana, en laissant Penny et Bug aux habitants de Perdido Beach. Juste lui et Diana. De la bouffe, du luxe, du sexe. N’était-ce pas infiniment mieux que de livrer cette bataille ?

Un vieux soupçon assombrit ses pensées : et si on se jouait de lui ? L’Ombre s’était déjà servie de lui auparavant. Accomplissait-il malgré lui la volonté du gaïaphage ?

Il n’en avait pas l’impression. Il n’avait pas senti la présence de l’Ombre lors de son séjour sur l’île, ni même avant. Depuis qu’il l’avait défié, le gaïaphage le laissait tranquille.

Non. Cette décision appartenait à lui seul. Mais pourquoi renoncer à l’île ? Pour être taillé en pièces par des monstres qui se nichaient dans les entrailles des gens ? Et même s’il survivait, que gagnerait-il ? Des artichauts et du poisson, de la rancœur, un éventuel face-à-face avec Sam, et l’hostilité de Diana.

— Vive Caine ! Vive le roi !

Il se retourna, furieux, présumant qu’on se moquait de lui. À l’intérieur de la compagnie d’assurances, un garçon brandit le poing et poussa un cri d’encouragement. Caine hocha la tête dans sa direction.

Des moutons. Tant qu’ils avaient un berger pour les protéger du loup, ils étaient contents. Apathiques, indifférents, faibles, stupides : c’était difficile de ne pas les mépriser.

Bien sûr, s’il échouait, ils se retourneraient contre lui en un éclair. D’un autre côté, en pareil cas, ils seraient bien trop occupés à s’enfuir à toutes jambes.

Un reflet métallique, plus bas sur l’autoroute.

Caine scruta l’horizon. L’obscurité était quasi totale. Pas le moindre soleil de Sam pour éclairer la route. Seul le clair de lune pâle s’ajoutant à la faible lueur des étoiles perçait les ténèbres.

Mais Caine avait bien perçu un mouvement. Et un cliquetis se rapprochait à toute vitesse sur le béton. Il distingua des mandibules pareilles à des machettes luisant sous le faux clair de lune.

Il n’aurait su dire combien ils étaient. Au bas mot, une douzaine, chacun de la taille d’un bus, et assez proches pour qu’il distingue leurs yeux rouges qui brillaient d’un éclat malveillant.

Il pointa du doigt les deux spectateurs installés dans la voiture.

— Sortez de là !

Les garçons haussèrent les épaules comme s’ils ne voyaient pas l’intérêt d’obéir. Dans un grincement de métal et d’amortisseurs, la voiture garée juste à côté de la leur s’éleva du sol. Comprenant ce qui les attendait, ils s’enfuirent sans demander leur reste.

Caine fit léviter la voiture, un petit 4 x 4 bleu.

— Espérons que ça va marcher, souffla-t-il.

D’un grand geste du bras, il fit voler le véhicule dans les airs. Il tournoya au-dessus de sa tête et tomba à deux pas de la créature la plus proche dans un tumulte de métal et de verre pulvérisés en

écrasant les mandibules du monstre.

Caine n'eut pas le temps de vérifier l'efficacité de son lancer ; un deuxième insecte sauta par-dessus le 4 x 4 sans la moindre hésitation en perforant le toit ouvrant d'un coup de patte.

— J'ai encore plein de voitures sous la main, dit Caine.

Il fit léviter le break dans lequel les deux garçons étaient assis quelques minutes plus tôt et le précipita devant lui. Il tournoya une fois dans le vide avant de percuter au ras du sol l'insecte qui s'avançait en tête.

— Tiens, prends ça dans la tronche ! cria Caine.

Certes, ce n'était pas une façon très royale de s'exprimer, mais d'abord la guerre, ensuite la propagande.

Si Caine ne distinguait pas la tête de la créature, il vit ses pattes s'agiter maladroitement dans le vide.

— Et d'un.

Ça promettait d'être plus facile que prévu.

Mais tandis qu'il se félicitait, un mur d'insectes bondit par-dessus les deux premiers. Pire, un autre essaim, comptant une demi-douzaine de monstres, s'avançait derrière Caine sur l'autoroute. Ils essayaient de l'encercler !

Soudain, il comprit avec une lucidité terrifiante qu'il avait choisi le mauvais endroit pour livrer bataille. La dernière chose à faire était de combattre ces choses à découvert, alors qu'elles pouvaient surgir de toutes les directions.

Le cœur battant la chamade, Caine serra les dents jusqu'à faire craquer sa mâchoire. Il s'était figuré que les récits concernant ces créatures étaient exagérés. Il voyait maintenant qu'il n'en était rien.

Il s'élança sur sa droite, sauta par-dessus un fossé, atterrit lourdement par terre, se releva tant bien que mal et s'engagea à fond de train dans la bretelle d'accès. En passant près du groupe réfugié dans la compagnie d'assurances qui l'observait, hébété, il cria :

— Fuyez, bande d'idiots !

Deux des créatures s'avancèrent pour lui couper la route. Sans cesser de courir, il fit léviter une camionnette de livraison et la lança si vite qu'elle faillit le décapiter en passant au-dessus de sa tête.

Les enfants rassemblés dans la boutique paniquèrent. Ils se précipitèrent vers la porte en se bousculant et en jurant. Un garçon glissa et se releva sur-le-champ, mais ces quelques secondes lui furent fatales. Un insecte le saisit d'une patte avant de l'engloutir. Le garçon poussa un cri qui fut brusquement remplacé par un bruit semblable au craquement d'une carcasse de poulet jetée dans un broyeur d'ordures.

Caine courut le long de San Pablo Avenue, le groupe d'enfants sur les talons, tandis que l'essaim les suivait en se tassant pour se glisser dans cet espace plus étroit.

En dépit des prévisions de Caine, la situation était rapidement devenue désespérée.

Une fille fut balayée par une langue noire jaillissant de la bouche d'un des insectes. Elle poussa un hurlement au moment où le monstre l'attirait vers lui.

Caine s'arrêta au milieu de la rue, la mâchoire serrée, le corps secoué de tremblements. Il ne pourrait pas semer les insectes ; cet endroit valait autant qu'un autre, et au moins il ne risquait pas d'être attaqué sur les côtés.

Derrière lui, la petite foule se sépara. Les enfants couraient dans toutes les directions en poussant des hurlements terrifiés. Certains allaient frapper aux portes en suppliant qu'on les laisse entrer. D'autres franchissaient les clôtures pour se réfugier dans les jardins.

Caine fit léviter une voiture stationnée, puis une deuxième et une troisième. Les trois véhicules se succédèrent rapidement dans le ciel avant de faire des tonneaux sur la chaussée en projetant des débris

de verre, à la manière d'un carambolage sur une autoroute.

Sa contre-attaque avait peut-être arrêté, voire anéanti quelques insectes – il faisait trop noir pour en avoir le cœur net –, mais l'essaim poursuivit sa route sans hésiter, déferlant sur la ville tel un raz de marée.

Caine tint bon et leva ses mains tremblantes. À défaut de les écraser, il pouvait peut-être les retenir.

L'insecte le plus proche se heurta à un mur invisible. Ses pattes s'agitèrent frénétiquement en creusant des sillons dans le goudron.

— Tiens, essayez ça ! cria Caine.

Une deuxième, une troisième et une quatrième créature se pressèrent contre la barrière invisible et poussèrent obstinément. Caine se trouvait maintenant seul au milieu de la rue.

« Mais pour combien de temps ? » se demanda-t-il. Les insectes n'avaient pas l'air de se fatiguer. Ils grimpaient les uns sur les autres dans un enchevêtrement de pattes, de carapaces monstrueuses et de mandibules tranchantes, leurs yeux rouges étincelant comme des rubis.

À la vue de ces yeux terrifiants, Caine chancela, et le mur d'insectes se rapprocha brusquement de quelques dizaines de centimètres.

Il redoubla d'efforts, mais il éprouvait une sensation qu'il n'avait jamais éprouvée jusqu'alors en se servant de son pouvoir : une certaine fatigue physique, comme s'il repoussait ces créatures à la force de ses muscles.

Sans y penser, il s'était solidement campé sur ses jambes, et il sentait le poids peser sur ses mollets, ses cuisses et ses bras. Il ne se contentait pas d'utiliser son pouvoir comme il l'avait toujours fait, il en repoussait les limites, et luttait contre la pression exercée par des centaines de pattes.

Les insectes n'étaient plus qu'à quelques mètres de lui et continuaient de s'empiler contre la barrière invisible. Il accusa le coup quand il comprit qu'ils grimpaient les uns sur les autres dans l'espoir de passer par-dessus.

Une autre mauvaise surprise l'attendait : quelques créatures qui avaient eu l'idée d'emprunter Golding Street surgissaient derrière lui. Il se détourna légèrement, une main dirigée vers la masse d'insectes, l'autre vers l'attaque imminente, mais il dut se rendre à l'évidence : il ne pourrait pas tous les contenir.

« Tu aurais dû rester sur ton île », se dit-il. Il avait pris le pari et il avait perdu.

Les deux murs invisibles se refermaient sur lui. La pression exercée par les monstres se mesurait en tonnes. Il ne tiendrait plus très longtemps. Son pouvoir ne suffirait pas. Et une fois qu'il aurait lâché prise, ils fondraient sur lui en un clin d'œil.

— Hé ! Ducon !

Il tourna la tête en direction de la voix. Les poings sur les hanches, Brianna était juchée sur le toit d'un petit immeuble de deux étages.

— Tu es venue te réjouir ?

— Tu vois la porte de cette maison ?

— Quoi ?

— C'est là qu'on va.

— On n'a pas le temps !

— Pas le temps ? répéta Brianna d'un ton moqueur. Laisse-moi rire. Allez, lâche tout.

— Tu es sûre ?

— Oui. Ah, au fait : ça risque de faire mal.

Caine ne vit pas Brianna bouger mais éprouva un choc terrible quand elle le heurta de plein fouet à une vitesse vertigineuse. Il vola dans les airs, tourbillonna à toute allure et tomba lourdement dans l'herbe. Dans son dos, les deux armées d'insectes se jetèrent l'une contre l'autre.

Brianna poussait déjà Caine devant elle. Il se cogna au chambranle en franchissant le seuil. Les insectes se précipitèrent vers la maison, mais la porte s’était déjà refermée. En un clin d’œil, Brianna poussa le verrou et barricada la porte avec une chaise. Puis, plantée au milieu de la pièce, elle examina ses ongles avec un flegme théâtral.

— Ça sert de temps en temps, d’être super rapide, lâcha-t-elle.

— Je crois que tu m’as cassé le dos, marmonna Caine.

Il ressentait une vive douleur dans les côtes. Enfin, c’était toujours mieux que se faire déchiqueter.

La porte vola en éclats et un enchevêtrement de pattes passa à travers l’ouverture.

— Je peux les retenir mais pas les tuer ! cria Caine.

— Ouais, c’est des durs à cuire. Tu as un plan ?

Caine se mordilla férocement l’ongle du pouce. Ils étaient cernés. Les murs tremblaient. Les vitres explosaient. Les insectes ne pouvaient pas passer par la porte, mais ils auraient tôt fait d’agrandir l’ouverture.

Caine et Brianna allèrent se réfugier dans la cuisine, qui se trouvait au centre de la maison, à l’écart des fenêtres. Mais les mandibules et les langues des monstres s’insinuaient dans toutes les ouvertures en fouettant furieusement l’air.

La maison résonnait comme un tambour frappé par des dizaines de baguettes.

— Tu sais, je suis un peu déçue, lança Brianna. Dans une situation comme celle-là, Sam aurait trouvé un plan.

# 38

**59 MINUTES**

SAM AVAIT UN PLAN . À vrai dire, il en avait même trois. L'un reposait sur le maigre espoir que Jack retrouverait le petit Pete et se résoudrait à commettre un acte atroce.

Le deuxième était un pari complètement insensé. Il s'agissait de faire voler un énorme container rempli de bazookas, de le déposer au bon endroit, de dénicher une voiture avec assez d'essence et une batterie en état de marche, puis de trouver à temps comment lancer les roquettes pour sauver la ville. C'était de la folie furieuse.

Le troisième plan ne concernait que Dekka. Sam n'avait même pas osé lui en parler car, en plus d'être fou, ce projet était monstrueux.

Ces trois plans n'avaient quasiment aucune chance de marcher, Sam en était conscient.

Son pied le faisait atrocement souffrir. Dekka s'évertuait à alléger ses souffrances en réduisant la gravité, mais il était quand même obligé d'avancer aussi vite que son état le lui permettait.

— Comment ça va, Dekka ? demanda-t-il entre deux hoquets de douleur.

— Arrête de poser la question, Sam, répondit-elle.

— Il faut que tu…

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il faut que je fasse, Sam ? Ces bestioles me bouffent de l'intérieur !

— Elle dit la vérité…

— Ferme-la, toi ! rugit Dekka à l'intention de Toto.

Ils étaient proches, Sam le sentait. Ils devaient atteindre le train avant que les insectes ne sortent du ventre de Dekka et ne la dévorent vivante.

Il fallait qu'elle vive un peu plus longtemps. Il avait besoin d'elle jusqu'au bout. Elle consacrait les derniers instants de sa vie à s'efforcer de l'aider alors qu'il assistait, impuissant, à son agonie sans cesser d'espérer cependant qu'elle survivrait, quitte à souffrir encore, et qu'elle surmonterait sa peur, tout ça pour un plan stupide, inutile, voué à l'échec.

— Là ! cria Toto. Je vois le train.

Dans la pâle lumière grise, Sam vit le train à son tour. Il serra les dents et courut de toutes ses forces, bien que chaque pas le fasse souffrir comme si la lame d'un couteau lui transperçait le pied.

— Je ne sais plus quel container c'était, Spidey.

Sam fit naître au creux de ses mains une boule de lumière verte qui enfla jusqu'à ce qu'il puisse voir les visages de ses compagnons, et il constata, horrifié, qu'un insecte avait percé un trou dans le tee-shirt de Dekka. Elle tremblait comme une feuille.

— Dekka, murmura-t-il. Tu n'es pas obligée de… Je peux…

Elle lui serra le bras jusqu'à lui faire mal.

— Je reste avec toi, Sam. Même si je n'ai pas choisi le moyen le plus simple de m'en aller.

— C'est le container qui contient les armes ! cria Toto.

Après un silence, il ajouta :

— C'est vrai.

— Sam, murmura Dekka. Si je meurs…

— Alors on tombera tous les deux, Dekka. Si le moment est venu pour moi, ce sera un honneur de partir avec toi.

Sam referma le container et tous trois se hissèrent dessus. Ses parois étaient striées de nervures en acier qui mesuraient une bonne quinzaine de centimètres de haut. Ils s'allongèrent tant bien que mal

sur le dos, le visage tourné vers le ciel.

— C’est parti, lança Dekka en ouvrant les bras, les paumes à plat sur le container qui s’éleva lentement.

Sam garda les yeux fixés sur le ciel factice. Les étoiles pâlissaient ; la lune avait disparu à l’horizon. À quelle vitesse montaient-ils ? La paroi ne se trouvait qu’à une dizaine de mètres du train. Pour la première fois de sa vie, il regretta de ne pas avoir été plus attentif en cours de géométrie. Il existait certainement une formule permettant de calculer d’ici combien de temps ils heurteraient l’enceinte.

Si Astrid avait été là, elle aurait…

Crac ! La porte du container heurta la paroi et toute la structure se mit à pencher dangereusement.

— Accrochez-vous ! cria Sam.

Il agrippa les nervures et constata avec surprise qu’il ne pesait pas plus lourd qu’une plume. Il devait se cramponner pour s’empêcher de flotter à la dérive. Le container se cogna encore deux fois contre la paroi, pencha un peu plus mais s’éleva de nouveau.

Soudain les phalanges, le torse et le visage de Sam entrèrent en contact avec l’enceinte. C’était comme saisir à pleines mains une ligne à haute tension. La douleur oblitéra toutes ses pensées. Ce n’était pas la première fois qu’il touchait le mur, cependant jamais encore il ne s’était retrouvé avec le visage collé tout contre.

— Dekka !

— Je fais de mon mieux !

Le container se redressa légèrement, et Sam put desserrer les doigts, ce qui lui permit de plaquer les mains le long de son corps pour éviter qu’elles ne soient écrasées.

La paroi s’éloigna de son visage à son grand soulagement, mais il percevait toujours le grincement de l’acier qui frottait contre l’enceinte.

Le container montait toujours en prenant de la vitesse. Le vent hurlait de plus en plus fort dans leurs oreilles à mesure qu’il accélérait.

À quelle altitude se trouvaient-ils ? Si Dekka tenait bon, ils continueraient à s’élever en suivant la courbe de la voûte. Lorsqu’ils atteindraient le sommet de l’arc, leur visage serait de nouveau pressé contre la paroi. Sam appréhendait ce moment.

Il roula sur le ventre et rampa jusqu’au bord du container. Il ne distinguait pas grand-chose en bas : il faisait trop noir. Ils n’avaient aucun moyen de savoir précisément où ils étaient. Sam regrettait de ne pas avoir la carte d’Albert avec lui ; il aurait peut-être pu identifier le relief qui se découpait vaguement à la lueur des étoiles.

Il avait beau lever les yeux, il ne distinguait plus l’enceinte. Ce n’était plus la paroi lisse et translucide aux reflets nacrés à laquelle il était habitué. Il avait davantage l’impression de regarder le firmament à travers un panneau de verre. Il s’attendait presque à trouver un faux ciel constellé d’étoiles peintes, mais il dut reconnaître que ç’aurait été de la folie. Même à cette altitude, la paroi maintenait l’illusion. Il avait la sensation de voler, le regard perdu dans l’immensité de l’espace.

— Comment ça va, Dekka ?

— Je n’arrive pas à croire que ça marche. En fait…

— Quoi ?

— Je ne sens plus rien, ça ne fait pas mal, mais je les entends. J’entends leurs bouches qui mastiquent, Sam.

Que pouvait-il répondre à ça ?

— Accroche-toi, Dekka.

— J’ai l’impression de flotter parmi les étoiles, dit-elle. Je vais faire comme si on montait au paradis.

— J’espère que ce n’est pas le cas.

Le bruit de frottement du métal contre l’enceinte devenait de plus en plus aigu à mesure qu’ils accéléraient. Une brise froide fouettait le visage de Sam, tandis que le container privé de gravité continuait de monter.

— Je regrette que vous m’ayez trouvé, marmonna Toto. J’étais mieux tout seul.

— Je sais. Désolé, dit Sam.

Il essaya de mesurer leur vitesse d’après le vent en s’efforçant de se visualiser dans une voiture avec la vitre ouverte. Soufflait-il ainsi dans un véhicule lancé à cinquante, cent, cent trente kilomètres / heure ?

— Oh mon Dieu, oh non, je le vois, je le vois ! cria Dekka, et une violente secousse agita le container qui dégringola dans le vide comme un ascenseur dévalant les étages d’un immeuble.

Il se stabilisa très vite et s’éleva de nouveau jusqu’à heurter la voûte.

— Désolée, j’ai regardé, dit Dekka d’une voix étrange. Il est en train de manger mon…

Elle ne put aller au bout de sa phrase.

— Je crois que je n’en ai plus pour longtemps, Sam.

— Et la descente ? murmura-t-il.

S’ils progressaient aussi vite qu’il l’espérait, conserveraient-ils leur allure, même si Dekka les lâchait ? C’est ça, et ils s’écraseraient sur le sol à une vitesse fatale.

Sam eut l’impression qu’ils ralentissaient. Il tendit le bras et une décharge électrique lui traversa la peau. Ils se trouvaient tout près du sommet de l’enceinte. Bientôt, leur corps entier entrerait en contact avec le mur ; combien de temps pourraient-ils supporter la douleur ? Pas éternellement, c’était certain.

À mesure que la paroi s’aplanissait, leur vitesse diminuait.

— C’est suffisant, Dekka, lança Sam. Commence à nous faire redescendre, mais pas trop lentement.

— Hein ?

— Déplace ton champ de gravité pour qu’il soit plus fort derrière et plus faible devant.

— C’est ce que je fais depuis le début pour qu’on ne s’éloigne pas trop de la paroi.

— OK. Continue. Diminue tout ton champ de gravité, et en particulier devant, d’accord ? Un peu comme quand tu glisses le long d’une pente.

À la stupéfaction de Sam, Dekka éclata de rire.

— Si je dois mourir, c’est la meilleure façon de s’en aller. Je n’aurais manqué ça pour rien au monde.

Soudain le grincement cessa. Le container bascula si violemment que Toto lâcha prise et dégringola vers Sam. Par chance, il tomba lentement – ils étaient en situation de gravité réduite – et Sam put le rattraper.

— Les gens de la base auraient bien aimé rencontrer Dekka, déclara-t-il, le visage à quelques centimètres de celui de Sam.

— J’en suis sûr.

Un autre soubresaut secoua le container qui amorça sa descente, tel un traîneau dévalant une pente neigeuse.

— Je ne vois pas le sol et je n’ai aucune envie de bouger, dit Dekka. Vous me direz quand on approchera.

Sam scruta les ténèbres au-dessous en essayant de repérer un détail susceptible de l’aider à se repérer. Mais il ne distinguait que des collines et des broussailles ; en outre, il n’avait jamais vu la zone du ciel.

Ils descendaient la pente invisible à toute vitesse, poussés par la gravité.

Soudain, Dekka poussa un cri.

Tel un ascenseur dont on aurait sectionné les câbles, le bas du container bascula. Il tournoya sur lui-même, et Sam, Toto et Dekka tombèrent dans le vide.

Sam battit des bras, entrevit le ciel, la terre et la mer, puis de nouveau le ciel. Tandis qu'il chutait, il n'avait qu'une certitude : ils étaient bien trop hauts et leur chute les tuerait.

Les créatures chargeaient la maison comme des taureaux furieux. Les portes et les fenêtres avaient déjà été enfoncées et les murs commençaient à se fendiller. Le vacarme était assourdissant. Le plâtre du salon avait volé en éclats, laissant voir des morceaux de charpente et des tuyaux cassés.

Caine et Brianna se tenaient accroupis dans la cuisine, qui ne comportait que deux cloisons. Le reste de la pièce ouvrait d'un côté sur un coin salle à manger et de l'autre sur un salon.

Affolé, Caine chercha des yeux un projectile quelconque. La pièce contenait des meubles et du matériel de cuisine, mais rien qui puisse blesser des monstres carapacés capables d'abattre des murs.

— Ce n'est pas normal, dit-il.

— Sans blague ? s'écria Brianna.

— Ils sont trop déterminés pour des animaux. À croire qu'ils sont intelligents !

— Je m'en fiche qu'ils connaissent le latin et la trigonométrie. Comment on les tue ?

— Ils auraient dû se lasser et aller se chercher quelqu'un d'autre à bouffer.

— Il faut croire qu'on est un mets de choix.

— Il y a une intelligence derrière tout ça. Un but.

— Oui, le but c'est de nous tuer tous les deux, histoire qu'il n'y ait plus personne pour les arrêter.

— Exactement ! s'exclama Caine. Ce n'est pas la façon d'agir des insectes, en temps normal.

— Chut ! fit Brianna en levant la main.

Caine entendit à son tour des coups de feu dans le lointain.

— Les gars d'Edilio, marmonna-t-il, à la fois furieux et soulagé.

Il n'avait aucune envie de partager sa gloire avec Edilio ou ses soldats. D'un autre côté, il devait reconnaître que, jusqu'à présent, il n'avait remporté aucune victoire.

— À l'étage ! ordonna-t-il.

Pour atteindre l'escalier, il fallait passer devant la porte. Caine s'élança, mais l'un des monstres avait introduit ses mandibules à l'intérieur de la maison et donnait de grands coups pour agrandir l'ouverture.

Caine bondit de côté pour les éviter et Brianna, qui l'avait déjà devancé, fit demi-tour pour lui prendre la main et l'entraîner dans l'escalier.

— Fais gaffe, ils ont des…

Une chose visqueuse et hérissée de crochets fouetta le dos de Caine. Il passa le bras par-dessus son épaule et saisit ce qui ressemblait à une longue corde humide et gluante.

— … langues, acheva Brianna.

Elle dégaina son couteau, trancha la langue du monstre et entraîna Caine derrière elle. Il se rua vers la fenêtre d'une chambre. La maison était cernée de toutes parts. Les créatures labouraient le jardin de leurs pattes pointues en précipitant leurs mandibules comme autant de béliers contre les murs de la maison.

En bas de la rue, Ellen et deux autres enfants tiraient dans le dos des monstres qui les ignoraient.

— Pas de doute, c'est à nous qu'ils en veulent, déclara Brianna.

— Je ne peux même pas atteindre une voiture d'ici, gémit Caine. Je n'ai rien à leur jeter dessus.

C'est alors qu'une idée lui traversa l'esprit. Il leva les bras. En bas, les insectes l'aperçurent et se hissèrent sur leurs pattes arrière pour se jeter contre la fenêtre devant laquelle il était posté.

Il se concentra sur la créature la plus proche et, soudain, ses six pattes s'agitèrent dans le vide. Il la

fit léviter aussi haut que possible puis la laissa tomber. Elle atterrit lourdement mais, après s'être secouée, elle repartit à l'attaque sans autre blessure qu'une patte cassée.

— Retourne-les ! cria Brianna.

Caine tendit les bras vers le même insecte, le fit léviter de nouveau, mais cette fois il le fit pivoter avant de le laisser s'écraser sur le sol. Il tomba sur le dos, les six pattes en l'air, comme un scarabée.

— La machine à laver, rugit Caine. Elle est à l'étage…

— Au bout du couloir, cria Brianna.

Caine sortit en courant de la chambre et se cogna contre un mur au moment où, à l'extérieur, les insectes unissaient leurs forces pour charger la maison. Après avoir trouvé la machine à laver, il la souleva du sol en arrachant câbles et tuyaux au passage, et la fit léviter jusqu'à la chambre. Là, il la jeta par la fenêtre. Elle atterrit sur le dos de l'insecte qui entre-temps avait réussi à se retourner. Caine fit subir le même sort à un autre de ses semblables et, tandis que la créature s'efforçait désespérément de se retourner, il fit léviter la machine haut dans le ciel et l'abattit sur son abdomen. Elle s'écrasa comme une enclume.

Une matière visqueuse jaillit des entrailles de la bête. Ses pattes s'immobilisèrent.

— Ça marche ! s'exclama Caine.

Il retourna une autre créature, et abattit de nouveau la machine à laver sur elle. Ce coup-ci, il dut s'y reprendre à deux fois.

Un énorme craquement s'éleva et la bâtisse entière se mit à trembler. Horrifié, Caine regarda le mur devant lui se craqueler. La maison était en train de s'effondrer.

La silhouette de Brianna devint floue ; l'instant d'après, elle avait disparu. Caine voulut fuir, mais le sol se déroba sous ses pieds. Le plafond céda brusquement. Caine tomba sur le dos tandis que tout s'écroulait autour de lui dans une tornade de débris.

Il sentit un poids sur son ventre. Un gros fragment de plâtre s'écrasa sur sa figure. Il chercha de l'air et inhala de la poussière. Il ne distinguait rien d'autre qu'un pan de mur et le bout d'un poster. Heureusement, il sentait encore ses jambes et ses bras. Il n'avait rien de cassé.

Il pouvait toujours faire léviter les gravats qui l'empêchaient de se relever. Mais dans ce cas, il révélerait sa présence aux insectes qui fondraient sur lui en un éclair. Alors que sous les décombres il était en sécurité.

Les créatures finiraient par renoncer et iraient se chercher d'autres victimes plus vulnérables. Une fois qu'elles seraient parties, il pourrait sortir tranquillement de son abri et les attaquer par surprise.

Caine poussa un soupir. Pendant qu'il faisait le mort, beaucoup risquaient de perdre la vie. Il décida qu'il s'en remettrait.

# 39

**38 MINUTES**

AFFALÉ SUR LES MARCHES de l'hôtel de ville, Edilio se sentait plus affaibli que jamais. Il n'avait écouté que d'une oreille le discours de Caine. Il s'en fichait. Dans l'état où il était, il ne pouvait rien faire.

Sa tête bourdonnait. Chaque quinte de toux l'épuisait à tel point qu'il redoutait la suivante. Il avait l'estomac noué et chaque muscle de son corps le faisait souffrir. De temps à autre, il avait vaguement conscience de marmonner des prières.

— *Mamà. Mamà. Sàlvame.*

« Sauve-moi, maman », supplia-t-il en toussant si fort qu'il se cogna la tête contre les marches.

La mort était proche, il le sentait. Elle s'insinuait dans son esprit embrumé par la fièvre et il sentait ses doigts glacés étreindre son cœur.

Soudain, dans les ténèbres tourbillonnantes, il aperçut une silhouette vêtue d'une longue robe flottante blanc et bleu. Une lueur triste brillait dans ses yeux noirs, et une auréole de lumière dorée nimbait sa tête. Elle leva le bras comme pour le bénir. Quand elle prit la parole, il s'étonna qu'elle s'adresse à lui en anglais. Il avait toujours cru que la mère de Dieu s'exprimait en espagnol.

— Cours, Edilio, dit-elle.

Il répéta sa prière. « *Santa Maria, Madré de Dios…* »

Elle saisit sa main tendue et cria :

— Je sais que tu es malade, mais cours. COURS ! Je ne peux pas te sauver !

Pour une raison mystérieuse, la Vierge Marie avait la voix de Brianna.

Edilio se leva d'un mouvement brusque qui provoqua des décharges douloureuses dans sa tête. Pendant un instant il ne vit plus rien. Il se mit péniblement en marche avec l'impression d'avoir des semelles de plomb. Il tomba, roula sur le ventre et se releva en titubant, aveugle. Puis il se mit à courir et s'arrêta quelques mètres plus loin, plié en deux par une quinte de toux.

Assis par terre, il attendit de retrouver la force de suivre les ordres de Brianna. Levant les yeux, il s'aperçut qu'il s'était arrêté au milieu de la place. Il contempla les malades et les morts disséminés sur les marches. Enfin, il vit une horde de monstres gigantesques, des sortes de cafards en armure avec des yeux rouges démoniaques, se précipiter vers eux.

Brianna vit Lana sortir en trombe de l'hôpital avec Sanjit. Les insectes les attaquaient.

Edilio avait réussi à prendre la fuite, Dieu merci. Brianna poussa un juron et cria :

— Lana, cours ! Sauve-toi. Passe par la porte de derrière !

Lana dégaina son pistolet.

— Pas question !

Elle visa le premier insecte qu'elle vit et tira trois coups de feu. Un filet de pus blanchâtre s'écoula d'un des yeux couleur rubis, mais cela n'empêcha pas le monstre de dévorer une fillette. En son for intérieur, Brianna pria pour qu'elle soit déjà morte.

— Ne sois pas bête. On a besoin de toi vivante. Va-t'en ! Va-t'en ! Toi, s'exclama Brianna en agrippant Sanjit par le cou, emmène-la loin d'ici ; on a besoin d'elle vivante !

Brianna connaissait le moyen le plus efficace d'éliminer ces insectes. Hélas, elle ne possédait pas les pouvoirs de Caine. Mais elle avait plus d'une corde à son arc.

Elle releva le menton d'un air décidé. Caine avait été enseveli sous les décombres de la maison.

C'était à elle de jouer maintenant.

Le couteau étincela dans sa main. Si elle ne pouvait pas remporter cette bataille, elle n'allait pas battre en retraite pour autant.

Dekka avait vu les créatures dans son ventre. Elle n'en pouvait plus. Mourir, en finir, les tuer ou se tuer pour ne pas être témoin de ce qu'elles lui faisaient subir.

Le container lui avait échappé. Dans la panique, elle avait lâché prise. Elle essaya de reprendre le contrôle de la situation, mais tomba en tournant comme une toupie, cinglée par le vent. Elle n'était même pas capable de déterminer de quel côté étaient le ciel et la terre.

Elle écarta les bras et s'efforça de rassembler ses esprits. Où était le sol ? Les étoiles, les montagnes pâles et la mer sombre se mêlaient dans un tourbillon. Le container réapparaissait de temps à autre dans un éclair de métal, telle une aiguille sur une pendule égrenant les secondes à toute allure. Elle distinguait aussi par intermittence deux silhouettes contorsionnées qui tombaient en faisant des moulinets des bras.

Elle devait au moins essayer de sauver Sam. Elle respirait avec peine, ses yeux larmoyaient, brouillant sa vision. Elle plaqua les bras le long de son corps et croisa les jambes pour offrir moins de résistance au vent. Elle tournait toujours, mais plus lentement, et comprit qu'elle tombait la tête la première telle une flèche visant la terre ferme. Soudain, avec une clarté terrifiante, elle distingua la ligne du rivage en contrebas.

Elle devait dépasser Sam et Toto, qui dégringolaient en dessous d'elle à une allure folle. Or, maintenant qu'elle ne luttait plus contre le vent, elle gagnait de la vitesse.

Au moment où elle dépassa Sam, le sol se rapprochait dangereusement. « Maintenant ! » pensa-t-elle. Écartant les doigts, elle se concentra du mieux qu'elle put et suspendit la gravité sous elle.

Cependant, cela ne l'empêcha pas de tomber. Elle avait suspendu la gravité, pas son allure. D'ici quelques secondes, ils s'écraseraient à la surface de l'eau ou sur la terre ferme. Dans l'un ou l'autre cas, ils seraient réduits en bouillie.

Caine fit léviter les gravats qui le recouvraient. Les insectes étaient tous partis. Il avait aperçu la queue de l'un d'eux tandis qu'il s'éloignait. S'il se lançait à leur poursuite, il serait probablement tué.

Mais rester ici ? Pourquoi ? Pour se sentir en sécurité ? Il était en sécurité sur l'île. Il n'était pas revenu pour ça.

Il entrevoyait deux possibilités : soit les insectes massacraient tout le monde et, dans ce cas, sur qui régnerait-il ? Soit ils étaient vaincus par un autre que lui, et alors, comment prendrait-il le contrôle de la ville ? Le pouvoir reviendrait à celui qui remporterait cette bataille.

Pourtant, Caine hésitait. Un grand lit chaud et une jolie fille pour le partager. De la nourriture. De l'eau. Tout ce dont il avait besoin, à quelques kilomètres d'ici. La solution logique et raisonnable s'imposait.

— C'est pour ça que le monde est une énorme pagaille, dit-il entre ses dents. Les gens ne sont pas raisonnables.

Il inspira profondément et se prépara à mourir pour le pouvoir.

Une fois de plus, Orc n'avait pas réussi à se suicider. Il pleura un peu en comprenant qu'il allait vivre. Il faisait de son mieux, mais les vomissements et les syncopes contrariaient ses projets de mort par l'alcool.

Un mouvement lui fit tourner pesamment la tête. Là, un monstre. Dans un fragment de miroir qui s'accrochait encore à un mur, Orc contempla son reflet. Un tas de gravier humide et gris mesurant un mètre quatre-vingts, voire plus. Il renversa la tête en arrière, les bras écartés, et rugit :

— Pourquoi ? Pourquoi ?

Il éclata en sanglots en se martelant le visage de ses poings. Puis, avec ses doigts de pierre, il arracha sur sa joue le dernier lambeau de chair humaine. Le sang coula, rouge sur le gravier gris.

— Pourquoi ? répéta Orc en s'adressant au miroir.

Il se leva et s'avança d'un pas titubant vers l'escalier. Astrid. Il ne savait pas précisément ce qu'il ferait d'elle quand il l'aurait trouvée. Elle était la seule personne qui l'ait jamais aidé. Elle était la seule à voir en lui Charles Merriman, et pas seulement Orc. Elle compatirait à sa douleur. Quelqu'un devait la ressentir avec lui.

Après avoir atteint le sommet des marches, il frappa à la porte de la chambre du petit Pete, qui s'ouvrit sous ses coups. Confus, il parcourut les lieux d'un regard hébété. Le vent s'engouffrait dans la pièce. Nimbé d'une lumière diffuse, l'enfant flottait dans le vide, à quelques dizaines de centimètres de son matelas. Astrid avait disparu.

— Astrid ! cria Orc.

Une voix lui parvint distinctement du dehors.

— C'est toi, Orc ?

Orc se précipita vers la fenêtre ouverte, dont la vitre avait été brisée. Il fallut un moment à ses yeux pour se focaliser sur ce qu'il voyait.

Dans la pâle lueur de l'aube, il aperçut Drake au pied du bâtiment. Derrière lui et tout autour de l'école, des créatures semblables à de gigantesques cafards attendaient.

Ce devait être une hallucination.

— Drake ? fit Orc en clignant des yeux pour vérifier qu'il n'avait pas la berlue.

— Je me disais bien que c'était toi, lança Drake d'un ton narquois. Astrid est là-haut avec toi ? C'est parfait. On ne pouvait pas rêver mieux.

— C'est vraiment toi ? demanda Orc.

Drake éclata d'un rire ravi.

— Oh oui, c'est bien moi, Orc.

— Dégage !

Orc ne trouva rien d'autre à dire.

— Non, je crois que je vais rester un peu, lâcha Drake.

D'un pas alerte, il courut jusqu'à la porte et s'engouffra à l'intérieur. Orc était stupéfait. Drake ? Ici ?

Quelques instants plus tard, sa silhouette s'encadra sur le seuil de la pièce. Son regard glacial passa sur Orc et se posa sur le petit Pete.

— Tiens, tiens, dit-il. Némésis.

# Pete

CE N'ÉTAIT PAS sa chambre.

Ce n'était pas le plafond qui surplombait son lit.

Il sentit une lave brûlante enfler dans sa poitrine et, avec un spasme, il l'expulsa par la bouche. Chaque fois qu'il toussait, des ondes de douleur se propageaient à tout son corps.

Car il n'était plus qu'un corps, désormais. Les visions lointaines avaient cessé. Les voix ne murmuraient plus à son oreille. Il n'y avait plus que lui et son corps à l'agonie.

Malgré le souffle du vent autour de lui, il se consumait de l'intérieur. Il ne connaissait pas le nom de ce mal. Comment pouvait-il le chasser s'il ignorait de quoi il s'agissait ?

Où était sa sœur ? Il ne voyait plus ses yeux bleus. Il était seul, prisonnier d'un corps impuissant, rongé par un feu intérieur et pourtant froid au-dehors, tandis qu'un vent cinglant soufflait, et toujours ces râclements, ces grincements de scie, ces couleurs criardes, agressives.

Une voix résonna si fort dans sa tête qu'il eut envie de courir se cacher.

— Où est Astrid ? disait-elle.

Le tas de gravier parlait en se balançant dangereusement.

— Astrid ! criait le monstre. Astriiiiid !

Pete tenta de se réfugier dans un recoin de son cerveau pour échapper au bruit mais n'y parvint pas. Une fois de plus, son corps le rattachait au monde réel, qui n'avait jamais été réel à ses yeux.

Le monstre s'éloigna d'un pas pesant sans cesser de crier. Pete toussa comme un volcan. Il devait agir. Son corps le tenait sous son emprise ; or, ce corps n'était que souffrance. La panique enflait en lui. Il devait agir.

# 40

**25 MINUTES**

SAM SENTIT QUELQUE CHOSE d'humide sur sa peau. Il lui sembla qu'un nuage venait vers lui, puis qu'il traversait une tornade de boue. Le sable et l'eau salée, libérés de leur poids, volaient dans sa direction.

— Écartez les bras et les jambes ! cria-t-il.

Il sentit la gifle de l'eau et le frottement du sable sur sa peau. Il ferma les yeux, détourna la tête pour ne pas être asphyxié par le sable, et heurta une surface aussi dure que du béton.

L'air jaillit de ses poumons, son dos se cambra à en faire claquer ses tendons, sa tête se renversa en arrière, et l'eau se referma au-dessus de sa tête.

D'instinct, il nagea vers la surface. Débarrassé du sable qui l'aveuglait, il parvint à ouvrir un œil. Il se trouvait à quelques brasses du rivage, dans moins d'un mètre cinquante d'eau.

À cet instant, toute l'eau et tout le sable qui avaient lévité vers eux s'abattirent. Affolé, il chercha des yeux Toto et Dekka en pataugeant jusqu'au rivage, à travers une brève pluie aveuglante.

Allongé sur la plage, Toto gémissait de douleur. Sam s'agenouilla près de lui.

— Tu es blessé ?

— Mes jambes, répondit Toto avant de fondre en larmes. Je veux rentrer chez moi.

— Écoute-moi, Toto, tes jambes sont cassées mais on peut les guérir.

Toto l'observa avec étonnement, frotta ses joues pleines de sable et lança :

— Tu dis la vérité.

— J'irai chercher Lana dès que je le pourrai. D'ici là, ne bouge pas.

Sam se redressa et cria :

— Dekka ! Dekka !

Il la vit nager en direction du rivage. Il se précipita pour l'aider à sortir de l'eau.

— Je suis vraiment désolée, Sam, hoqueta-t-elle.

— Je vais bien. Toto aussi. Il s'est juste cassé les jambes.

Jetant un coup d'œil alentour, Sam aperçut le container échoué sur une petite langue de terre. Les caisses et leur contenu s'étaient éparpillés sur le sable.

— Je ne sais pas où on est, déclara Sam. Au sud de la centrale, à mon avis.

Il lança un regard éperdu autour de lui. Son plan lui avait semblé risqué et voué à l'échec mais, malgré tout, il avait espéré atterrir près de la centrale. Là-bas, il y avait peut-être une voiture en état de marche. Mais ici ? Il ne savait même pas avec certitude où ils étaient.

Quant au container, il était très endommagé. Comme beaucoup de lance-roquettes, sans doute.

— Sam ! cria une voix depuis la mer.

Il aperçut un bateau avec quatre personnes à son bord qui ramaient vers le rivage.

— Quinn !

Le bateau accosta et Quinn sauta sur la terre ferme.

— D'où tu sors ?

— Tu ne me croirais pas si je te le disais. Raconte-moi vite : qu'est-ce qui se passe en ville ?

Quinn sembla bouleversé par cette question. Sam l'agrippa par le bras.

— Dis-moi ! Dekka n'en a pas pour longtemps. Vite !

— Edilio est malade, comme beaucoup d'autres. C'est grave, les enfants tombent comme des mouches. Edilio m'a demandé de ramener Caine pour nous débarrasser des insectes.

Sam poussa un soupir de soulagement.

— Il a bien fait, Quinn. Je ne peux probablement pas battre ces bestioles. Lui, il y arrivera peut-être.

— Mais…, balbutia Quinn.

Sam l'interrompit. Le plan numéro deux risquait de tomber à l'eau, mais il avait encore un dernier tour dans sa manche. S'il ne pouvait pas sauver la ville, il parviendrait peut-être à sauver son amie.

— Dekka est infestée. Ils ne vont pas tarder à sortir. Je lui ai promis de… de lui faciliter la tâche, tu comprends ?

Quinn acquiesça d'un air solennel.

— J'ai quand même une idée. Combien de temps il te faut pour nous ramener en ville ?

— Une quinzaine de minutes.

Ils ramèrent comme si leur vie en dépendait. Et, d'une certaine manière, c'était le cas. Si les insectes émergeaient du corps de Dekka pendant la traversée, il n'y aurait aucun survivant.

Allongé au fond du bateau dans une flaque d'eau nauséabonde, Toto gémissait de douleur. Dekka était blottie dans les bras de Sam à la poupe. Il lui murmurait à l'oreille de ne pas renoncer.

Il les sentait bouger à travers ses vêtements. Il prenait garde d'éviter leurs bouches qui émergeaient de la chair, sans parvenir à dissimuler son dégoût.

— Sam, tu m'avais promis, gémit Dekka.

— Et je tiendrai ma promesse. Mais pas tout de suite. Pas tout de suite.

Se tournant vers Quinn, Sam ajouta :

— Dès qu'on aura touché le ponton, va chercher Lana.

— Lana ne lui sera d'aucune aide, grommela Quinn sans ralentir sa cadence. Elle ne peut pas les tuer.

— Elle n'aura pas à le faire, dit Sam.

— J'emmène le gosse, Orc, annonça Drake. Où est Astrid ?

Orc dévisagea Drake d'un air hébété. Trop d'émotions se bousculaient dans son cerveau las, embrumé par l'alcool.

Drake était la cause de tous ses problèmes. S'il ne s'était pas échappé… Mais n'avait-il pas lui-même déboulé ici pour passer ses nerfs sur Astrid ? Quand bien même, le sourire sadique et suffisant de Drake commençait sérieusement à l'échauffer.

— Qu'est-ce que tu lui veux, à ce gosse ? demanda-t-il d'une voix pâteuse.

— Alors, on est encore bourré ? répliqua Drake, railleur. Un de mes amis veut voir le demeuré. Alors, où est sa frangine ?

— Laisse-la tranquille.

Drake ricana.

— Depuis quand je laisse les gens tranquilles ? J'ai une armée qui m'attend dehors. Et je ferai ce qui me chante avec elle.

— Elle ne t'a rien fait.

— Ne joue pas les héros, Orc, ça ne te va pas. Tu n'es qu'un sale dégénéré complètement imbibé. Franchement, tu t'es senti ? Tu te prends pour qui ? Son beau chevalier en armure ? Tu crois qu'elle déposera un gros baiser baveux sur ta tronche pleine de gravier ?

Il scruta le visage d'Orc comme s'il cherchait à lire en lui.

— Non, Orc, ta seule chance d'avoir Astrid, c'est de t'y prendre comme moi. Et c'est à ça que tu pensais, pas vrai ?

— La ferme.

Drake eut un rire joyeux.

— Oh, pauvre déchet, je le vois dans tes yeux. Écoute, je veux bien te laisser les restes après…

Le poing d'Orc jaillit à une vitesse surprenante et s'abattit sur le crâne de Drake. Le coup fut porté un peu trop haut, et atteignit le côté de sa tête mais, même quand il visait mal, les coups de poing d'Orc équivalaient à des coups de massue.

Drake tituba, heurta un mur et parvint à retrouver son équilibre. Orc le suivit pour le frapper de nouveau. Cette fois il manqua complètement sa cible. Son poing traversa le mur à l'endroit où se trouvait la tête de Drake quelques instants plus tôt. Ce dernier sautillait maintenant derrière lui.

— Espèce d'idiot, je suis immortel, tu n'étais pas au courant ? Allez, Orc, amène-toi, espèce de gros tas de merde.

Drake déchaîna son fouet. Insensible à la douleur, Orc s'avança vers lui d'un pas chancelant. C'était compter sans l'agilité de son ennemi. Celui-ci fit un pas de côté, abattit de nouveau son fouet sur Orc et, cette fois, il l'enroula autour de sa gorge.

Si ce n'était pas chose facile d'étrangler Orc, ce n'était pas non plus impossible. Drake tira de toutes ses forces pour resserrer l'étreinte de son fouet, centimètre après centimètre, afin de comprimer la peau couverte de gravier. Orc enfonça ses gros doigts dans le tentacule et tira dessus pour se libérer, sans grand résultat : ses forces s'amenuisaient et il avait de plus en plus de mal à respirer.

Soudain, l'étreinte de Drake se desserra. Son fouet se ratatina et, comme Orc faisait volte-face, il vit un fil de fer courir sur les dents de son adversaire, pendant que son corps sec s'arrondissait.

— Hein ? fit Orc en clignant des yeux.

Puis la lumière se fit dans son esprit. Alors qu'il n'avait jamais assisté à la transformation de Drake en Brittney et inversement, il avait souvent entendu la voix de l'un succéder à celle de l'autre au sous-sol.

— Salut, Orc, lança Brittney.

— Salut, Brittney.

Elle balaya la pièce d'un regard perplexe, puis aperçut le petit Pete.

— Alors c'est lui, Némésis.

— Non, c'est le petit Pete, dit Orc.

— On doit l'emmener. C'est le seul moyen. Le seigneur l'exige.

Une voix s'éleva derrière eux.

— Non !

— Astrid ! s'écria Orc. Je… je te cherchais.

Astrid ne lui accorda pas même un regard.

— Je me suis enfuie. Mais je suis revenue.

— Astrid, Dieu a besoin du petit Pete, déclara Brittney d'un ton qui ne trahissait aucun doute. C'est le seul moyen.

— Je sais que tu t'adresses souvent à Lui…

— Non, Astrid. Il m'a parlé. Je l'ai vu. Je l'ai touché. C'est un dieu obscur, un dieu des profondeurs.

— Si c'est un dieu, pourquoi a-t-il besoin de mon frère ? Je croyais que Dieu n'avait besoin de rien.

Le moment était mal choisi pour une discussion théologique. La créature pitoyable qui se tenait devant elle n'était que l'instrument d'un être malveillant qu'elle prenait pour Dieu.

En revanche, pourquoi Astrid défendait-elle le petit Pete, alors qu'elle était prête à le voir mourir pour mettre fin à toutes ces souffrances ?

Elle garda le silence. Elle n'avait plus de volonté. Arrivait-elle même à croire encore en Dieu ? À quoi bon débattre d'un fantôme ? Elles n'étaient que deux idiotes se disputant pour des sottises.

Mais Astrid avait encore sa fierté. Et elle ne pouvait pas laisser Brittney avoir le dernier mot.

— Brittney, tu tiens vraiment à tuer un petit garçon ? Quoi que t'ait raconté ton soi-disant dieu, c'est mal, tu ne crois pas ? Quand tes croyances t'incitent à commettre un meurtre, il n'y a pas une petite voix à l'intérieur de toi qui te dit que ce n'est pas bien ?

Brittney fronça les sourcils.

— La volonté de Dieu…

— Même si ce monstre mutant qui vit dans une grotte est réellement Dieu, même si tu as parfaitement compris ses paroles et que tu accomplisses sa volonté, à savoir lui livrer un petit garçon pour qu'il puisse tuer et détruire, tu ne trouves pas que c'est mal ?

— Dieu décide du bien et du mal.

— Non, protesta Astrid.

Malgré sa fatigue, sa peur, son dégoût d'elle-même et son mépris, elle formula une idée qu'elle avait toujours réfutée jusque-là.

— Brittney, c'était mal de tuer même avant que Moïse apporte les dix commandements. Ce n'est pas Dieu qui décide du bien et du mal. C'est quelque chose qui est en nous. Même si Dieu apparaît pour nous ordonner de tuer, c'est quand même mal.

En fin de compte, c'était aussi simple que ça. Elle n'avait pas besoin d'écouter la voix de Dieu pour ne pas tuer le petit Pete. Il lui suffisait d'écouter la sienne.

— De toute façon, Brittney, si tu veux mon frère, il faudra d'abord me passer sur le corps.

À ces mots, elle sourit pour la première fois depuis longtemps. Brittney sourit elle aussi, mais son visage trahissait une profonde tristesse.

— Moi, je ne ferai rien, Astrid. C'est Drake qui s'en chargera, tu le sais bien. Les. insectes cernent le bâtiment, ils attendent ses ordres. Quand il viendra, il te tuera et il emmènera le petit Pete avec lui.

Les deux filles avaient presque oublié la présence d'Orc, qui les fixait d'un œil morne en titubant. Il s'avança vers Brittney avec une rapidité surprenante, la saisit par le cou et la jeta par la fenêtre.

— Je ne l'aime pas, marmonna-t-il.

Astrid courut à la fenêtre et vit Brittney étendue sur le dos dans la cour. Les insectes levèrent leurs yeux bleus. Indifférents à Brittney, qui se relevait déjà, indemne, ils bondirent vers la porte saccagée du pensionnat.

— Il était temps, glouss a Orc. Allez, qu'on en finisse.

— Orc, ne les laisse pas te tuer, dit Astrid en posant la main sur son bras.

— T'as toujours été gentille avec moi, Astrid. Désolé, je… (Il haussa les épaules.) Ça n'a plus d'importance maintenant. Tu ferais mieux de filer si tu le peux encore. Ça ne leur prendra peut-être pas longtemps.

Sur ces mots, il se rua dans le couloir. La dernière image qu'eut Astrid fut celle d'un Orc hilare sautant par-dessus la rampe de l'escalier et atterrissant au milieu des insectes.

— Vous voulez m'avoir ? claironna-t-il. Alors venez me chercher !

Le garçon, un dénommé Buster, essaya de se lever pour fuir, mais il était trop faible. Pris d'une quinte de toux, il chancela et tomba à genoux. La langue de l'insecte s'enroula autour de son cou et le précipita tête la première entre ses mandibules.

Une fille appelée Zoey toussa, pliée en deux, et un instant plus tard, elle fut dévorée à son tour.

C'était un véritable massacre.

Brianna se démenait comme une folle en maniant tour à tour son couteau et son fusil à canon scié, mais les insectes avaient envahi les marches et, appâtés par l'odeur de la chair fraîche, ils se ruaient vers l'entrée de l'hôpital.

L'un d'eux était si gros qu'il resta coincé sur le seuil, mais un de ses semblables avait déjà réussi à s'engouffrer dans le bâtiment, et Brianna entendait des cris de terreur étouffés venant de l'intérieur.

Elle s'élança, évita de justesse une langue qui venait de jaillir, bondit par-dessus des mandibules acérées, et poignarda un insecte entre les deux yeux. Puis elle fourra le canon de son fusil dans sa gueule et pressa la détente.

La créature eut un haut-le-corps, mais resta campée sur ses pattes. Brianna eut à peine le temps de faire un bond de côté pour éviter d'être dévorée.

Soudain, du coin de l'œil, elle vit un des insectes s'élever, décrire un cercle dans le vide puis retomber lourdement sur le dos.

Caine !

Elle se faufila parmi l'essaim, bondit lestement entre les pattes gigotantes de la bête, et enfonça son couteau dans ses entrailles. Puis elle introduisit le canon de son arme dans la plaie et pressa la détente. Des bouts de chair et de carapace jaillirent en tous sens. Les pattes de l'insecte continuaient à remuer, mais de plus en plus lentement… jusqu'à se figer.

Caine avait retourné un autre insecte, qu'il écrasa à l'aide d'une voiture en s'y reprenant à plusieurs fois, jusqu'à ce que la créature ne soit plus qu'un gros magma de pattes et de substance visqueuse.

Les autres insectes avaient cessé de se repaître des malades. Il n'en restait plus que sept désormais, sans compter celui qui avait réussi à pénétrer dans l'hôpital et l'autre qui était resté coincé sur le seuil. Sept.

— Je vais tous les retourner comme des crêpes ! cria Caine.

Brianna acquiesça. Après avoir rechargé en hâte son fusil, elle se jucha sur le dernier insecte retourné par Caine. Elle commençait à prendre le coup de main. Les créatures avaient des points faibles, l'un d'eux étant le dessous de la mâchoire. Elle y planta son couteau puis introduisit le canon de son fusil dans la plaie béante et tira. La tête de l'insecte explosa.

— Oui ! s'écria Brianna. Oh, super !

Hélas, Caine avait été trop lent et trois créatures s'étaient lancées à ses trousses. Elles enroulèrent leur langue autour de lui, et il appela à l'aide en hurlant.

Brianna dévala les marches, trancha la première langue et les deux autres insectes reculèrent.

— Retourne-les !

— J'essaie, répondit Caine entre ses dents.

Il réussit son coup avec l'insecte le plus proche, mais les créatures avaient retenu la leçon. Un deuxième insecte chargea le premier, se glissa sous lui et le remit sur ses pattes.

— Ah non, ce n'est pas du jeu ! cria Brianna.

Caine dut de nouveau battre en retraite alors que les monstres se ruaient sur lui. S'ils parvenaient à l'attraper, la guerre serait finie.

Brianna courut, saisit Caine par le bras et l'entraîna à l'abri derrière un arbre. Leur répit fut de courte durée. D'un coup de mandibules, un insecte trancha net le tronc de l'arbre. Caine leva les bras et renversa la créature sur le dos, mais l'essaim convergeait déjà dans leur direction.

— Ils nous suivent ! cria-t-il.

— J'ai remarqué, maugréa Brianna.

— À la station-service !

Caine prit ses jambes à son cou. Brianna le rattrapa en un clin d'œil, tandis que les insectes s'élançaient à leur poursuite.

— Tu vois où je veux en venir ? demanda Caine, hors d'haleine.

— Il n'y a plus beaucoup d'essence là-bas, objecta Brianna.

— Cours ! rugit-il, et Brianna disparut.

Arrivée à la station-service, elle trouva un gros cadenas sur la pompe et, à sa grande stupéfaction, un des employés d'Albert assis à côté.

— Ouvre le cadenas ! rugit-elle.

Le garçon fit mine de protester.

— Je n'ai pas le droit, sauf si Albert…

Brianna appuya la lame de son couteau sur sa gorge.

— Je n'ai vraiment pas le temps de bavarder.

Le garçon obéit sans se faire prier. Seule la pompe manuelle fonctionnait encore. Brianna dut se rendre à l'évidence : ses super pouvoirs ne lui seraient d'aucun secours. Elle saisit le garde par le col.

— Toi ! Vas-y, pompe ! Sauf si tu veux mourir !

— Je n'ai pas de jerrycan !

— Par terre ! Allez, pompe !

Bientôt, un jet d'essence irrégulier s'écoula de la pompe et se déversa sur le sol.

Brianna retourna auprès de Caine qui avait toutes les peines du monde à ne pas se faire rattraper. Une fois qu'il aurait atteint l'autoroute, il serait à découvert et les insectes pourraient user de toute leur vitesse pour le rattraper bien avant qu'il ait rejoint la station-service.

— Ne ralentis pas ! cria Brianna en se jetant sur la plus proche des créatures.

Au moment où le monstre faisait jaillir sa langue, elle l'attrapa en plein vol et, en s'y cramponnant de toutes ses forces, elle se jeta sous les pattes de l'insecte.

La bête chancela et s'arrêta net, désorientée. Brianna lâcha sa langue, se laissa glisser sous la créature et émergea entre ses pattes arrière. Elle n'avait donné à Caine qu'une poignée de secondes d'avance.

Elle tira à bout portant sur les yeux rouges démoniaques de l'insecte qui talonnait le premier et, rapide comme l'éclair, regagna la station-service.

Elle passa en trombe près du garde affolé, toujours occupé à déverser sur le sol le précieux liquide.

Après avoir fouillé les ordures et les décombres de la boutique de la station, Brianna ressortit, triomphante, avec un briquet. Elle aperçut Caine qui devançait de peu ses poursuivants.

— Tire-toi de là ! cria-t-elle au garde. Cours !

L'odeur d'essence était omniprésente. Elle s'écoulait en rigoles noires sur le parking et formait des flaques dans les trous du béton. Caine passa en trombe près de Brianna. L'essaim d'insectes pénétra à son tour dans la station-service en piétinant les mares de sans-plomb de leurs longues pattes pointues.

Brianna savait que les films hollywoodiens montrant des gens courant devant une explosion n'étaient qu'un tissu d'inepties. Même la Brise ne pouvait pas distancer une boule de feu.

En revanche, elle avait une chance de s'en sortir en traversant le feu à toute vitesse. L'explosion n'aurait pas lieu tout de suite. Ce plan-là pouvait fonctionner, à condition qu'elle dispose d'un endroit pour se replier.

Après s'être cachée derrière une pompe, elle laissa la première créature se rapprocher le plus près possible puis fit un tour sur elle-même, alluma le briquet et se baissa au moment où l'insecte se jetait sur elle.

Une vague de chaleur lui roussit les cheveux et les sourcils, tandis que le souffle de l'explosion lui bouchait les oreilles. Par chance, la carcasse imposante de l'insecte la protégea du plus gros de la déflagration.

La créature qui s'avançait en tête se rua sur Caine, mais il eut le temps de l'éviter, et l'insecte, la boule de feu et Brianna volèrent tout près de lui.

Trois des créatures furent balayées par l'explosion. Le feu consuma leurs antennes et fendilla leur carapace. Les deux insectes qui se trouvaient assez loin purent contourner l'incendie, mais la chaleur et la fumée les désorientaient. Ils furent trop longs à prendre la fuite.

Le feu gagna la pompe, puis les vapeurs d'essence qui émanaient de l'énorme réservoir de

stockage souterrain.

Boum ! Les pompes, le béton, la boutique et les créatures furent soufflées par une déflagration au regard de laquelle la première explosion faisait figure de pétard mouillé. Une pluie de fragments d'insecte, de métal et de béton s'abattit sur les lieux.

Seule la créature qui s'était avancée la première était encore en vie. Étendue sur le dos, elle agitait désespérément les pattes dans le vide.

Brianna enfonça son couteau sous sa mâchoire, introduisit le canon de son fusil dans la plaie, et lança :

— Quand tu iras en enfer, salue le gaïaphage de ma part !

Elle pressa deux fois la détente et la tête de la créature explosa comme une pastèque.

# 41

**13 MINUTES**

ORC CASSA SA BOUTEILLE sur la tête de l’insecte aux yeux bleus. Cela n’eut aucun effet, mais il ne s’en étonna guère.

La créature balaya l’air de ses mandibules et l’atteignit en pleine poitrine. Il fit un vol plané et atterrit à plat ventre sur le gravier de la cour. Il eut le souffle coupé par la violence du choc. Mais son heure n’était pas encore venue. Il se releva lentement. À quoi bon se presser ?

— Si vous voulez m’avoir, venez me chercher !

Trois des monstres se ruèrent sur lui. Il donna des coups de poing dans le vide, perdit l’équilibre et s’affala de nouveau. Cette fois, trois langues s’enroulèrent autour de lui comme des cordes et le maintinrent au sol. Astrid poussa un hurlement.

— C’est rien, dit-il au moment où les mandibules d’une des créatures se refermaient sur lui.

Jack avait couru tout le long du trajet. Son objectif était d’atteindre Perdido Beach. Sa mission, quoique très claire, ne lui plaisait guère.

Comment Sam pouvait-il exiger de lui qu’il jette le petit Pete en pâture à ces monstres ? C’était complètement fou. En outre, c’était mal, non ?

Il franchissait des collines à toute allure. Sans être infatigable, il était fort et se réjouissait de cet atout pour la première fois de sa vie. Il avait l’impression d’avoir vécu derrière un rideau, sans vraiment voir tout ce qui se passait autour de lui.

Mais tout avait changé quand il avait trouvé les ordinateurs dans le train. Le fait de sentir un clavier sous ses doigts, de voir un écran s’allumer… Même s’il n’avait pas eu beaucoup de temps à y consacrer, c’était magique.

Puis il avait éprouvé une sensation tout autre en se battant au côté de Sam et Dekka. Il s’était servi de sa force herculéenne pour leur sauver la vie. Lui, Jack le Crack ! Il était devenu un héros. Pourtant, il n’en avait toujours pas l’air : il n’était ni plus grand ni plus musclé qu’avant, il ne s’était pas transformé en culturiste. Il avait toujours la vue basse et le corps mou. Mais sa force ne lui semblait plus aussi incongrue. Tout en restant Jack le Crack, il pouvait être quelqu’un d’autre.

Maintenant, ce que Sam lui demandait, c’était de tuer le petit Pete. En avait-il le droit ?

Il avait couru en direction de la ville, ou du moins c’est ce qu’il lui semblait. Au sommet d’une colline, il avait aperçu des flots miroitants dans le lointain et s’était figuré que Perdido Beach devait être dans ce coin-là.

Mais il avait fini par se rendre à l’évidence : il s’était bel et bien perdu dans la forêt. Ce pouvait être l’endroit où avait vécu Hunter, à moins qu’il ne s’agisse du parc de Stefano Rey.

Soudain, il entendit un cri perçant. Le hurlement d’une fille, semblait-il. Il se figea, le souffle court, et tendit l’oreille. Le silence revint.

Que faire ? Sam lui avait ordonné d’avertir Edilio et de… Il n’osait même pas y penser. Mais il ne pouvait pas ignorer un appel à l’aide, pas vrai ?

— Va vérifier, murmura-t-il pour lui-même. Cette personne a besoin d’un coup de main. Et elle saura peut-être me dire où on est.

En son for intérieur, il ajouta : « Peut-être que je n’aurai pas besoin d’aller en ville, en fin de compte. »

Jack courut dans la direction du bruit, franchit un ravin escarpé envahi de broussailles et se

retrouva au bord d'une route étroite qui serpentait entre les arbres.

Le pensionnat Coates !

Le bruit d'une mêlée lui parvenait maintenant, et soudain le rôle du héros lui parut beaucoup moins séduisant.

Il s'avança à pas prudents, franchit la grille de l'école derrière laquelle une scène digne d'un film d'horreur l'attendait. Un monstre de pierre était aux prises avec un essaim d'insectes gigantesques. Astrid assistait au combat depuis une fenêtre. Et, dans un coin, Drake reprenait forme humaine tandis que son tentacule s'allongeait.

« Oui, pensa Jack, la vie de héros a ses mauvais côtés. »

Drake reprit conscience dans un monde qui ressemblait à sa définition du paradis.

Orc gisait par terre, écrasé sous un essaim d'insectes. Astrid regardait la scène, horrifiée. Et pour une raison qui échappait à Drake, Jack le Crack était là lui aussi.

Drake sourit à Astrid.

— Ne bouge pas de là, ma belle, je monte dans une minute pour m'occuper de toi. Je dois juste aller saluer mon vieil ami Jack.

— Jack ! cria Astrid. Orc a besoin d'aide !

Deux des créatures tournèrent leurs yeux inquiétants vers Jack.

— Qu'est-ce qu'on va bien pouvoir faire de toi, Jack le Crack ? lança Drake.

— Je ne cherche pas d'ennuis, protesta Jack.

— Tss tss, fit Drake en secouant la tête. J'ai l'impression que, des ennuis, il y en a partout autour de toi, Jack.

Une idée lui traversa l'esprit. Il examina Jack avec attention.

— Où est Sam ? Il t'a envoyé ici tout seul comme un grand ?

Entre-temps, il s'était rapproché en attendant le moment propice pour abattre son fouet sur Jack, qui reculait lentement.

Orc poussa un rugissement de douleur. Les créatures de Drake se bousculaient pour l'atteindre.

— Tu as été très courageux tout à l'heure, sur le lac, poursuivit Drake d'un ton moqueur.

Encore quelques pas et Jack serait à sa portée.

— J'ai juste…

Jack s'interrompit et fixa un point derrière Drake en ouvrant de grands yeux étonnés. Drake se retourna et Jack en profita pour se jeter sur lui. Rapide comme un serpent, Drake fit volte-face mais reçut en plein visage un coup d'une violence stupéfiante.

Quand il se releva, il s'aperçut qu'il avait fait un vol plané d'une dizaine de mètres. Il se frotta le menton.

— Bien joué, Jack. Je suis impressionné. Tu aurais pu me tuer. Enfin, si je n'avais pas été immortel.

Au moment où Jack se précipitait vers la porte dans le dessein, sans doute, d'aller sauver la demoiselle en détresse, Drake fit claquer son fouet en ricanant. Le tentacule alla s'enrouler autour de la jambe de Jack, qui aurait dû trébucher, mais c'était compter sans sa force. Au lieu de le faire tomber, Drake mangea la poussière une deuxième fois. Il lâcha son ennemi, roula sur lui-même et se releva d'un mouvement leste en s'efforçant de ravaler son humiliation.

Son fouet jaillit de nouveau, atteignit Jack dans le dos et lui arracha un hoquet de douleur. Cependant, cela ne l'empêcha pas de se jeter dans la mêlée d'insectes. Il saisit la patte la plus proche et tira dessus.

La patte céda. Si cela n'arrêta pas la créature, qui ne parut même pas s'en apercevoir, Jack avait gagné une arme.

— Tu ferais mieux de te dépêcher de sauver Orc, ironisa Drake. J'ai l'impression qu'il a un coup de mou.

Les rugissements d'Orc étaient de plus en plus rauques et étouffés. En revanche, le choc des carapaces entre elles était de plus en plus violent.

Les insectes auraient tôt fait de tuer Orc, et ensuite ils s'en prendraient à Jack. Drake n'avait donc plus qu'à le tenir occupé dans l'intervalle.

Jack cassa la patte en deux morceaux, l'un épais, l'autre pointu. Drake abattit son fouet. Le tee-shirt de Jack se déchira en laissant apparaître une estafilade sanglante.

— Allons, Jack, tu sais bien que tu ne peux ni me tuer ni arrêter mon armée. Le seul moyen de t'en sortir, c'est de passer dans mon camp.

— Pas question !

— C'est la seule solution, Jack. Il y a une autre armée lâchée dans Perdido Beach en ce moment même. Tu ne te bats même plus pour quelqu'un. Tous ceux que mes insectes aux yeux rouges n'auront pas achevés, nous nous en chargerons en arrivant là-bas.

— Tu ne sais pas ce qui se passe à Perdido Beach.

— L'Ombre me tient au courant, mentit Drake. C'est elle qui me permet de les contrôler. On fait le grand ménage, Jack. D'ici la fin de la journée, ils seront tous morts. Rejoins-moi et le gaïaphage te laissera peut-être la vie sauve.

Faisant claquer son fouet à la vitesse de l'éclair, il prit Jack au dépourvu. Le tentacule s'enroula autour de sa gorge. Il tira dessus de toutes ses forces mais cela ne servit qu'à attirer Drake vers lui. Le visage à quelques centimètres du sien, Drake resserra son étreinte en ricanant, les yeux fixés sur son visage pâle qui virait au violet.

Jack frappa Drake en pleine poitrine avec une telle force que son poing traversa la chair. Mais Drake ne relâcha pas sa prise. Sans cesser de rire, il regarda les yeux de Jack se révulser tandis que la voix d'Orc s'était tue, couverte par un bruit de mastication.

— Sam, Sam, tu m'avais juré que tu ne les laisserais pas !

Dès que le bateau eut touché le ponton, Quinn expédia au pas de course ses rameurs qui s'éloignèrent en criant le nom de Lana.

— J'ai un plan, Dekka.

Le corps de Dekka n'avait plus forme humaine. Sous ses vêtements, la chair ondulait. Une créature émergea de son ventre et se figea un instant pour observer Sam de ses yeux de jade.

Il se précipita pour l'attraper, mais elle lui échappa des mains. Par chance, Quinn fut plus rapide ; il jeta un filet sur la créature et la maintint au fond du bateau.

— Maintenant ! implora Dekka. Maintenant, Sam !

Un deuxième insecte était visible sous la peau de sa cuisse. Seule une fine membrane de chair le recouvrait.

— J'ai un plan, Dekka, j'ai un plan ! Accroche-toi, accroche-toi, supplia Sam.

Dekka poussa un pitoyable gémissement de désespoir.

— Noooon !

Sam jeta un regard désespéré en direction du rivage. Pas de Lana à l'horizon. Tous les membres de l'équipage avaient disparu.

Quin avait ramassé une rame qu'il abattait encore et encore sur l'insecte prisonnier du filet.

Soudain, un coup de vent balaya le ponton et Brianna se matérialisa à l'autre bout, couverte de la tête aux pieds d'une substance visqueuse.

— Il était temps que vous arriviez…

Elle s'interrompit en voyant Dekka.

— Qu’est-ce qu… ?

— Brise ! Lana ! Maintenant ! Maintenant ! rugit Sam, mais il s’adressait déjà au vide.

— Il faut… il faut que je la revoie, balbutia Dekka.

— Ne me laisse pas tomber, Dekka. Ne me laisse pas tomber.

Les yeux de Dekka roulaient dans leurs orbites, et son corps était secoué de spasmes.

— Quinn, maintiens-la au sol quoi qu’il arrive.

Quinn abattit sa rame une dernière fois sur l’insecte ; s’il n’était pas mort, au moins il ne risquait pas de se sauver. Il tomba à genoux et saisit les épaules de Dekka.

— Qu’est-ce que tu fais ? demanda-t-il.

— De la chirurgie, répondit Sam d’un ton morne.

Il leva la main droite. Le rayon de lumière verte fin comme un laser transperça les vêtements et la peau de Dekka.

Brianna trouva Lana en train de se replier vers l’est de la ville avec Sanjit.

— Lana !

— Tu es vivante ! s’écria-t-elle. Et les autres ?

— Il y a beaucoup de morts, hoqueta Brianna, et encore plus de blessés. Mais on a réglé leur compte aux insectes.

— J’arrive, dit Lana en faisant mine de se diriger vers la place.

— Sauf que tu vas dans la mauvaise direction et que tu es trop lente. Donne-moi la main.

Brianna s’élança à toute allure en tirant derrière elle Lana, qui tomba dans la seconde. Elle se laissa traîner jusqu’en bas de la rue puis tout le long de la plage. Ses jambes étaient couvertes d’égratignures quand Brianna s’arrêta au bout du ponton.

— Je l’ai ! annonça-t-elle, puis : Qu’est-ce que vous fabriquez ?

Le visage de Sam était figé d’horreur. Il avait ouvert le corps de Dekka de la base du cou jusqu’au pelvis. Une douzaine d’insectes grouillaient parmi ses organes en charpie.

Quinn tentait de les arracher avant de les jeter dans l’eau. Il avait du sang jusqu’aux coudes.

— Lana, maintiens-la en vie, dit Sam.

Lana sauta dans le bateau, qui se mit à tanguer. Dekka avait cessé de parler et de gémir. Lana posa les mains sur son visage convulsé.

Brianna sauta à son tour dans le bateau d’un mouvement agile puis écarta d’un geste Sam et Quinn.

— Je m’en occupe, dit-elle.

Elle attrapa une par une les créatures qui émergeaient du corps de Dekka. Certaines d’entre elles se précipitaient pour attaquer Sam tandis que d’autres couraient comme des cafards affolés au fond du bateau. Après les avoir retournées sur le dos, elle les pulvérisa d’un coup de fusil.

Quinn jeta un cordage sur le ponton et amarra le bateau qui commençait à s’enfoncer dans les eaux de la marina. Puis, avec l’aide de Sam, il hissa Dekka sur le ponton où elle resta étendue. Lana posa sa tête sur ses genoux.

Sam, Quinn et un garçon bizarre que Brianna avait vaguement l’impression de connaître observaient la scène avec un mélange d’horreur et de fascination.

Le bateau continuait à s’enfoncer tandis que les cadavres en bouillie des insectes flottaient à la surface de l’eau.

Dekka ouvrit la bouche pour parler, mais aucun son n’en sortit. Ses yeux roulaient comme des billes dans leurs orbites.

— Elle essaie de nous dire quelque chose, dit Quinn.

— Elle devrait la fermer et me laisser la sauver, maugréa Lana.

Elle jeta un regard mauvais à Brianna.
— Tu me dois une paire de chaussures.
Dekka essaya encore une fois de parler.
— C’est toi qu’elle veut, Brise, dit Sam.
Brianna fronça les sourcils, l’air dubitatif, et s’agenouilla près de Dekka en approchant son oreille de sa bouche. Puis elle ferma les yeux pendant quelques secondes et se releva sans un mot.
— Qu’est-ce qu’elle a dit ? demanda Quinn.
— Merci, répondit Brianna. Elle a juste dit merci.
À ces mots, elle tourna les talons, mais elle eut le temps d’entendre le drôle de garçon lancer :
— Ce n’est pas vrai.

# 42

**3 MINUTES**

ASTRID ASSISTAIT À LA SCÈNE, impuissante.

Elle ne voyait plus Orc. Il était peut-être déjà mort. Apparemment, Jack n'avait pas la force de se libérer de l'étreinte de Drake. Il leva les yeux vers Astrid et lui adressa un clin d'œil.

Elle avait fait le choix de laisser vivre le petit Pete même si cela impliquait d'autres morts. C'était la bonne décision, la décision morale.

Mais, dans moins d'une minute, Jack aurait cessé de respirer et Drake monterait la rejoindre. Astrid ne se leurrait pas sur les intentions de ce psychopathe.

Ensuite, lui et son armée iraient poursuivre leur massacre. Qu'est-ce qui pouvait les arrêter ? Qui en avait le pouvoir ?

Astrid avait du mal à respirer. Une énergie étrange bourdonnait dans tout son corps. Était-ce la peur ? C'était donc à ça que ressemblait la panique ?

Le visage de Jack était violacé. Ses doigts griffaient l'air. Ses yeux semblaient sur le point de jaillir de leurs orbites.

Quant à elle, Drake la tuerait lentement. Et, tant que la Zone existerait, il ferait encore beaucoup d'autres victimes.

Assez. Tout cela devait finir.

Astrid s'avança vers le petit Pete et le souleva dans ses bras. Elle marcha jusqu'à la fenêtre et s'immobilisa, hésitante, en serrant contre elle le petit corps inerte et trempé de sueur.

Drake l'aperçut et le sang reflua de son visage. Il desserra son étreinte autour de la gorge de Jack et s'engouffra à l'intérieur du bâtiment.

— Non ! Non ! Non !

— Pardon, murmura Astrid. Je regrette vraiment, Pete.

La silhouette de Drake s'encadra sur le seuil.

— Non ! rugit-il au moment où elle lâchait son frère au-dessus de l'essaim d'insectes.

— Rattrapez-le ! rugit Drake.

Il se rua vers la fenêtre en bousculant Astrid.

— Ne lui faites pas de m…

Un coup de poing bénin mais bien visé d'Astrid le fît taire. Le petit Pete faillit heurter le sol ; il s'arrêta à quelques centimètres de l'impact. Il ouvrit de grands yeux étonnés et son regard tomba sur une douzaine d'yeux bleus inquiétants.

— Ne lui faites pas de mal ! cria Drake. L'Ombre a besoin de lui !

Il était trop tard. Les insectes s'étaient déjà jetés sur le petit Pete en faisant jaillir leurs langues et cliqueter leurs mandibules.

Mais soudain, sans explosion ni éclair de lumière, ils disparurent comme par enchantement.

L'enfant tomba à terre. Il toussa une fois, avec une violence incroyable. Puis il disparut à son tour.

Debout côte à côte devant la fenêtre, Astrid et Drake fixaient d'un air horrifié l'endroit où il se trouvait un instant plus tôt. Astrid ferma les yeux. Tout était donc fini ?

— Je vais te tuer, dit Drake d'une voix étranglée.

Ouvrant les yeux, Astrid vit que ses traits anguleux laissaient progressivement place à un visage plus doux, plus arrondi.

Jack atteignit le haut des marches en martelant le sol de ses pas. Étendu sur le dos dans la cour,

avec une jambe en moins, Orc poussa un grognement de douleur.

— Où est-il ? demanda Brittney. Où est Némésis ?

Astrid l'entendit à peine. Elle l'avait fait. Elle avait tué son frère. Elle avait sacrifié le petit Pete.

— Partons d'ici avant que Drake revienne, lança Jack.

Il prit Astrid par le bras, mais elle se dégagea d'un geste brusque. Elle ne voulait pas s'en aller. Pas encore.

— Tu l'as tué, dit Brittney.

Le ton de sa voix trahissait plus l'étonnement que l'indignation. Astrid poussa un soupir. Des larmes roulèrent sur ses joues. Elle n'avait pas de mots pour définir ce qu'elle ressentait.

Brittney commençait à s'échauffer.

— Il te le fera payer, Astrid. Sa colère s'abattra sur toi tôt ou tard.

— Qui ça, Drake ou le gaïaphage ?

Brittney eut un sourire féroce qui découvrit son appareil dentaire.

— Nous sommes le bras de l'Ombre. Il nous enverra vous chercher tous les deux.

— Allons-y, Astrid, dit Jack sans lâcher Brittney des yeux.

En sentant les doigts de Jack se refermer autour de son bras, Astrid capitula. Les larmes l'aveuglaient, un flot d'émotions la submergeait : haine de soi, dégoût, colère. Et surtout, soulagement.

Le petit Pete était mort. L'enceinte de la Zone allait disparaître. C'en serait enfin fini de toute cette folie.

Jack précéda Astrid dans l'escalier. Sans trahir le moindre effort, il souleva de terre Orc, gravement blessé, qui, entre deux gémissements de douleur, suppliait qu'on le laisse mourir.

— Personne ne va mourir, répliqua sèchement Jack. On a eu assez de morts comme ça.

Astrid suivit docilement Jack. En portant Orc sur son dos, il descendit la colline en direction de la ville. Tandis qu'ils marchaient, elle se demanda comment il était possible que la Zone ait cessé d'exister alors que Jack avait conservé sa force surnaturelle.

Dahra Baidoo émergea de l'hôpital pour la première fois depuis des jours, lui semblait-il. Virtue la soutenait, bien qu'il tremblât si fort qu'il avait du mal à tenir sur ses jambes.

L'hôpital était un champ de bataille. Le seul insecte qui s'était introduit à l'intérieur avait massacré les enfants trop affaiblis pour fuir.

Virtue s'efforçait de se convaincre que ces enfants-là n'auraient pas survécu de toute façon. Mais cette quasi-certitude n'effaçait pas l'horreur de ce souvenir.

Tapi dans un coin derrière un lit de camp, il avait prié pour être épargné avant de jeter des objets à la tête de l'insecte, mais toutes les bouteilles et les bassines qu'il aurait pu trouver ne pouvaient rien contre ce monstre.

Puis, comme par magie, la créature avait disparu. Elle cognait contre le mur ses mandibules dégoulinantes de sang dans le but de déloger Virtue de son abri. Quelques centimètres, quelques fractions de seconde le séparaient d'une mort atroce.

Et soudain… plus rien.

Le silence s'était abattu sur la pièce. Virtue n'entendait plus que ses propres sanglots. Puis les pleurs des autres enfants s'étaient mêlés aux siens, ainsi qu'une plainte démente, désespérée, ininterrompue. Après avoir repéré l'origine de ce cri, il avait doucement relevé Dahra, cachée sous un cadavre.

— Il est parti, avait-il dit.

En voyant Dahra, qui ne pouvait plus s'arrêter de trembler et de pleurer, Virtue avait fait un bond de plusieurs années en arrière, dans ce camp de réfugiés au Congo. Des événements dont il avait été

témoin à un âge où il ne pouvait pas les comprendre lui étaient revenus en mémoire.

Une rage incontrôlable s'était emparée de lui ; tout à coup, il en voulait à la terre entière. Il avait eu envie de casser des objets et de hurler comme une bête sauvage.

Mais Dahra avait cessé de pleurer et levé les yeux vers lui. Pour une fois, c'était elle qui demandait de l'aide.

Virtue avait passé un bras autour de ses épaules.

— On va te faire sortir de là, avait-il dit gentiment.

Des enfants hurlaient de douleur, mais Virtue savait que Dahra n'avait plus la force de les assister et il l'emmena au-dehors.

Si les insectes s'étaient volatilisés, ce n'était pas le cas de leurs victimes.

Virtue ne savait pas où emmener Dahra. Après tout, c'était à elle qu'on confiait les enfants dans la détresse, d'ordinaire. Il ne connaissait personne qui puisse l'aider.

Il décida finalement de l'emmener dans l'église en ruine. Le calme régnait à l'intérieur, bien que l'église ait elle aussi été le théâtre de nombreuses batailles. Après lui avoir aménagé un peu d'espace sur un banc, il la fit asseoir, s'assit à son tour, à bout de forces, et, les yeux fermés, il pria.

— Mon Dieu, aie pitié de cette fille. Elle en a assez fait.

Il ne s'attarda pas : les enfants avaient besoin de son aide. En chemin, il tomba sur son frère qui se dirigeait vers l'hôpital. Sanjit le serra fort dans ses bras en s'exclamant :

— Ils sont partis, Choo ! Ils sont tous partis.

Virtue acquiesça et tapota le dos de son frère d'un geste réconfortant. Sanjit scruta son visage.

— Ça va, frangin ?

— J'ai connu des jours meilleurs, répondit Virtue.

— J'imagine que tu regrettes encore plus l'île, maintenant, hein ? Tu avais raison, cet endroit est un asile de fous à ciel ouvert.

Virtue hocha solennellement la tête et jeta un regard vers l'église.

— Oui, mais il y a quelques saints parmi les dingues.

Caine reprit le chemin de la ville en boitillant. Il était couvert de brûlures, d'égratignures, de bleus, et il s'était peut-être cassé une ou deux côtes.

Mais il avait gagné.

Le seul problème – hormis les diverses blessures qui le faisaient grimacer de douleur à chaque pas –, c'est qu'il n'avait pas réussi seul. Brianna l'avait bien épaulé. Il ne pouvait pas la sentir mais, ça oui, elle savait se battre !

Une force invisible et mystérieuse avait fait disparaître les insectes qu'ils venaient juste de tuer, ainsi que les pattes arrachées et les bouts d'entrailles. À croire qu'ils n'avaient jamais existé.

Brianna s'était éclipsée en le laissant se débrouiller seul pour rentrer. À tous les coups, elle était en train de se pavaner en s'attribuant tout le mérite de cette victoire.

Mais on ne la croirait pas. Tout le monde avait vu Caine courir au-devant du danger. Or, la paix était revenue, comme il l'avait promis. Il avait tenu parole. Il avait légitimement gagné sa place.

Au moment où il traversait l'autoroute, les premiers enfants accoururent, ivres de joie et de gratitude. Tous voulaient lui serrer la main.

— T'as réussi, mec ! T'as réussi !

Refusant leurs mains tendues, il attendit, immobile, les yeux fixés sur eux. Ils semblaient hésitants, un peu inquiets. Puis, soudain, la lumière se fit dans leur esprit.

Un premier enfant inclina la tête. Son geste un peu raide trahissait une certaine maladresse, mais Caine ne s'en formalisa pas : ils finiraient par apprendre.

Un autre l'imita, puis un troisième et un quatrième. Il hocha la tête d'un air solennel et reprit sa


route d’un pas léger, sa douleur envolée.

# Le lendemain matin

SAM N'AVAIT PAS LE COURAGE de retourner en ville pour affronter le regard des enfants. S'il rentrait dès à présent, il devrait peut-être se mesurer à Caine. Or, il n'avait pas la force de se battre. Pas encore.

Il avait assisté à la disparition soudaine de tous les insectes. Les cadavres des créatures qui avaient dévoré les entrailles de Dekka, et qui flottaient encore sur l'eau un instant plus tôt, s'étaient volatilisés.

Il croyait savoir ce qui s'était passé. Il n'existait qu'un pouvoir capable de les faire disparaître.

Contre toute attente, Jack avait jeté le petit Pete en pâture aux insectes. Le plan insensé, désespéré de Sam avait finalement marché.

Mais quand Astrid apprendrait que c'était lui qui en était l'instigateur, elle ne voudrait plus jamais lui adresser la parole.

La ville était sauvée, et pourtant Sam était perdu.

« Vous avez ordonné la mort d'un petit garçon autiste de cinq ans, monsieur Temple ? »

Le tribunal était de retour.

« C'est exact, leur répondait-il dans son imagination. C'est ce que j'ai fait. »

Il marcha jusqu'au bord de la falaise. La dernière fois qu'il était venu ici… Le fait d'avoir peloté Taylor n'était qu'un tout petit péché, en fin de compte.

« C'est exact. C'est parce que j'ai pris cette décision que les insectes ont disparu et que d'autres vies ont pu être sauvées.

— Vous n'avez pas à prendre ces décisions-là, monsieur Temple. C'est Dieu qui décide qui doit vivre et qui doit mourir. »

— Ah ouais ? fit Sam tout haut. Eh bien, Ses décisions, elles ne me plaisent pas beaucoup.

Il reporta le regard sur l'océan. Il se tenait pile à l'endroit d'où Mary avait sauté. Mais il n'était pas tenté de la suivre. Mary avait complètement perdu la tête.

— C'est vrai, je l'ai fait, dit Sam pour lui-même. Et ça a marché.

— Sam.

Sam se retourna. Astrid se tenait juste devant lui. Jack attendait, à quelques dizaines de mètres de là, et ne semblait pas disposé à se rapprocher.

— Astrid.

Ses yeux étaient rouges et gonflés. Elle regardait la paroi avec une expression indéchiffrable.

— Elle est toujours là, dit-elle.

Sam jeta un coup d'œil à la muraille impénétrable.

— Euh… oui.

— Mais… mais Pete est mort. Elle aurait dû disparaître.

— Je suis désolé pour le petit Pete.

— Elle est toujours là.

— Je suppose…

— Tout ça pour rien ! Je l'ai tué pour rien ! s'écria Astrid. Oh, mon Dieu, non ! J'ai fait tout ça pour rien !

— Toi ? Tu n'as pas…

À cet instant, Sam croisa le regard de Jack. Il hocha la tête puis baissa les yeux.

D'un geste instinctif, Sam s'avança vers Astrid pour la serrer dans ses bras. Mais quelque chose l'en empêcha. Il eut peur qu'elle ne le repousse.

Soudain, une pensée lui traversa l'esprit avec la force d'une révélation : Astrid ne pouvait pas être avec lui dans ses moments de faiblesse. Astrid devait être forte. Elle devait être… elle-même, tout simplement.

Or, en ce moment, ce n'était pas le cas. Sam ne l'avait jamais vue aussi désemparée. Il aurait été heureux de la prendre dans ses bras. Mais elle ne voulait pas de lui. Pas cette fois.

— Astrid…

— Pour rien, murmura-t-elle.

Sam recula d'un pas.

— Astrid, écoute-moi. J'avais demandé à Jack de le faire. C'était le seul moyen. Si tu n'avais pas…

Mais elle ne l'écoutait pas. Une expression haineuse, dont il ne l'aurait jamais crue capable, déformait ses traits. À qui en voulait-elle ? À lui ? À la paroi ? À elle-même ?

— Je suis partie, tu sais. J'ai quitté la ville avec Orc. Et puis j'ai laissé Pete. Je l'ai abandonné avec Orc, alors qu'ils avaient tous les deux besoin de moi. Mais je me suis enfuie parce que je pensais : « Si je reste, je serai tentée. » Un simple meurtre. Tu sais, quand la même phrase te trotte sans arrêt dans la tête ?

Sam ne répondit pas. Elle n'attendait pas de réponse de lui. Mais, oui, il savait.

— Je savais que si je tuais Pete, tout serait fini, reprit-elle. J'ai tourné en rond dans l'obscurité, et j'ai changé d'avis. Je me suis raisonnée. Parce que, c'est bien connu, je suis très intelligente.

Elle partit d'un rire amer.

— Qui est plus intelligent que moi ? Astrid le Petit Génie. J'ai réfléchi en me répétant tous les bons arguments. Puis j'ai prié. Et j'ai pris la bonne décision, la décision morale. Ensuite ? Ensuite, quand je suis revenue, Drake… J'ai réfléchi au sujet de Drake… et j'ai pensé…

Elle s'interrompit.

— Astrid, on a tous dû…

— Non, dit-elle. Non, tais-toi.

— Allez, viens avec moi.

Il tendit la main mais sentit qu'un mur impénétrable la séparait de lui. Elle était ailleurs, désormais. Elle était quelqu'un d'autre. La main de Sam retomba.

— Comme je dois te faire rire, avec mon arrogance et ma supériorité, dit-elle tranquillement. Je me demande comment tu as fait pour me supporter. Tu n'as pas envie de me lancer à la figure « Je te l'avais bien dit », Sam ? Moi, si j'étais toi, je ne mâcherais pas mes mots. « Tu vois, espèce d'idiote, avec tes leçons de morale ? Bienvenue dans le monde de Sam. Voilà le genre de décisions que je dois prendre. »

Oui, une part de lui-même avait envie de la remettre à sa place. « Bienvenue dans mon monde. Ce n'est pas facile d'être Sam, hein ? » Il s'efforça de n'en rien laisser paraître sur son visage, mais il avait dû se trahir, car Astrid hocha la tête.

Pour finir, il prononça les seuls mots qui lui venaient à l'esprit.

— Je t'aime, Astrid. Quoi qu'il arrive, je t'aime.

Si elle l'avait entendu, elle n'en montra rien. Sans un mot, elle lui tourna le dos et s'éloigna.

# Cinq jours plus tard

CELA FAISAIT LONGTEMPS qu'on n'avait pas vu autant de monde sur la place. La plupart des enfants avaient répondu présent. Du haut des marches de l'hôtel de ville, Sam distinguait des visages inquiets, d'autres joyeux. Et, bien sûr, comme dans tout groupe d'enfants, il y en avait encore quelques-uns qui jouaient.

« C'est bien, cette capacité qu'ils ont de toujours trouver un petit moment de bonheur auquel se raccrocher », pensa-t-il.

Le cimetière s'était encore agrandi, mais le virus avait fini par s'éteindre de lui-même. Il n'y avait aucun nouveau cas recensé depuis quarante-huit heures. Personne n'avait le cœur à faire la fête ou à se détendre, cependant.

Sam regarda son frère à la dérobée. Caine semblait confiant, en tout cas beaucoup plus sûr de lui que Sam. Il endossait à merveille le titre qu'il s'était lui-même attribué, songea Sam non sans aigreur, avec sa tenue impeccable composée d'un pantalon gris, d'un blazer bleu marine et d'une chemise bleu pâle. Comment faisait-il ? Si le reste de sa « cour » était loin d'être aussi élégant que lui, ils étaient toujours mieux habillés que Sam et son équipe.

Diana, Penny, Turk et Taylor s'étaient postés derrière Caine. Sam était escorté de Dekka, qui n'avait plus rien de la fille intimidante et téméraire qu'il avait toujours connue. Son corps était encore très affaibli, de même que son moral. Incapable de rester immobile, Brianna vibrait sur place, l'air à la fois distrait et furieux ; visiblement, elle évitait de croiser le regard de Dekka.

Sam s'étonnait surtout de la présence de Jack, qui avait fait l'effort de s'habiller proprement et qui s'était souvenu qu'il devait venir. Il avait beaucoup mûri, en quelques jours.

Installé dans une chaise longue, Edilio semblait toujours à l'article de la mort, mais il ne toussait plus, sa fièvre avait baissé et il paraissait plus déterminé que jamais.

L'absence la plus notable était celle d'Astrid. Elle aurait dû être là. Sam la chercha en vain parmi la foule. Personne ne l'avait vue. Le bruit courait qu'elle s'était installée dans un petit appartement à la limite de la ville. Certains prétendaient aussi l'avoir vue marcher sur l'autoroute en direction du parc de Stefano Rey.

Sam avait espéré qu'elle se montrerait à l'occasion du Grand Chamboulement, ainsi qu'Howard avait rebaptisé cette étrange cérémonie, mais elle demeurait introuvable. Les amis de Sam évitaient désormais de prononcer son nom en sa présence.

Toto s'était posté entre les deux camps bien distincts, l'air mal à l'aise et anxieux.

— Je crois que tout le monde est là, déclara Caine.

— Il ne croit pas ce qu'il dit, intervint Toto.

Caine sourit d'un air indulgent.

— Disons que tous ceux qui pouvaient venir sont là.

— C'est vrai.

Sam avait la bouche sèche. Il était nerveux. Il aurait dû se ficher de tout ce cirque. Ça n'avait pas d'importance. Il n'avait jamais souhaité être un leader, et encore moins un leader populaire.

Caine leva la main pour imposer le silence.

— Vous savez tous pourquoi nous sommes ici, dit-il de sa belle voix assurée. Sam et moi, nous voulons la paix…

— Il ment, fit Toto.

Les yeux de Caine étincelèrent, mais il se força à sourire.

— Pour ceux qui ne le savent pas encore, Toto est un mutant qui a le pouvoir de distinguer la vérité du mensonge.

— C'est vrai.

— Bien. Laissez-moi reprendre depuis le début. Sam et moi, on ne s'aime pas beaucoup. Mes partisans n'aiment pas les siens, et inversement.

Il se tut et se tourna vers Toto, qui hocha la tête avant de déclarer :

— Il croit ce qu'il dit.

— Oui, je le crois, répliqua sèchement Caine. Nous avons une vision différente de l'avenir. Sam veut emmener tout le monde vivre au bord de son lac. Moi, je veux rester ici à Perdido Beach.

Un silence absolu planait sur la foule. Sam était à la fois agacé et soulagé que Caine monopolise la parole.

— Sam et moi, nous avons aussi des notions différentes de ce qu'est la fonction de chef. Sam trouve que c'est un fardeau. Moi, je pense que c'est une opportunité.

— Il… croit ce qu'il dit, marmonna Toto, les sourcils froncés, sentant peut-être qu'il y avait quelque chose chez Caine qui ne pouvait se définir en termes de vérité ou de mensonge.

— Aujourd'hui, chacun d'entre vous va devoir prendre une décision. Soit vous partez avec Sam, soit vous restez ici. Je n'essaierai pas de vous retenir et, quel que soit votre choix, je ne vous en voudrai pas.

La main sur le cœur, il poursuivit :

— Mais, pour ceux qui décideront de rester, que les choses soient claires : c'est moi qui commande. Je ne suis pas votre maire, je suis votre roi. Ma parole fait loi. Mes décisions sont irrévocables.

Cette déclaration suscita un concert de murmures, pour la plupart désapprobateurs.

— Mais je vous laisserai tranquilles. Si Quinn décide de rester, il pourra pêcher. Si Albert décide de rester, il pourra reprendre ses affaires. Les mutants et les normaux seront traités équitablement.

Il sembla sur le point d'ajouter quelque chose mais se ravisa après avoir jeté un regard en coin à Toto.

Le silence s'étira, et Sam comprit que c'était son tour de parler. Par le passé, Astrid avait toujours été à ses côtés dans ce genre de circonstance. Il n'était pas un grand orateur. Et, quelle que soit la situation, il n'avait jamais grand-chose à dire.

— Tous ceux qui viendront avec moi auront voix au chapitre pour chaque décision. J'imagine que c'est plus ou moins moi qui serai votre chef, mais on peut aussi élire quelqu'un d'autre et créer un conseil comme… enfin, mieux que ceux qu'on a eus par le passé, j'espère. Et, euh…

Sa prestation pitoyable lui donnait presque envie de rire.

— Écoutez, si vous voulez d'un… d'un roi pour vous dicter votre conduite, eh bien, restez ici. Si vous préférez avoir votre mot à dire, venez avec moi.

Toto ne trouva rien à redire à cette déclaration.

— Vous savez de quel côté je suis, cria Brianna. C'est Sam qui se coltine tout le sale boulot depuis le début.

— C'est Caine qui nous a sauvés, protesta quelqu'un. Où était Sam pendant ce temps-là ?

La foule semblait hésiter. Caine souriait d'un air confiant, mais Sam s'aperçut qu'il avait les dents serrées, que son sourire était forcé et qu'il s'inquiétait.

— Et Albert, qu'est-ce qu'il va faire ? demanda un dénommé Jim. Où est-il, d'ailleurs ?

Albert, qui s'était mis à l'écart, s'avança parmi la foule, monta les marches d'un pas encore indécis. Visiblement, il n'était pas tout à fait remis. Il se posta délibérément à égale distance entre Caine et Sam.

— Qu’est-ce qu’on doit faire, Albert ? fit une voix plaintive.

Albert jeta à peine un regard à la foule et prit la parole d’un ton tranquille et monocorde. Les enfants durent se rapprocher pour l’entendre.

— Moi, je suis un homme d’affaires.

— C’est vrai, dit Toto.

— Mon travail, c’est de répartir les tâches, de redistribuer le produit de la chasse, de la pêche ou des récoltes par l’intermédiaire d’un marché.

— Et de garder le meilleur pour toi !

Cette remarque suscita l’hilarité générale.

— Oui, reconnut Albert, je me rémunère moi-même pour mon travail.

Cet aveu honnête et direct laissa tout le monde perplexe.

— Caine m’a promis que, si je reste ici, il n’essaiera pas d’interférer. Mais je ne lui fais pas confiance.

— Non, il ne lui fait pas confiance, renchérit Toto.

— En revanche, j’ai confiance en Sam. Cependant…

À présent, on aurait pu entendre une mouche voler.

— … Sam n’a pas l’envergure d’un chef, reprit-il en baissant les yeux. C’est le meilleur combattant dont on puisse rêver. Il nous a défendus à maintes reprises. Et il est le plus à même de nous aider à survivre. Mais… (Albert se tourna vers Sam.) Tu es trop modeste. Tu t’effaces trop. Quand Astrid et le conseil t’ont mis des bâtons dans les roues, tu t’es fait une raison. Je le sais, j’étais dans le coup. Tu nous as laissés t’évincer sans réagir, et c’est pour ça que ça n’a pas marché.

Sam resta de marbre tandis qu’Albert poursuivait :

— Regardons les choses en face : si la situation s’est améliorée ici, ce n’est pas grâce à toi. C’est grâce à moi. Tu es beaucoup plus brave que moi, Sam. En temps de guerre, tu es le meilleur. En revanche, tu ne sais ni organiser ni planifier et tu n’es pas capable de taper du pied pour que les choses avancent.

Sam hocha imperceptiblement la tête. La pilule avait du mal à passer, mais le plus dur, c’était la réaction de la foule qui acquiesçait à chaque phrase. Albert disait la vérité. Il avait laissé le conseil prendre les commandes pour ensuite se lamenter sur son sort. Il s’était lancé dans une aventure sans réfléchir et, par conséquent, il n’avait pas été là pour sauver la ville.

— Donc je vais continuer mes affaires ici, à Perdido Beach, conclut Albert. Mais à condition qu’on instaure le libre-échange entre Perdido Beach et le lac. Par ailleurs, Lana doit avoir le droit de circuler comme bon lui semble.

Cette déclaration parut agacer Caine. Visiblement, il n’appréciait guère qu’Albert impose ses conditions. Celui-ci ne se laissa pas pour autant intimider.

— C’est moi qui nourris ces enfants, dit-il à Caine, alors on fera comme j’ai dit.

Caine hésita quelques instants puis approuva d’un petit signe de tête.

— Je veux t’entendre le dire, reprit Albert avec un geste à l’intention de Toto.

Sam lut de la panique dans le regard de Caine. S’il mentait, il serait immédiatement démasqué par Toto, Albert prendrait parti pour Sam, et les enfants le suivraient.

Apparemment, Caine commençait seulement à comprendre ce que lui savait depuis longtemps : s’il y avait un roi à Perdido Beach, c’était Albert.

Un long moment s’écoula avant que Caine reprenne la parole. Son sourire s’évanouit à mesure que la réalité de la situation s’imposait à lui. Il n’avait pas d’autre choix que de dire la vérité. Cela impliquait de la conviction. De l’acceptation.

D’une voix défaite qui contrastait avec l’arrogance qu’il affichait jusque-là, il déclara :

— C’est d’accord. Albert prendra toutes les décisions concernant l’argent, le travail ou le

commerce entre Perdido Beach et le lac. Et la Guérisseuse ira où ça lui chante.

Sam réprima un fou rire. Malgré ses fanfaronnades, ce n'était pas le grand, le beau, l'irrésistible Caine qui régnerait sur la Zone mais un garçon maigrichon et réservé qui n'avait pas d'autre pouvoir que sa capacité de travail et sa détermination.

Albert avait gâché le grand moment de Caine, son retour triomphal.

— Bon, dit Sam. Que tous ceux qui veulent venir avec moi me retrouvent devant la supérette. J'attendrai deux heures. Apportez des bouteilles d'eau et vos réserves de nourriture. La route sera longue.

Il descendit les marches et prit la direction de l'autoroute sans se retourner. Il avait l'impression que personne ne le suivrait.

Arrivé à l'entrée de l'autoroute, il fit halte. Brianna était venue, bien entendu, ainsi que Dekka et Jack qui portait Edilio comme un bébé.

Outre ses fidèles, quarante à cinquante enfants avaient renoncé à leur toit pour le suivre.

Quinn vint à sa rencontre et l'emmena à l'écart. Il semblait triste et tiraillé.

— Qu'est-ce qu'il y a, frangin ? demanda Sam.

D'une voix étranglée par l'émotion, Quinn balbutia :

— Mon pote…

— Tu veux rester en ville, c'est ça ?

— Mes équipages… mes bateaux…

Sam posa la main sur son épaule.

— Quinn, je suis content que tu te sois trouvé quelque chose qui te tienne autant à cœur.

— Oui, mais…

Sam le serra brièvement dans ses bras.

— Toi et moi, on reste amis. Mais tu as des responsabilités.

Quinn hocha tristement la tête. Sam parcourut des yeux la foule encore une fois dans l'espoir d'y apercevoir Astrid. Il ne la vit pas.

Le parking de la supérette n'était pas loin. Une fois sur place, il attendit, adossé à une voiture.

Quelques enfants vinrent le voir pour l'encourager ou lui réitérer leur soutien. Cependant la plupart voulaient savoir si c'était vrai qu'il avait trouvé du Nutella et s'ils auraient le droit de vivre sur un bateau.

Ils venaient pour les nouilles et le Nutella, pas pour lui.

Sam se sentait engourdi, comme si tous les derniers événements étaient arrivés à quelqu'un d'autre que lui. Il s'imagina vivant sur une péniche au bord du lac. Dekka, Brianna et Jack seraient à ses côtés. Entouré de ses amis, il ne serait plus seul.

Et pourtant, il ne pouvait s'empêcher de la chercher parmi les enfants.

Elle n'avait plus à s'inquiéter pour le petit Pete. Ils pourraient enfin être ensemble. Mais Sam connaissait Astrid, et il savait qu'en ce moment même, où qu'elle soit, elle était rongée par la culpabilité.

— Elle ne viendra pas, hein ? dit-il à Dekka.

Dekka ne répondit pas. Elle semblait ailleurs. Sam la vit jeter un coup d'œil à Brianna, qui venait de poser négligemment la main sur l'épaule de Jack, puis détourner les yeux.

Quelques retardataires arrivèrent par groupes de trois ou quatre. La Sirène et ses colocataires. John Terrafino. Ellen. Sam était décidé à attendre jusqu'à la fin des deux heures, non pas pour elle, se disait-il, mais pour tenir sa parole.

Puis Orc survint, accompagné d'Howard. Sam pesta intérieurement.

— C'est une blague ! maugréa Brianna.

— Le marché, c'était que chacun pouvait choisir, lui rappela Sam. Je crois qu'Howard vient de

comprendre que la vie peut être dangereuse pour un criminel dans une ville dont le « roi » a droit de vie et de mort sur ses sujets.

Au soulagement de Sam, Howard ne vint pas lui parler. Orc et lui allèrent s’asseoir à l’arrière d’un pick-up. Les autres enfants installés dans la camionnette durent se tasser pour leur faire de la place.

— C’est l’heure, annonça Jack.

— Brise ? Compte les enfants, dit Sam.

Brianna revint quelques instants plus tard.

— Quatre-vingt-deux, patron.

— Ça fait presque un tiers des survivants, observa Jack.

— Attendez, lança Brianna. On sera quatre-vingt-huit, en fait. Plus un chien.

Lana, avec son éternelle expression agacée, ainsi que Sanjit, avec son éternelle attitude joviale, sans oublier tous ses frères et sœurs, couraient dans leur direction.

— Je ne sais pas si on restera, annonça Lana sans préambule. Je veux d’abord voir comment ça se passe. Et puis ma chambre pue.

C’est alors que Sam perçut de l’agitation parmi les enfants. Tout en faisant des messes basses, ils s’écartèrent pour laisser passer une dernière retardataire. Le cœur de Sam bondit.

— Salut, Sam.

— Diana ?

— Tu ne t’attendais pas à me voir ici, pas vrai ? lança-t-elle avec une grimace désabusée. Où est ta copine ? Je ne l’ai pas vue tout à l’heure.

— Tu viens avec nous ? s’enquit Brianna d’un ton cassant, visiblement peu enthousiasmée par cette perspective.

— Caine est d’accord ? demanda Sam à Diana. C’est ton choix, mais je dois savoir s’il va chercher à te récupérer.

— Caine a déjà tout ce qu’il lui faut, lâcha-t-elle.

— Peut-être que je devrais aller chercher Toto, marmonna Sam.

Leur détecteur de mensonges était en grande conversation avec Spiderman.

— Je pourrais te demander si tu viens avec nous afin de nous espionner pour le compte de Caine, et voir ce que Toto a à nous apprendre.

Diana soupira.

— Sam, j’ai des problèmes plus graves que Caine. Et toi aussi, à mon avis. Figure-toi que la Zone va compter un habitant de plus.

— Qu’est-ce que ça veut dire ?

— Que tu vas être tonton.

Sam en resta bouche bée, Brianna poussa un juron, et même Dekka leva les yeux.

— Tu attends un bébé ? s’exclama-t-elle.

— Espérons qu’il ne s’agit que de ça, répondit Diana d’un air sombre.

# Pete

IL MARCHAIT sur le bord d'une paroi de verre à un million de kilomètres du sol.

D'un côté de la paroi, il distinguait encore vaguement les bruits assourdissants et les couleurs criardes, les cheveux trop jaunes et les yeux trop bleus de sa sœur, mais cette fois il était trop loin pour en être affecté.

Il percevait l'écho des monstres hideux aux yeux étincelants qui avaient essayé de le dévorer. Leurs fantômes flottaient paresseusement vers la lueur verte loin, loin en contrebas.

Ils avaient essayé de l'attraper avec leur langue pointue, alors il les avait fait disparaître.

La douleur s'était tue. Il n'avait plus chaud ; il se sentait léger comme une plume, étonnamment agile. Il fit une pirouette au bord du gouffre et éclata de rire.

Son corps malmené par la chaleur, la souffrance et la toux volcanique s'était volatilisé juste après les insectes.

Pas de corps, pas de douleur.

Le petit Pete adressa un sourire à l'Ombre tout en bas. Elle n'essayait plus de le toucher, désormais. Elle l'évitait. Elle avait peur de lui.

Le petit Pete avait l'impression d'avoir été délesté d'un grand poids. Les couleurs trop vives, les yeux trop perçants et les tentacules qui fouillaient l'intérieur de son crâne ne pouvaient plus l'atteindre.

À présent, il flottait au-dessus de la paroi de verre. Il n'avait plus besoin de jouer les équilibristes. Il pouvait aller où bon lui semblait. Il avait échappé à sa sœur et à l'Ombre.

Il était enfin délivré de ce corps malade et de ce cerveau torturé qui lui rendait le monde si insupportable.

Pour la première fois de sa courte existence, le petit Pete regardait le monde sans éprouver l'envie de fuir. C'était comme si jusqu'alors il l'avait observé à travers un voile ou une paroi de verre opaque, et qu'enfin il lui apparaissait clairement.

Toute sa vie, il avait eu besoin de se cacher. Et voilà qu'il tremblait d'excitation à la perspective de voir, d'entendre, de ressentir.

Son corps malade n'était plus, de même que son cerveau terrifiant qui déformait la réalité des choses.

Et pourtant, Pete Ellison se sentait plus vivant que jamais.

---

[i] Célèbre homme d'affaires et milliardaire américain. (N. d. É.)

[ii] Personnage de Moby Dick, le célèbre roman d'Herman Melville. (N. d. T)

[iii] Personnage de la série animée Transformers. (N. d. T.)

[iv] Personnages du roman de J.K. Rowling, Harry Potter. (N. d. T.)

[v] Personnage du roman de J.R.R. Tolkien, Le Seigneur des anneaux. (N. d. T.)